



*Maman, les p'tits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes ?  
Mais non, mon gros nigaud, s'ils en avaient ils marcheraient...*

# *La « Cavale »*

## *nautique*

*D'une rive à l'autre... roman.*

*Paul VALLIN*

## ***Sic vos non vobis***

*(cette œuvre est de moi, mais non pour moi)*

*&COPY. Paul VALLIN. 2007.*

*Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des articles L.122-5 ( 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> alinéas ), d'une part que les « **copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective** » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemples ou d'illustrations, « **toute représentation ou reproduction intégrales ou partielles, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite** » ( article L.122-4 ).*

*Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.*

*La liberté ? ... c'est avoir un but à atteindre.*

### ***Dédicace***

*À ceux qui sont libres ou qui croient l'être;*

*À ceux qui ne le sont pas ;*

*À ceux pour qui la liberté est comme l'air qu'ils respirent ;*

*À la rivière, qui offre des rêves d'évasion ;*

*À l'eau, qui est la source de vie ;*

*À l'Homme, ce miracle de la nature ;*

*À Clo, qui fut la muse de ce roman.*

« *Qu'est-ce que la Vérité ?* » dit Pilate. Et il sortit.  
Évangile selon saint Jean. XVIII ; 38.

## **Avertissement**

*Auteur de ce roman tragique, j'affirme solennellement que les évènements évoqués, les lieux décrits et les personnages qui en animent les pages, pourraient bien ne pas avoir été imaginés. De ce fait, toute ressemblance avec des faits d'actualité ou passés, des lieux familiers ou des individus entrevus dans un autre espace-temps, n'est pas à exclure ; elle relève toutefois d'une certaine improbabilité...*

*Écrire la Vérité et le Vécu afin d'expurger la colère, la honte, le chagrin, l'humiliation qui m'étouffent, telle est la raison de ce récit-roman ; cela parce, seul, vous ne pourriez penser que cette histoire ait pu exister sous vos yeux, par votre justice, dans vos prisons. Et pourtant... quand la machine avance, aveugle parce que l'homme qui est aux commandes doit avancer avec elle et se fait aveugle comme elle, on tombe dans l'arbitraire et n'importe quoi devient possible : interrogatoires de surface, absences de preuves, instructions bâclées, présomptions de culpabilité, obligations de résultat, l'engrenage est en marche. Il suffit que l'accusation soit grosse, qu'elle émane de bouches présumées innocentes, que l'air du temps et la psychose collective de l'instant s'y prêtent, alors le respect des droits de l'accusé disparaît dans la suspicion, vous devenez le coupable présumé que l'on met en prison. Mais... **et la présomption d'innocence ?** me demanderez-vous. Mais mon cher, cela n'existe que dans les livres !*

*Condamné à faire l'apprentissage de la douleur dans une cage d'homme, je prétends en remonter à Jésus-Christ lui-même qui voulut s'offrir en sacrifice pour payer nos fautes. J'ai connu l'affliction et la désespérance, j'ai perdu mes forces et frisé la folie, ostracisé, j'ai cru avoir fini de vivre, coupé du sens de la vie, ma raison a dérivé. Puis, un jour, mon esprit s'est accroché à une bouée, celle de la justice à rendre, mais vous ne pourrez vous empêcher de la qualifier de vengeance. Alors, mon délire de désespoir s'est mué en volonté d'accomplir l'acte rédempteur. Je me suis redressé en méprisant ceux qui étaient dans l'erreur, je n'ai pensé qu'à survivre en attendant l'heure d'honorer la loi, la mienne puisque le système voulait l'ignorer ! Repartant du néant, je décidais de me refaire un destin ; la mer le fait bien, elle qui a des milliards d'années d'âge et qui, au plus fort du jusant, commande à ses marées de remonter le flux.*

*J'ai donc appris à vivre sans prêter attention à mes blessures. J'ai philosophé afin de ne point m'insurger contre l'inaltérable et à ne pas dépenser mes forces en voulant faire bouger l'immuable. J'ai bousculé mon imagination pour me créer un univers différent de celui qui m'était imposé et j'ai récité mon histoire pour combler le déficit de la réalité vécue. Cette évasion hors de l'insupportable présent, m'a permis de conserver suffisamment de vent dans la voile de ma raison pour ne pas sombrer sur les écueils barbelés du néant carcéral.*

*Durant ces années de géhenne, j'ai appris à devenir maître de mes émotions, à affronter l'indicible et, quoiqu'il arrive, à poursuivre mon dessein de justice afin de satisfaire*

*la terrible colère qui couvait en moi, cela tout en préservant miraculeusement la part d'humanité qui veille en chacun de nous. Bien des fois il est arrivé que l'épreuve imposée par défaut de jugement, dépasse les limites de mes capacités d'absorption, mais là encore, la motivation fut plus forte que l'émotion. Rêver de liberté et de la mission qui vous incombe, fait qu'aucun obstacle ne peut s'opposer à votre détermination.*

*Ce roman est un récit, une confession même ; il est la mémoire d'un drame qui pourrait arriver à chacun d'entre vous. Avec lui, vous rêverez de la « Belle »...c'est le nom que le prisonnier donne à la liberté qu'il conquiert par son évasion. Pour l'écrire, j'ai imploré les muses. Ai-je été entendu ? L'encre qui a coulé de ma plume et les mots de mon cœur, ne me permettent pas d'en douter : le tumulte de mes émotions, le désordre de mon mental, cette volonté de justice à rendre, la ténacité de vaincre l'ostracisme, jointe à une volonté de survivre et de revivre, etc. sont sans faille. A chaque instant, j'ai eu le sentiment d'être épaulé et inspiré par une présence invisible ; est-ce celle de Melpomène, de Thalie, de Calliope ? ...je crois qu'elles furent toutes là pour guider ma pensée.*

*Bon voyage dans l'eau vive des rivières et dans cette éternelle espérance qui nous fait naviguer dans la vie en cherchant la meilleure voie à suivre.*

*Paul VALLIN*

*« Aucun homme né de la femme,  
 Qu'il soit lâche ou héros,  
 Ne peut échapper à son destin. »  
 Homère. L'Iliade.*

*Le dernier poème...*

*Ceux qu'on enferme dans le froid,  
 sous les serrures solennelles ;  
 Ceux qu'on a de bures vêtus,  
 ceux qui s'accrochent aux barreaux ;  
 Ceux qu'on jette les fers aux pieds,  
 dans les cachots sans soupiraux ;  
 Ils seront quelque jour pourtant  
 la Cour de Justice éternelle ;  
 Car avant même de juger  
 le criminel et l'innocent,  
 Ce sont les juges tout d'abord  
 qu'il faudra bien que l'on rassemble...  
 Ils passeront, ils répondront aux tribunaux des derniers jours  
 Ceux-là qui avaient tant souci de garder leur hermine blanche...*

**Robert Brasillach.** (1)  
*« Le jugement des juges »*

(1) Fusillé en 1945 pour collaborationnisme avec l'occupant allemand.

## ***Autres publications***

### ***À la “Pensée Universelle” :***

- *La plume dans le casque* (1987)
- *Les “Frances” d’outre-mer* (1987). Collection du « Club 89 ».

### ***Aux éditions de Neustrie :***

- *Les légendes du Maine et du terroir gérois* (2000) Tome I “*Les légendes villageoises*”.  
Prix Korrigan 2001

### ***Aux éditions du Petit Pavé :***

- *L’Ordre du Saint Graal et autres histoires sarthoises* (2003)
- *Les légendes du Maine et du terroir gérois. Tome II “Les légendes mythologiques”* (2004)

### ***Aux éditions Bénévent :***

- *Les légendes de l’Histoire de France* (2003) Tome I. Prix 2004 du Cambouis Club
- *Les légendes de l’Histoire de France* (2004) Tome II

### ***Aux éditions Normant***

- *Poèmes et Légendes d’Armorique* (2005)
- *Les Bretons racontent l’Histoire...* (2005)

### ***Contributions rédactionnelles :***

- *Vingt-cinq ans de l’Armée française*
- *La Nouvelle Calédonie : 1981-1986*
- *La Vie Mancelle et Sarthoise*
- *La Revue des A.E.T.*
- *La Revue du Souvenir de la Chouannerie Sarthoise.*

### ***Contributions poétiques :***

- *Le Cambouis Club* (Deuxième prix 2004 des légendes de l’Histoire)
- *Le scribe d’Opale* (Deuxième prix 2004 du recueil de Fables et de Poésies champêtres)
- *Mai littéraire* (château de Talcy)
- *Jeux poétiques de la ville de Vannes* (grand prix de poésie 1999.)
- *Les Jeux floraux du Trégor*
- *Festival poétique de Saint-Nazaire*

### ***Participations journalistiques :***

- *Les Écrits de Paris*
- *La Revue des Deux Mondes*
- *La Revue de la Défense nationale*
- *Armées d’aujourd’hui*
- *Rivarol*
- *Aspect de la France*

## *Table des matières*

*Titre*  
*Dédicace*  
*Avertissement*  
*La dernière poésie de Brasillach*  
*Autres publications*  
*Prologue*  
*Le Galérien*  
*L'autre monde*  
*Béatitude aveugle*  
*L'engrenage*  
*Le dénouement*  
*La chute*  
*Ambiance*  
*Le réveil*  
*Le procès*  
*L'attente*  
*Réflexions*  
*Libération*  
*La cavale*  
*L'exécution*  
*''Renascar'' (1)*  
*À l'assaut des écluses*  
*Carpe diem (2)*  
*La guerre de course*  
*Face à la mer*  
*Arrière toute !*  
*Épilogue*

### Annexes :

*Les termes nautiques, maritimes et de terroirs.*  
*Lettre ouverte ( apocryphe ) au Garde des Sceaux.*

(1) « **Je renaîtrai !** » en latin, dans le sens de “resurgir du néant”, de “**revenir de loin**”, mais qui soit le contraire d’aporie, l’opposé d’un raisonnement, une contradiction de la logique et non une « résurrection ».

(2) « **Profite du jour présent** ». Mot d’Horace.



*« Peu m'importe de ne vivre qu'un jour et une nuit  
Si ma renommée et mes actes me survivent. »*

*Cuchelain. Poète irlandais.*

## **Prologue**

*Je cherche les mots justes pour vous éclairer dans ma pénombre ; je les écris dans le carré d'un bateau, une paisible pénichette passe-partout qui me promène sur l'eau. C'est la liberté !*

*Nous sommes en juin, le mois où le printemps laisse sa place à l'été. Mais aujourd'hui le ciel semble fâché. Il est gris, boudeur, nuageux alors que la rivière est agitée par le vent d'ouest. Son clapotis remue le bateau qui frémit comme un cheval impatient sous la selle. Par la fenêtre, j'aperçois la cime des peupliers de la rive d'en face qui se courbe sous les rafales. Dans ce décor d'eau, la vitre du carré découpe un morceau de nature pour en faire un tableau de maître.*

*Amarré sur une berge herbeuse de la rivière, j'ai planté mes piquets d'amarrage à la première goutte de pluie qui lavait le pare-brise en gênant ma vue. Pour naviguer, il faut voir devant afin d'éviter les branches coupées qui flottent entre deux eaux, ou les paquets d'herbe qui risquent de se prendre dans l'hélice. Inutile d'ajouter des problèmes mécaniques à ma condition de vagabond de rivière en cavale !*

*Voici maintenant près d'une semaine que je navigue sur « l'Escapade », un bateau de onze mètres offrant le confort d'une caravane flottante et, surtout, l'avantage d'être immergé dans la nature pour disparaître de l'état civil. J'ai embarqué à Pennes d'Agenais où la pénichette était basée. Depuis, je vogue discrètement, par petites étapes journalières, m'arrêtant le plus souvent à l'écart des villes. J'ai descendu le Lot, franchi la Garonne pour atteindre son canal latéral à hauteur de Buzet. Un choix s'imposait : soit descendre vers Bordeaux, soit rejoindre le canal du Midi et ainsi attraper le Rhône pour le remonter jusqu'à Chalon-sur-Saône et m'engager sur les canaux de l'Est. Arrivé là, je serai à un tournant de vie et je verrai alors par où continuer ma fuite.*

*J'avais, en effet, besoin de disparaître de notre société administrée et gendarmée pour retrouver mon équilibre après trois années de "Vie" carcérale, mes pires années d'existence. Je suis un prisonnier évadé de la cage où un juge et un tribunal avaient jugé bon de m'enfermer, pressés de classer un dossier dans lequel ils ne comprenaient rien. J'ai conscience de n'avoir commis aucun crime, aussi je refuse la sanction d'emprisonnement qu'ils m'ont infligée. Ne pouvant fournir aucune preuve du complot dont j'ai été victime, et refusant de répondre aux questions posées tant la honte me ronge, j'ai décidé de rendre justice moi-même, sans attendre la fin de ma peine. Je ne pouvais prolonger ce régime d'insomnies dans l'enclos d'État où j'étais interné.*

*Profitant d'une visite à l'hôpital pour un contrôle cardiaque durant lequel les menottes m'avaient été retirées, je me suis offert la « Belle », faussant compagnie sans complexe à l'escorte policière qui m'encadrerait. Passant acrobatiquement par le vasistas des toilettes et sautant d'un premier étage, je m'étais esbigné et temporairement replié sur une "position" préparée à l'avance. Je ruminais ce plan depuis un bon moment, et j'entendais*

*faire payer à l'escroc qui m'avait fait condamner, les années d'ombre que je venais de subir. En m'évadant, je récupérais enfin ma liberté et j'allais retrouver le sommeil après avoir réglé les comptes que la Justice avait été incapable d'apurer.*

*Avec l'arrestation suivie de l'internement, j'avais eu le sentiment que le ciel m'était tombé sur la tête. La prison et le procès n'avaient fait que m'assommer davantage. J'avais maintenant besoin de retrouver la paix de l'esprit hors de la pression culpabilisante de la détention. Passer brutalement de la lumière à l'ombre, de la liberté quotidienne à la claustration carcérale, modifie vos structures mentales et casse le sens de votre vie. D'un seul coup, sur la décision d'un juge qui n'est lui-même jamais jugé, ni tenu de rendre compte de ses "exécutions", vous n'êtes plus rien pour personne. Vous êtes face à une adversité agressive et soumis à une pression psychologique qui vous démonte humainement et socialement. Vous devenez un simple numéro pénitentiaire, partageant une cellule surpeuplée avec d'autres numéros de cette loterie judiciaire sans âme et sans remords. Vous êtes un écorché vif et devenez, par mimétisme, coupable de hargne et de haine à l'exemple des fauves placés dans une cage après avoir été piégés.*

*Quand vous plongez dans l'univers barbelé du Service public de la Justice, vous prenez conscience des bonheurs dont vous êtes alors privés, de ces bonheurs simples d'amour conjugal, d'affection de vos enfants, de repas partagés en famille, de vacances à la mer, de projets pour la maison, d'espérances dans votre verger ... et à ceux-là s'ajoutent ceux dont on s'aperçoit qu'ils ont existé parce qu'on les a perdus : une photo des parents, le regard de votre mère, le chapeau de votre fille, les jappements du chien, la cueillette des mûres pour faire des confitures... On pourrait rédiger une encyclopédie de ces petits bonheurs, mais sûrement pas avec les grandes douleurs qui, dit-on, sont muettes. Il n'en demeure pas moins que cela fait du bien de hurler quand on a mal ! Alors, c'est ce que je vais tenter de faire en écrivant la mort sociale à laquelle j'ai été condamné. Je vais gueuler mon silence, ma rage, ma douleur, mon désespoir, ma solitude...*

*Comme ce capitaine Dreyfus dégradé il y a plus d'un siècle sur le front des troupes, je vais vomir sur les rouages infernaux d'une Justice qui a préféré l'expiation à la recherche de la vérité. Je sais, je suis à un milliard d'années-lumière de la réalité : on ne peut rien contre un Torquemada qui vous déclare coupable parce que vous ne pouvez justifier de la machination dont vous avez été victime. Je ne lirai plus de romans policiers, ils mentent. Dans ces romans, les enquêteurs et les juges passent leur temps à réunir des preuves matérielles tangibles et indiscutables. Ce sont ces preuves qui servent à confondre les criminels. Or, dans la réalité judiciaire, un tordu accuse quelqu'un et, au lieu de chercher à étayer ses assertions, le juge enferme le présumé, innocent dit le code, coupable déclare le magistrat fort de son droit, avec l'espoir qu'il avouera sous le projecteur des interrogatoires. Son système fait ainsi l'économie de la recherche de preuves.*

*C'est un morceau de cette longue et infernale histoire que je veux poser sur le papier afin d'y voir plus clair en moi. Je ne sais pas encore si je deviendrais un assassin ou si je disparaîs tout simplement, sous une nouvelle identité, de l'état civil. Vous allez partager un espace de ma vie, je vais désormais vivre l'avenir en vous prenant à témoin. Et peut-être qu'ainsi, notre histoire deviendra un roman pour faire, ainsi que l'écrivait Fernand Braudel dans "l'Identité de la France" : « ...un fascinant périple que de circuler sur les eaux, hier encore vivantes, de notre territoire... » ?*

**P.S.** *Lorsque l'on a vécu aux côtés des personnages d'un roman, inventé et rythmé leurs vies avec des mots, il arrive une chose étrange : on a le sentiment de pouvoir se mettre à leur place. Ne vous étonnez pas de me deviner au milieu d'eux !*

*« Quoi que te réserve la vie, garde vive ta lumière intérieure ;  
C'est elle, et non la lampe qui la diffuse, qui est importante. »*

### *Le Galérien*

*Ô Justice ! Qu'as-tu fait ? Tu as pris mon honneur,  
Exclu de ma cité, et brisé ma famille.  
Tu m'as laissé la vie ; que veux-tu que j'en fasse ?  
Je ne suis plus vivant, j'existe tout simplement !  
Nostalgique et amer, solitaire et rugueux,  
Je ne suis qu'un boulet encombré de sa chaîne,  
Un vieux galet usé par les vagues de la vie,  
Rejeté sur la grève par l'écume déferlante.*

*Je laisse ma plume jouer sur mon pesant silence,  
Le son de cette musique est celui d'un naufrage.  
Mon corps est aujourd'hui enchaîné aux barreaux  
D'un enclos carcéral, une cage d'animal.  
Mais mon esprit s'évade ainsi que feuille au vent,  
Pour vous dire les secrets de l'abîme d'un néant  
Et conter l'aventure du barreau qui m'enferme  
A l'ombre d'une existence privée de la raison.*

*« Frères humains qui après nous vivez,  
N'ayez les cœurs contre nous endurcis... »  
François Villon*

*La femme ? ... c'est une terre promise qui prétend apporter de belles récoltes.*

## ***L'autre monde.***

*Aujourd'hui, je suis socialement mort, c'est mon cadavre qui parle, marche, écrit pour dire que j'existe encore. Ma hargne, mon aigreur, mon incompréhension, mon découragement, sont là pour me le répéter. Mais pourquoi écrire ? À dire vrai, je n'en sais rien, j'en éprouve le besoin, tout comme celui qui, machinalement, regarde l'heure à son bracelet-montre pour mesurer le temps qui lui reste.*

*Je ne songe pas encore à la manière de me venger des trois années que je viens de passer dans l'enfer des enclos d'État, cela parce que la vengeance n'est pas dans ma nature. Par ailleurs, je n'éprouve que mépris pour ceux qui m'ont trompé et condamné sans chercher à connaître la vérité. Je n'ai donc a priori pas de compte à régler, je veux simplement voir plus clair après avoir posé les mots de mon histoire sur le papier.*

*Employé de banque apprécié pour sa puissance de travail et son flair financier, je reçus, après plusieurs années de dur labeur, une promotion exceptionnelle. Je fus choisi pour assurer la fonction de Secrétaire général du Conseil d'administration d'une société nouvelle soutenue par les fonds de la banque qui m'employait.*

*Un ingénieur-physicien du nom d'Umogène, venait d'inventer un bévatron à implosion électromagnétique permettant de dématérialiser la matière inerte. Ses calculs impliquaient que la perturbation de la rotation des électrons autour du noyau d'un atome de matière, obtenue par effet de gravitation et de magnétisme, aboutissait à une espèce de "photosynthèse" du corps soumis à cette expérience. Il devenait ainsi ondulièrement fluide sous forme de gravitons photoniques. Un laser transformé en propulseur photonique de la matière désintégrée (cela parce qu'aucun corps matériel ne peut atteindre le « mur de la lumière » sans se désintégrer) imprimait alors une impulsion constante jusqu'à atteindre la vitesse de la lumière. Désormais, les électrons de tout corps ainsi dissous dans l'espace pouvaient voyager sur une onde laser et être translatés, quasi instantanément, d'un point à un autre. À l'autre bout, côté réception, un bévatron à explosion électromagnétique remettait les choses en ordre en assurant la coalescence électronique, la matière retrouvait sa forme virtuelle. Évidemment, c'était une révolution dans le monde scientifique, mais surtout dans celui des affaires où ce procédé court-circuitait les traditionnels moyens de transports ferrés, routiers, aériens et maritimes. Toutefois, les limites technologiques qui conditionnaient les dimensions des bévatrons ne permettaient de dématérialiser que des corps d'un volume maximum de l'ordre du mètre cube ; ce qui limitait les inquiétudes des syndicats des transports. Toutefois, l'usage d'une onde métrique permettant d'assurer la translation de la matière, préoccupait les autres exploitants de l'espace ondulatoire. Ceci pour vous dire que la nouvelle société avait besoin de s'accrocher pour résister aux pressions en tout genre qui souhaitaient l'éliminer ou l'annexer. Bref, j'entrais dans la cage aux fauves de la finance et des affaires !*

Un riche rentier, monsieur Dekonan, s'était assuré de l'exclusivité du brevet de dématérialisation avec l'aide d'un petit groupe de financiers. Ce groupe s'était constitué en « **Société pour l'exploitation du procédé Umogène** », la S.E.P.U. La banque qui m'employait était sollicitée d'y engager des fonds, mais son directeur, monsieur Templar, trouvant l'affaire intéressante, comptait les fournir personnellement. La S.E.P.U. lui offrait le fauteuil de directeur du Conseil d'administration, mais il préféra n'y figurer qu'en simple administrateur.

Monsieur Dekonan obtint alors cette présidence et le titre d'administrateur délégué afin d'encaisser les droits chaque fois qu'un appareil était vendu et de prendre des participations dans les usines qui le fabriquaient. Toutefois, pour avoir un œil dans la place, monsieur Templar souhaitait placer l'un de ses collaborateurs de confiance dans l'équipe de direction. Ce collaborateur aurait le titre de Secrétaire général du Conseil, avec des appointements élevés et une participation aux bénéfices de la société.

Je fus désigné pour ce poste et quittais immédiatement les études financières de la banque pour travailler avec ces messieurs à la constitution de la société. C'était à la fois une position inespérée et magnifique pour le modeste employé que j'étais. Mon travail consistait essentiellement à être là ; je dictais quelques lettres, je recevais des gens, j'assistais aux conseils dont je rédigeais les procès-verbaux. Au total rien, l'affaire marchait toute seule et ne donnait de la besogne qu'à la comptabilité. Je m'étonnais de gagner tant d'argent en fournissant si peu de travail alors que j'en gagnais si peu précédemment en passant des nuits blanches pour rédiger mes rapports bancaires ! Mais je m'y suis vite habitué et, du coup, j'ai commencé à me préoccuper de moi. Du jour au lendemain, j'étais passé dans la cour des gens aisés, n'ayant aucun souci du lendemain.

Bien sûr, au cours des Conseils, je ne participais pas au vote, mais j'étais présent. J'entendais s'échanger des secrets et, quand ces messieurs s'interrogeaient sur telle ou telle question, il arrivait au Président ou à un des administrateurs de demander : **Vous n'auriez pas une idée là-dessus, Vallon ?** Et quelquefois j'en avais une.

Ces Conseils avaient un air de réunions de famille. M. Dekonan, M. Templar et M. Revers, un astrophysicien qui avait mis au point le système Laser de télé portage de la matière désintégrée, en étaient les trois personnes qu'exigeait la loi pour la composition du Conseil. La S.E.P.U. était limitée à douze administrateurs qui s'étaient partagé le paquet d'actions de mille euros composant son capital. En fait, les titres n'existaient même pas, on ne s'était pas donné la peine de les faire imprimer. Ils figuraient simplement, numérotés, au registre des inscriptions avec, en face, le nom de leurs propriétaires. On appelle cela : rester à la souche. Chaque actionnaire avait reçu un certificat pour remplacer les titres. Sans doute que si ces détails avaient été réglés différemment, je ne serais pas en train de vous raconter mon histoire ; à moins que la crapule qui m'a manipulé, ait trouvé autre chose d'aussi persuasif ! Il me faut maintenant vous parler de lui et de ma chute.

Dès mon entrée en fonction de Secrétaire général du Conseil d'administration de la S.E.P.U., je me suis efforcé d'être digne de mon nouveau milieu pour, en quelque sorte, devenir ce que l'on appelle "un homme du monde"... Je manquais toutefois de l'aisance de ceux qui sont nés et ont été élevés dans le luxe et le confort. Certes, on me consultait dans les Conseils et le jour de l'assemblée générale, j'étais invité à partager les repas des actionnaires, mais je ressentais la coupure sociale entre ces gens et moi. Ils parlaient entre eux de réceptions, de chasses, de filles à marier, d'enfants aux études brillantes. Je découvrais bien chez certains une vulgarité, seulement la réussite leur avait donné quelque chose qui me faisait courber la tête devant eux. Je me demande d'ailleurs bien pourquoi, alors que j'étais maintenant aussi riche qu'eux, je ne suis pas parvenu à acquérir leur assurance ? Et puis, à côté des vulgaires, d'autres montraient une distinction tenant autant à leurs manières qu'à leur conversation intelligente et riche. Je me suis dit que les belles

manières, cela devait venir en même temps que se cultivait l'esprit. J'ai donc pris la résolution de mieux connaître le monde. Je me suis abonné à un cabinet de lecture, je me suis inscrit à des cours du soir, j'ai lu les romans à la mode, des revues scientifiques, j'ai participé à des débats sociaux et politiques, j'ai étudié les classiques, la philosophie, le droit, je suis allé à la Comédie française, à l'Opéra. J'ai visité le Louvre et Carnavalet, les Invalides, la Sainte-Chapelle, tout ! Pour réapprendre, j'ai suivi durant une année les cours d'une faculté. C'est tout un Nouveau Monde qui se révélait à moi.

Toutefois, à force de vivre assis, j'ai commencé à avoir des douleurs dans le dos et mon médecin m'a conseillé de faire une cure thermale. J'ai choisi Bagnoles-de-l'Orne pour approcher le monde du casino, du golf, des concours hippiques. J'en ai parlé à M. Dekonan et il m'a tout de suite donné des conseils et invité à retenir une chambre à l'hôtel Merlin dont la vue sur le parc était extraordinaire. Ce n'était pas le premier palace de Bagnoles, mais c'était un bon hôtel. Je pouvais me recommander de sa part au directeur, un homme très serviable, me dit-il.

J'ai écrit aussitôt sur un papier à en-tête de la S.E.P.U., portant, sous l'adresse de la firme, la mention : **L'administrateur délégué**. J'ai reçu la réponse par courrier pour me confirmer la mise à disposition d'une chambre et d'une place au restaurant de l'hôtel. Pour trois semaines de cure, la somme demandée pour la pension était coquette, mais elle représentait peu de chose par rapport à mes appointements et participation aux bénéfices de la société. Le directeur du Merlin me pria de dire à M. Dekonain que le Grand Prix de Bagnoles serait particulièrement brillant cette année.

Préparer ma garde-robe fut une épreuve, je n'ai jamais été doué pour faire les bagages. Enfin, je parvins à sélectionner un smoking, avec tout ce qu'il faut pour l'accompagner, un costume de ville, deux pantalons, un blouson, des chemises, des chaussures, etc. Avec cela, un appareil photo, des jumelles, un ordinateur portable, le tout dans une magnifique valise de cuir. Dans l'après-midi, je suis parti avec ma voiture neuve, une B.M.W. grise métallisée.

Arrivé à Bagnoles avant le dîner, je fus accueilli à l'hôtel par le directeur qui m'a lui-même montré la chambre qui m'était réservée au premier étage. C'était un petit homme maigre, à l'air obséquieux qui, avec beaucoup de circonlocutions, m'a déclaré qu'il se réjouissait d'être agréable à un ami de M. Dekonan. La chambre était immense, avec un grand lit, de beaux meubles laqués, des tapis et des lampes posées sur les guéridons. Une grande salle de bains complétait cet hébergement de luxe.

Le bagagiste a monté ma valise, une femme de chambre est venue proposer de ranger mes vêtements, le maître d'hôtel a présenté les menus du soir. Je suis sorti sur le balcon qui dominait les arbres du parc. Leurs branches étaient si touffues que je n'apercevais rien de ce qui était en bas, seulement un peu de la verrière du casino qui brillait avec les derniers rayons du soleil.

Dans la salle où j'étais descendu dîner, sur chaque table une petite lumière créait une certaine intimité et donnait aux convives le sentiment d'être le seul à être entouré de soins par les garçons du restaurant. Après le repas, je suis sorti faire quelques pas. J'ai découvert qu'il existe des villes uniquement faites pour distraire ceux qui disposent des moyens financiers leur permettant d'y vivre un moment. Bien sûr, on vient à Bagnoles-de-l'Orne d'abord pour se soigner, mais tous ces magasins illuminés, leurs vitrines exposant des choses luxueuses, des bijoux, des bibelots, de la lingerie, des fourrures, font qu'il n'y a rien là d'autre que des marchands pour gens riches. Je me sentais émerveillé. Puis j'ai croisé des gens qui se rendaient au casino, des messieurs en habit et des dames en robes du soir. Ils allaient à pied et cela paraissait naturel par cette belle nuit d'été. On aurait cru un défilé de mode. Au bout d'une heure, grisé par ce luxe et ce pouvoir d'argent qui désormais m'appartenait, je suis

rentré en me disant : **Trois semaines de cette existence et tu ne vas plus te reconnaître, Vallon !**

*J'étais venu ici pour apprendre à vivre en riche mais, à dire vrai, je ne savais pas comment m'y prendre ! L'idée d'entrer seul au casino me paralysait ; me lancer dans une excursion imposait que j'accepte la compagnie des autres, ce que ma timidité m'interdisait. Je me contentais donc de lire les affiches des spectacles ; je regardais les cars de touristes qui partaient vers le Mont-Saint-Michel ou pour une promenade à thème sur les traces du roi Arthur ; j'allais prendre un café à la restauration pour écouter un orchestre qui jouait des valses et des tangos...*

*C'est au troisième jour, alors que je m'étais installé peu avant midi dans l'un de ces fauteuils que l'hôtel place le long de sa façade, que je les ai vus arriver.*

*Je suivais des yeux les voitures et les promeneurs tout en me disant qu'il serait bon de lier connaissance avec des gens si je voulais m'ouvrir un peu sur le monde. Et c'est à ce moment-là qu'ils sont sortis du parc. Ils ont traversé la rue et sont venus s'asseoir à ma gauche. Il n'y avait qu'un fauteuil vide entre lui et moi. Il m'a dévisagé avec une telle insistance que je n'ai pu me retenir de jeter un coup d'œil de son côté. Il m'a lancé : **Quel temps magnifique, n'est-ce pas ?** J'ai répondu : **oh ! Oui, magnifique.** Il a continué : **Vous êtes parisien sans doute ? ... Oui, parisien.** Il s'est tourné vers la jeune personne qui l'accompagnait : **Comme nous, a-t-il dit.***

*Elle s'est un peu inclinée avec un demi-sourire aux lèvres, mais elle paraissait indifférente à notre conversation. Comme pour s'en excuser, il me l'a présentée d'un geste : **Ma fille.** Puis il a ajouté : **Pierre Guindar, industriel.** Voilà comment les choses ont commencé. **Et vous, m'a-t-il demandé, vous êtes M. Vallon, n'est-ce pas ? J'ai entendu prononcer votre nom par M. Dupuis, le directeur de l'hôtel.** Là dessus, il s'est mis à parler de Bagnoles-de-l'Orne qu'il fréquentait depuis de nombreuses années, en raison de la cure thermale. En désignant sa fille, il a ajouté : **C'est la première fois que je l'emmène, c'est plus gai !** Il a ri, et j'ai ri aussi en songeant à la majorité des personnes âgées qui fréquentaient ces eaux et qui, chaque fois qu'elles engageaient une conversation avec un curiste, s'inquiétaient de savoir où se situaient ses douleurs. Les plaisantins qui les entendaient, les surnommaient les « Tamalou » (T'as mal où ?).*

*Je ne parvenais pas à détacher mon regard du profil de cette jeune fille si différent de celui de son père. Guindar avait un visage gras, avec un nez large et une grosse moustache brune et tombante qui cachait sa bouche en faisant ressortir son double menton. Il portait une tête de boucher presque chauve qui allait bien avec sa forte carrure et son embonpoint. Des petits yeux noirs et brillants apportaient un peu de vivacité dans sa face plate. Lorsqu'il plissait ses paupières, on avait l'impression qu'il vous examinait à travers ses cils, qu'il vous jaugait et lisait dans votre cervelle tout en étendant ses jambes. Elle, par contre, demeurait immobile et presque recroquevillée sur sa chaise longue. Si j'avais osé, je me serais déplacé pour mieux l'apercevoir. Selon les mouvements de Guindar, je voyais tantôt son profil, tantôt sa nuque et son cou, avec son chignon châtain. Je n'avais jamais rencontré une femme aussi belle ! À ce moment, elle a touché ses cheveux pour remettre une épingle en place ; j'ai eu un frisson sur tout le corps.*

*Soudain Guindar s'est levé en disant : **Midi et demi. Bon appétit !** La jeune fille s'est levée aussi en m'adressant un petit salut, elle est rentrée dans l'hôtel, cachée par la silhouette massive de son père. J'ai attendu un peu pour rentrer à mon tour. Puis de ma table, tout en mangeant, je les ai cherchés parmi les pensionnaires. Mais la salle à manger était séparée en deux parties, ils devaient déjeuner dans l'autre. Je me suis dit que je les saluerais en les revoyant, mais je n'aurai jamais l'audace de leur parler le premier !*

*En fait, le problème ne se posa pas. En sortant de table, Guindar m'aborda dans le hall et me convia à partager une promenade en voiture pour aller goûter la fraîcheur d'un bosquet de sapins en bordure d'un cours d'eau. Ainsi, en une demi-journée, mes projets se réalisaient : j'étais choisi comme relation par un homme important et par sa fille, la plus belle créature du monde qui se montrait aimable avec moi. Dans la voiture, elle me demanda le nom d'un arbre. Je fus heureux de le reconnaître à ses feuilles comme étant un érable. Sous les arbres où nous étions assis, elle me fit écouter le chant d'un oiseau. Puis son père m'entretint des gros propriétaires de la région, châtelains et éleveurs de chevaux. Il les connaissait tous. Il savait que M. X... avait gagné des millions en spéculant sur des valeurs minières, que M. de chose venait d'acheter un crac du steeple-chase, que M. Y... avait un fils qui venait de rater un beau mariage, etc. Au mot mariage, je n'ai pu m'empêcher de tendre l'oreille. Je me suis demandé si Guindar avait des intentions pour sa fille ou si elle n'était pas fiancée avec l'un de ces hobereaux fortunés. J'ai souffert. Oui ! Aussi vite que cela. Le coup de foudre, vous en avez entendu parler ? Assis en face d'elle, sur un siège pliant, je ne savais plus où poser le regard : sur son visage, mon insistance aurait pu lui déplaire ; sur ses mains, elle aurait remarqué que je suivais chacun de ses gestes ; sur ses jambes, la robe courte qui découvrait ses genoux lui aurait dévoilé mes pensées intimes...*

*Ensuite nous nous sommes vus tous les jours. Durant les heures où j'étais seul, j'attendais. Le soir quand je regagnais ma chambre, très tard, car avec eux je me suis mis à fréquenter le casino, je n'arrivais pas à m'endormir. Guindar m'avait naturellement deviné et, chaque fois que je les rejoignais dans le hall, il s'écriait : **Gaëlle, voici ton chevalier servant !** Et il riait de ses petits yeux noirs en me frappant dans le dos. Sa fille prenait une petite mine un peu confuse en disant : **M. Vallon, il ne faut pas faire attention à ces taquineries.** Un jour j'ai pourtant osé répondre : **Votre père a raison mademoiselle, je rêve d'être votre chevalier.** Alors elle a ri, comme si elle n'accordait pas d'importance à mes propos.*

*Pour ce qui est du casino, Guindar m'avait demandé si j'y allais souvent. Eux s'y rendaient presque chaque soir. Gaëlle adorait le spectacle et la musique, de plus elle ne détestait pas jouer. Je m'étais donc précipité pour prendre une carte de permanent et, comme le lendemain on donnait un gala avec Annie Girardot dans « Madame Marguerite », je pris trois places pour cette soirée. Je voulais montrer à Guindar que je savais vivre et ainsi le remercier de m'accorder son attention.*

*Le lendemain donc, dans mon smoking neuf, j'entrais avec eux au casino. Tout le monde regardait Gaëlle vêtue somptueusement. Elle était éblouissante. Ses bijoux devaient coûter une fortune : un bracelet de diamants, large de deux doigts, un gros brillant à la main gauche et deux en boucles d'oreilles. Ils étincelaient autant que ses yeux. Les hommes s'arrêtaient sur son passage et les femmes détaillaient sa toilette. Marchant entre Guindar et moi, l'air rayonnant comme quelqu'un d'heureux, elle ne paraissait pas remarquer l'intérêt qu'elle suscitait ; elle ne ressemblait plus à la jeune fille indifférente et froide de la journée.*

*Une fois dans la salle dorée, cette grande salle des concerts remplie d'un monde élégant, d'un autre monde que je découvrais, je me suis senti seul. Je pensais déjà à la fin de mon séjour, à la S.E.P.U., à ma vie parisienne sans destin. Mais j'écoutais aussi les questions de l'actrice menant son jeu sur scène, je respirais le parfum de Gaëlle, me retenant de frôler son bras nu afin qu'elle ne puisse croire à un manque de respect.*

*À l'entracte, nous sommes allés dans la salle de jeux. Guindar et Gaëlle y avaient leurs aises et s'amusaient beaucoup. J'ai risqué à mon tour une modeste mise de cinquante euros et j'ai demandé à Gaëlle de choisir le numéro pour moi : **le 17 m'a toujours porté bonheur !** s'est-elle écriée. La boule de la roulette s'est arrêtée sur le 17. Le râteau du croupier a poussé vers moi une poignée de jetons que je suis allé changer alors que la sonnette de la reprise retentissait.*



Mais Guindar et Gaëlle préféraient les courses. Naturellement, ils m'y ont emmené chaque dimanche. Chaque dimanche... en fait, il n'y en a eu que trois, mais il me semble que mes trois semaines de cure ont duré une éternité. Et pourtant, je les ai trouvées bien courtes pendant que je les vivais ! Dès le réveil, chaque matin je regardais ma montre pour mesurer le temps que je devais attendre pour retrouver Gaëlle. Ce moment qui se préparait était pour moi le plus beau de la journée. Entre onze heures et midi, Gaëlle et moi nous promenions dans le parc. Guindar prétextait que cette promenade apéritive le fatiguait, il restait assis devant l'hôtel à lire les journaux. Il nous envoyait promener en disant : **Allez jeunes gens, allez prendre l'air. Quand vous aurez mon âge, il sera bien temps de vous reposer !** Il riait. En deux pas, nous étions dans les allées du parc. Alors nous marchions sous les arbres magnifiques, le long des massifs de fleurs et du ruisseau qui cascadaient d'un rocher à l'autre. Je photographiais Gaëlle qui tentait d'apprivoiser une cane et ses canetons. Elle avait une manière de rire aux éclats qui me bouleversait. Certes, nous ne parlions pas beaucoup, elle semblait souvent penser à autre chose qu'au moment que nous partagions. Un jour, j'ai osé lui demander : **Vous vous ennuyez avec moi, Mademoiselle ? Il y a sûrement d'autres hommes avec qui vous vous plaisez davantage !** Elle a eu l'air de sortir d'un rêve et, paraissant me découvrir à son côté, elle m'a répondu : **Mais pas du tout, quelle idée !** Elle a posé sa main sur mon bras, une seconde peut-être, et cela m'a rendu fou de bonheur.

Le même jour, à l'heure du café, comme je me trouvais seul avec Guindar, il me dit : **Vous êtes un homme sérieux Vallon. Je peux avoir confiance en vous. Il me semble que Gaëlle a un penchant pour vous et je ne voudrais pas qu'elle s'engage à la légère avec le premier homme qu'elle rencontre. Car même si elle paraît être une jeune fille moderne, c'est la créature la plus naïve qui soit. Alors, je vous en prie, pas de propos trop légers, du tact s'il vous plaît. Je vous parle en ami et je ne vous interdis pas de lui faire un brin de cour ! Mais celui qui touchera le cœur de ma fille devra s'en montrer digne et être en mesure de lui offrir un avenir doré.**

Guindar semblait heureux de débiter son discours, et moi je me grisais de ses mots. Gaëlle avait un penchant pour moi ! Sans être laid, je n'étais pas un modèle de magazine, aussi j'étais émerveillé de faire naître un sentiment d'attirance chez une aussi belle jeune fille. Guindar s'en est sans doute aperçu, car il a ajouté en riant : **Voyez-vous qu'un jour vous deveniez mon gendre ? Mais n'allons pas trop vite, et surtout évitons les plaisanteries sur ce sujet devant ma fille. D'autant que nous nous connaissons depuis peu. On ne se marie pas sur une impression. Gaëlle a de nombreux besoins, je l'ai beaucoup gâtée pour compenser la perte de sa mère à sa naissance. Si vous nourrissez des intentions sérieuses, il vous faut d'abord grandir. Je crois que vous en avez la capacité. Nous verrons ensuite.**

Dès le début de notre relation, Guindar s'était intéressé à mon activité professionnelle. Je lui avais raconté mon travail de secrétaire général de la S.E.P.U. Il n'ignorait pas l'affaire et avait même cherché à en acquérir des titres. Il m'a demandé de lui signaler ceux des actionnaires qui souhaiteraient en vendre : **Tout ce qu'il y a de disponible, j'achète !** Il a paru étonné lorsque je lui appris que j'étais secrétaire du Conseil d'administration, il me croyait « administrateur délégué ». Toutefois lorsque je lui ai décrit l'importance de mes pouvoirs au sein du Conseil, il a reconnu que les administrateurs devaient avoir une grande confiance dans mes capacités.

A mes confidences, Guindar a répondu par les siennes. Ce qui l'intéressait, c'était de créer, de mettre sur pied des entreprises et, quand elles donnaient leur plein rendement, de recommencer ailleurs. Il gardait naturellement des participations dans les anciennes, mais pas toujours. Il y avait la concurrence et les cours de la Bourse dont il n'était pas maître. Il m'a cité plusieurs affaires qu'il avait montées seul, mais dont il s'était retiré. J'en connaissais quelques-unes pour avoir étudié leurs dossiers de financement dans ma banque

*mais, curieusement, je n'avais jamais lu le nom de Guindar ! Mais comment aurais-je pu ne pas le croire, ses connaissances lui servaient de compétences supposées ?*

*Quelque temps plus tard, M. Dupuis, le directeur du Merlin, m'a parlé de lui. Chaque jour, ce petit bonhomme me saluait au passage dans le hall, me disant un mot sur le temps du jour ou s'enquérant de savoir si je me plaisais dans son établissement. Il était plus familier avec Guindar, je les ai trouvés plusieurs fois en train de rire ensemble ou de parler à voix basse. Or ce jour-là, Dupuis s'est avancé vers moi et m'a dit qu'il se félicitait d'être pour quelque chose dans mes relations avec Guindar : **un homme exceptionnel, un étonnant brasseur d'affaires à qui tant de gens devaient leur fortune !** C'était lui, Dupuis, qui avait signalé à Guindar ma présence en son hôtel. Il s'est d'ailleurs excusé de m'avoir cru « administrateur délégué » de la S.E.P.U. en se fiant à l'en-tête de ma lettre de réservation. Du coup j'ai compris que Dupuis était lié avec Guindar, mais je n'y ai pas attaché d'importance. J'ai simplement pensé que l'on s'occupait bien de moi à l'hôtel Merlin.*

*Aimer ? ... c'est une onde de bonheur qui vous transporte en paradis.*

### ***Béatitude aveugle***

*A partir du moment où j'ai pensé que je n'étais pas indifférent à Gaëlle, j'ai vécu dans un état extraordinaire, une merveilleuse béatitude. Pour la mériter, je n'avais plus qu'à « grandir » et cela me paraissait facile. Oh ! ce n'est pas que l'attitude de Gaëlle à mon égard ait beaucoup changé, non, je me demandais même si son père avait vu juste en parlant d'un « penchant » ? Elle devinait sans doute mon angoisse car, quand j'étais un peu plus distant, elle devenait aussitôt plus gentille : un sourire, un mot, un geste d'amitié. Pas grand-chose bien sûr, mais justement, venant d'elle si réservée de nature, ces pas grands choses m'étaient la preuve de son penchant pour moi.*

*Tous les trois ne nous quittions pour ainsi dire plus. Des excursions en forêt des Andaines, des concerts au casino, des promenades dans les rues de la ville... et Guindar qui nous racontait ses voyages, les affaires qu'il avait montées en Espagne, au Maroc, au Bénin. Dans la voiture, je sentais Gaëlle contre moi ; au restaurant, car maintenant nous prenions nos repas ensemble, je m'asseyais en face d'eux pour la contempler ; au casino, je n'avais plus peur de l'offusquer en frôlant son bras nu. Le lundi, c'était le soir du concert. La salle restait éclairée et cela m'ennuyait. Pour apprécier la musique, la pénombre me semblait encore plus nécessaire que pour le théâtre. Et puis dans l'obscurité, j'aurais peut-être osé prendre la main de Gaëlle pour mieux partager une symphonie de Beethoven. Je crevais d'envie de lui redire : **Je vous aime.***

*Car j'avais enfin réussi à lui dire, la veille, à l'hippodrome. Brusquement, entre deux courses, pendant que nous nous promenions à l'ombre, sous les arbres du pesage. Guindar était parti aux guichets, nous nous trouvions seuls. Gaëlle, tout en blanc, plus belle que jamais, rayonnait au milieu de la foule. J'ai eu le cœur serré par l'inquiétude, par peur de la perdre. J'ai voulu lui demander quand nous nous reverrions à Paris, et j'ai simplement dit : **Je vous aime.** Surprise, elle m'a regardé, les paupières à demi fermées. Puis elle a ri, en posant deux doigts sur mes lèvres. J'ai intensément baisé le bout de ses doigts. Guindar est revenu en disant : **J'ai mis cent euros sur le cinq.** Gaëlle a demandé : **pourquoi pas sur le dix-sept ?** Son père lui a répliqué qu'il ne fallait pas confondre les courses avec la roulette. Puis il a commenté la tribune : **les grands de ce monde sont là pour le Grand Prix. Tenez, là-bas, voilà le vieux Rothschild ! Il n'a aucune chance avec son « As de trèfle », la distance n'est pas assez longue... un bonhomme très bien ce vieux monsieur. Si j'en avais le temps avant le départ de la course, j'irais lui serrer la main...***

*Les courses terminées, dans la voiture conduite par Guindar qui nous ramenait à Bagnoles, j'ai passé mon bras autour des épaules de Gaëlle, respectueusement, sans presque la toucher. Elle a évité de s'appuyer, mais elle a souri.*

*Pendant la dernière semaine de mon séjour, je ne songeais qu'à l'embrasser. Je n'en ai pas trouvé l'occasion ou je n'ai pas su la trouver. Je n'ai même pas osé lui redire que je*

*l'aimais. D'ailleurs, elle ne m'y aidait guère. Nous n'étions seuls que durant la promenade apéritive, dans le parc où quantité de promeneurs nous croisaient. Je ne pouvais quand même pas la prendre dans mes bras en public ! Oh ! je sais, je dois vous paraître bien puritain, mais je vous l'ai dit : je suis d'une timidité malade. Mais qu'importe, je me sentais heureux, car il me semblait que plus mon séjour approchait de sa fin, plus elle se montrait amicale, voire affectueuse. Un jour je lui ai dit : **Gaëlle** (Guindar m'avait autorisé à l'appeler par son prénom), **ne soyez pas si gentille avec moi. Autrement, comment voulez-vous que je vous oublie ?** Elle m'a répondu en riant : **Mais je ne le veux pas ! Pourquoi voudriez-vous m'oublier ? Ce ne serait pas juste ou alors il faudrait que je vous oublie aussi !** Des mots pareils... je me les répétais sans cesse, ils m'empêchaient de dormir et je découvrais ce que sont les insomnies heureuses.*

*Le dimanche suivant, c'était le dernier, Guindar nous a emmenés déjeuner dans un château transformé en hôtel. Les tables étaient installées sur une terrasse, face à une colline sur laquelle les arbres se perdaient dans l'infini de l'horizon. Le menu était aristocratique : écrevisses du coq au Chambertin. Je savais apprécier, mais avec la séparation proche, je ne me sentais guère en appétit. Pendant le repas, Guindar m'a secoué : **Vous n'avez donc pas l'intention de nous revoir, que vous faites cette tête d'enterrement ? Nous allons aussi rentrer à Paris, et j'espère bien que nous y retrouverons notre ami Vallon.** Cette phrase m'a remué jusqu'aux larmes, et j'ai dû me dominer pour ne pas pleurer de bonheur. J'aurais voulu m'ouvrir la poitrine pour montrer de quelle force d'amour mon cœur était rempli.*

*Bref, je devais partir. Nous avons pris rendez-vous et j'ai donné mon adresse et mon numéro de téléphone. Guindar comptait voyager pour affaires durant quelque temps et, naturellement, Gaëlle l'accompagnait. Dès qu'ils seraient de retour dans la capitale, ils me feraient signe. Puis j'ai pris la route avec un cœur qui battait la chamade.*

*De retour dans mon bureau de la S.E.P.U., le lundi matin, j'ai été reçu par un concert de compliments sur ma mine. Je me sentais heureux, dans mon esprit je souriais à Gaëlle. J'imaginai qu'il me suffirait d'être marié avec elle pour que toutes les personnalités me considèrent autrement que comme un employé de banque. Je me voyais recevant chez nous les Templar, les Dekonan, les Revers, enfin tout ce que je pouvais connaître de mieux parmi les gens de la finance. Ils seraient fiers d'être reçus par la belle madame Vallon. Peut-être essaieraient-ils même de lui faire la cour... Gaëlle ne l'accepterait pas, je serais non seulement estimé, mais envié.*

*Pendant les semaines qui ont suivi, j'ai reçu plusieurs cartes postales des Guindar, de Bordeaux, de Pau, de Toulouse, de Perpignan. C'était toujours quelques phrases sur le temps, sur le lieu, sur les gens, mais jamais rien de personnel. Cela se terminait par « Amitiés » ou « Meilleur souvenir », même pas un « À bientôt ». Toutefois, comme il m'arrivait une carte par semaine, je me sentais comblé, Gaëlle pensait à moi. Son écriture me rappelait nos promenades du matin, dans le parc où nous ne nous disions pas grand-chose d'important, mais nous étions ensemble. Elle avait une écriture ronde que j'admirais pendant des heures, le soir, chez moi, avec les photos que j'avais prises d'elle.*

*« **Grandissez !** » m'avait recommandé Guindar. Je travaillais plus que jamais. Notre société prospérait d'autant mieux que Revers avait encore amélioré le système laser accouplé au procédé Umogène pour translater les électrons de la matière dématérialisée avec plus de précision et à plus grande distance. La mise au point en avait été délicate, car le faisceau de fréquences nécessaire à ce mode de transport, perturbait les ondes radio métriques. Évidemment, le monde télévisuel protestait avec violence, comme si l'espace était sa propriété ! Des procès étaient engagés et le monde politique devait écrire les lois en ce domaine. De quoi créer de l'animation dans notre Conseil d'administration où l'on affûtait les arguments en faveur de ce nouveau mode de transport de la matière : économies*

d'énergie, protection de l'environnement, réduction des frais de transport par le nombre réduit de manipulations, allègement des routes, des voies aériennes et maritimes, etc. Je n'étais pas concerné par les aspects techniques et juridiques, ni par l'impact social du procédé Umogène-Revers. Toutefois, j'étais amené à faire la synthèse des nombreux rapports qui nous arrivaient, pour les exposer aux membres du Conseil d'administration. Je n'avais jamais rencontré d'affaire aussi passionnante, même aux études financières de la banque Templar.

Enfin, deux mois après mon retour à Paris, je reçus un appel téléphonique de Gaëlle : **allô ! Paul ?** C'était sa voix, cette voix un peu métallique et cassante qui correspondait si peu à son personnage effacé. Sa voix ! Je me sentais si bouleversé que je ne pouvais plus prononcer une parole. Elle a dit : **Vous m'avez oubliée ? ...** À voix basse, j'ai murmuré : **oh ! Gaëlle...** Alors, elle m'a demandé si j'étais libre dans l'après-midi du samedi à venir. Ils m'attendraient à l'hôtel Minerve, avenue Victor Hugo.

Quand je me suis présenté à la réception, on m'a donné le numéro de la suite qu'ils occupaient et prié de monter. Guindar avait prévenu de mon arrivée. Ils m'ont fait tous les deux le meilleur accueil. Gaëlle portait une robe longue noire qui lui donnait une allure de grande dame. J'en ai été ébloui. C'était cette jeune fille-là qui acceptait d'être aimée par moi ! **Nous avons bien souvent pensé à vous, m'a dit Gaëlle. Nous vous avons bien regretté durant notre périple,** a dit Guindar. Toute cette attention que j'avais voulu lire entre les lignes de leurs cartes postales, ils me la confirmaient. J'étais aux anges. Je souriais et répondais : **Et moi !... Et moi ! ...** Guindar a déclaré : **Il va nous falloir rattraper le temps perdu et, si vous en êtes d'accord, je propose de nous revoir souvent.** Gaëlle m'a regardé avec un plaisir qui s'exprimait dans l'éclat de son regard. Et moi j'ai tenté de lui montrer dans mes yeux, tout l'amour que j'avais pour elle. Guindar a rajouté que, malheureusement, ils connaissaient beaucoup de monde et qu'ils étaient très sollicités en début de saison parisienne ; toutefois il promettait de réserver leurs meilleurs moments à « l'ami Paul ! » J'ai répondu qu'en dehors des heures de bureau, je serais toujours à leur disposition.

Alors notre « hiver » a commencé. Je venais avenue Victor Hugo, le soir, deux fois par semaine. Guindar disait parfois : **il faudrait que nous allions au théâtre ensemble !** Mais nous ne sortions jamais ; il se prétendait fatigué par les réceptions et dîners des autres jours. Il disait d'ailleurs : **On est si bien chez soi, en famille !** Oui on était bien, avec une lampe allumée sur la table, l'autre sur le guéridon, la télévision allumée ou éteinte selon l'intérêt des programmes ou une musique d'ambiance diffusée par Radio Courtoisie, et surtout, dans le parfum Chanel de Gaëlle. Dans cette ambiance, j'avais à peine conscience de me trouver dans un hôtel que les Guindar habitaient en permanence ; Guindar s'en expliquait en disant qu'il ne souhaitait pas infliger à Gaëlle, les soucis d'une maîtresse de maison, ajoutant que ce que fait une femme pour son mari, elle ne le ferait pas aussi volontiers pour son père...

Guindar parlait sans arrêt de ses affaires, de ses projets, de ses entretiens avec des associés, mais il, ne prononçait jamais de noms. Même si je regrettais de ne pouvoir être seul avec Gaëlle, je l'écoutais avec attention. Je me disais que les choses devaient être ainsi puisqu'il s'agissait d'un amour sérieux sur lequel nous allions bâtir notre avenir. Bien sûr, une fois rentré chez moi je me figurais d'autres scènes que celles de ces soirées « en famille ! ». Je prenais Gaëlle dans mes bras, je lui baisais la bouche, je caressais son cou, sa gorge... puis au moment où j'imaginai davantage, je m'accablais de reproches. Et quand je la revoyais, j'étais d'autant plus timide avec elle que je me sentais coupable de l'avoir traitée si cavalièrement dans mes rêves.

Au cours des derniers beaux jours d'automne, je suis parvenu à les emmener en voiture, un samedi après-midi. Nous sommes allés à Fontainebleau, visiter le château que je connaissais déjà. J'ai pu tout raconter de son histoire, de son style, de ses secrets. Jamais

encore je n'avais eu l'occasion de parler autant devant Gaëlle. Elle s'est montrée émerveillée, Guindar aussi qui m'a qualifié des titres de Savant et de Poète.

De retour à l'hôtel, j'ai eu la surprise de rencontrer Dupuis, le directeur de l'hôtel Merlin de Bagnoles-de-l'Orne. **Ah ! Oui, a fait Guindar, je ne vous ai jamais dit que Dupuis était aussi le directeur de l'hôtel Minerve de Paris. C'est une vieille connaissance que j'apprécie beaucoup. C'est pourquoi nous sommes installés ici.** Là-dessus, Guindar a parlé d'une valeur qui était en train de faire un bond en Bourse, et l'on ne s'est plus soucié de Dupuis. En rentrant chez moi, je n'ai pu m'empêcher de penser que ces deux-là devaient trafiquer ensemble. Je ne donnais toutefois, aucune connotation mesquine à ce « trafiquer ». Il a fallu bien d'autres semaines pour que je commence à me poser de vraies questions. On a beau être bête et aveuglé par l'amour, lorsqu'on a fait de la banque aussi longtemps que j'en avais fait, il arrive toujours un moment où certains détails vous sautent aux yeux.

Pourtant Guindar prenait ses précautions. Il s'exprimait toujours en restant vague chaque fois qu'il s'agissait d'affaires connues, il s'arrangeait pour ne jamais prononcer de noms, il accumulait toutes sortes de projets dont aucun n'aboutissait. Cela a suffi au bout d'un temps à me prouver qu'il n'était pas sérieux. Toutefois, je ne suis pas allé plus loin dans ma remarque et je n'ai suspecté ni son honnêteté, ni sa bonne foi. Quel que soit le coup du sort qu'il paraissait subir, il continuait à être le bonhomme simple, toujours de bonne humeur et heureux de m'accueillir ! J'ai simplement pensé qu'il devait vivre au jour le jour, en rêvant à des entreprises florissantes tout en se contentant d'en gérer d'autres qui l'étaient sans doute beaucoup moins. Il y a des brasseurs d'affaires comme cela, un Tapie n'est pas un Rothschild ou un Templar. Ils ont une certaine valeur, du bagout, de l'aisance et réussissent pendant quelques années. Et puis un matin, la chance tourne et le ciel de la finance leur tombe sur la tête. Les plus prévoyants s'arrangent pour conserver un joli portefeuille d'actions, de quoi s'assurer une existence tranquille avec cures, bijoux pour leur fille, séjours dans les palaces, présences sur les champs de courses et dans les casinos... Lorsque j'ai commencé à juger ainsi Pierre Guindar, il m'a semblé que j'avais mis dans le mille. Je comprenais pourquoi il souhaitait me voir « grandir » en gagnant davantage d'argent. Sa cagnotte lui suffisait à entretenir sa fille tant qu'il vivrait, mais après ? Dès ce moment j'ai cessé d'admirer Guindar pour me mettre à l'aimer. Oui, à l'aimer comme un père.

Ma réflexion est née un soir de novembre, à la Toussaint, alors que j'étais passé les prendre pour aller dîner en ville. J'avais trouvé Guindar seul dans sa chambre, sombre, mâchonnant un cigare éteint. Je lui ai demandé : **ça ne va pas ? Vous êtes souffrant ?** Jamais je ne lui avais vu une tête pareille. Il s'est approché de moi et, me posant sa main sur l'épaule, il a dit : **Rien, mon petit, rien. Simplement des soucis.** Puis, après un silence, il expliqua : **un gros stock de titres qui ne vaut plus que son poids de papier. C'est dur...** Il a poussé un profond soupir. En moi-même, je me suis demandé comment il avait pu apprendre cette nouvelle boursière un jour férié ? Puis j'ai pensé que c'était sans doute une affaire dont Dupuis, que j'avais vu sortir de la chambre, s'occupait. Là-dessus Gaëlle est arrivée, le visage fermé elle aussi ; Guindar s'est efforcé de réagir en lançant : **En route, il y a toujours un chemin à suivre, même par mauvais temps.** Dans la voiture que je conduisais, Guindar a ajouté : **C'est aux heures difficiles que l'on apprécie des amitiés comme la vôtre, mon brave Paul !**

J'ai pensé qu'il ne m'expliquait pas ses ennuis parce qu'il n'avait pas suffisamment confiance en moi et j'ai répondu : **Qu'une occasion se présente M. Guindar, et je vous fournirai la preuve de mon attachement.** C'est sur cet engagement que va s'enclencher le machiavélique dispositif qui me conduira à écrire ce roman !

*L'amitié ? ... c'est deviner le besoin de l'autre.*

## **L'engrenage**

*C'est à partir du moment où Pierre Guindar m'a fait partager ses ennuis boursiers que la couleur du ciel m'a paru changer.*

*Guindar semblait de plus en plus ennuyé. Gaëlle me disait : **Vous remarquez comme il a mauvaise mine. Je suis inquiète, je l'entends remuer toute la nuit, il ne parvient plus à dormir. Je ne sais que faire.** Nous cherchions ensemble car, de temps à autre, Guindar nous demandait de le laisser seul dans sa chambre pour travailler. Cela m'était une joie de me retrouver seul avec Gaëlle. Je n'osais plus parler à Guindar de ses affaires, mais j'interrogeais Gaëlle. À chaque fois, elle me répondait qu'il n'y avait rien de nouveau, et chaque fois je me sentais plus désireux d'intervenir. Moi qui n'avais jamais connu le confort ni l'aisance, je me faisais une joie de les aider. Mais de quelle façon ? Un soir, j'ai dit à Gaëlle : **Si cela doit aider votre père à se rétablir, mes économies sont à sa disposition.** Elle m'a regardé l'œil brillant d'émotion, m'a serré la main et répondu : **Nous n'en sommes heureusement pas là ! Enfin, pas encore...** en détournant les yeux.*

*Moi aussi maintenant je passais des nuits blanches. Je cherchais des moyens, j'inventais des histoires, mais en fait je ne découvrais rien de pratiquement réalisable. Comment l'aurais-je pu d'ailleurs ? J'ignorais tout des embarras dans lesquels se débattait Guindar.*

*Courant décembre, un samedi après-midi, je l'ai trouvé seul dans sa chambre, Gaëlle était allée faire des courses. Il m'a dit, avec des larmes dans la voix : **Pouvez-vous m'expliquer, Paul, comment un homme qui a réalisé des montages énormes, qui a construit des stations thermales, des usines de munitions, qui a constitué des sociétés immobilières, qui a brassé des millions... comment peut-il arriver à manquer d'argent ? Remarquez que j'attends des rentrées, pour demain, pour après-demain... mais je n'ai pas payé ma note du mois dernier à l'hôtel, et cela me ronge. D'autant que Dupuis est un camarade, je ne veux pas le mettre dans l'embarras.***

*Je lui ai répondu que ces sentiments l'honoraient, mais qu'il ne devait pas seulement penser à lui, il y avait Gaëlle. Je l'ai assuré que je pouvais sans aucune gêne, lui avancer la somme qui lui était nécessaire. Il a quand même fallu que j'insiste durant près d'une demi-heure pour qu'il accepte. Et encore n'a-t-il consenti qu'à la condition que je n'en souffle pas un mot à Gaëlle : **Elle ne me le pardonnerait pas, a-t-il ajouté. Elle me répète sans cesse que vous êtes l'homme le plus généreux du monde et elle n'a qu'une peur : celle de vous lasser avec nos misères !** Il est tombé sur une chaise en sanglotant. J'ai pleuré avec lui...*

*Le soir même, je lui portais un chèque de cinq mille euros. Une semaine plus tard, et en cachette de Gaëlle, il me rendait la somme en espèces et il m'a embrassé. Le samedi suivant, quand je suis arrivé, il m'a reçu en bouillonnant d'enthousiasme. Il s'est écrié : **Venez que je vous apprenne ma découverte !** Il m'a alors parlé du garage, une affaire*

*magnifique qui lui avait sauté aux yeux en se promenant près de la Porte de la Chapelle. Un garage énorme, pour plusieurs centaines de voitures. Pas un garage à louer ni à acheter, non, un garage à construire sur un quai de la S.N.C.F. qui abandonnait les lieux. **Le quartier va se développer d'une manière considérable : immeubles d'habitations, bureaux, magasins et espaces verts vont s'y construire. La cité des sports est en plein développement. La circulation va encore s'intensifier, il faudra bien trouver une place pour ranger les voitures ailleurs que dans la rue.***

*Ses petits yeux brillaient de nouveau, il était rouge, heureux, le ventre en avant. Je ne me rendais pas compte de la valeur de son idée, mais j'étais si heureux que je ne demandais qu'à y croire. D'emblée, il m'a ébahi par son esprit d'organisation, son énergie, son allant. Je me suis reproché de l'avoir mal jugé ces derniers temps. Il m'a raconté qu'il avait rendu visite aux architectes des immeubles en construction pour compter les places de voitures que comportaient leurs plans. Un seul véhicule par logement, alors que les ménages ont maintenant deux voitures ou plus selon l'âge de leurs enfants ! Il avait également dressé la liste des garages de l'arrondissement et les avait visités l'un après l'autre. Cela lui donnait un total de parking. **Savez-vous le plus important ? a-t-il ajouté. Ces garages sont tous pleins et ils refusent du monde. Au point que j'ai pensé : ce n'est pas possible, il y a bien quelqu'un qui doit avoir la même idée que moi ! J'ai donc repéré tous les terrains à vendre et j'ai téléphoné aux vendeurs. J'ai ainsi appris que la S.N.C.F. libérait et vendait une partie des entrepôts de sa gare de triage sur laquelle il n'y a pas encore d'option d'achat, ni même de pourparlers. Alors j'ai téléphoné à Fréjus, à mon ami Bontain. Je lui ai expliqué la chose et il m'a simplement répondu « Je marche ! ».***

*Je ne connaissais pas Bontain, mais Guindar m'avait assez souvent parlé de lui. C'était un homme riche, un politicien retiré du monde, vivant sur la Côte d'Azur, ne s'intéressant plus aux affaires, mais toujours prêt, si Guindar avait besoin de lui, à soutenir ses entreprises. Il lui devait, paraît-il, une opération sur des mines d'or qui lui avait valu sa fortune. Le mystérieux Bontain soutenait son nouveau projet, l'avenir paraissait de nouveau ensoleillé, Gaëlle était radieuse.*

*Ce soir-là, j'ai été retenu à dîner. Pendant tout le repas servi dans la suite de Guindar, il a continué à nous entretenir du projet. À mes visites suivantes, il ajoutait une foule d'informations nouvelles, griffonnant des plans, établissant des colonnes de chiffres. C'est devenu un garage pour deux mille voitures, sur douze étages, avec quatre rampes, deux monte-charge de quinze tonnes et quatre ascenseurs. Au rez-de-chaussée, une station de carburant, une autre de lavage, un atelier de mécanique et d'entretien des voitures, des boutiques et un hall d'exposition. Au dernier étage, un restaurant avec terrasse et vue sur Paris. Les clients ne voudraient plus quitter leur garage !*

*Guindar entrait dans les détails les plus précis sur le lavage, sur la sécurité, sur la surveillance, sur les moyens de chauffage, sur le choix des boutiques, etc. Il accumulait les devis : achat de terrain, construction, aménagements, équipements, publicité, pots de vin... enfin, tout cela représentait une mise de fonds de plusieurs millions d'euros. Mais à elle seule, la location des box devait rapporter plus de deux millions par an. Si l'on ajoutait l'entretien et les réparations des voitures, les ventes du hall d'exposition, les bénéfices du restaurant, l'affaire pouvait brasser un chiffre d'une dizaine de millions par an. C'était tentant et, au bout de huit jours, j'étais aussi enthousiaste que Guindar. Je croyais tout, j'acceptais tout. Nous passions nos soirées à calculer ensemble. Il fallait se presser. Bontain avait invité Guindar et Gaëlle à Fréjus pour les fêtes de fin d'année. Guindar devait lui présenter un projet absolument au point. Un architecte, un dénommé Compan affirmait Guindar, préparait les « bleus » définitifs.*

*Je passais Noël et le Jour de l'An dans la Sarthe où j'avais encore un oncle, le frère de ma mère décédée, qui était aussi mon parrain. Il avait une dizaine d'années de plus que*



*moi et je l'avais toujours considéré comme un grand frère. Nous étions fort liés et je lui devais mes meilleurs souvenirs de jeunesse. C'était mon seul parent et je me reprochais de lui accorder trop peu de mon temps. Je lui ressemblais à la fois par le physique (sauf qu'il portait une barbe poivre et sel, que je n'avais pas) et par l'esprit. Nous avions la même philosophie de vie en pensant que le travail grandit l'homme, qu'il le libère de sa gangue d'animal en lui offrant la faculté de créer et de satisfaire à ses besoins. J'avais passé de longs moments à débattre avec lui des faux problèmes qui paralysaient notre société soumise depuis trop longtemps, à l'intellectualisme gauchisant de prophètes infantiles vivant dans l'empyrée parisien des vendeurs de vent. Comment croire qu'en travaillant moins, et ainsi en créant et en gagnant moins, on pouvait rejoindre le bonheur de ceux qui produisaient en travaillant plus ? Il semblait que l'objectif des batteurs d'estrade politique, pensant de guingois en cassant le sens et la valeur du travail au nom de l'utopie sociale du moindre effort, était de faire du clientélisme, donc d'asservir la masse consternante de suiveurs qui les encensaient. Sans peut-être même en être conscients, ils fabriquaient des assistés, des chômeurs, des fonctionnaires et, bien sûr, des délinquants qui, selon eux, ne se livraient qu'à des actes "d'incivilité" – doux euphémisme d'irresponsables -- sans conséquence ! La France et son peuple étaient livrés en pâture à ces théologiens qui en rejetaient l'histoire et l'identité, cela sous l'œil complaisant des médias et avec la complicité lascive d'une "Éducation nationale" incapable d'éduquer une jeunesse vivant hors normes. Mais ces conversations souvent animées et parfois vivement partagées avec des tenants d'avis opposés, ne sont pas le sujet de ma condition, même s'il me faudra vous parler, à un moment donné, du bateau et de la rivière, devenus mes complices de liberté !*

*Mon oncle, qui disposait de revenus confortables, possédait un bateau fluvial aménagé pour affronter la mer par beau temps. Nous avions coutume de passer quelques semaines d'été à naviguer sur les rivières et les canaux en nous aventurant quelquefois sur la Méditerranée après avoir quitté le canal du Midi et descendu la Robine. Toutefois, depuis deux ans, l'oncle Léon ne pouvait plus se déplacer autrement qu'en fauteuil roulant en raison d'une sclérose en plaques, c'est pourquoi je n'avais pas fait de randonnée fluviale cet été. Notre bateau était amarré dans une base nautique du midi, sous la surveillance de son directeur, Philippe, un vieil ami qui partageait notre passion de l'eau. Il en assurait l'entretien et le gardiennage. Ces quelques jours partagés avec l'oncle, me permirent de calmer l'impatience que j'avais de revoir Gaëlle. Malgré moi, j'imaginai Guindar et Bontain tirant leurs plans, décidant de tout, et préparant du même coup notre avenir, à Gaëlle et à moi. Car durant les derniers jours, Guindar y avait fait allusion à plusieurs reprises. Je pensais donc à notre future demeure, à nos enfants, à nos vacances où je ferais connaître les joies de la plaisance fluviale à Gaëlle. Dans ma chambre, après le petit réveillon que j'avais partagé avec l'oncle, j'ai posé devant moi la photo de Gaëlle et je l'ai regardé jusqu'à minuit. À minuit juste, sur une carte de Noël, j'ai écrit : **Gaëlle, voulez-vous devenir ma femme ?** Le lendemain je l'ai postée en l'adressant à l'hôtel Minerve, avenue Victor Hugo dans le 8<sup>ème</sup>, en mentionnant sur l'enveloppe « **Ne pas faire suivre** », afin qu'elle la trouve à son retour. Toutefois, je n'ai pas parlé à mon oncle de mes espérances de cœur, c'était encore prématuré.*

*Lorsque je suis rentré à Paris, je suis allé voir l'emplacement du garage à construire. Guindar m'avait bien recommandé de ne parler à personne sur les lieux et, en tous les cas, de ne jamais prononcer son nom. Si on le savait sur cette affaire, disait-il, les requins de la finance se déchaîneraient. Mais à qui aurais-je pu en parler ? C'était dimanche, et tous les chantiers environnants étaient déserts. J'ai lu et relu le grand écriteau fixé au mur d'enceinte qui isolait la gare de triage : **À vendre terrain de 14 000 m2 de surface au sol avec hangar. S'adresser au service immobilier de la S.N.C.F.** Suivait un numéro de*

téléphone. Je me disais que cet écriteau n'allait pas tarder à disparaître pour être remplacé par un autre annonçant la construction d'un garage. Tout serait achevé dans un an au plus tard, Guindar l'affirmait !

Ils sont revenus le 5 janvier. J'escomptais voir des visages rayonnants, avec un peu d'émotion sur celui de Gaëlle ayant lu ma carte de Noël, mais j'ai été reçu avec des mines d'enterrement. Bontain n'acceptait, paraît-il, de fournir les capitaux, les siens et ceux de ses amis, qu'à la condition que Guindar s'inscrive lui-même dans ce projet pour un minimum de cinq cent mille euros ! Naturellement Guindar s'y était engagé mais, en vendant tous ses avoirs et ses valeurs propres, bijoux de Gaëlle compris, il pouvait à peine réunir deux cent mille euros. Il en était catastrophé et répétait qu'après un coup pareil, il n'avait plus qu'à disparaître, personne ne pourrait plus jamais lui faire confiance en affaire s'il n'était pas capable d'honorer l'engagement qu'il avait pris. Or Bontain devait venir à Paris dans la deuxième quinzaine de janvier. Guindar ne pourrait pas supporter la honte d'avoir à lui avouer son incapacité à rassembler la somme demandée pour sa participation au projet proposé. Il devait partir...

J'ai vu s'écrouler là tous mes projets de bonheur avec Gaëlle et j'ai crié : **Non, vous ne pouvez pas faire cela !** Et c'est Gaëlle qui a répondu : **Il le faudra bien...** Alors d'un seul coup, j'ai proposé une solution : une visite à Templar. Sa banque consentirait sûrement un emprunt. Guindar a répliqué : **Mais... sur quelle garantie ? Je n'ai aucun bien immobilier, je suis ruiné depuis deux mois... Non ! c'est vraiment la fin de Pierre Guindar.**

Cet homme était désespéré et ne voulait plus entendre parler d'affaire. Il a envoyé Gaëlle dans sa chambre et, quand nous avons été seuls, il m'a regardé avec ses petits yeux noirs en chuchotant : **Quand je dis que je dois partir, ce n'est pas exact. Voilà comment je vois les choses...** Et, de l'index, il a visé sa tempe. **Vous lirez cela dans votre journal un de ces matins. Alors vous viendrez chercher Gaëlle.** Je lui ai répondu qu'il était fou, et que ce n'était pas une solution digne de lui ; si Bontain ne voulait pas participer, il n'avait qu'à abandonner le projet, il en trouverait bien d'autres à monter ! Il a ricané : **Il faudra toujours de l'argent, et j'aurai tari la source financière qui me permettait de les mener à bien. Une fois que j'aurai déçu l'homme qui me faisait confiance, ce sera fini, ce sera la misère.**

Je ne savais plus quoi ajouter. Son visage était décomposé. Trois jours plus tard, Gaëlle partait chez une tante, à la campagne, dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. Son père souhaitait qu'elle s'éloigne. Avant de partir, elle m'avait supplié de veiller sur lui. Je n'avais plus l'esprit en paix et ne pouvais ni travailler, ni dormir. J'attendais à chaque instant un appel du Minerve m'annonçant un malheur. Je m'y rendais tous les soirs. Je le trouvais prostré ou furieux ou sardonique. Il répétait sans cesse : **Je n'ai personne à qui demander de l'aide, personne !** Je lui ai une fois répondu : **Et moi ?** Il a répliqué : **Toi ?** Car il s'était mis à me tutoyer depuis le départ de Gaëlle. **Toi ! Mais mon pauvre petit, tu n'as aucune idée de mon embarras.** Son mépris m'accablait, il me jugeait incapable de lui venir en aide. J'en étais vert d'indignation, d'autant que s'il mettait fin à ses jours, Gaëlle me reprocherait de ne pas avoir secouru son père. À chaque visite, il me paraissait plus distant, plus renfermé, voire même plus hostile.

J'ai vécu des heures atroces, jusqu'au jour où, aussi désespéré que lui, je lui ai déclaré : **Pierre, vous ne me faites pas suffisamment confiance. Je dispose des moyens de vous aider et je vous jure que rien ne me paraît trop difficile pour vous tirer d'affaire. Toutefois, je ne sais pas comment employer ces moyens ?**

Il était assis ; il s'est levé brusquement, ce qui était une prouesse pour lui qui se levait toujours avec une certaine lenteur en raison de sa corpulence. Il a plongé son regard noir dans le mien et s'est lancé dans une tirade comme un homme qui n'en peut plus de se contenir. D'un seul coup, il a craché toutes ses arrière-pensées. Oh ! Il est resté prudent et ne m'a pas directement commandé d'exécuter les actes qui ont fait de moi un escroc ; non, il me

les a simplement suggérés en disant : **Un malin dans ta situation, ferait...** Je le revois, debout près de moi, me dominant de sa masse et de son regard. Il avait l'air de m'adresser un défi. Et moi je l'écoutais, j'écoutais chacune de ses phrases qui allaient faire de moi une fripouille, un magouilleur, un voleur. Bien sûr ce n'est pas de cette manière qu'il me proposait la solution de substitution qu'il imaginait.

Par moi, Guindar savait tout de la S.E.P.U. Il savait en particulier que les actions de la société n'avaient pas été imprimées et que les actionnaires possédaient, à la place du titre, un simple certificat d'inscription. Il savait aussi que, grâce à la confiance que M. Templar m'accordait, je disposais de certificats en blanc signés du président Dekonan. Ces certificats, je les tenais à la disposition des actionnaires pour le cas où l'un d'entre eux en aurait eu besoin pour une garantie bancaire ou un acte de vente. Je n'avais qu'à les remplir à leur nom avant de leur remettre.

Guindar connaissait les noms des douze actionnaires, leur condition, leur nombre de titres, et même leur situation de famille. Depuis maintenant plus de six mois que nous nous connaissions, nous avons parlé moult fois de la S.E.P.U., de ses opérations, de ses délibérations, de ses gens. Guindar avait appris que l'un de ses actionnaires, M. Batoli, des chaussures du même nom, venait de partir en Argentine pour prospecter le marché du cuir. Cela lui prendrait plusieurs semaines durant lesquelles il ne se préoccuperait pas de la société. Or M. Batoli possédait deux cents actions de la S.E.P.U. d'une valeur nominale de deux cent mille euros. Toutefois, en raison des prodigieux bénéfices de la société, elles en valaient dix fois plus. Nous venions d'en avoir la preuve lors d'un transfert de dix actions entre deux personnes de notre groupe. Le mouvement s'était opéré sur la base de dix mille euros l'action ! Ainsi, les deux cents actions de Batoli représentaient un capital de deux millions d'euros. Guindar n'avait besoin que de trois cent mille euros pour compléter sa cagnotte et satisfaire aux conditions de Bontain pour lui faire signer le contrat de financement du garage. Il suffisait donc d'une garantie de trente actions. Avec un dépôt de quarante actions, n'importe quelle banque avancerait les trois cent mille euros sur l'heure !

**Un malin, me dit Guindar, prendrait l'un des certificats en blanc, le remplirait au nom de Batoli pour quarante actions de la S.E.P.U. puis, avec une lettre de cet actionnaire, irait emprunter cette somme de trois cent mille euros. Il s'agit d'un simple emprunt de quelques jours a ajouté Guindar. Car dès que je serais en possession de cette somme, Bontain et ses amis verseront leur participation. Comme je dois être le gérant de cette affaire, la trésorerie me permettra de rembourser aussitôt l'emprunt bancaire. Ensuite, dès les premiers bénéfices, j'éteindrais ma dette à l'intérieur de la société du garage. Personne n'en saura rien, et j'aurais une sacrée dette de reconnaissance envers mon sauveur.**

J'ai répondu : **Personne que vous et que M. Batoli... car il faudra bien lui demander la lettre d'accréditation, cette autorisation d'emprunt avec la garantie des actions !** Guindar s'est fâché : **Est-ce que tu fais semblant de ne pas comprendre ?** Il s'est assis devant son ordinateur et s'est mis à frapper un courrier avec une extraordinaire vélocité. Je n'avais vraiment pas encore compris et j'attendais ce qui allait sortir de sa machine. En dix minutes, il boucla son papier, le retira de la photocopieuse et le plaça sous mon nez. Je la sais par cœur sa lettre ; c'est avec elle que je devais « travailler » !

D'abord, en haut, à droite : **Paris, le 10 janvier 2002.** Plus bas, au milieu : à **monsieur Paul Vallon, secrétaire général du Conseil d'administration de la S.E.P.U., 20 bis rue des Saints-Pères. Paris.** Puis le texte :

**Mon cher Vallon,**

**Comme je vous en ai entretenu lors de notre dernier conseil, il m'est aujourd'hui nécessaire que vous me fassiez parvenir, par retour du courrier, à l'adresse convenue et en espèces, la somme de trois cent mille euros. Je vous adresse donc, par ce pli recommandé,**

*un certificat de quarante actions S.E.P.U. sur lequel je vous prie d'obtenir l'avance dont j'ai besoin. Je me fie à votre amitié pour ce service et vous recommande la plus grande discrétion.*

*Je vous remercie à l'avance. Veuillez agréer, mon cher ami, mon meilleur souvenir.*

*P.S. Je vous joins un reçu en blanc signé par moi. Vous le remplirez comme il convient pour le remettre au banquier prêteur.*

*Après avoir lu, j'ai dit : **Mais qui signera cette lettre et le reçu ? ...** Guindar a serré les poings et ses yeux se sont injectés de sang. J'ai cru qu'il allait me répondre en criant. Mais non, il a baissé la voix pour me dire sur un ton de confiance : **Qui les signera ? Mais voyons, celui qui connaît la signature de Batoli. Toi, bien sûr !** Évidemment là, j'ai tout compris. Il me demandait de faire un faux, un détail pour lui. Abasourdi, n'ayant plus aucun sens de la réalité, j'ai murmuré : **Mais qui va vouloir prêter sur cette lettre ?** Guindar m'a repris : **Sur le certificat, veux-tu dire ? Mais n'importe qui, je te donnerai dix adresses pour une !***

*Devant l'évidence de l'action qu'il me restait à accomplir, je me suis mis à trembler. Alors Guindar a haussé les épaules, il est allé s'asseoir et s'est cachée la tête dans ses mains. Il y eut un silence épouvantable. Brusquement j'ai pensé à Gaëlle et j'ai eu un élan de cœur en songeant à son éventuelle situation d'orpheline ruinée. J'ai murmuré : **Je le ferai.** Guindar a fait comme s'il n'avait rien entendu. J'ai répétais plus fort : **Je ferai ce que vous voulez.** Alors il a tendu son visage vers moi et a dit ; **Tu le feras ? Tu auras le courage de le faire pour sauver un homme du déshonneur ?** Et j'ai encore répété : **Oui, je le ferai.** J'ai mis sa lettre dans ma poche et je suis parti en ne songeant plus qu'à cet acte de courage qu'il me demandait d'accomplir en faisant un faux !*

*J'y ai songé toute la nuit dans ma chambre, et toute la journée du lendemain au bureau. J'ai cru que l'on pouvait être courageux en se servant de la propriété des autres pour rendre service à un ami. Je pensais que le courage, cela consiste à risquer quelque chose, sa place, sa vie, sa réputation... pour d'autres que soi. Je pensais que si l'on découvrait mon acte de faussaire, je me serais sacrifié pour Gaëlle, pour son père, pour l'amour. D'ailleurs, j'étais persuadé qu'on ne pourrait le découvrir parce que le destin ne permettrait pas que je sois puni pour un acte de courage. Toutefois, cela ne m'a pas empêché d'éprouver des sentiments d'inquiétude devant M. Dekonan comme devant les employés de mon secrétariat. Et même au téléphone, lorsque M. Templar a appelé. Mauvaise journée, mais le soir, quelle compensation quand j'ai retrouvé Guindar au Minerve. Il m'attendait. Je lui ai demandé qui pourrait nous avancer l'argent et il a compris que j'avais les documents signés. Son visage s'est épanoui. Pour me répondre, il a eu l'air de chercher, puis a commencé par une suite de banques que je ne connaissais pas. Ensuite, il a changé d'avis : il valait mieux s'adresser à un homme d'affaires spécialisé dans les prêts sur garantie. Un nommé Chauvin, rue Trudaine, lui paraissait parfaitement convenir. Naturellement, là non plus, Guindar ne devait pas apparaître. Il me dit avoir eu un différend avec le bonhomme, et celui-ci ne lui avait pas pardonné d'avoir eu gain de cause. Toutefois, en affaires, il marchait droit et on pouvait travailler avec lui en toute confiance.*

*J'ai promis de le voir au plus vite. Guindar m'a serré dans ses bras en murmurant : **Mon fils, tu es mon fils et Gaëlle sera heureuse de ce dénouement. Je lui dirai au téléphone que nous sommes sauvés par toi.** Le lendemain, j'ai téléphoné à ce Chauvin de la rue Trudaine. Une voix de femme m'a fixé rendez-vous pour dix-neuf heures le même jour. Je m'y suis rendu, couvert de sueur, tant j'appréhendais le moment de convertir mon faux reçu en vrais billets de banque.*

Au 37 de la rue Trudaine, je me suis vu devant une façade défraîchie et un ascenseur étroit et cahotant. Au deuxième, par la porte entrebâillée, une jeune femme m'a demandé si j'avais rendez-vous. Elle m'a introduit dans une salle d'attente, a ouvert une porte de cuir pour m'annoncer, puis elle est revenue me demander de patienter quelques instants. Pendant ce temps, je me disais qu'il était curieux que, dans un endroit aussi modeste, on puisse rapidement rassembler trois cent mille euros.

Je n'ai pas attendu longtemps. Une sonnette a retenti et la jeune femme est venue m'ouvrir la porte de communication. Je me suis trouvé devant M. Chauvin, un petit homme chauve portant au revers de sa veste la rosette de la Légion d'honneur. Il m'a désigné un fauteuil et demandé : **Que puis-je pour vous ?** Jusque là, j'avais appréhendé un accueil un peu cavalier, comme on le fait généralement dans les banques aux quémandeurs inconnus. Mais je n'étais pas intimidé, bien au contraire. J'avais préparé mon boniment comme mes documents : **Je suis le Secrétaire général de la société pour l'exploitation du procédé Umogène, la S.E.P.U. J'ai été chargé par l'un de nos actionnaires, M. Batoli avec qui j'entretiens des relations d'amitié, de débloquer rapidement une somme de...** Plus je parlais et plus je prenais de l'aplomb. Chauvin m'écoutait en se rongant un ongle. Quand j'ai nommé la S.E.P.U., il s'est montré intéressé. Je lui ai montré la lettre de Batoli. Il l'a lu avec attention et a demandé : **Pourquoi votre société n'a-t-elle pas avancé elle-même cette somme à son actionnaire ?** J'ai répondu que la S.E.P.U. s'interdisait toute opération de ce genre et que, par ailleurs, M. Batoli demandait le secret sur cette opération, « pour raisons de famille » ai-je ajouté. **Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de vous adresser à moi ?** demanda-t-il. J'ai alors cité un nom que Guindar m'avait appris. Il s'agissait de quelqu'un pour qui Chauvin avait été d'excellent conseil. Il a ri avec satisfaction. **Voulez-vous me permettre ?** me demanda-t-il en composant un numéro de téléphone. Lorsqu'il eut son correspondant au bout du fil, il lui demanda de lui parler de la S.E.P.U. À partir de ce moment, il n'a plus prononcé un mot, il écoutait en hochant la tête. Évidemment, on lui fournissait des détails et des chiffres qui avaient de quoi l'éblouir.

Après avoir raccroché, il me dit que trois cent mille euros, cela ne se trouvait pas facilement. Mais enfin, l'affaire lui paraissait honnête et il me pria de lui laisser jusqu'à lundi pour recueillir quelques informations complémentaires. Je lui accordais ce délai et l'invitais à venir me voir à la S.E.P.U. où je pourrais lui communiquer les pièces justificatives de notre opération. Il s'est répandu en remerciements et m'a raccompagné jusqu'à la porte de l'ascenseur en m'appelant monsieur le Secrétaire général. J'étais douloureusement inquiet de tromper ce brave homme, mais comme j'étais certain de pouvoir le rembourser dans un bref délai, je m'en consolais. Cet homme se montrait si heureux de cette affaire, qu'il n'y avait pas lieu de s'attrister. J'ai d'ailleurs beaucoup mieux dormi cette nuit-là que les précédentes.

Mais c'est sans doute Chauvin qui n'a pas dû dormir, car le lendemain matin, il me téléphonait au bureau pour demander si je pouvais le recevoir en fin de matinée. J'ai fait semblant de devoir modifier mon programme et l'ai invité à venir à treize heures, le moment où les bureaux sont vides pour cause de déjeuner. Je l'ai attendu à la sortie de l'ascenseur après que le service d'accueil m'eut prévenu de son arrivée dans le hall de l'immeuble.

Chauvin m'a parlé encore plus respectueusement que dans son bureau de la rue Trudaine. Il serrait sous son bras une petite serviette noire, mais cela ne l'empêchait pas de se ronger un ongle, toujours le même. Naturellement, notre immeuble avec sa façade 1930 ravalée, le confort de nos bureaux, nos services d'accueil lui annonçant que « monsieur le Secrétaire général » l'attendait à l'étage, tout lui offrait les preuves de santé financière qu'il souhaitait pour s'engager. Il n'en a pas pour autant négligé ses garanties ! Je lui ai montré l'acte de constitution de notre société, le livre d'inscriptions où il a lu le nom de M. Batoli et, en face, la quantité d'actions S.E.P.U. qu'il possédait. Je n'ai pas eu besoin de lui vanter le

*renom des chaussures Batoli, il connaissait. J'ai présenté les bilans, les projets de développement, et d'autres papiers. J'ai oublié mes fausses signatures pour ne plus songer qu'à présenter la S.E.P.U. sous son jour le plus favorable. Chauvin hochait la tête, tout à fait convaincu. Il ne pouvait pas ne pas l'être, chacune de mes affirmations était démontrée et confirmée par dix documents !*

*Au bout d'une demi-heure, Chauvin s'est excusé de me retenir aussi longtemps en tirant de sa serviette, trois cent mille euros en billets de banque : six liasses de cent billets de cinq cents euros. Je m'attendais si peu à les voir apparaître, car j'imaginai qu'il me faudrait retourner rue Trudaine, que mes mains se sont mises à trembler. Mais il n'a rien remarqué, il ne pensait qu'à montrer son obligeance. Il m'a expliqué qu'il avait fait le nécessaire pour réunir la somme dès l'ouverture des banques ; il n'avait pas oublié que M. Batoli souhaitait obtenir cette avance « par retour de courrier »...*

*Il m'a demandé si 10 % d'intérêt ne me paraissait pas excessif, il prévoyait une avance pour six mois : les intérêts s'élevant alors à 15 000 euros. Je lui ai déclaré qu'il serait remboursé dans un délai plus court, sans doute d'ici un mois, mais je comprenais fort bien qu'il ne puisse consentir l'opération pour une durée aussi limitée. Guindar m'avait dit : **Quoi qu'on exige, accepte !***

*Nous avons donc rédigé nos reçus, Chauvin reconnaissant qu'il avait entre les mains le certificat d'inscription de M. Batoli en garantie d'un prêt de trois cent mille euros ; et moi, au nom de Batoli, lui remettais le reçu. Nous avons compté l'argent. Je l'ai remercié. Il m'a répondu : **C'est moi qui suis votre obligé. Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour cette opération.***

*Il y avait bien de quoi : le secrétaire d'administration avait reçu un usurier, avait négocié une avance sur titres et délivré un faux reçu !*

*La morale ? ... c'est la pénitence que l'on s'impose pour être tranquille.*

## **Le dénouement**

*Une fois l'affaire conclue et en possession des six cents billets de cinq cents euros, il me sembla commencer une nouvelle existence, j'avais comme changé de costume. J'étais fier de moi, j'avais eu « l'audace » de faire ce coup. J'étais un brave, un filou audacieux n'ayant plus aucun rapport avec ce pauvre Vallon, employé de banque. Il n'y avait plus d'ombre, plus de marge, j'avais grimpé dans l'ascenseur social pour me hisser au niveau des financiers qui géraient le monde des affaires. J'avais agi pour celle que j'aimais, et j'allais recueillir ma récompense !*

*Le soir, je suis allé rendre visite à Guindar avec ma serviette de billets. Il ne se doutait pas que l'affaire était réglée puisque j'avais prévu la visite de Chauvin pour le lundi. J'ai eu le bonheur d'être accueilli par Gaëlle, je la croyais toujours à la campagne. Guindar m'a dit : **J'ai voulu que sa présence t'encourage pour ton épreuve de lundi.** Je lui ai tendu la serviette aux billets, il en a retiré les liasses. Ah ! Leurs regards à tous les deux... et comme j'ai frémi quand Guindar s'est écrié : **Embrasse-le ma fille ! Remercie-le de m'avoir sauvé la vie !** Elle m'a souri avec un peu de gêne et, en m'offrant sa joue, elle a murmuré : **Je vous remercie Paul.** Je l'ai à peine frôlée de mes lèvres tant j'étais ébloui. **Allons les fiancés, je fais monter le champagne,** a dit Guindar en appelant la réception.*

*Fiancés ! ... C'était la première fois que le mot était prononcé, j'en étais heureux. En fait, cela n'a pas changé grand-chose. Nous ne sommes pas sortis davantage ensemble, et je ne l'ai jamais mieux embrassé que le soir aux billets. Je la sentais inquiète et sur ses gardes dès que je voulais la prendre dans mes bras. Au début, j'ai demandé : **Gaëlle, vous ne m'aimez pas ?** Elle m'a répondu d'un ton énervé : **Mais si ! Mais je suis comme cela.** Et moi qui vénérerais tout d'elle, j'admettais tout. J'aurais sans doute été inquiet si je n'avais accepté cette attitude ! Je lui trouvais bien parfois un air dégoûté, non conforme à son image, mais j'attribuais cela aux soucis de son père.*

*Fin janvier, après deux semaines d'enthousiasme et le fait que Bontain ne soit pas venu à Paris comme prévu, Guindar a commencé à nous rapporter des nouvelles médiocres. Il perdait de nouveau son entrain. La société du garage avait du mal à se constituer, Bontain accumulait les objections et, fait plus grave, les prix de la construction venaient de faire un sérieux bond. Le jour où Guindar m'apprit cette hausse, il ajouta : **Heureusement que nous avons six mois pour souffler avant de rembourser l'avance à Chauvin.** Affolé, je lui ai répondu que l'urgence n'était pas du côté de Chauvin, mais de Batoli qui ne manquerait pas de se préoccuper de ses titres en rentrant d'Argentine. Il s'est alors un peu fâché en me certifiant qu'à la moindre alerte, il pourrait rembourser pour me permettre de récupérer le reçu revêtu d'une fausse signature. Toutefois, en l'état actuel des*

choses, il préférerait ne pas y être obligé, l'augmentation des devis réclamait toutes ses disponibilités financières.

C'est alors que j'ai vraiment commencé à m'inquiéter. J'ai pensé que Guindar n'avait pas de chance et me suis mis à douter de lui. Je ne doutais pas encore dans le sens où il aurait fallu ; non, je m'interrogeais simplement sur ses capacités à monter un tel projet et me demandais s'il était conscient du risque qu'il m'avait fait prendre. Dans cinq mois, il faudrait affronter la vérité !

J'ai bien essayé de confier mes inquiétudes à Gaëlle. Dès les premiers mots, elle m'a interrompu. Elle m'a supplié de ménager son père, me disant qu'il ne supportait pas la contradiction et qu'en ce moment, ses difficultés le mettaient dans un grand état d'énervement. Je m'en suis d'ailleurs rendu compte à la visite suivante où, étant seul avec Guindar, il est entré dans une colère épouvantable parce que je lui demandais si la situation s'améliorait. Il m'accusa de ne penser qu'à l'argent alors que lui se tuait au travail pour assurer l'avenir de Gaëlle et, par conséquent, le mien. Il m'a crié : **Tu as fait un geste de générosité dans ton existence, un seul ! Et tout notre projet de garage devrait tourner autour !** Il s'est moqué de ma pauvre petite vie étroite, de mon absence d'ambition, frappant du poing sur la table. Je ne l'avais jamais vu aussi violent. À la fin il a crié : **Tu peux prendre la porte si tu veux !** J'étais terrorisé, me disant : **Ce n'est pas possible, il ne peut pas me chasser !** Je me rendais compte de son injustice, de son cynisme, mais il y avait Gaëlle, mon amour, ma vie...

Il s'est balancé d'un pied sur l'autre, puis il a pris un cigare et a dit : **Bonsoir. Ça ira mieux demain.** Je suis parti en pensant que j'avais perdu Gaëlle. À cette minute, je me moquais bien de la S.E.P.U., de Batoli, de Chauvin, de tout. J'ai marché dans ma chambre jusqu'au matin. Quand je suis sorti pour me rendre au bureau, la concierge m'a remis au passage une lettre sur laquelle Gaëlle avait écrit trois mots : **À ce soir.** Toute la journée j'ai été angoissé et, quand j'ai rejoint le Minerve, j'y ai trouvé Gaëlle inquiète et Guindar abattu. Il m'a déclaré que notre « discussion » de la veille l'avait rendu malade et qu'elle lui avait fait perdre ses moyens dans un conseil de la future société, qui s'était tenu dans l'après-midi. On voulait maintenant lui adjoindre un codirecteur et surtout, Bontain lui avait rappelé qu'en ayant assumé la responsabilité des premiers devis présentés, c'était à lui maintenant de fournir personnellement la différence entraînée par la hausse des prix, soit deux cent mille euros. Faute de quoi, Bontain et ses associés considéreraient l'affaire comme nulle ; les frais déjà engagés pour l'option du terrain et de constitution de société retombaient sur lui seul. Tout cela était écrit sur une lettre qu'il venait de recevoir, une lettre qu'il m'a lue comme s'il me la jetait à la figure. Évidemment, j'aurais dû me dire que l'homme qui avait écrit la lettre de Batoli pouvait tout aussi bien avoir écrit celle de Bontain... évidemment ! Il y a tant de choses que j'aurais dû me dire ! Mais je ne me suis rien dit du tout.

Tenant Gaëlle contre lui, Guindar m'annonça qu'il allait donner sa démission, me rendre les trois cent mille euros plus les quinze mille des intérêts de Chauvin. Quant aux frais déjà engagés dans le projet de garage, il se laisserait poursuivre, n'ayant plus rien derrière lui. **Ton père ira en prison !** a-t-il dit à Gaëlle qui s'est sauvée dans sa chambre en pleurant. Cette fois au moins, il ne parlait plus de se tuer. Il y avait donc encore de l'espoir.

J'ai répondu : **le père de Gaëlle n'ira pas en prison !** En prononçant ces mots, je voyais en songe notre livre d'inscriptions : M. Batoli, deux cents actions. Je lui en avais "emprunté" quarante qui étaient chez Chauvin. Du moment qu'une action était côté dix mille euros, avec la garantie de vingt-cinq nouvelles actions, je devrais facilement obtenir une avance de deux cent mille euros...

J'ai dit tout cela à Guindar, spontanément, sans y être invité. Il m'a écouté jusqu'au bout, sans m'interrompre. Quand j'ai eu fini, il s'est mis à genoux devant moi en m'appelant son sauveur et en me demandant pardon des paroles injustes qu'il avait prononcées à mon égard.



*Je l'ai relevé et nous nous sommes embrassés. Il m'a submergé de paroles, de promesses, me jurant que maintenant notre projet était sauvé pour de bon... il m'a même fixé des dates précises de remboursement et, surtout, il m'a parlé mariage ! Dès que la société du garage aurait pignon sur rue, on rendrait les fiançailles officielles et le mariage suivrait. On inviterait Templar, Dekonan, Bontain, des tas de gens. Je me suis mis à rêver d'un heureux dénouement.*

*Bon, mais il s'agissait maintenant d'obtenir une nouvelle avance. Je ne pouvais pas relancer Chauvin, il aurait pu avoir des doutes et chercher à s'informer auprès de Templar ou de Batoli. Je me suis souvenu que j'avais reçu, à l'automne dernier à la S.E.P.U., la visite d'un personnage important, M. Tirac du Miroir. À l'époque, ce monsieur avait adressé une correspondance à notre société pour savoir si nous avions des titres à vendre. Je lui avais répondu par la négative mais, malgré cela, ce monsieur nous avait rendu visite. Je l'avais reçu et lui avais expliqué que nos douze actionnaires se montraient fermes dans leur désir de conserver leurs titres. Il voulait acheter à n'importe quel prix dès que se présenterait une opportunité. Il m'avait même proposé une commission pour le jour où il obtiendrait satisfaction. Je savais aussi que ce monsieur détenait un sérieux portefeuille boursier et qu'il en jouait en maître. L'occasion était trouvée et j'ai ressorti le nom de Tirac du Miroir de mes archives de mémoire pour recommencer le coup de la lettre de Batoli. J'ai demandé un rendez-vous.*

*M. Tirac du Miroir m'a reçu comme une vieille connaissance, dans son somptueux appartement de l'avenue Montaigne. Il m'a conduit dans son cabinet de travail et j'avoue que je me sentais moins à l'aise avec lui qu'avec l'usurier de la rue Trudaine. Je m'inquiétais de savoir s'il connaissait M. Batoli. J'ai lancé le nom ; il ne le connaissait pas. Cela m'a donné du courage. Je lui ai expliqué que M. Batoli voulait une avance confidentielle de deux cent mille euros. Évidemment, il prévoyait de rembourser cette avance au plus vite mais, s'il s'avérait qu'il ne puisse le faire, M. Tirac du Miroir posséderait les vingt-cinq actions de la S.E.P.U. qu'il proposait de laisser en garantie. Je me suis excusé de lui amener une affaire aussi incertaine quant à l'acquisition des actions qu'il convoitait, mais je lui ai rappelé sa visite et son désir. Pour le séduire encore plus sûrement, j'avais ajouté sur le reçu : **À défaut de remboursement à l'échéance de trois mois ( j'avais réduit de moitié la durée de l'engagement ), j'accepte que la somme en question soit considérée comme étant le prix d'achat des vingt-cinq actions à valoir sur le certificat d'inscription ci-joint, étant donné que le présent reçu vaudrait quittance dudit achat.***

*M. Tirac du Miroir m'a répondu que si M. Batoli ne le remboursait pas, il se permettrait de m'offrir mille euros pour chaque titre qui entrerait en sa possession. Je l'ai interrompu pour dire que j'étais convaincu de ne jamais pouvoir toucher cette somme ! Il s'est quand même montré enchanté de l'opération proposée. On a discuté de la question des intérêts, mais il s'en moquait. Nous avons convenu d'un taux de 5 %, ce qui représentait un dû de 2 500 euros pour les trois mois de prêt. Il a ouvert un coffre, m'a compté deux cent mille euros en billets et nous nous sommes quittés bon amis.*

*Je n'avais pas eu le feu aux joues, ni les mains moites. Je venais de tromper un honnête homme sans même avoir eu conscience de commettre un vol. D'ailleurs, je me disais que je ne volais pas, car je me voyais rapportant la somme et les intérêts dans ce même bureau, reprenant le certificat et déchirant le reçu. Personne ne se douterait jamais de rien. J'épousais Gaëlle, nous aurions des enfants et je continuerais à faire prospérer la S.E.P.U.*

*Je devais attendre le lendemain pour porter l'argent à Guindar. Arguant de la santé de Gaëlle très secouée par les aléas de cette affaire, il avait voulu quitter l'hôtel Minerve pour s'installer à Versailles, à l'hôtel du Château. De ce fait, ce soir-là je suis resté*

dans ma chambre, en tête-à-tête avec mes liasses d'euros et désormais une belle confiance en l'avenir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, pensant à Gaëlle tellement inaccessible et l'imaginant enfin mienne. J'avais l'impression que cela devait se réaliser bientôt. J'allais enfin acquiescer ce droit de la tenir dans mes bras.

Le lendemain matin dès huit heures, j'avais demandé mon jour de congé, j'ai pris le train aux Invalides avec ma serviette bourrée de billets de banque. En arrivant à Versailles, j'ai songé qu'il était quand même bien tôt pour arriver à l'improviste. Je suis rentré dans un café, près de la gare, et j'ai téléphoné à l'hôtel du Château. J'ai eu Guindar au bout du fil, la voix encore endormie. Je lui ai annoncé que j'avais les documents dont nous avons besoin et que je souhaitais les lui apporter. Il m'a répondu : **C'est une bonne idée ! Tâche de te libérer et viens déjeuner avec nous. Ne te fais pas annoncer, dis simplement que l'on t'attend au 16. À tout à l'heure ! Je fais court pour ne pas réveiller Gaëlle.**

J'ai raccroché en riant. Il s'était imaginé que je lui téléphonais du bureau, à Paris, et je ne l'en avais pas détrompé. Avec ma serviette de banquier sous le bras, je pouvais bien me permettre de les surprendre. J'ai demandé le chemin de l'hôtel et, un peu avant neuf heures, j'y étais. J'ai dit que j'avais rendez-vous au 16 avec M. Guindar, on m'a laissé monter. Certain que Guindar sommeillait encore, je n'ai même pas frappé afin de rendre ma surprise plus complète. J'ai entrebâillé la porte sans bruit et j'ai glissé la tête. Le lit était ouvert et vide. Je suis entré en repoussant la porte derrière moi, toujours sans bruit. Il y avait, à gauche, une autre porte de communication. Je m'en suis approché en pensant : **Gaëlle est réveillée, son père est allé lui apprendre la nouvelle.** Alors j'ai commencé à entendre des bruits, des sons, une voix qui gémissait, haletait, et un lit qui craquait. Et les souffles dans lesquels il me semblait reconnaître ceux de Gaëlle et de Guindar, qui montaient, montaient... J'ai senti ma mâchoire qui se mettait à trembler et ma tête s'assombrir d'un voile d'opacité. Je me suis jeté sur la porte et je l'ai ouverte en grand... Je ne pouvais plus faire un mouvement ; Là, sous mes yeux, dans un désordre de draps, Guindar chevauchait Gaëlle, ouverte, nue et haletante. Ils ont suspendu leurs mouvements en tournant la tête vers moi et en ouvrant démesurément leurs yeux noirs.

Il me semblait que je venais de subir un supplice qui me laissait paralysé. Guindar s'est levé en enfilant son pantalon de pyjama alors que Gaëlle tirait le drap sur elle. Je ne sais pas la tête que j'avais, mais brusquement Guindar s'est affolé. Il s'attendait sans doute à ce que je lui saute à la figure, mais d'un seul coup cet homme gras avec sa bedaine proéminente, m'a dégoûté. Je ne pouvais plus faire un geste et je regardais Gaëlle avec le même dégoût. C'est bien simple, je n'existais plus.

Alors la grande scène a commencé, la dernière scène ! Guindar m'a poussé sur une chaise avec ma serviette sous le bras. Je suis tombé assis sans lâcher Gaëlle des yeux. Lui s'est assis devant moi, genoux contre genoux. Il m'a expliqué que Gaëlle n'était pas sa fille, mais sa pupille et que, sachant que j'allais venir et la lui prendre, il n'avait pu résister à l'envie de lui faire l'amour une dernière fois ! Je ne bougeais toujours pas, et Guindar parlait de plus en plus vite. Il a dit : **Mon petit, on ne va pas s'arrêter à des bêtises pareilles ! L'affaire du garage est dans le lac, personne ne marche plus et je ne pourrais jamais rembourser. On va filer tous les trois en Amérique. Avec les deux cent mille euros que tu apportes, on pourra toujours se retourner.**

J'ai senti en moi comme une grande révolte et une envie de meurtre, mais je ne me suis pas senti faire un mouvement. Devant la fixité et la rage de mon regard, Gaëlle a crié : **Papa, j'ai peur ! Il va nous dénoncer.** Papa... l'aveu de l'inceste ! J'ai éprouvé comme une impression d'avalanche en moi. Brusquement, je me suis retrouvé debout. Guindar s'est aussi levé et, en ricanant, a dit : **Qu'il y aille ! Que peut-il me reprocher ? Est-ce que je l'ai forcé à escroquer les gens ?**

*Je continuais à regarder fixement Gaëlle. Elle s'était assise dans le lit en maintenant le drap contre sa poitrine. Elle me fixait d'un air terrifié. Elle a gémi : **Paul, dites quelque chose ! Ne vous en allez pas ! Je... je... je vous...** Alors Guindar s'est avancé vers le lit et lui a crié : **Mais oui, dis-lui que tu l'aimes ! Et montre-lui comme tu es belle !** Il lui a arraché le drap des mains et j'ai vu Gaëlle toute nue, oui, dans tous ses détails. Guindar a dit : **Regarde-moi ça ! Regarde si c'est beau !** Je tenais la serviette sous mon bras gauche. De la main droite, j'ai vivement projeté Guindar qui me tournait le dos ; il est tombé sur elle. J'ai pu enfin prononcer un mot : **Cochons !** Puis j'ai pris la porte, traversé le couloir, descendu l'escalier, passé dans le hall et me suis retrouvé dans la rue, à la gare, dans le train, à Paris. Partout on me dévisageait et on s'écartait pour me laisser passer. Sur le quai, une dame à dit à son petit garçon : **laisse passer le monsieur, il est aveugle.***

*Et pourtant je voyais. Je ne voyais que Gaëlle nue, avec Guindar allongé sur elle.*

*Je suis rentré chez moi. J'ai posé la serviette sur mon lit, j'ai ouvert le tiroir de la commode où je conservais tous mes souvenirs de Gaëlle : ses cartes postales, ses photos, une fleur fanée cueillie par elle... J'ai tout brûlé au-dessus du lavabo, sans rien regarder. J'ai ouvert le robinet pour que l'eau emporte les cendres. Puis je me suis rendu au bureau avec la serviette. J'ai frappé à la porte de M. Dekonan et suis entré, sans attendre une réponse, chez le Président. Surpris, il a levé la tête. J'ai posé la serviette devant lui, en disant : **Prenez, je les ai volés.***

*Dekonan m'a considéré du coin de l'œil, comme quelqu'un qui attend l'explication d'une plaisanterie. Il a ouvert la serviette et en a tiré les liasses l'une après l'autre. Au fur et à mesure, son visage devenait de plus en plus ahuri. **Mais... combien y a-t-il là-dedans ?... Cinquante... cent mille ?** J'ai répondu : **Deux cent mille !** Alors il s'est fait sévère et m'a jeté : **Expliquez-vous, Vallon !***

*Je me suis expliqué. J'ai dit que j'avais fait un faux certificat et un faux reçu ; que j'avais emprunté cette somme à M. Tirac du Miroir sur les titres de M. Batoli. Dekonan m'a écouté, la bouche ouverte de stupéfaction, et sans faire un mouvement. Les liasses de billets étaient éparpillées sur son bureau. Quand je me suis tu, il est resté silencieux. Brusquement, il m'a ordonné de m'asseoir et demandé pourquoi j'avais agi ainsi. J'ai répondu que je n'en savais rien. Il a demandé si c'était à cause d'une femme et de mon projet de mariage. J'ai répondu : **Quel mariage ?** Il m'a ensuite pressé de questions auxquelles je n'ai plus répondu du tout. Il s'est levé et a marché de long en large, disant qu'il ne comprenait rien à cette histoire. J'ai dit que moi non plus ; j'avais voulu cet argent et maintenant je n'en voulais plus ! Lui parlait sans arrêt, moi à peine. Je répétais toujours la même chose.*

*Alors Dekonan s'est assis et a dit : **Écoutez Vallon, vous avez eu un moment de folie, il n'y a pas de doute là-dessus. Je ne peux pas vous considérer comme un escroc. Je veux tenir compte de votre remords. Nous allons restituer cet argent à M. Tirac du Miroir et vous allez me donner votre parole d'honneur...** Je l'ai interrompu en disant qu'il n'y avait pas que cela, mais aussi trois cent mille euros que je n'étais pas en mesure de rendre à M. Chauvin. J'ai cru que Dekonan allait sauter au plafond. Il a crié : **Quoi ?** Je me suis expliqué. Il a demandé : **Et cet argent, où est-il ? Je l'ai dépensé. Comment ?** Je n'ai pas répondu parce que je revoyais Guindar et Gaëlle s'ébattre, nus, l'un sur l'autre, sur le lit de l'hôtel du Château. J'avais mal à la tête et une envie de vomir. Il ne fallait plus rien me demander. Dekonan est entré dans une rage terrible à l'idée que c'était sa signature qui figurait sur le certificat et que, de ce fait, la société se trouvait engagée dans cette escroquerie. Lui qui avait la religion de la correction en affaire, il en était pâle de contrariété ; Enfin il a dit : **Je téléphone à notre avocat-conseil, mais ce soir vous coucherez en prison !***

*Bref, dans les deux heures qui ont suivi, l'avocat a déposé une plainte au nom de la S.E.P.U. qui se constituait partie civile ; deux inspecteurs sont montés au bureau avec un*

mandat d'amener. Ils m'ont conduit chez moi afin que je prenne un bagage avec du linge de rechange. J'ai fermé l'eau, le gaz, l'électricité, les volets et la porte. Nous n'avons pas échangé un mot durant ce temps. Nous sommes arrivés au Palais de Justice avec la nuit. Le juge m'a fait subir un interrogatoire d'identité et m'a posé quelques questions. Je lui en ai dit autant qu'à M. Dekonan.

Ensuite, les menottes, la voiture cellulaire, les formalités d'écrou en arrivant à la Maison d'arrêt, des escaliers, des cris, des bruits de verrous, un matelas jeté par terre dans une cellule où il y avait déjà trois lits superposés occupés. J'étais le quatrième venant encombrer le peu d'espace encore disponible dans la cage carcérale. Quelques mots échangés avec les autres occupants. Faire le lit, mécaniquement. Un brin de toilette dans l'unique lavabo d'eau froide. Faire ses besoins devant les autres, à peine masqué par un muret d'un mètre. Puis ma première nuit en prison, dans l'odeur de la promiscuité, de la sueur, de l'urine, des murs crasseux et les cris de ceux que l'on égorge socialement dans l'indifférence ou l'ignorance.

Savez-vous ce qu'est une prison, cet enclos où l'on encage les hommes comme des chiens trouvés dans un box de la S.P.A. ? C'est un néant ! Pour l'incarcéré, c'est la désespérance, la solitude, le vide, la guerre... Alors, pour celui qui croit encore à quelque chose, il n'y a pas trente-six solutions : il se suicide ! Ou bien il repique au truc, mais en mieux, car il a appris comment être plus performant en côtoyant les vrais truands. C'est bien sûr celui-là qui reviendra pour de nouveaux séjours. Mais enfin, tout n'est pas si sombre, car il y a aussi les moins mauvais, ceux qui se disent : **on ne m'y reprendra plus, je ne recommencerais pas.** Toutefois, il suffit qu'ils aient contre eux leurs vieilles dettes, les impôts, le regard des autres, une interdiction de séjour... alors la rage les habite à nouveau. Quitte à être rejeté, eh bien autant que ce soit pour quelque chose. C'est le début de la haine, il faut faire payer ce rejet à ceux qui sont la cause de cette condition. Et l'idée d'une vengeance s'installe parce que la mort, la prison, l'expulsion, l'enfer, c'est la même chose. Je suis devenu celui-là.

À dire vrai, l'idée de me venger de Guindar s'est installée en moi sans que je la cultive. J'ignore d'ailleurs comment elle se réalisera. J'éprouve aujourd'hui le besoin de régler mes comptes pour être tranquille et continuer à vivre sans être obsédé par l'image de Guindar chevauchant Gaëlle. Même l'inférieur bruit des verrous qui résonnent à longueur de temps dans la prison, n'a jamais pu chasser de mon esprit les halètements de plaisir du père et de sa fille. Je ne sais pas à quel moment l'idée de tuer Guindar est née en moi mais, avec les années, elle a pris de la force. Au cours de mon procès, je n'entendrais d'ailleurs même pas la voix du Président du tribunal, les gloussements de luxure de Gaëlle couvriront tout ! Même à mon avocat nommé d'office, un brave homme qui me demandait de tout lui raconter, je n'ai rien pu dire d'autre que ce que j'avais déclaré à M. Dekonain et au juge d'instruction. Guindar et Gaëlle m'appartenaient, je n'avais pas l'intention de les partager avec d'autres.

**Si vous ne vous confiez pas à votre avocat, à qui vous confierez-vous ?** me demanda maître Tersoir. Et, un peu malgré moi, j'ai avoué : **à personne !** En prononçant ces mots, j'ai senti à quel point c'était vrai. Personne ne saurait jamais la vérité, j'avais trop honte de m'être laissé ainsi berner. Je m'étais livré à un vol pour celle que je croyais être la plus pure des jeunes filles, en fait une catin que j'avais vue nue, dépouillée des atours de mon rêve. Il ne restait rien de ma Gaëlle. J'avais vécu dans un aveuglement d'amour fou. Je n'étais qu'un pauvre type. Je ne me voyais pas face à Gaëlle convoquée par le juge d'instruction, il aurait rigolé de ma naïveté : **ça, votre jeune fille de bonne famille ?...** Non, il n'a rien su malgré son insistance à connaître les raisons de mon geste : **Vous avez escroqué 500 000 euros à la S.E.P.U. et vous en avez rapporté 200 000 alors que vous pouviez disparaître sans laisser d'adresse ! Il y a là quelque chose d'illogique que je voudrais que vous m'expliquiez.** Je me

*suis tu. De ce fait, je suis devenu un « personnage » parce que le juge m'a pris pour une fripouille de grande classe qui cachait une plus grande malversation. Il m'a traité en conséquence : pas la correctionnelle, non, les Assises !*

*Après une enquête et une instruction interminables, le verdict est tombé : Huit ans de réclusion malgré une belle plaidoirie de maître Tersoir sur le thème de la « femme mystérieuse » et de « l'honneur amoureux plus fou que l'honneur social » ! À défaut de savoir, il avait inventé. C'est quand même extraordinaire de penser que la Justice m'a étudié durant de longs mois, torturé de questions, fouillé mes papiers, mes comptes, mon ordinateur, relevé mes fréquentations, mes voyages, mes appels téléphoniques, sans qu'à aucun moment le nom de Guindar n'ait été prononcé ! Il s'était dissous dans mon silence. Comment avait-il échappé à l'enquête ? Et Bagnoles-de-l'Orne ? Et le Merlin ? Et le Minerve ?... Rien, pas l'ombre d'une allusion ! Gaëlle nue sous Guindar... il n'y avait pas de place pour eux dans la salle des Assises. D'ailleurs, à la demande du Président de la S.E.P.U., peu soucieux de la publicité tapageuse que ne manquerait de faire la Presse à partir du moment où elle aurait accès aux informations, le procès s'est déroulé à huis clos. C'est ainsi que j'ai "échappé" à la connaissance du Public, ce qui, plus tard, favorisera ma cavale nautique.*

*J'ai assisté à mon procès sans vraiment m'en occuper, répondant simplement aux questions d'identité sans me soucier de celui qui les posait. Évidemment, mon silence exaspérait ce monde-là qui estime avoir droit à une considération de cour. **Vous vous moquez de la Justice**, a crié le Président. Je l'ai regardé sans répondre, avec plus un air de mépris pour son incompréhension que de moquerie ; mais l'a-t-il seulement compris ce monsieur si sûr de sa conviction ?... J'aurais aimé que l'on puisse me condamner à mort, cela aurait été plus simple.*

*On avait quand même dérangé beaucoup de monde de la S.E.P.U., M. Tirac du Miroir, M. Chauvin... Je n'écoutais guère, mais je regardais. L'avocat général faisant de grands effets de manche pour impressionner son auditoire, semblait particulièrement me haïr. Est-il possible qu'un homme de robe puisse, par simple conscience professionnelle, s'acharner avec autant de violence contre moi. Je n'arrive pas à croire que ce « ministère public » parvienne, sur commande en quelque sorte, à se mettre dans un tel état de colère. Je l'ai bien sûr écouté, et même avec intérêt, mais le nombre d'absurdités qu'il prononçait me laissait pantois. Il l'a remarqué et s'est interrompu pour dire, l'index pointé vers moi : **Regardez-le, Mesdames et Messieurs les Jurés ! Il sait écouter notre distrait, notre poète, notre victime ! Le voilà aux aguets !** Je lui ai souri malgré moi, sa théâtrale afféterie me paraissait désuète.*

*À son idée, l'affaire était simple : pas de complice, une précaution pour ne jamais être trahi. Je présentais l'exemple type de l'égoïste solitaire, incapable de se faire des amis, refusant toute liaison, ne dépensant pas ; preuve dont j'attendais la bonne occasion pour exercer mes talents d'escroc. Tout, d'après lui, démontrait la préméditation ; son expérience de vingt années de juridiction en répondait. Il a dénoncé ma tactique infantile du silence, une maladresse dont il s'étonnait. Il a parlé d'un coffre que j'avais certainement loué sous un faux nom, avec de faux papiers, n'étais-je pas un expert en ce domaine ? Dans ce coffre devaient m'attendre les 300 000 euros prêtés par M. Chauvin et que je récupérerais lorsque j'aurais purgé ma peine. C'était drôle, et sans l'image lancinante de Gaëlle et de Guindar, je l'aurais applaudi !*

*Quant à la plaidoirie de mon avocat d'office, je ne l'ai quasiment pas écoutée. Quelquefois un éclat de voix me ramenait à son discours. Mais jamais je ne me suis moins soucié de moi qu'au moment où mon sort allait se décider. Et lorsque le Président m'a demandé après la plaidoirie, si j'avais quelque chose à ajouter, j'ai répondu : **Non**. Les délibérations ont duré plus d'une heure. Puis on m'a ramené dans la salle pour m'annoncer que j'étais reconnu coupable et condamné à huit ans de réclusion. En décomptant la*

*prévention, il me restait six ans et six mois de prison à accomplir ! J'ai décidé que, pour ne pas devenir fou, je n'attendrais pas ce temps-là pour retrouver ma liberté. J'avais maintenant un compte d'années à régler avec Guindar, il ne fallait pas le faire attendre trop longtemps ! L'idée de cette vengeance me vient avec l'odeur de la prison. **Tu n'as fait qu'un seul geste dans ton existence...** m'avait-il craché au visage. Eh bien il s'est trompé, j'en ferais un deuxième en le tuant ! Lorsque je prendrais conscience de ce projet, il me sera une motivation suffisante pour supporter l'infamant sort de prisonnier.*

*Toutefois, cette décision me faisait aussi penser à Gaëlle. M'a-t-elle seulement un peu aimé ? Je ne suis pas parvenu à le savoir. J'ai pourtant veillé bien des nuits dans le néant de ma cellule. Je me demandais ce qui se serait passé si elle m'avait dit la vérité : qu'il la présentait comme sa fille pour me soutirer de l'argent ; qu'elle n'était qu'une fille légère qui se laissait abuser par son père. Je l'aurais sans doute aimé autant, davantage peut-être ! Après tout, c'est elle qui m'avait inspiré le goût de la pureté ! Et si au lieu de refuser mes baisers, elle s'était donnée à moi ? Et que serait-il arrivé si je ne les avais pas surpris ? Je me suis imaginé les événements jusqu'à notre mariage. Ces nuits-là, l'image changeait : je ne la voyais plus nue, mais en robe blanche...*

*Le malheur ? ... c'est une erreur de parcours.*

## **La chute**

*Jeté dans l'ergastule des damnés après mes révélations à M. Dekonan, je me retrouvais immergé dans un monde brumeux d'irréalité. J'avais perdu tout repère intérieur avec l'effroyable vision de la liaison incestueuse de Gaëlle et l'évidence de la manipulation de son père. Je perdais toute référence d'humanité en devenant un infâme numéro carcéral : le 03072 ! Le soixante-douzième incarcéré dans cette Maison d'arrêt depuis le début de l'année. Peu importe son lieu, son nom, elles sont toutes semblables par l'animalité de leurs conditions de détention. L'homme, présumé coupable ou innocent, y perd son essence pour devenir un objet de répulsion que les Matons prennent plaisir à tyranniser et que les Cäids accueillent en l'intimidant pour développer leur clientèle. C'est l'épreuve de force permanente.*

*La première nuit passée sur un matelas posé à même le sol, faute de lit disponible ou pour une mise à l'épreuve en me plaçant dans une condition dégradante, fut presque une bonne nuit. Abattu, abruti et épuisé par la tempête que je venais de traverser, je me suis effondré sur cette couche ; le sommeil chuta sur mon esprit avec autant de puissance que la main du juge s'abattant sur le papier pour signer l'ordre de mise en détention.*

*J'émergeais plusieurs fois au cours de la nuit, de cette plongée profonde dans l'inconscient. Mes pensées et les ronflements sonores de mes infortunés compagnons de cellule, me tinrent par moment éveillé. Mon esprit retrouvait un peu de calme tout en restant dans un état d'abrutissement qui me masquait encore la réalité de ma nouvelle condition de dupé, d'escroc, de cocu et de détenu ! Je tentais de faire le point, mais c'était impossible. L'image du couple père-fille perturbait trop mon équilibre psychique, j'étais incapable de m'en extraire. Et pourtant, il allait bien falloir affronter le regard des autres. Mais était-il nécessaire d'expliquer quoi que ce soit ? ... J'avais plus honte de m'être si spontanément et si naïvement livré aux mains de Guindar que de l'escroquerie dont je m'étais rendu coupable ! Il ne m'apparaissait pas que je devais m'en expliquer ; c'est aux juges qu'il revenait de faire une enquête pour connaître la vérité et décider de la sanction à m'appliquer, je n'avais pas à me mêler des comptes de leur balance!*

*Sur cette réflexion, je décidais de me taire pour ne pas avoir à reconnaître en public mon impardonnable naïveté. Cette main courante du refus de parler me permettra de tenir la rampe dans l'inferral chaudron de déshumanisation où j'étais tombé. Je n'avais pas demandé à venir en ce lieu ; ceux qui m'y avaient mis tout comme ceux qui m'y gardaient, feraient de ma personne ce qu'ils voudraient, mais je ne m'associerais pas à leur travail de geôliers. De par ce refus d'assistance au système judiciaire et carcéral, mon esprit a pris conscience de la liberté qu'il continuait d'avoir : le corps est en cage, mais la pensée est là où il lui convient d'être ! Aucun mur ne pouvait faire obstacle à ma réflexion, à mon*

*imagination, à mes intentions. Le temps m'était rythmé et cadencé, je le mesurais à la longueur des jours et des nuits d'ombre, mais qu'importe, il passait ! J'appris peu à peu à l'apprivoiser en occupant mon esprit par la lecture, l'étude et l'écriture ; Je philosophais en pensant que notre vie est ainsi faite : à une saison de soleil succède le plus souvent un temps de tempête dont les blessures ne s'effacent jamais. Toutefois, quand on a plus rien l'avenir est une espérance ; il n'y a que lorsque l'on a trop qu'il devient sans intérêt. En attendant de retrouver la liberté, il me fallait affronter le macabre quotidien de la prison !*

*En Maison d'arrêt, la journée commence par le bruit des verrous. Ils résonnent dans une succession de chocs métalliques que les murs des vieilles bâtisses amplifient de manière obsédante. Il faut se lever, arranger son lit, faire sa toilette et un peu de ménage comme tout citoyen qui s'assume. Le café soluble a été distribué la veille, avec un morceau de pain. Chacun s'arrange pour faire chauffer un peu d'eau sur un réchaud électrique. Ensuite, à huit heures, ceux qui sont volontaires et agréés pour travailler, partent aux ateliers. C'est une obligation pour ceux qui n'ont aucun revenu ni aucune aide à attendre de l'extérieur, pour s'approvisionner une fois par semaine à la cantine : compléments alimentaires, tabac, timbres, chaussures, vêtements, etc. Tout est là contre espèces sonnantes si votre compte est approvisionné, car bien sûr aucun trafic d'argent n'est toléré, la loi du plus caïd qui règne en ces lieux, en ferait vite un système d'extorsion de fonds. Ce système existe quand même avec les timbres et les articles de cantine, mais il est limité, chaque détenu ne disposant que d'une somme plafonnée ( environ 200 euros par mois ) aux besoins élémentaires.*

*Pour les autres, ceux qui n'ont pas souhaité travailler ou dont la candidature n'a pas été retenue, ils attendent l'heure de la promenade et l'accès aux salles de sports. Enfin, il y a ceux qui se sont inscrits à une formation scolaire et qui rejoignent une classe où un instituteur s'efforce d'inculquer quelques règles grammaticales aux illettrés. Je n'évoque pas la douche : deux fois par semaine, ni les consultations médicales pour les stressés ou ceux qui digèrent mal les plats épicés du Mitron de la cuisine d'État.*

*Tout cela paraît très organisé et presque bon enfant quand vous ajoutez les séances de parler, le passage au salon de coiffure, les visites de votre avocat et les convocations chez le juge d'instruction. On arriverait même à être débordé par ces occupations ! Il faut toutefois savoir que la cour de promenade est sous la coupe des Caïds qui exigent votre allégeance ; réclament votre confession, et sollicitent vivement votre soutien par l'octroi de cigarettes, d'enveloppes timbrées, de café, sucre et autres articles aisément transportables sur soi pour échapper au regard inquisiteur des gardiens. La salle des sports est le domaine des communautés black et beur qui rejettent tout blanc, cette couleur de juge et de gendarme. Ailleurs, c'est la loi des Matons qui limite tout mouvement non programmé. Le seul endroit où vous bénéficiez d'une ombre d'intimité, c'est encore votre cellule fermée par ses verrous et partagée avec vos codétenus. Mais qu'y faire lorsque l'on manque de place ? Jouer aux cartes ? Lire ? Écrire ? Rêver ? Se lamenter ?... Plus que le manque de liberté, la promiscuité et la pesanteur carcérale sont les ingrédients qui vous cassent, vous anéantissent ou vous révoltent !*

**« Frappe Maître, puisque tu le dois, notre sort est entre tes mains. Rends la Justice, mais n'oublie jamais qu'elle n'est qu'un moyen. Tu as commencé une tuerie, garde-toi d'y prendre goût, tu y tuerais l'esprit de justice. »**

*Cette... exhortation est celle qu'Eumée, le vieux serviteur d'Ulysse, adresse à son maître venu lui demander conseil pour se débarrasser des Prétendants qui avaient envahi son palais et détenaient Pénélope et Télémaque en otages. "Tuer l'esprit de justice !" ... n'est-ce pas là le risque pris par une conviction qui entend se persuader que le doute fait forcément un*



*coupable ? La citation de mise en garde de l'Odyssée d'Homère, convient à l'accusation de vol qui m'est faite. J'ai voulu "emprunter", et non voler la S.E.P.U., le temps d'un service à rendre. Mais j'ai été victime d'un manipulateur qui, jouant de mon sentiment d'amour pour sa fille, a transformé cet emprunt en vol. De ce fait, la culpabilité que l'on me prête repose sur la seule conviction d'un juge qui se contente de l'apparence des faits. J'aimerais lui conseiller de prendre modèle sur Pénélope qui remettait chaque jour son ouvrage sur le métier pour le rendre plus parfait. L'instruction ne doit pas se contenter d'un fil cassé, elle doit vérifier le métier qui a rompu ce fil pour remédier à l'anomalie.*

*Je suis ce fil rompu et ne suis pas coupable de l'anomalie de vol, même si ma main l'a commise. Or ce juge tue l'esprit de justice en voulant ignorer la cause du fil rompu d'un canevas d'escroquerie, cela sans vouloir persévérer dans la recherche de la vérité. Il se contente de sa conviction d'avoir affaire à un escroc qui aurait longuement préparé son coup ! Or la vérité d'une explication réside dans son absence d'erreur, ce qui n'est pas le cas de sa vérité judiciaire qui lui fait fabriquer un coupable. Le problème est que sa conviction de culpabilité va demander à un tribunal de me condamner comme escroc !*

*Bon, mais si je commençais par le commencement, ce sujet serait sans doute plus facile à comprendre.*

*Lorsque les policiers sont venus me prendre en charge dans le bureau de M. Dekonan auquel j'avais rapporté la serviette contenant les 200 000 euros "empruntés" à M. Tirac du Miroir, j'étais atterré et incapable de la moindre action. Je les ai donc suivis sans aucune réticence. Ils m'ont conduit à mon domicile en m'invitant à me charger d'un bagage avec mes affaires de toilette et un peu de linge. J'ai machinalement exécuté puis me suis retrouvé au commissariat. Un interrogatoire a commencé sur mon identité, mon adresse, mes occupations, mes fréquentations. J'ai brièvement répondu pour dire qui j'étais, puis je n'ai plus rien dit, laissant les policiers me harceler de questions. Le temps a passé et j'étais toujours dans un état second. Le soir, accompagné d'un avocat nommé d'office mon défenseur, je fus présenté au juge d'instruction qui recommença le cycle des questions.*

*J'ai avoué au juge mon incapacité à répondre de manière cohérente à ses questions, tant j'étais tétanisé par ma condition de délinquant. J'éprouvais une grande fatigue et je n'avais aucune envie de lui répondre, aussi il n'hésita pas et m'expédia en détention à la Maison d'arrêt. Incarcéré, fouillé, inventorié, immatriculé et placé en surnombre dans une cellule de douze mètres carrés, je changeais de monde ! J'installais sur le sol, le matelas qui m'avait été donné à "l'accueil", le disposant près de la tuyauterie du chauffage, car je tremblais de froid et de détresse nerveuse. Mon mental était si déboussolé que je ne prenais même pas conscience de ma condition physique. De quand datait mon dernier repas ? Je n'en savais rien et je n'avais pas faim, par contre j'étais tourmenté par la soif. Quel jour sommes-nous ? Que fait Gaëlle en ce moment ? ... Je sais, cela n'avait plus aucune importance, mais mon esprit voltigeait comme un oiseau dans sa cage.*

*J'ai fait un peu de toilette avant de m'écrouler sur le matelas de bas étage de la "Maison". Il y avait un lavabo, mais l'eau froide – il n'y a pas d'eau chaude – coulait à condition de maintenir en permanence la pression sur le robinet... pratique ! Essayez donc de vous savonner les mains alors que l'une d'entre elles appuie sur le bouton pression... Évidemment, il n'y avait pas de bonde pour retenir l'eau dans la cuvette du lavabo. Enfin, je parvenais à me laver pour me débarrasser de mon odeur de sueur et de mauvaises pensées. Ce rafraîchissement me rééquilibra un peu, et je pus échanger quelques mots avec les trois détenus qui partageaient mes douze mètres carrés. Ils m'offrirent un "Ricoré", un café soluble, la glace était rompue et ils m'informèrent des usages en cours et des règles à observer dans le domaine du savoir survivre en régime carcéral.*

*La cellule est équipée d'une fenêtre, étroite et haute, garnie de gros barreaux. En montant sur une chaise, on peut s'accrocher à un barreau et, d'une traction des bras, s'élever suffisamment pour apercevoir l'extérieur : une cour de promenade et un mur hérissé de barbelés ! En vis-à-vis, une porte blindée nous isole du couloir qui permet d'accéder aux autres espaces de la prison. En son centre, un œillette par lequel nous sommes périodiquement surveillés par les gardes-chiourmes auxiliaires de justice. Sur son côté couloir, d'énormes verrous métalliques assurent l'étanchéité carcérale. La pièce est sombre, la lumière est chichement diffusée par un néon tremblotant. Les murs sont sales et gris, le mobilier est réduit à une table, trois chaises et trois lits superposés. Dans un angle, à demi masqué par un muret, des W.C. sans siège dégagent une odeur d'urine. Mais je n'ai pas le temps d'analyser ce paupérisme pénitentiaire, je m'allonge et je m'endors.*

*Lorsque j'émerge de mon quasi-coma, la pièce est plongée dans le noir, sauf dans l'encadrement de la fenêtre où se découpe un mince rectangle de clarté nocturne. Les yeux grands ouverts, je ne vois que le fond de ma pensée encore envahie d'un brouillard de détresse. Que faire ? Attendre ? Pourquoi ? ... aucune réponse ne m'est donnée. Abattu, je replonge dans un sommeil entrecoupé de cauchemars : je tombe dans le vide ! Le réveil s'annonce de loin avec le vacarme métallique des verrous que le gardien de service dégage de leur position de sécurité nocturne, ce son lugubre et agressif se répercute d'étage à étage. C'est stressant ! Je suis le premier debout, les autres font la grasse matinée. J'en profite pour occuper le lavabo et me raser. À dix heures, promenade dans la cour : 40 x 50 mètres. Je sors pour me dégourdir les jambes et respirer un peu d'air moins vicié. Je ne me mêle pas aux autres, je ne suis pas ici pour me faire des relations.*

*Les quinze premiers jours d'internement, je suis coupé de tout contact avec le monde extérieur : les visites me sont interdites, je n'en attends pas, mon courrier est bloqué par le juge d'instruction s'attribuant le droit de censure des anciens cabinets royaux ! et il paraît que la Justice est républicaine... Il me faudra penser à faire un changement d'adresse pour recevoir les traditionnelles factures qui accompagnent la vie de tout citoyen, fut-il exclu de la société. Mais qu'importe, je n'attends rien et je ne sais pas encore comment avertir l'oncle Léon de ce coup du sort. Que lui dire ? Il me faudra penser à libérer mon appartement et à organiser un déménagement de mon mobilier si je dois demeurer un certain temps dans cette pension d'État. Je découvre un lieu où il n'y a que du fer, des murs barbelés, du ciment, des portes barricadées et nous ! Nous, les exclus, les tarés, les lépreux, les pestiférés. Et à côté, il y a les autres : les matons, les juges, les policiers, les huissiers ; rien que du beau monde pour nous rappeler l'horreur du nôtre.*

*Deux jours plus tard, je suis de nouveau présenté devant le juge d'instruction auquel je n'ai toujours rien à dire. D'ailleurs, comment croire à la justice d'un juge qui peut condamner un innocent en toute impunité et à qui personne ne demande de comptes ?... Il s'emporte un peu, me promettant une peine sévère en raison de mon refus de collaborer à l'instruction de l'affaire. Mon avocat, ce brave M. Tersoir, me demande de lui fournir une explication afin de limiter la vindicte du juge Davy. Hélas ! J'étais incapable de dévoiler quoi que ce soit et encore moins de parler de Guindar et de Gaëlle. J'avais voulu revêtir Gaëlle de la beauté idéale et la foudre de l'erreur me frappait. Mais comment ne pas devenir enragé quand on s'aperçoit qu'on a confondu son idéal avec la noirceur ? La différence qui sépare le beau du faux est donc si mince ? ... Je retournais donc au cachot comme un chien battu rejoint sa niche.*

*Malgré mon refus d'expliquer mon geste et de préparer une défense face au juge, il me fallait, par simple réflexe de survie, m'organiser pour vivre en prison, en particulier recevoir de l'argent pour acheter, à la cantine, le nécessaire à vivre. Je donnais donc un pouvoir au vaguemestre de la prison pour faire virer chaque mois, à partir de mon livret d'épargne, une somme limitée et autorisée sur mon compte de détention ; la comptable de la Maison d'arrêt*

*assurant les jeux d'écritures. Ainsi, je pouvais désormais assurer mon entretien et celui de mon linge. Curieusement, ces quelques réactions de vie faisaient que j'avais moins honte de mon état d'être réduit à un simple matricule pénitentiaire. Toutefois, impuissant face à l'appareil judiciaire, affaibli moralement, sans illusion sur le sombre avenir qui m'attendait, je souhaitais disparaître de cette société où je serais désormais mis à l'index. Des idées morbides me traversaient l'esprit. Mourir ne coûte rien quand la vie apparaît insupportable. Choisir sa mort devient alors aussi naturel que de faire son testament. Mais... si mourir est simple, se faire mourir l'est beaucoup moins ! Dans ce vase clos qu'est la prison, il faut s'entourer de précautions, trouver l'objet tranchant pour passer à l'acte. Un morceau de verre cassé permettra de se trancher les veines du poignet, mais il faut savoir qu'il faudra près d'une heure à votre sang pour s'évacuer de votre corps en emportant la vie. Il ne faut pas faire de bruit, afin que les autres ne s'aperçoivent pas de vos dispositions et ne viennent les interrompre en déclenchant l'alerte et une réanimation sous perfusion. Le mieux est donc de quitter la vie la nuit, quand les verrous sont silencieux.*

*J'ai écrit à mon notaire afin de laisser mes avoirs à mon oncle Léon. Il n'en avait nul besoin, mais c'était ma manière de lui dire que mes dernières pensées avaient été pour lui. J'ai écrit aussi une lettre, que je laisserai dans mon dossier, pour exprimer mes dernières volontés. Je souhaite que ma carcasse soit incinérée afin de ne laisser que des cendres en ce monde ; l'idée que ma viande puisse être mangée par des asticots me dérange. J'en profitais aussi pour dire un « au revoir » à la société en imaginant qu'une stèle pourrait commémorer mon souvenir en y gravant cette épitaphe :*

**« Passant, ne me plains pas.  
J'ai pris comme j'ai donné,  
à plein esprit d'idées,  
à grandes brassées d'amour,  
comme un vrai troubadour.  
Mais il eut été injuste  
Que, seul, je fusse immortel ! »**

*On peut être désespéré, cela n'interdit pas l'humour, même macabre. Toutefois, après réflexion, ce style de départ me sembla un peu lâche. Il me faisait apparaître aux yeux des autres, comme un coupable qui s'esquivait face à sa responsabilité d'amoureux dingue et naïf. Je ne me considérais pas coupable de l'exaction commise aux dépens de la S.E.P.U., je n'en avais été que l'instrument ; mais l'écrire ne suffisait pas.*

*La brutalité d'une incarcération inattendue n'a d'équivalent psychologique et physique que dans l'accident qui vous plonge dans l'univers inconnu d'une situation de dépendance et qui vous confronte à un milieu hostile, agressif et dominateur. Ce "parachutage" dans une condition d'exclusion hors société, engendre différents comportements humains selon le caractère des uns et la force d'âme des autres :*

- *Le plus commun est le type « fataliste » qui accepte son sort comme étant l'inévitable retour de bâton du jeu social dans lequel il a risqué et perdu sa mise. Il attend donc patiemment l'occasion de se refaire à la roulette de son destin ;*
- *Le plus dramatique est le type « désespéré » qui croit apercevoir, dans l'ombre de ses barreaux, l'aboutissement final de sa destinée. Estimant ne plus rien avoir à perdre, il tente de mettre fin à ses jours ou, passivement, il s'abandonne totalement à la domination pénale ;*
- *Le plus humain est le type « révolté » qui refuse d'admettre et de subir le sort d'animal encagé qui lui est imposé. Aussi abîmé qu'il soit, il lutte de toutes les fibres intuitives et raisonnées de son être, contre cette volonté de domination qui prétend lui retirer le droit*

*d'être un homme. Pour se faire, il invente des techniques de survie humaine en milieu carcéral.*

*Comment résister à la pression psychologique qu'exerce le chantage judiciaire de la détention préventive et comment préserver la dignité de sa condition humaine dans un bestiaire pénitentiaire ? Comment combattre le désespoir de l'isolement et supporter les pressions exercées sur vos proches par un système qui vous a pris en otage ? Comment ne pas céder à l'abatement de la solitude et de l'ennui en prison ? Comment ne pas éprouver le sentiment d'être devenu inutile dans ce néant social ?... Voilà les questions que je me suis posé et auxquelles j'ai tenté de trouver une réponse en faisant appel à ma volonté de survivre face au pouvoir démentiel de ceux qui disposent de la vie et de la liberté d'un homme.*

*Pour survivre à une telle chute, il vous faut raisonner votre esprit, le calmer tout d'abord puis l'occuper en lui donnant un cap à suivre. Ceci pour évincer au plus vite, avant qu'ils ne vous paralysent, les problèmes d'ordre émotionnel résultant de la peur de l'inconnu judiciaire, de l'inquiétude du sort des vôtres privés de votre soutien, du doute qui vous ronge quant aux "vérités" des uns et des autres, du désespoir qui vous étreint en se découvrant sans force face à la puissance de l'appareil qui vous contraint, etc. Vous êtes en état de guerre sociale et il vous faut apprendre à vous battre pour ne pas subir la dictature judiciaire qui fait de vous l'enjeu d'un dossier à plaider et ne pas s'abandonner au découragement, à la servitude, à la douleur, à la maladie, qui s'ajoutent fatalement aux multiples périls de l'incarcération. Le pire, pour l'homme que vous devez continuer d'être malgré votre condition d'animal en cage, serait de ne plus croire l'avenir et de laisser se stériliser votre cœur et votre esprit.*

*Alors, croyez en vous-même, en vos proches, en vos amis, et surtout en votre vérité d'Être, aussi imparfaite soit-elle. Plus que de liberté, c'est de votre indépendance d'homme dont vous prive la prison, ceci afin de vous plier carcéralement aux règles qui vous excluent de la vie sociale. Le seul bien personnel qui vous soit encore laissé, cela parce qu'il échappe encore au pouvoir judiciaire, c'est votre esprit, alors servez-vous-en, en toute liberté !*

*Ces recettes vous permettront de penser que le soleil brille encore de l'autre côté de votre ombre : Survivre ! C'est une question d'attitude mentale positive, tant envers soi-même qu'envers son environnement. « Être un homme, le rester. Rien de plus, rien de moins » tel doit être le condensé de la volonté de survivre dans l'enfer pénitentiaire.*

*Survivre ?... « Il faut séparer les choses du bruit qu'elles font. »  
Sénèque.*

## **Ambiance**

*Je suis maintenant engagé dans l'engrenage de l'instruction judiciaire et pris en otage par son système pénal. Je ne parviens toujours pas à secouer la chape de douleur morale qui pèse sur moi et paralyse ma réflexion autour de cette angoissante question : qu'est-ce que je fais en prison ? Mon esprit n'est plus avec moi et mon corps se débrouille vaille que vaille pour survivre dans la routine carcérale. Cela va durer un bon mois avant que je sois capable de concentrer ma volonté sur une idée. J'ai alors compris que la détention n'avait d'autre objectif que de faire craquer mes nerfs afin de m'amener à donner des réponses aux questions du juge d'instruction souhaitant "ficeler" son dossier selon les normes judiciaires. Et merde ! Il n'avait pas compris, cet obsédé de l'inquisition, que je n'avais rien à lui déclarer et qu'il lui fallait trouver la vérité sans l'aide d'une "balance" (celui qui "dénonce", en langage prison). Je suis presque en colère, ce qui serait plutôt bon signe pour mon équilibre psychique.*

*Mes compagnons de cellules sont de pauvres bougres qui attendent d'être jugés, certains depuis plus d'une année ! Comment peut-on supporter d'être privé de liberté durant si longtemps ? Je ne cherche pas à savoir les raisons qui les ont amenés en ma compagnie, pas plus d'ailleurs que je ne souhaite leur parler de mon cas. Je ne suis pas sûr que ces hommes frustes, soient bien conscients des faits qui leur sont reprochés... ils me paraissent venir de zones oubliées du progrès social et culturel. Ils ont jusque-là vécu dans la précarité, le toit, la soupe quotidienne et l'inaction de la prison représentent pour eux la sécurité du lendemain et le confort du laisser-aller ; ils s'en accommodent fort bien ! De ce fait, la vie collective dans un tel milieu va d'emblée être difficile.*

*Ma colère rentrée envers la manipulation judiciaire que je suppose, va se transformer en agressivité cellulaire. Je ne suis pas disposé à me laisser imposer (enfin, je ne suis plus l'amoureux que l'on manipule par ses sentiments !) un laisser-aller hygiénique et à vivre dans la crasse. Après quelques coups de gueule contre des comportements vulgaires et insultants pour tous, je fixe les règles à respecter pour ne pas entrer en conflits multi journaliers :*

- *Se laver tous les jours, pour ne pas imposer son "fumet" personnel aux autres ;*
- *Ne pas utiliser les W.C. de la cellule pendant que nous sommes à table. Une évidence méconnue !*
- *Se laver les mains avant de toucher aux aliments collectifs comme le pain ;*
- *Ne pas fumer dans la cellule ;*
- *Faire, à tour de rôle et quotidiennement, le ménage dans la cellule.*
- *etc.*

*De primates contrariés, mes compagnons se transforment peu à peu en détenus civilisés. En contrepartie, j'exerçais à leur profit le rôle d'écrivain public en rédigeant leur courrier, leurs réponses aux questions écrites de leurs avocats, leur bulletin de cantine, etc.*

*Le problème est qu'il fallait recommencer périodiquement cet apprentissage chaque fois qu'un nouveau venait remplacer un partant. J'ai ainsi récupéré l'un des lits superposés et cédé le matelas du sol au dernier arrivant, tout à tour un infirme, un incendiaire, un impotent incapable de se laver sans aide et déféquant dans son pantalon, un ivrogne vomissant ses surplus, un toxicomane en manque se cognant la tête contre les murs, un islamiste chantant ses prières à tout moment, un noir souhaitant faire des poids et haltères avec n'importe quoi, etc. Cette alternance apportait le "changement" dans la monotonie de notre enclos, mais elle était moralement épuisante. En fait, cela n'était encore rien à côté des cris et des coups contre les murs, qui s'échappaient des cellules voisines une fois la nuit tombée.*

*Le plus insupportable de la condition pénitentiaire, ce sont les cris des autres, les hurlements devrais-je écrire. Des cris de haine, vulgaires, insultants, inhumains, désespérés, implorants... des cris qui montent en crescendo dès que les verrous de sécurité sont tirés pour la nuit, isolant les internés de toute source de vie comme de tout secours ; un isolement total qui les laisse face à eux-mêmes. Ce sont des cris identiques à ceux que l'on perçoit au voisinage d'un chenil, les nuits d'août, quand les chiens pleurent l'absence de leur maître parti en vacances en les abandonnant dans une cage trop étroite. Des cris affreux. Oui hélas !... Les cris des hommes en cage existent aussi, ils vous arrachent le cœur et les entrailles parce que la prison est ce fourre-tout social dans lequel s'entassent détresses, misères, folies, vices, crimes, erreurs, légèretés et tous les péchés de la condition humaine. Cette mise en vase clos du mal de vivre de notre société est, comme la guerre, la maladie mentale de nos systèmes qui donnent l'envie de tuer pour s'en extraire. Cette culture en serre carcérale, est un instrument de destruction de l'homme, qu'il soit ou non coupable d'un écart de conduite. Notre système judiciaire n'a pas la volonté, ni le courage, de se remettre en cause pour repenser les principes qui l'ont fait naître et que sa suffisance gestionnaire occulte ou bafoue. Mais il est vrai aussi que la prison n'intéresse pas celui qui est libre, il croit naturellement que celui qui est interné l'a sans doute mérité !*

*Coupable ou non, le prisonnier reste et demeure un être humain. Si notre société et ses systèmes judiciaire et pénal ne l'acceptent pas comme principe de base, comme principe passant avant la loi, alors c'est qu'ils ne sont plus en harmonie avec l'humanisme et que les « fonctionnalités » sociales s'adjugent la priorité sur l'homme. S'il en était ainsi, il ne pourrait plus jamais y avoir de complicité sociale entre les systèmes et les citoyens, parce que la société ne serait pas à la hauteur de sa prétention d'humanité. Car, où est-il écrit que le respect de la justice passe par la pénitence la plus inclément, par la macération la plus dégradante, par le reniement de toutes les qualités qui distinguent l'homme de la bête ? Qui peut prétendre que le supplice mental infligé par une peine de prison, ait un caractère d'humanité ? ... Quand la Justice devient un système dont tout humanisme est exclu au nom de l'efficacité de la répression, il devient temps de l'interroger ! S'il faut un bouc émissaire des maux de société, il n'en demeure pas moins curieux qu'une République qui se réfère en permanence aux droits de l'homme, les laisse bafouer avec autant de légèreté par un pouvoir judiciaire qu'aucun pouvoir ne peut contrôler ni contester. De ce fait, l'arbitraire judiciaire exercé au nom de la sécurité publique permet d'exclure un homme de son milieu familial et social, de l'éliminer pénalement en lui retirant ses droits sociaux, de le prendre en otage en le faisant disparaître par l'internement carcéral et la mise au secret. C'est ainsi que la prison devient l'outil manichéen de la Justice, et cela dans la plus parfaite hypocrisie sociale, judiciaire et politique !*

*Exclusion, élimination, internement, pénalité, rédemption, réinsertion... il y a dans ce brassage désordonné d'intentions verbales autant de raisons juridiques qui apparaissent comme le masque d'habitudes, de pratiques, de facilités, de manies, à défaut de pouvoir être avouées comme autant de raisons paresseuses, mensongères et hypocrites. Nul ne prend la peine de se demander si la peine de prison est socialement utile, si elle corrige le coupable, si*

*elle "rembourse" la faute, si elle n'éclabousse pas un innocent, si elle ne dépasse pas, en coût, un niveau de logique financière, si elle n'est pas un excès de justice, si elle ne casse pas un ressort d'humanité, si elle ne brise pas à jamais le lien social qui unit l'individu à sa société, etc. ?*

*La prison n'est pas une pénalité, elle est une insulte à la condition humaine, insulte devenue une institution par la grâce de magistrats-justiciers pour qui l'internement est l'enfer légal des pécheurs en état de péché civique. Leur nouvelle inquisition a échangé la Croix contre la Balance, le poids de la Pomme d'Eve est devenu plus lourd à porter !*

*On apprend une foule de choses dans ce phalanstère de pécheurs, des choses que l'on côtoyait étant en liberté, mais que l'on ignorait parce que l'on n'était pas du même monde. Ainsi la drogue, qui paraît être devenue le chef d'inculpation le plus "usité" de nos jours. Savez-vous qu'il en existe de trois sortes (excusez mon ignorance passée, mais je n'y avais jamais "touché"...): haschich, héroïne, cocaïne ? Je n'entre pas dans les détails de cette industrielle culture de mort physique et mentale, mais je pourrais vous faire un cours magistral sur la marijuana, le pavot ou la noix de cola ! Ce n'est pas l'objet de mon propos, il y a d'autres volets aussi malsains à vous ouvrir dans ce monde glauque et clos.*

*Certains vous racontent sans complexe et en se vantant, comment opérer un bon cambriolage et écouler les marchandises prélevées dans les châteaux visités. Pour d'autres, il est moins compliqué de braquer une banque, même avec une arme factice : il suffit de crier fort en jouant au méchant. Ça marche à tous les coups, les gens menacés ne demandent qu'à s'allonger par terre pour ne rien voir ! Le courage n'est pas la qualité la mieux partagée. Toutefois, il y a parfois "un dingue" qui se prend pour Zorro... alors le malheur arrive. Chacun des protagonistes ayant peur de l'autre, les armes parlent et le sang coule. Ce qu'il y a de curieux est que rien ne différencie un assassin d'un honnête homme ! C'est peut-être pour faire la différence que l'on a inventé la Justice...*

*Il y a aussi les obsédés du sexe : les violeurs et les pédophiles. En prison, ils rasant les murs et sont tenus à l'écart ; les autres détenus, s'estimant sans doute plus "nobles", les méprisent, les brutalisent et les traitent de « Pointeurs » ! Enfin, il y a également un bon nombre de « contraintes par corps ». Il s'agit de ceux qui ont "oublié" de payer à temps leurs impôts ou une pension alimentaire. Un beau matin ils sont surpris par l'arrivée inopinée des gardiens de l'ordre judiciaire et amenés, « manu militari », dans ces centres de rédemption communément appelés « prisons » afin de réfléchir à la manière de s'acquitter de leurs dettes.*

*Tout ce beau monde, dans lequel j'oublie sûrement de citer une quantité d'autres artistes de ce théâtre d'ombres, est ici mélangé sans égard de la condition, de l'âge et de l'état de santé, c'est le « brassage carcéral » censé aligner tous les « sujets » de la Justice sur le niveau du modèle le plus asocial. Quand vous aurez ajouté à ce melting-pot judiciaire les fous, les malades, les macs, les casseurs, les paumés, les clochards et tous les anormaux, vous disposerez du répertoire dont se dote la justice pour assumer son rôle de redresseur de torts ! L'insuccès de l'amendement du pécheur est garanti !*

*Néanmoins, soyons honnête dans notre inventaire, on ne peut pas dire que tout est négatif dans l'existence de la prison. D'abord il est évident qu'il faut punir les fautes lourdes et isoler les individus dangereux de ceux qui le sont moins ; ensuite il faut bien justifier les emplois de Service public des magistrats, gendarmes, policiers, gardiens de prison, assistantes et animateurs en tout genre, etc. Enfin, il faut aussi rendre service à ceux qui ont besoin de la prison pour vivre mieux. Car la gamelle assurée deux fois par jour attire en hiver, quand il fait froid et faim sur le trottoir, les marginaux, les S.D.F. et autres pauvres hères vivant de la charité publique. Ils n'hésitent pas à insulter, et même à caillasser les policiers pour se faire arrêter et interner durant quelques jours. Ce n'est pas là l'acte d'une*

*mauvaise nature, c'est simplement un acte de survie ! Que la prison joue à l'abbé Pierre, personne ne le lui reprochera. Il en est d'ailleurs de même pour les drogués auquel la pension carcérale offre le « mitard » quand l'état de manque les rend fous. À défaut de les désintoxiquer, cette cure d'isolement les dépossède de leur état d'être humain. Quel que soit le cas traité, il faut bien constater que la prison sanctionne l'homme, mais non la faute commise ; cet outil de justice ne contribue pas à corriger les erreurs et les fautes sociales, il faut le repenser !*

*Si je vous livre mes réflexions en désordre, c'est parce que vous ne pouvez pas demander à un prisonnier d'être ordonné dans ses pensées alors qu'il est enfermé dans un système où plus rien n'est à lui, et dans lequel il subit à tout instant les aléas de sa condition. Avez-vous déjà mis un moineau en cage ? Si vous le faites, vous constatez comme il devient fou et se jette sans discontinuer sur ses barreaux, comme un détenu !*

*Les premiers jours de ma détention, je n'avais pensé qu'à disparaître en quittant la vie. Puis, le temps passant, mon esprit a retrouvé la faculté de penser à autre chose et mon corps s'est accoutumé à ce nouveau milieu. Je me suis mis à survivre selon cette vieille loi d'évolution qui fait instinctivement réagir la matière vivante devant un changement d'état. La survie de l'esprit a suivi cette acculturation à l'univers carcéral et ma volonté s'est réveillée pour résister aux acides de l'internement et de l'isolement. Ce "tête-à-tête" avec soi-même, retire de l'existence ses ornements superflus et impose une mutation. Je pris alors conscience que mon esprit pouvait se libérer des contraintes subies par mon corps et s'évader hors des lieux et hors du temps. Mais... bizarre quand même ! En principe il est admis que c'est l'esprit qui commande les actes que commet le corps, c'est donc lui le responsable des faits commis. Or il demeure en toute liberté, la Justice sanctionne uniquement le corps en le mettant en prison, s'en remettant au néant pour punir le vrai coupable !*

*Mon esprit va se rendre tellement libre, qu'il ne conviendra plus jamais d'être enfermé dans une enveloppe sous scellés ; cela va me libérer des murs, des gardiens, du système pour me transformer en spectateur du cirque judiciaire et pénal. Je déduirais de ce spectacle que la prison est une drogue sécuritaire qui masque à la société l'abrutissement carcéral cultivé en ses enceintes barbelées, un véritable poison social qui mithridatise ses patients. Toutefois, comme je suis dedans, vous en déduirez forcément que j'ai du parti pris. Peut-être, mais je ne peux admettre sans révolte d'être empoisonné, c'est immoral !*

*Il est vrai que "la" morale se positionne plutôt du côté où se trouve le pouvoir ; elle est une fiction parce qu'elle n'appartient plus à l'homme, mais à ses systèmes. La meilleure preuve de cette substitution est l'idée, banalisée et légalisée, que l'expiation d'une faute ne peut trouver son équivalent de justice que dans la souffrance à faire subir au présumé coupable. Le rachat d'un péché social doit se faire dans la douleur pénale, telle est la loi morale d'une justice qui élève la cruauté légale au rang de vertu judiciaire... notre société judéo-chrétienne ne se remet toujours pas de l'emprise d'un certain péché originel qu'il faut faire payer à l'homme. Notre « Dieu le père la Justice » s'abrite encore à l'ombre de la loi du talion.*

*Certes la morale ne s'impose pas ; le raisonnement et le bon sens doivent s'exercer en permanence sur les actes de la vie, cela parce que les idéaux, on ne le sait que trop, conduisent le plus souvent aux pires excès, au mysticisme, aux extravagances de toutes sortes. La sacralisation de la loi est, de ce fait, un choix aporétique. Alors, il faut nous garder d'idéaliser la Justice dans notre société, la condition humaine y deviendrait interdite de séjour. Un prisonnier sent ce danger, lui qui est confronté aux guerres que lui livre l'outil judiciaire.*



*Mais qui sait ce qu'est une guerre ? Je ne parle pas évidemment de celle des mots que se livrent les politiques d'idéologies opposées et les médias, non, je parle de la vraie, celle des hommes, des balles et des morts, faites au nom d'une idée, le plus souvent celle des autres. Des soldats meurent, des garçons de vingt ans sont fauchés de la vie parce qu'ils avaient cru à l'idée des autres et qu'ils avaient mis leur peau au bout de cette idée. Mais quelle est donc cette idée qui peut susciter autant d'abnégation, autant de sacrifice, autant de force d'âme ? Oh ! Elle est simple, c'est celle de la valeur de la liberté... mais là encore, il s'agit de la liberté des autres, car le soldat n'a rien à lui, si ce n'est sa peau qu'il s'efforce de conserver en trouant celle de celui d'en face. Il lui faut tuer pour ne pas être tué ; ce n'est pas un assassinat, c'est la justice des armes qui défend la liberté de ceux qui offrent leurs mots. Fermez le ban !*

*La guerre que doit livrer le prisonnier au système qui l'ostracise est tout autre. En fait, il livre trois guerres, toutes différentes en leur niveau de sensibilité :*

*- la première est mentale. Livré pieds et poings liés à la machine judiciaire, l'homme arrêté devient "l'objet" du juge d'instruction. Il est psychologiquement torturé pour livrer ses « secrets » et avouer son forfait. Il n'est plus un homme, mais le sujet d'un dossier d'instruction. Juge, policiers, matons et balances (les dénonciateurs anonymes) le prennent en charge pour en faire un coupable. Il est mis à nu, fouillé, dégradé de sa condition humaine, matriculé pour n'en faire qu'un numéro d'écrou, réduit au silence par l'isolement. Il est devenu un sujet d'opprobre et, puisqu'il est en prison, il est forcément coupable. Élémentaire mon cher Seznec, vous savez bien que la justice ne se trompe jamais ! Dans cette guerre psychologique que lui livre la machine judiciaire, le prévenu moyen n'a guère de chance de s'en tirer sans casse ; il ne peut faire que le dos rond et attendre que le vent tourne en souhaitant qu'un jour, la Justice s'efforce de ressembler à de la justice.*

*- la seconde guerre est celle que le détenu se livre à lui-même, au nouveau personnage qu'il est devenu et qui doit s'ajuster ou s'échapper des contraintes carcérales. Lorsqu'on n'est pas en position de force, il faut savoir admettre que le courage c'est de laisser son orgueil et sa fierté de côté. Il faut rompre avec ses habitudes de liberté, de dire, de faire, pour se plier (comme le roseau de La Fontaine oserais-je écrire) aux règles du milieu. Et, si vous n'y parvenez pas, le « mitard », une cellule d'isolement particulièrement répressive, vous y aidera. Privé d'être lui-même, le prisonnier apprend à n'être qu'une ombre pour disparaître dans son temps de pénitence et se faire oublier.*

*- la troisième guerre est celle de la survie de sa condition humaine en milieu hostile. C'est une suite de combats sournois, fétides, silencieux, quasi clandestins, qui se déroulent dans l'étroite cellule que la promiscuité rend encore plus sauvages. Cette guerre est sans doute la plus épuisante, car elle est sans répit depuis le premier moment où le prévenu est placé dans une cellule occupée par d'autres. Le droit d'ancienneté s'y exerce, le "nouveau" dérange et encombre, cela d'autant plus qu'il est paumé, abattu, faible et sans ressource. Il subit alors de lourdes plaisanteries, entend des menaces à peine voilées, accepte une dépendance matérielle faute de moyens, et fait l'objet d'une surveillance incessante. Tout s'ajoute à son désarroi, sa misère avec la haine des autres, sa faiblesse avec la brutalité imbécile d'un caïd, son indigence avec l'organisation dominatrice d'un habitué. Par maladresse, naïveté, épuisement ou nécessité, l'arrivant devient le « vassal » d'un autre s'il n'a pas la force de caractère de s'opposer à sa mise sous tutelle par un dominant. Car dans la prison comme au chenil, ou tu es « dominant » ou tu es « dominé » ; les uns montrent leurs crocs, les autres se couchent. Ici l'homme quitte son humanité pour retrouver l'animalité originelle de son espèce. C'est, en quelque sorte, un retour aux sources !*

*Donc trois combats à mener tous les jours : le « judiciaire » que le juge mène à distance, le « carcéral » où le système rappelle au prisonnier qu'il n'est qu'un numéro, le*

« cellulaire » qui est un combat de chiens ! Alors, comment faire pour survivre dans un tel enfer ?

Lorsque mon esprit s'attarde sur cette condition d'écroué, une peur animale m'étreint : celle d'être exposé à une situation que je ne peux appréhender ; Je me sens seul pour affronter ce mouvement qui me bouscule en m'entraînant vers un destin de captif. De ce fait, pour m'extraire de cette peur asphyxiante, je m'efforce de me dégager de l'illusion d'être en prison. Mon corps ne m'appartient plus, il n'est qu'un des sujets de la Maison d'arrêt, je m'en suis fait une raison. Il me reste l'esprit, libre comme l'air. Pour voir, il n'a pas besoin de la vue. Pour entendre, l'ouïe ne lui sert à rien... la mutation se produit : rebelle à l'internement, l'esprit s'envole et va errer selon sa fantaisie ; c'est sa manière de répondre à la fuite du temps, d'un temps qu'on me vole, d'un temps qui n'existe pas. Car ce qui disparaît en prison, ce n'est pas le temps qui est passé, mais la vie, tout simplement !

Nos lointains ancêtres avaient une façon bien à eux de lutter contre la fuite du temps. Lorsque la mort emportait l'un d'entre eux dans un autre espace de temps, ils entassaient des pierres sur le corps du défunt pour lui construire une demeure d'éternité : cairns, menhirs, dolmens, puis pyramides, ziggourats, temples, cathédrales, mosquées, panthéons, pierres tombales... Ils ont ainsi tenté de défier le temps en lui opposant l'immortalité de la pierre. C'est une formule que je retiens pour, à mon tour, défier le temps d'inexistence qui m'est imposé. Je refuse ce vol, si légal soit-il, j'arrête son cours. Je ne suis plus dans leur mouvoir de temps, mon esprit est dans un autre espace et prend le temps qui lui convient. Les guerres de la prison se dérouleront sans moi, j'ai déserté pour livrer la mienne et préparer mon retour à la liberté.

*La désespérance ? ...c'est quand on a touché le fond de l'abîme (mais on ne peut faire que remonter).*

## *Le réveil*

*Quel que soit le pétrin dans lequel on se trouve plongé, de toute manière il doit y avoir une fin, rien n'est éternel ! Le problème à résoudre est de positionner cette fin dans l'espace-temps.*

*L'unique "avantage" de l'insupportable nuisance à laquelle j'étais confronté, est qu'elle pousse l'individu dans ses derniers retranchements. Moi qui n'avais jamais eu le temps de pratiquer l'introspection, en prison je me suis surpris à explorer mes tréfonds comme si j'espérais y découvrir une force encore inexplorée pour m'aider à casser la gangue maléfique qui me paralysait. Après quelques mois de ce régime d'interrogatoires, de bousculades, de pressions et de détention, auquel je refusais de collaborer, je me remis lentement de mon séisme mental. Décidant de ne plus me préoccuper du « système » qui me condamnait à l'inexistence, j'ai voulu m'intéresser au monde extérieur afin de ne pas avoir l'air d'un extraterrestre débarquant de son astéroïde lorsque je retrouverai ma liberté. J'ai donc pris des abonnements à des journaux et des revues, je me suis inscrit à un cours d'informatique, et j'ai lu bon nombre d'ouvrages de la bibliothèque de l'établissement pénitentiaire. De quoi discipliner l'anarchie de mon esprit, retrouver une activité pour employer mon temps volé et quitter, par l'esprit, la zone de turbulence où j'étais amarré.*

*Le courant médiatique du moment portait sur la réforme à faire de la Justice, le débat tournait autour de deux idées : l'indépendance à donner aux magistrats et la présomption d'innocence. J'étais bien placé pour émettre un avis "autorisé", mais personne ne me le demandait ! Les juges réclamaient plus d'autonomie, les politiques jouaient avec les mots, les médias s'amusaient de leurs oppositions. Rien n'avancait et aucune réforme ne pouvait s'entreprendre dans un système où chaque parti ne songeait qu'à défendre des droits acquis sans se soucier des droits du service public. J'avais pourtant envie de dire que :*

*- L'indépendance des magistrats, en fait des Procureurs, ne se justifie pas dans une démocratie où **la justice** est – en principe – rendue « **au nom du peuple français** », et non du système judiciaire. Il m'apparaissait donc logique que l'exécution de la justice soit contrôlée par les Représentants du Peuple... Par ailleurs, l'autonomie du parquet ne manquerait pas d'induire un pouvoir judiciaire qui, avec le temps, se substituerait au pouvoir politique, ce qui est inacceptable ! Une société de justice gérée par les seuls juges, ce serait la fin de la justice du peuple. Et on sait à quels excès peuvent conduire les pouvoirs des « Meilleurs » toujours prêts à transformer une présomption d'innocence en certitude de culpabilité ; de tout temps, les inquisiteurs nous ont démontré que le mieux est toujours l'ennemi du bien.*

*- Quant à la présomption d'innocence qui ne m'est pas accordée, il convient d'en débattre avec sérieux, car il s'agit du sort de ceux qui sont victimes de la vindicte judiciaire. C'est du droit des hommes et non des droits d'un système dont il faut s'entretenir. La présomption d'innocence est un droit constitutionnel, ce qui veut dire que le décret autorisant*

*l'internement préventif est un texte "dictatorial", non conforme à la Constitution. Il faut donc revoir ce "droit" d'internement anticonstitutionnel que s'octroient les Juges au nom de leur présomption de culpabilité qui n'est pas une image de justice. Le débat est ouvert, mais je me sens déjà dehors pour manifester mon opposition à la République judiciaire dont rêvent les hommes de robe.*

*Je m'intéressais également, j'en avais le temps puisque le système carcéral m'offrait d'en disposer à ma guise, aux problèmes sociaux de notre société. Plus préoccupés de démagogie que d'autorité, les responsables politiques s'avéraient incapables d'en résoudre un seul et les excès en tout genre, les injustices, le capital qui carbure au profit, le mépris du social par l'idéologie économique, le syndicalisme primaire, l'endoctrinement soixante-huitard, la déresponsabilisation des élites, la disparition de l'intelligentsia, etc. font capoter les illusions libérales. L'inquisition fiscale, la corruption mafieuse, le paupérisme des démunis, la démesure du chômage et de la dette publique, la surpuissance des systèmes administratifs et fiscaux, les erreurs judiciaires, les bavures policières, l'invasion islamiste, l'insécurité et la délinquance, etc. font que les structures de la société vacillent, le moindre frisson revendicatif fait l'effet d'un tremblement de terre. Une jeunesse désormais sans maître (parce que, abdiquant devant la "valeur" libertaire d'un enseignement sans discipline de Mai 68, ceux qui en portaient le titre ont démissionné de l'autorité que leur conférait le Savoir) et sans espérance sur son avenir, déprime et paraît vouloir prendre le risque d'une révolution plutôt que d'attendre un miracle des promesses de réformes jamais tenues.*

*Dans cette ambiance fiévreuse du nouveau millénaire, et parallèlement à la morosité sociale, se développent d'inquiétants bubons : terrorisme, islamisme, banditisme, incivisme, drogue, corruption, illégalité cultivée, etc. auxquels s'affrontent une police impuissante, une justice débordée, un pénitencier asphyxié, une société déboussolée, des services sociaux anarchiques. Plus préoccupée des valeurs boursières que des raisons qui sont à l'origine des anormalités sociales et civiques, notre société s'invente des peurs, se barricade et demande à ses systèmes sécuritaires de faire pour elle ce qu'elle n'est plus capable d'assumer : L'éducation de ses enfants !*

*C'est ainsi que, pour oublier l'ombre qui m'accablait, je m'ouvrais à toute autre chose qu'à mon cas personnel.*

*Afin d'alléger ma pesanteur carcérale, j'ai imaginé qu'un projet d'activité pourrait peut-être distraire ma pensée de cette obsession qu'est l'internement. Effectivement, dès que ma curiosité s'est intéressée à d'autres sujets, le temps a paru se remettre en route. Ainsi, j'attends les journaux et les revues, je me passionne pour l'informatique, je dévore les romans, et j'écoute même les autres ! C'est là une thérapie salutaire qui m'aide à reprendre goût à la vie et me donne l'envie de me battre contre un système qui m'avilit et me souille.*

*Il est difficile de restituer l'atmosphère d'une prison avec ses bruits permanents, ses horizons barbelés, ses carrés de lumière ombragés de barreaux, ses odeurs d'égout, de sueur, de cuisine, ses tensions entre gardiens et gardés, entre forts et faibles. C'est un tout insupportable, un chemin qui ne mène nulle part. Ceux qui franchissent les grilles en visiteurs, ne perçoivent qu'un écho de la détention, ils n'ont pas accès au cœur même de la prison : la cellule étroite et sombre, où le condamné attend et compte le temps, guettant le moment où sa porte sera de nouveau ouverte pour lui permettre d'apercevoir un coin de ciel ; la cour de promenade et son aire cimentée limitée par les murs ; le langage des détenus, dont les propos oscillent entre le désespoir et le défi...L'écoute des récits de la misère humaine des exclus, permet d'appréhender le décalage qui existe entre le caractère répressif de la prison et la réalité sociale qui a conduit certains êtres à vivre en marge de la loi. Cette misère, cause des dérives sociales, est le plus souvent incompréhensible, car il eut parfois suffi d'un conseil ou d'un geste de solidarité pour en réduire les effets. On ne peut s'empêcher de se demander*

où sont les services sociaux qui ont mission de le faire, ou encore où est cette « fraternité » inscrite sur les frontons des monuments d'une République qui n'est pas au rendez-vous de ses valeurs ? J'ai partagé des moments de détresse, j'ai pleuré sur des cas désespérés, ma curiosité s'est laissée intriguer par des aventures rocambolesques, mais je n'ai pas noué d'amitié dans ce milieu douteux. J'ai simplement fait quelques rencontres avec cet « autre » que je croyais différent mais qui, en fait, avait les mêmes faiblesses, les mêmes pensées, les mêmes espérances que moi. Cette observation fortuite des autres, l'écoute du récit de leur vie, de leurs déboires, de leurs haines, de leurs incompréhensions et aussi de leurs folies, cela ne se raconte pas mais se vit, difficilement ; cela impose de s'oublier dans les problèmes de l'autre. Ce n'est ni bon, ni mauvais, c'est la prison où vous laisserez forcément une part de votre humanité qui va s'y stériliser.

*Que d'histoires d'hommes déchus, de désastres familiaux, de misères sociales, de haines en puissance, de désespoirs insurmontables ! Une plume ne peut suffire à le dire. Voici quand même une anecdote, une histoire banale entre toutes celles qui font le quotidien de la vie et la mort en prison. C'est l'histoire de Jean, qui fut mon voisin de cellule ; elle est atroce, mais il en existe cent autres semblables : **Le père de Jean était maçon, mais sa mère buvait. La vie à la maison devint si insupportable que le père se sépara de sa femme et garda son fils avec lui. Toutefois, après un temps, il fit venir une autre femme qui, bientôt, se révéla aussi portée sur la boisson que la précédente, de plus elle ne supportait pas Jean. Après bien des scènes, il fut décidé que Jean irait habiter une chambre en ville. Il s'y adapta tant bien que mal, travailla un peu et se mit à sortir le soir. Il se fit de nouveaux camarades et commit quelques bêtises jusqu'au jour où il fut impliqué dans un cambriolage et arrêté. Le juge d'instruction l'incarcéra, convoqua le père et lui recommanda : « N'allez pas le voir, ne lui écrivez pas, cela lui fera une bonne leçon. Je le relâcherai fin janvier. »***

*Ceci se passait en décembre. De la Maison d'arrêt, Jean écrivit plusieurs lettres à son père. Toutes transitèrent par le bureau du juge et ne reçurent jamais de réponse. Son compagnon de cellule, un escroc pondéré et compatissant, le réconfortait du mieux qu'il le pouvait. Puis un jour, à la mi-janvier, sans explication, le compagnon de Jean fut changé de cellule. Ce jour-là, tous ceux qui l'aperçurent virent bien que Jean allait mal. Lui-même demanda aux surveillants de ne pas le laisser seul dans sa cellule. Le lendemain à l'aube, la ronde de surveillance retrouva Jean pendu aux barreaux de sa fenêtre, accroché avec la cordelette de son survêtement. Un billet avait été laissé sur la table : « Puisque mon père m'abandonne, je n'ai plus de raison de vivre. » Ce fut le dernier signal de Jean qui allait avoir vingt ans au prochain printemps.*

*Quelques semaines plus tard, je lirais dans la presse, l'entretien d'un journaliste avec cet excellent juge X. qui exposait les satisfactions que lui apportait son métier de magistrat. Je ne sais s'il comptabilisait Jean au nombre de ses satisfactions de métier mais, pour nous, il était la caricature d'une dépouille raide et froide accrochée aux barreaux de sa cellule ! La Justice est aveugle, me direz-vous. Sans doute, mais c'est justement parce qu'elle ne voit plus l'Homme derrière la loi, qu'elle doit être vue et observée par d'autres que ses seuls acteurs qui ne sont pas nos semblables.*

*Comment ne pas penser qu'à côté des crimes du désordre, il existe des crimes de l'ordre et que les criminels condamnés ne sont pas pires que ceux qui les jugent ? ... Ce n'est là que l'histoire de la désespérance d'un jeune garçon abandonné dans un enclos trop dur pour lui, face à l'ataraxie d'un juge indifférent à la détresse humaine. Pour moi ce fut une grande leçon d'inhumanité et je me jurais bien de refuser tout à la fois la question, le jugement, la condamnation, l'internement et le vol de mon temps de vie. Je ne pouvais admettre que la peine de prison soit l'expression d'un droit divin que s'appropriait le juge.*

*Par ailleurs, les valeurs de base de la démocratie à laquelle se réfère notre société, sont l'humanisme et la liberté, suivies par les droits de l'homme, la tolérance, l'égalité devant*

la loi, la justice, le progrès. Mais, au travers les barreaux d'une cage pour hommes, ces valeurs paraissent occultées ; Considérant le détenu comme un ennemi de la société, notre modèle juridico-pénal n'est pas vraiment un modèle de démocratie ! Sa dictature de "l'enfermement" paraît s'être installée à tous les niveaux du pouvoir et notre démocratie s'avère n'être composée que de systèmes imposant lois, règlements, obligations, interdictions et décrets limitant les libertés. Il suffit de lire notre journal officiel pour s'apercevoir que tous les espaces de notre vie courante sont mesurés à l'aune de contraintes toujours plus restrictives ; plus aucun texte de loi ne se fonde sur la liberté ! Nous ne cessons d'être bousculés du monde présent par un nouvel ordre, toujours plus cadencé, mieux géré, entièrement informatisé, bref d'être guidé « manu militari » vers un paradis totalement déshumanisé. Notre démocratie gestionnaire est pleine de nouveaux mondes, de plans sociaux, de plans santé, de plans emplois, de croissances attendues, de libertés supprimées, de justices impossibles. La spiritualité était parvenue à normaliser le « péché » pour discipliner l'homme, aujourd'hui la loi du marché est en train de normaliser l'exclusion sociale pour rentabiliser ses machines et faire grimper la Bourse. En qui et en quoi croire ? Ceux qui croient en Dieu oublient l'homme ! Ceux qui vantent l'économie de marché excluent l'homme ! Ceux qui se réclament de la justice sociale méprisent l'homme !

Alors, la Justice - que je considère comme coupable des maux qu'elle ne parvient pas, par erreur de doctrine, à éradiquer de la société - doit être revue et corrigée dans sa fonction de service public. L'idée, légalisée et banalisée, que l'expiation d'une faute ne peut trouver son équivalent de justice dans une souffrance à faire subir au présumé coupable, est humainement consternante et affligeante de cruauté. Elle montre que ce n'est pas l'homme qui est malade, mais ce système qui a la religion de l'expiation. Que veut-elle cacher au fond de son placard carcéral ? L'incompétence des juges à imaginer une pénalité à caractère humain ? ... La prison détruit tout ce qui est beau et sain en l'homme, jusqu'au respect de la Justice, car je sais maintenant ce qui se cache sous les traits d'un visage de juge : la volonté de dégrader le pécheur de sa nature humaine pour le punir de sa faute. Une société démocratique qui se réfère en permanence aux droits de l'homme ne peut prétendre respecter ses valeurs en éliminant l'homme et en faisant de la prison un instrument de justice. Je vois dans cette culture carcérale, une démarche comparable à l'ambition du Communisme qui prétendait créer un homme nouveau par le lavage de cerveau et la destruction systématique des élites ou celle que, sur ordre d'un autre système tout aussi "démocratique", nos pères pratiquaient en Algérie où, le pistolet à la main, ils tentaient de convaincre les Algériens de leur intérêt à rester français ! Devenue le "pistolet" rituel d'une pratique judiciaire courante, la prison voudrait me convaincre que je suis le bon coupable choisi par un juge de "droit divin".

Dans l'aube de ce troisième millénaire, 189 enclos d'État internent le millième de la population du pays : plus de 60 000 détenus et condamnés. Les prisons offrent le spectacle de ce qu'étaient, il y a deux mille ans, les poteaux de crucifixion élevés le long des voies romaines : l'image de désolation d'une civilisation incapable d'offrir une rédemption d'humanité. Faute de savoir soigner l'esprit en lui offrant une voie à suivre, la justice se contente de punir les corps en leur retirant la qualité d'humain. Ses « prêtres » confondent le culte de l'enclos avec celui de l'enfer, oubliant qu'aucun ange n'est jamais sorti de leurs lieux de pénitence !

Ainsi, en vingt siècles de christianisme et en deux siècles de République (tiens ! il faudra que je me pose la question de savoir quand le peuple a été consulté pour choisir de vivre sous ce modèle de régime politique ? ... J'ai la désagréable impression que certains ont choisi pour lui et que, depuis, on le berne en lui faisant croire que c'est le meilleur choix ! Est-ce cela que l'on appelle la "démocratie" ? Mais c'est là un autre sujet d'injustice.), la société et sa justice ne sont pas parvenues à exclure le péché civique de la nature humaine.

*Son système préfère entasser les « hors-la-loi » dans des enclos pour leur imposer une pénitence. Plongé dans le milieu du vice, de la haine, de la folie, le « pénitent » quitte l'humanité pour entrer dans le monde de l'antimatière. Il n'en sortira plus, même à l'air libre. Fiché, identifié, contrôlé, surveillé, le "libéré" ne sera plus qu'un animal aux aguets, doutant de tout et se méfiant des systèmes d'ordre.*

*1 français sur mille est en prison, 1 sur cent est menacé d'y aller, 1 sur dix est concerné par la sécurité publique, 1 sur un est au moins coupable d'être innocent ! Jusqu'où peut aller la justice dans cette logique qui investit dans le barbelé plutôt que dans l'humain ? Elle préfère punir un innocent présumé plutôt que d'acquitter un présumé coupable. La loi plutôt que le doute ! Cette préférence de la vindicte sur le pardon se réfère à quel critère de civilisation ? Quand l'abus de pouvoir et l'arbitraire se banalisent, la démocratie devient tyrannique et la loi se transforme en justicier pour faire adorer son code. En parodiant une parole d'évangile, je demande : **Satan a-t-il confié aux juges le soin de faire son ouvrage ?** ... Évidemment, vous allez penser que le fait que je sois en grande fâcherie avec les Justiciers et les Matons, conditionne mon jugement, mais je voudrais bien vous entendre lorsque vous aurez eu l'occasion de passer entre leurs mains...*

*À mon sens, il y a deux sortes de brigands. Il y a ceux des rues qui, forts de leurs armes et de la frayeur qu'ils causent, vous détroussent. Et il y a ceux des systèmes de pouvoir qui abusent de leur condition pour vous ruiner. Je me demande si je n'aurai pas plus d'estime pour les premiers qui ont le courage des risques qu'ils prennent alors que les seconds s'abritent lâchement derrière le bouclier d'un code pour vous porter des coups mortels. Ce sont des hypocrites qui invoquent le bien public, l'autorité de la loi, la sécurité et autres arguments de pouvoir. L'homme qui se considère comme un juste, fut-il un homme de loi, est toujours plus enclin à faire le mal que le méchant, car ce dernier se sait méchant et tend à se réfréner, alors que le juste se croit inspiré par la vertu ou la loi, et met de la véhémence dans toutes ses actions. Il convient de se méfier de ses certitudes et de mettre de la finesse en toutes choses pour comprendre la diversité des idées et des sentiments.*

*Je me doute bien que vous trouvez que je m'attarde trop longuement sur le sujet « Justice » et vous êtes à deux doigts de me reprocher le caractère itératif de mon propos. C'est vrai, mais je vous rappelle qu'en prison, l'ennemi numéro un du détenu c'est la pensée. Or la mienne est encombrée de cette angoissante question : Qu'est-ce que je fais dans ces murs ? Mon impuissance me tarade. Ma rage me harcèle. Ma colère s'amplifie chaque jour. Je ne pense plus qu'au juge à qui je dois mon enterrement social et j'oublie que j'en suis la cause. Alors ne vous étonnez pas si je radote et si je m'encolère au dernier point, je n'ai que la justice à quoi penser dans le trou à rats où je suis terré malgré moi. Il faut bien que vous preniez conscience de la psychologie de celui qui végète derrière le mur auquel vous ne jetez qu'un coup d'œil distrait en passant dans la rue qui le borde. Son apparence humaine est la vôtre, mais son état mental est une chaudière où bouillonnent mille projets autour d'une seule idée : tordre le cou à ce juge qui le tient enfermé. Et rappelez-vous, la pensée est l'ennemie du prisonnier, elle pourrait bien être aussi la vôtre si j'en juge par les images de la lucarne médiatique qui prétend vous informer...*

*Vous avez sans doute remarqué qu'un des spectacles télévisés le plus coté durant l'été, est celui des procès où se rendent les voyeurs et les amateurs de sensations. Les audiences sont toujours largement commentées par les journalistes, comme si les auditeurs devaient prendre plaisir à patauger dans la fange sociale. En écoutant les propos des commentateurs, je suis surpris de constater combien le désir de vengeance s'exprime dans l'insatiable appétit de punition, de prison, de souffrance à faire goûter au coupable. La vengeance serait-elle, dans notre société dite civilisée, le moteur de la justice ?... À vous de me donner une réponse.*

*Voilà plus de quinze mois que je galère dans l'enfer carcéral. Toujours rien ! Mon dossier est en cours d'instruction. La transparence de ma vie paraît suspecte, où ai-je pu planquer les 300 000 euros qui manquent à l'appel ? Toutes les banques sont suspectées de détenir mon compte secret ! Le juge enquête, son ministère public secoue toutes les branches de mon arbre, espérant sans doute faire tomber la pomme pourrie qui pourrait justifier de sa présomption de culpabilité. Vous l'avez déjà remarqué, certaines personnes ont tellement investi dans leur capital de conviction, que même une preuve contraire à leur hypothèse ne peut les faire changer d'avis !*

*Si dans les premiers mois de ma détention, les événements me paraissaient avoir une logique judiciaire à laquelle je pouvais m'affronter en refusant de collaborer avec elle, aujourd'hui le silence judiciaire me laisse perplexe. Oubli ? Négligence ? Calcul ? Calme avant la tempête ? ... J'ai le sentiment que le juge joue avec mes nerfs en banalisant mon emprisonnement. Il a mon dossier, c'est sa raison d'être et ce ne sont pas les protestations d'un vulgaire matricule pénitentiaire qui troubleront sa sérénité. Il veut croire à une tare sociale et ne va pas se fatiguer à chercher le pourquoi d'un accident de parcours. Cette conviction de culpabilité qu'il m'a répétée à chaque convocation, m'agace prodigieusement par sa perversité. « **Seul le choix entre la justice et la méchanceté relève de la décision de l'homme** » est-il écrit dans la Genèse. Ce juge n'a pas lu les Évangiles ! Mais comme il est persuadé que son pouvoir relève du droit divin et que son mandat de justice lui a été confié par Dieu le code, sa tâche de justicier est sacrée. Alors, à quoi bon ruminer une justice qui ne peut être, seul ce qui reste possible a encore de l'intérêt.*

*J'écris ! Je vous écris mes mots de révolte pour sortir du carcan qui entend paralyser mes fonctions humaines et je me bats contre la puissance de ce père Fouettard qui prend sa conviction pour parole d'évangile. J'oppose ma parole d'engagé à la force de son pouvoir de répression. Mes mots se voudraient des grains de sable souhaitant gripper cette machine qui veut m'écraser par sa loi. En fait, ces mots ne sont que des cailloux blancs que je sème sur mon chemin de croix afin d'y laisser trace de mon calvaire, ils sont mon sang d'encre témoignant de l'acharnement judiciaire qui veut faire de moi un coupable modèle. Il faut un résultat d'instruction pour donner un « os » à ronger à une "lucarne" friande de procès.*

*Pensif, accoudé sur la table accrochée par un bord au mur de la cellule, je tourne ma cuillère dans le marc de café collé au fond de ma tasse. J'y cherche la formule d'une philosophie capable de donner un sens à mon inexistence carcérale ; mais peut-il y en avoir un ? ...savent-ils vraiment ce qu'ils font ceux qui, la main sur le Code pénal, décident d'enfermer un homme derrière des barreaux ? En quoi leur décision d'internement s'avère-t-elle utile à la société ? Si des résultats probants de "rééducation civique" existaient – certes, on m'a bien parlé avec un humour noir certain, d'indéniables résultats de revirement psychologique de détenus, obtenus dans les goulags...-, cela se saurait. Or il n'en est rien, le citoyen qui entre en prison ne peut qu'en ressortir en méprisant le système qui l'a pris en otage ; un champ que l'on laisse inculte ne peut produire que de mauvaises herbes ! La prison ne génère qu'un produit inverse de l'objectif que la justice prétend afficher, à moins que, complètement écœuré et désabusé, il n'en sorte les pieds devant. La seule différence entre la prison et un camp de concentration nazi, c'est que son prisonnier ressort vivant des douches ! École d'humiliation plus que de rédemption, université des caïds et conservatoire de la perversion, c'est un mouvoir d'humanité. Enfermer pour punir en tuant la part d'humanité qui éclaire la vie d'un individu, c'est un rôle de bourreau qu'assument sans remord les juges qui condamnent.*

*La mort en prison est une mort qui ne se dit pas, cela parce qu'elle est infamante à la fois pour le système qui en est la cause et pour celui qui se la donne. C'est donc une mort clandestine, « à l'étouffée », c'est la mort du loup de Vigny qui, traqué et acculé, choisit son dernier acte. C'est un meurtre légal, un crime que l'on n'ose pas regarder au fond des yeux*



de la Justice, ni désigner avec des mots de vérité. C'est la face cachée d'une déchéance qu'un système tue faute de savoir soigner. Aveuglées, bernées ou complices, les « bonnes âmes » font semblant d'ignorer ce qui se passe derrière ces paravents de misères que sont les prisons-asiles où l'on enferme pour ne pas avoir à penser. On fait silence pour continuer à croire que la prison est le résultat raisonnable et naturel de la justice et ne pas s'avouer qu'elle n'est qu'une entreprise de démolition de la dignité humaine. Alors la mort en prison ? ... mais mon pauvre vieux, qu'est-ce qu'on en a à foutre !

Penser sa mort comme une fin de vie, peut paraître une épreuve difficile pour la pensée. En fait la mort, c'est l'inconnue qui est de l'autre côté du miroir de la vie, son mystère n'a pas de vérité parce qu'il n'y a pas de réponse humaine à l'après comme à l'avant de la vie. L'homme sait simplement qu'il a rendez-vous avec la mort et... qu'il n'en sortira pas vivant. On peut d'ailleurs se demander après cette prise de conscience, par quelle secrète vertu il trouve cette dynamique qui lui fait transmettre le meilleur de lui-même au monde d'après sa vie ? L'Histoire, la Science, l'Art, l'Amour, la Vie même, sont l'héritage des morts qui, générations après générations, ont patiemment additionné leurs expériences pour en faire la « Connaissance » et la transmettre aux nouvelles vies. Ainsi, la vie ne serait qu'une courroie de transmission permettant, par relais génétiques, de franchir l'épreuve du temps.

Les philosophes de l'Antiquité cherchaient déjà une réponse à l'angoissante question de ce qu'est l'après vie. Quittant les rivages de Circé la magicienne, Ulysse s'en était allé explorer les Enfers et interroger le peuple des spectres. Au travers du mythe de l'Odyssée, Homère nous dit que la Vie tout autant que la Mort, sont sources d'inconnu, de mystère, de doute, de croyance... il n'y a pas de Vérité, mais un état. L'homme est vivant ou il ne l'est plus ! Toutefois, comme il lui est impossible d'imaginer le vide absolu de l'état de mort, l'homme s'est créé une âme, une pensée à l'intérieur de la mort pour dire qu'il n'est pas vraiment mort. C'est ainsi, l'homme se sait mortel mais il ne le croit pas tout à fait. Et c'est pour qu'il n'y ait pas de fin à sa vie, qu'il parle d'éternité, niant ainsi la mort. Son subconscient veut ignorer l'épreuve du temps : le vide n'est pas certain, il doit y avoir quelque chose qui rende la vie logique ! Comme il lui est difficile de voir abolir tous ses repères de logique, il se réfère à l'âme désidentifiée de la matière vivante, un esprit échappant au temps.

La mort ne serait qu'un passage de l'état d'être à celui de néant. Notre destin est mortel, mais cette étape finale de la vie paraît absurde et nous refusons de l'admettre. « **Si la mort est le contraire de la vie, l'âme est le contraire de la chair** » affirmait déjà Platon dans sa théorie des contraires, conjuguant ainsi la dualité antique du Mortel et de l'Immortel. C'est d'ailleurs cette dislocation du corps et de l'âme qui a donné à l'humain sa spiritualité et ses religions. Aucune de ces dernières n'aurait de sens si rien ne survivait à la mort ; croire en un dieu, c'est croire en la survie d'une part de la vie après la mort.

Croyant ou non en une survivance dans l'autre monde, pour un détenu arrivé au bout de ses limites de résistance, la mort est l'évasion de l'enfer carcéral, c'est sa dernière liberté. Inutile de vous demander une minute de silence, vos chuchotements et vos regards font un silence assourdissant dans cet enclos où la mort seule est à l'image de la dignité. Je ne crains pas la mort, c'est un phénomène naturel et inéluctable. Je ne lui donnerais pas d'autre nom que le mien le jour où elle se présentera. Toutefois, j'ai peur de sa lenteur, car je ne suis pas sûr d'avoir tous les jours le courage de l'attendre. L'idée qu'elle est cette dernière liberté offerte à ma condition d'homme, m'aide à continuer d'être un zombi à l'ombre des barreaux, elle m'aide aussi à philosopher sur les choses de la vie, de la mort, et sur le sens de la justice. Face au « péché » à sanctionner, il y a, me semble-t-il, deux attitudes de pensée :

- la première qui perçoit les choses "en amies", "en utiles", croit que l'on peut transformer la réalité par l'humanisme : on ne détourne pas son regard de la souffrance, on lui cherche un remède. C'est la voie choisie par les apôtres du Christ !

- la seconde consiste à croire que le monde ne peut être amélioré, mais que le psychisme humain peut être modelé, de gré ou de force, sur le modèle de la loi. C'est la solution des Justiciers !

La prison n'est pas un milieu où l'on puisse vivre normalement. On y passe de la cellule au mitard, du mitard au parloir et du parloir à la cour sans jamais comprendre l'abîme du temps qui vous est confisqué. J'avoue pour ma part, ne pas trouver dans ces voies le chemin qui convienne à ma recherche d'un sens carcéral...mais je suis sans doute comme ce puisatier condamné à creuser tant qu'il n'a pas trouvé d'eau au fond du puits ! J'aimerais savoir de quelle sagesse relève la prison ? S'agit-il d'une mesure de salut social ? De la pratique d'une religion du code ? D'une raison de justice ? D'un culte de la vengeance ? De l'échange d'une faute contre un temps de vie ? ...Aucune réponse ne soutient une justification humaniste, la souffrance "rédemptrice" qui entraîne la mort sociale et brutale de l'interné, relève d'un culte de cruauté légalisée.

Désolé, ce n'est pas dans le marc de ma tasse de café que je découvrirais l'image de la Justice. Ses prisons ne sont pas seulement des lieux où l'on enferme des citoyens qui ont momentanément perdu leur droit à la liberté, ce sont d'abord des entrepôts où l'on parque des hommes qu'un système veut priver d'humanité. C'est le monde à l'envers du monde réel, c'est une décharge publique qui prétend recycler les déchets sociaux mais, comme elle n'est soumise à aucune obligation de résultat, elle ne produit aucun progrès rédempteur. Car qu'apprend-t-on en prison ? Sûrement pas l'amour du travail, ni même le respect envers une institution dont l'inutilité est ici mise en évidence. Non, l'emprisonnement est une tragique aventure, un chemin de croix qui, d'un seul coup, fait découvrir au détenu qu'il n'est plus rien, moins que rien, qu'il a tout perdu, sauf une existence qui l'encombre et le désespère, qu'il est au pouvoir d'un système qui le dépasse. Dans l'enclos, la Justice n'apparaît pas aussi juste qu'on le pense, l'ombre de ses barreaux fait douter de l'intelligence humaine, et pourtant...avec toutes les réflexions, tous les rapports, toutes les commissions, toutes les bonnes consciences qui virevoltent autour des thèmes d'éthique, de morale, de civisme, de justice, de salubrité, on devrait bien trouver la volonté de débattre posément du but et des modalités d'un châtement social qui ne soit pas un assassinat légal ! Un pouvoir judiciaire peut-il légitimement commettre un crime de l'ordre en prétendant combattre un crime du désordre ? La part d'humanisme que je suis parvenu à préserver de la gangrène carcérale, me dit qu'il y a là comme une antinomie de principe avec l'esprit de justice. « **Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens !** » hurlait Arnaud Almaric, l'aumônier de Simon de Montfort, en pénétrant dans les cités cathares. « **Mettez-les en prison, j'en ferai des coupables !** » Telle semble être aujourd'hui la pratique judiciaire pour rallier les présumés innocents à sa loi du présumé coupable.

Évidemment, cette... appréciation cellulaire ne peut sensibiliser que celui qui a mesuré les méfaits du système. Quelle que soit sa force d'âme, rien ne sera jamais comme avant et, libéré, un prisonnier emportera pour toujours un morceau de la prison avec lui. Il serait bon qu'un juge apprenne que ses actes tuent en brisant l'équilibre d'une existence !

Par lettre recommandée du président de la Cour d'appel, je suis enfin avisé que mon dossier d'instruction sera communiqué, dans un délai de vingt jours, au Procureur général. Il n'aura fallu QUE seize mois pour clore cette affaire ! Un mois plus tard, je suis averti que mon dossier est désormais entre les mains de la Chambre d'accusation. Son arrêt sera brutal : mon dossier est classé en affaire criminelle relevant de la Cour d'Assises ! Ne comprenant rien à l'épicerie judiciaire, j'adresse une réclamation au président de la Chambre d'accusation pour m'étonner de ce classement au rang de crime et demander que mon dossier soit confié à une juridiction qui ne soit pas de procédure criminelle. La réponse ne se fait pas attendre : **Votre requête est rejetée ! Pas un mot d'explication.**

*Courant avril, je suis informé par voie d'huissier « ...rencontré au greffe de ladite Maison d'arrêt pris comme lieu de liberté provisoire... » (Je vous livre textuellement le libelle de son arrêté et vous laisse en savourer le sel...), que je comparâtrais devant la Cour d'Assises à l'audience du 20 juin à neuf heures. Tout est dit, il faut encore attendre mais, avec les jours qui s'écourent en se ressemblant comme des jumeaux, l'attente est devenue une habitude, une routine, et ce temps volé commence à me marcher sur le corps en y laissant la trace de ses rides.*

*L'innocence ? ... c'est toujours ce que l'on ne peut pas prouver.*

## **LE PROCÈS**

*Avec la signification à comparaître devant la Cour d'Assises, me sont remises les « dénonciations » ; curieuse appellation pour les listes des experts convoqués, des témoins cités et des jurés prévus pour la session d'assises. La mécanique judiciaire s'est mise en marche pour me faire un sort après dix-huit mois de détention 'provisoire'.*

*La liste des experts se limite à un psychiatre qui, dans son rapport, avouera ne pas avoir relevé d'anomalie ni de déséquilibre dans ma nature, et d'un psychologue. Ce dernier écrira que je suis exempt de trouble, mais que mon comportement relève du syndrome d'Elpénor, un état qui s'apparente au domaine du rêve !*

*La liste des témoins cités par le Procureur comportera les policiers qui ont conduit l'enquête, M. Dekonan le président de la S.E.P.U., M. Templar, M. Chauvin, M. Tirac du Miroir et...oh ! Surprise, M. Dupuis, le directeur des hôtels où logeait Guindar. Le juge aurait-il découvert leur complicité ? Je m'étonne toutefois que l'escroc ne soit pas cité à comparaître !*

*La liste des quarante-cinq jurés proposés ne m'inspire aucune réserve. Je la transmets à maître Tersoir, mon avocat commis d'office, afin qu'il choisisse la composition du jury en faisant la sélection des neuf jurés qui devront me juger.*

*Je n'ai toujours pas l'intention de collaborer avec la justice en dévoilant la manipulation de Guindar dont j'ai été la victime. C'est une affaire trop intime qui me dévore encore le cœur, j'ai d'ailleurs trop honte de ma naïveté pour accepter de l'étaler en public. En fait, ce ne sera pas le cas ; pour préserver la S.E.P.U. d'une publicité tapageuse et malsaine, M. Dekonan obtiendra le huis clos. Les journalistes et le public ne seront pas admis à assister à l'audience. Ainsi, le procès se déroulera entre nous, à l'abri des regards. Je ne le savais pas encore, mais c'était là un fier service à me rendre en m'évitant d'être connu du grand public et d'avoir ma photo dans la presse. Je bénéficierai de cette discrétion lorsque le temps sera venu de me faire la « Belle » !*

*Avez-vous déjà eu l'occasion de voir une cour d'Assises siégeant et organisée comme une scène de théâtre avec ses acteurs ? la cour, le jury, l'avocat général, les avocats, les greffiers, les gendarmes ... il en manque un, l'accusé amené là menottes aux poignets ! Tous les dignes représentants de la loi et de ses systèmes, sanglés dans l'uniforme de leur fonction, s'installent cérémonieusement. Chacun se hausse du col sur sa barricade, prêt à flinguer - avec des mots bien sûr, car ici on est prudent - ce paltoquet enfermé dans sa cage de verre, encadré par deux vigiles, qui dénote dans ce décor de comédie. Ah ! Que la justice serait belle sans l'accusé. Mais la barricade est là, occupée par les mercenaires de la*

*loi, dotés du pouvoir d'imposer le « droit » à celui qui l'avait oublié. Je ne me demande plus pourquoi je n'aime pas les barricades...*

*Je n'avais pas de preuve à présenter de mon innocence d'intention de vol, mais je pensais que, face à la conviction de culpabilité qui s'était installée au lieu et place de la vérité, il devait être possible à un tribunal de démontrer que la part de justice répressive laissée à l'appréciation du juge l'emportait, dans cette affaire, sur la mesure de justice normalement dévolue à un magistrat. Une simple conviction ne pouvait fabriquer un coupable pour complaire et montrer sa volonté d'assagir la société en parant au plus pressé ! L'avocat général devrait bien expliquer pourquoi, alors qu'il n'y avait pas d'anormalité dans ma vie, j'avais pu faire un faux pour "emprunter" de l'argent et en rendre finalement une partie. À défaut de pouvoir prouver mon entière culpabilité dans cette affaire non éclaircie, il ne pouvait que cultiver le doute dans l'esprit des jurés.*

*Bon, il était enfin temps d'étudier mon dossier pour savoir à quelle sauce j'allais être assaisonné dans la marmite judiciaire. Même si je n'étais pas particulièrement préoccupé par l'idée d'une « faute » à expier, il n'en demeurait pas moins que j'éprouvais une trouille viscérale à devoir affronter un tribunal devant lequel je serais présenté comme un escroc de grande envergure. Mon incapacité à collaborer avec le système pourrait bien peser lourd dans la balance de l'accusateur public !*

*Comment puis-je faire face à cette machine sans âme ? D'abord en restant calme et étranger à cette pièce de théâtre dans laquelle je me refusais à être acteur. Mais comment mon avocat pourrait-il convaincre – c'était en principe son boulot – un président, deux juges assesseurs et neuf jurés, que cette affaire était moins simple que le ministère public voulait bien l'avouer, et que je n'étais que la victime d'un piège. Il ne lui serait d'ailleurs pas possible de me défendre sans attaquer Guindar et Gaëlle si le juge avait eu vent de leur implication. Or cela je ne le voulais pas, c'était mon affaire et non celle d'un système. Je veillerai à la régler moi-même quand j'en aurai fini avec les tracasseries d'une justice aussi aveugle que je l'avais été dans les promesses de Guindar. Ce que ce tribunal d'assises jugera de faire de moi est une chose que je peux supporter, il y a longtemps que j'ai accoutumé mon esprit à ne pas écouter les plaintes de mon corps. Le jury a autant de raisons de me condamner sans preuve de ma volonté de voler autrui que de m'acquitter sans preuve de mon innocence d'intention. Moi je sais que je ne suis pas coupable de vol, je n'ai fait qu'emprunter avec l'intention de rendre. Je ne peux donc accepter d'être puni au nom d'une conviction de culpabilité, si bien enrubannée soit-elle, mais l'accusateur public tentera de faire prendre sa conviction pour une logique de justice et impressionner les jurés par son expérience de vingt années de procédure. Il jouera des nuisances que mon "emprunt" portait à la S.E.P.U., ce fleuron d'une science nouvelle au service du pays... je serais accusé de porter atteinte aux intérêts nationaux, un traître au pays en quelque sorte, un criminel qu'il fallait bannir et mettre aux fers !*

*Toutefois, les artifices judiciaires de ce Fouquier-Tinville devraient répondre à quelques questions :*

- Pourquoi n'y a-t-il pas de preuve au dossier que Vallon soit un escroc d'envergure ?
- Pourquoi l'enquête n'a-t-elle pas trouvé trace des 300 000 euros empruntés à M. Chauvin ?
- Pourquoi Vallon aurait-il ramené, sans obligation, les 200 000 euros à M. Dekonan ?
- Enfin pourquoi Vallon ne s'est-il pas enfui plutôt que de se livrer spontanément ?

*Évidemment, il ne pourrait pas apporter de réponse satisfaisante à la curiosité du jury. De même, il ne pourra pas expliquer pourquoi, alors que j'avais été placé dans des conditions dépassant l'entendement humanitaire, interrogé durant plus de vingt-six heures sans discontinuité par une succession de policiers, mis au secret pendant trois semaines, menacé de dix ans de prison par un substitut, confronté sans résultat avec les accusateurs, agressé plusieurs fois en prison par des détenus haineux, bafoué et raillé par le juge*

*d'instruction, j'avais refusé de collaborer avec la justice ? Pourquoi n'a-t-il pas avoué ? C'était pourtant simple : c'est toujours l'aveu qui fait le coupable ; sans aveu, aucune faute n'existe en l'absence de preuve !*

*Je suis trop silencieux aux yeux de la Justice, ce qui me vaut d'être qualifié de coupable avant d'être jugé, mais pour un jury je serais aussi celui qui a, spontanément et sans obligation, rapporté les 200 000 euros alors qu'il pouvait s'enfuir avec ! Je ne peux donc être ce coupable fabriqué par la conviction d'un juge aveuglé par son acharnement répressif... Divisé entre mon ressentiment de victime d'une conviction qui se trompait et mon refus de dénoncer la manipulation de Guindar, je me leurrais totalement sur la liberté de jugement et d'analyse des jurés ; ils étaient piégés par la logique de persuasion des magistrats professionnels qui les encadraient et de l'avocat général qui ne se privait pas de leur dénoncer les dessous qu'il supposait à l'âme humaine. J'étais dans l'erreur en imaginant le jury en train de se faire expliquer les incompréhensions de ce dossier bâclé malgré la longueur d'une enquête mal conduite. Ces citoyens au-dessus de tout soupçon, devenus juges par le hasard d'un tirage au sort, en oublieront le vieil adage de sagesse populaire qui conseille : **Dans le doute, abstiens-toi !***

*Le jour du procès, l'avocat de la S.E.P.U. ne réclame pas ma tête, il se contente de réclamer le paiement des 300 000 euros manquant. M. Dekonan cité à la barre comme témoin, raconte que j'ai passé mes vacances de printemps à Bagnoles-de-l'Orne et que j'étais descendu à l'hôtel Merlin. Cité sur demande de la partie civile, Dupuis, le directeur de cet hôtel, se contente de déclarer que je me rendais chaque soir au casino et chaque dimanche aux courses. Mais il ne peut affirmer que je jouais, cela parce qu'il ne quittait jamais son bureau. Le président lui a demandé quelles étaient mes fréquentations. J'ai eu une peur terrible, mais Dupuis a répondu qu'il l'ignorait. C'était extraordinaire qu'après avoir étudié mon dossier durant dix-huit mois, il ne soit rien apparu de Guindar et de Gaëlle ! Je me suis dit que ce Dupuis avait d'autres choses à dire et qu'il faudrait qu'il me les avoue le jour de notre règlement de comptes. Quant à l'avocat général, il a expliqué, à grands effets de manche et en élevant la voix comme le fait tout cabotin au théâtre, qu'il m'était interdit d'être innocent parce que sa conviction de culpabilité s'appuyait sur vingt années d'expérience judiciaire. J'étais un escroc qui avait longuement préparé son coup et qui, pour continuer à tromper son monde, avait voulu ramener une part de son butin en espérant bien avoir l'occasion de recommencer. J'avais porté préjudice à la S.E.P.U., en compromettant le développement d'une technologie nouvelle qui relevait de l'intérêt national. Le procédé de transmutation "Umogène-Revers", donnait au pays une avance révolutionnaire sur tous les moyens de transport, et j'avais tenté d'en saboter l'essor par une criminelle manœuvre d'escroquerie. Fermez le ban ! ...*

*Quand une mécanique judiciaire se dérègle en interprétant machiavéliquement les faits pour construire un bûcher, on ne peut qu'aboutir à une nouvelle affaire "Dreyfus" dans laquelle la "conviction" de la Justice s'impose à la vérité des faits. Je serais donc condamné à huit ans de prison, au remboursement des 300 000 euros, et renvoyé dans mon île du diable de la Santé. Ce n'était pas seulement le sort d'un homme qui s'était joué à la barre de ce tribunal, c'était celui de l'esprit de justice lui-même, victime d'une conviction de principe. Maître Tersoir, mon avocat, s'était pourtant donné de la peine en tentant de traduire mon silence par sa thèse d'un secret d'honneur qui m'obligeait à préserver l'identité de la dame qui avait sans doute été la cause de mes "emprunts". Bien sûr, c'était lui le plus proche de cette vérité qui avait échappé à la justice.*

*Saisi par la flagrante conviction de culpabilité que la magistrature était parvenue à faire partager aux jurés de la Cour d'assises, je vais disparaître dans la nuit pénale et être interné dans un centre de détention. Une cellule sera mise à ma disposition,*

*j'aurais l'avantage d'y être seul. Cette pièce de sept mètres carrés ressemble à un cercueil. Il n'y fait pas complètement noir, à chaque ronde de surveillance, un éclairage doublé du bruit de l'œillet de la porte que le surveillant fait tourner afin de voir l'intérieur de la cellule, vient réveiller "le mort". Sans avoir besoin de faire appel à des prodiges d'imagination, vous pouvez supposer comment se forge et se nourrit une idée de vengeance dans le trou noir où vous êtes maintenu éveillé... les pensées qui naissent durant ces années de prison, qui sont autant d'années de cimetière, sont de couleur mortuaire. Car si vous n'avez plus rien à espérer de la vie, ou plus rien à y faire, alors la vraie mort est préférable à cette mort lente de la détention. J'y ai pensé, mais un jour, alors que l'image de Gaëlle nue sous Guindar me tourmentait, "le mort" s'est dit, en ruminant la prison, l'enfer et le cimetière : **Il faut qu'il paye lui aussi !***

*À l'image d'une tache d'huile qui se répand, cette idée s'est peu à peu installée dans mes pensées et dans ma volonté en entretenant ma colère. Elle y a grandi et a pris de la force avec le temps qui s'enfuyait. Elle ne m'a plus quitté pour devenir la motivation de ma survie dans ce chaudron du diable que vous appelez "le service public de la justice". Elle devint l'unique programme – « projet » pour parler comme les apôtres de la réinsertion – donnant un sens à la sortie de prison que je préparais et qui devrait bien arriver au bout de toutes mes années perdues. Je sais d'expérience, que ce n'est pas en s'efforçant à résoudre un problème qu'on y parvient le mieux, mais au contraire, en le laissant mûrir dans un coin de son esprit. Et il n'est pas un être humain, si pervers soit-il, qui ne pense qu'il poursuit le bien dans toutes ses actions. Mon désir de faire payer à Guindar la peine que je subissais à sa place, relevait de ce raisonnement, il me fallait l'éliminer afin qu'il ne trahisse plus jamais la confiance d'un honnête homme.*

*Cette motivation de vengeance, ou plutôt de justice, car il m'apparaissait anormal d'avoir été condamné pour une faute dont Guindar était l'instigateur, va me laver de tout remord. C'était à lui de payer. Mais comme la Justice, dans son aveuglement judiciaire motivé par des principes plutôt que par la vérité, est incapable de lui demander des comptes, c'est à moi qu'il revient de la rendre au nom de la justice des hommes. Cette résolution va motiver ma conduite et me permettre de concentrer mon énergie sur la réalisation de cet objectif : remettre la justice sur ses pieds en condamnant le véritable escroc. Puisque le système des gens de robes et d'hermine n'était pas capable de le faire, moi je le ferai et mon cerveau va s'y consacrer.*

*Vous l'aurez remarqué, il y a toujours une motivation qui fait agir les hommes et qui justifie leurs actes : la faim, la peur, la douleur, la jalousie, le profit, le plaisir, la passion, le besoin, etc. Pour moi ce fut l'amour, et je n'étais pas fier du résultat, j'étais plutôt en rage contre ma naïveté et celui qui en avait abusé. Alors aujourd'hui, la motivation de mes actes sera la justice que j'entends appliquer sans avoir de comptes à rendre. Mon cerveau n'est plus qu'une machine à calculer la manière de faire pour accomplir l'acte prémédité : Tuer Guindar ! Les 1450 centimètres cubes de matière grise de ma cervelle se sont mis en branle pour construire un projet et me distraire de l'ombre du présent. Car c'est bien là que tout se crée, tous les drames et toutes les évolutions de notre humanité se sont d'abord inscrits dans l'un des méandres de notre machine à penser. Mon cortex va donc tout naturellement échafauder une opération de justice, ma motivation sera son carburant.*

*Je suis sauvé de la mort lente, insidieuse et sadique qui s'infiltrait dans le processus de dégradation programmé de la vie carcérale que je ne laisserai plus me saccager. Ma cervelle va bâtir un programme de justice, donner un but à mon inexistence, virevolter en tous sens et permettre à ma pensée de passer à travers les barreaux. Je vais alors inventer une réalité plus conforme à l'idée que je me fais de moi : un justicier détenteur de la vérité ! Désormais, je décide que la justice c'est moi et, en la rendant moi-même, je serai plus proche de la vérité que les guignols du théâtre judiciaire qui avaient effrontément prétendu la rendre*

*au nom du peuple français ; ces bluffeurs, qui se prenaient pour Dieu le père, ne l'avaient rendue qu'au nom d'eux-mêmes. Mes neurones vont maintenant s'occuper de réparer leur erreur pour rappeler à Guindar que la vraie justice existe !*

*Ma colère s'amplifie de jour en jour contre ce système aveugle, elle génère en moi l'envie de remettre la justice en place : celui qui a fauté doit payer ! Je focalise sur cette juste cause qui, à mes yeux, devient la chose la plus importante à réaliser ; c'est une drogue qui met en vibration les molécules de mon esprit et de mon corps auquel je vais maintenant donner de l'exercice afin d'être en forme pour mon rendez-vous de sortie. J'oublie ce qui m'est arrivé pour construire ce qui va arriver. Je calcule le « mat » que j'infligerai à celui qui m'a manipulé comme une pièce de son jeu d'échecs. Mon cerveau déborde d'activité pour mettre au point le scénario du film d'action que j'entends réaliser. Ce que désormais je demande à ma résolution justicière, c'est de m'interdire de poser mon sac, de me refuser de vieillir, d'être fatigué, de renoncer, de m'abandonner à la vie végétative de la détention. Ce que je demande à mon esprit tendu comme la corde d'un arc vers la résolution de ce projet de justice à rendre, c'est de m'imposer le mouvement, la réflexion, l'espérance en un demain. Ce que je demande à ma carcasse, c'est de me garder fort, dur, persévérant ; tout cela pour m'aider à retrouver ma dignité d'homme.*

*Vous pensez sans doute que je commence à radoter – et c'est sans doute vrai, mais que faire d'autre lorsque l'on est dans un bocal ? ...-, que je me répète en fulminant contre un système auquel je dois mon état de prisonnier... lorsque vous aurez été enfermé durant un temps qui paraîtra toujours trop long, vous verrez comment la souffrance de l'internement corrode votre esprit pour ne laisser place qu'à une idée fixe. Cette prégnance conduit aux limites de la paranoïa ! Oui, la rage et la colère motivées par l'injustice rendent fou mais, heureusement, il existe dans notre cervelle un système de rationalité qui fait qu'après un long combat, notre raison l'emporte sur la motivation qui anime nos actes. Ma décision de justice personnelle est arrêtée et raisonnée, mon esprit n'a plus qu'à en tracer l'exécution. Je suis maintenant "débranché" de tout ce qui m'entoure. Je ne mesure plus un mètre soixante-dix. Je ne pèse plus soixante-dix kilos. Je deviens beaucoup plus que moi, simple prisonnier, plus que cet être humain que l'enclos déshumanise, je deviens une fonction de Vérité. J'oublie mon ennemi « Justice » pour ne penser qu'à lui rendre son office naturel : punir le coupable et libérer l'innocent !*

*Un mois après le procès, je fus transféré dans un centre de détention, Fresnes pour tout vous dire. Cette prison pour les détenus condamnés à de longues peines, présente un vice initial de construction. Les bâtiments y ont été érigés dans un fond de vallée ; l'humidité grimpe dans la maçonnerie et les murs des cellules du rez-de-chaussée suintent, les portes sont garnies de clous et de ferronneries rouillées. Toutefois, malgré cette vétusté, le problème de Fresnes est qu'il n'y a rien à faire pour monter une évasion, les murs y sont trop hauts. Enfin, l'avantage sur la maison d'arrêt est le bénéfice d'une cellule individuelle, un emploi du temps routinier dans une oisiveté absolue ou la possibilité de se porter volontaire pour travailler ou suivre des cours de formation. Je décidais de suivre des cours de droit.*

*Mes biens, qui se limitaient à une voiture, au mobilier de l'appartement que j'occupais et à mes comptes en banque, ayant été saisi pour rembourser en partie les 300000 euros manquants, je me retrouvais sans avoirs. Toutefois, et heureusement, profitant de ma condition de prévenu (une personne incarcérée qui n'a pas encore été jugée conserve ses droits de citoyen), peu avant ma condamnation par le tribunal d'Assises, j'avais eu la présence d'esprit de transférer la quasi-totalité de mes disponibilités financières sur le compte de mon oncle Léon. Je disposais ainsi d'une confortable avance qui me permettait de vivoter durant quelques années et, chaque mois, mon oncle m'adressait un mandat d'un montant de deux cents euros, la somme limite autorisée par le règlement du pénitencier.*



*Même si je n'avais pas de grands besoins, il fallait néanmoins acquérir à la cantine le nécessaire pour vivre en civilisé : timbres, papier, stylo, encre, lessive, vêtements, chaussures, livres, poste radio, etc. Il me restait à m'organiser pour affronter le présent et inventer l'avenir.*

**« Celui qui s'arrête pour aiguiser sa faux ne perd pas son temps. »**

*Proverbe des paysans du Maine.*

## ***L'attente***

*C'est en prison que l'on se rend compte que l'intelligence humaine a ses limites, et que ses zones d'ombre sont plus vastes que ses tâches de lumière. Si la prison m'enseignait en l'imposant, l'attente, elle ne m'apprenait pas pour autant la patience. Aussi je m'organisais pour occuper le temps que le système pénal paraît arrêter à chaque seconde pour rendre votre peine interminable. Heureusement que nous avons des forces et des ressources insoupçonnées qui surgissent au moment où nous en avons le plus besoin. Ma curiosité et ma volonté de sortir au plus vite de cet enfer seront de celles-là. Le travail que je vais m'imposer chaque jour absorbera le temps que me vole la prison.*

*Entre les cours de droit diffusés une fois par semaine par un étudiant d'université venant là au nom d'une association caritative, et ma fréquentation de la bibliothèque de l'établissement carcéral, j'avais l'occasion de côtoyer d'autres détenus et d'échanger quelques propos. C'est ainsi que je ferai la connaissance d'Étienne, un philosophe quadragénaire aimant jouer au maître à penser. Il était plaisant à écouter et, de plus, bon joueur aux échecs, j'avais plaisir à l'affronter.*

***- Les échecs, me disait-il, sont un moyen pour l'homme de se rappeler qu'il n'est lui-même qu'une pièce dans un jeu géant dont il ignore les règles. Ce jeu mène à la spiritualité en nous faisant comprendre que chacun d'entre nous a un rôle et des capacités différentes : pion, tour, cavalier, fou, dame. Selon l'endroit où il est posé, même un simple pion peut provoquer l'échec et mat final ! C'est le jeu des dieux.***

***- Seriez-vous déiste ?*** lui ai-je demandé en souriant.

***- Bien sûr. Et vous ?***

***- Pour moi, l'idée de Dieu est née du rêve des hommes.***

***- Sans doute. Mais Dieu est l'hypothèse indispensable pour expliquer ce qui existe ; il est la dimension qui dépasse nos capacités humaines. Et si vous vouliez regarder les choses comme elles le sont, vous verriez qu'au bout de la Science, on retrouve toujours l'irrationnel dans l'esprit des savants.***

***- Vous pensez donc que l'idée de Dieu est en chacun de nous ?***

***- Oui, c'est le trésor que nous détenons dans notre tête, juste au milieu, entre nos deux cerveaux, celui du rêve et celui de la logique.***

***- Hum ! et c'est le jeu d'échecs qui vous a fait pénétrer dans les mystères du cerveau ? ...***

***- Les pièces de ce jeu sont à l'image des hommes qui ne sont que des pions dans le jeu des destins. Non, mon ouverture sur l'aventure de la pensée et, par voie de conséquence sur les constructions de l'esprit, me vient des auteurs de la Grèce antique : Socrate, Platon, Épicure, Euripide, Thalès, etc. Ces Anciens avaient compris le pouvoir de la légende pour faire appréhender une intuition, une émotion, une réflexion, une folie. L'Olympe de ces Grecs est l'esprit de l'homme, leurs dieux sont simplement les vecteurs de nos sensations et***

*de nos désirs. De toutes les légendes, l'Odyssée d'Homère me paraît être la plus invocatrice des mystères de l'esprit, ses héros sont autant de facettes particulières à visiter pour nous apprendre à obéir à des lois naturelles.*

*- La voix divine... désolé de vous contredire, mais il me semble que les Grecs anciens avaient la sagesse de se méfier des puissances célestes. Ils riaient de leurs dieux et s'étaient bien gardés de les idéaliser. C'est ainsi qu'ils avaient représenté Zeus comme un coq de village, Hermès comme un voleur, Aphrodite comme une épouse adultère et Héra comme une compagne acariâtre. Ils n'avaient nul besoin d'un « ailleurs » divin, ils étaient satisfaits de leur présent en s'expliquant les mystères du monde par une saga de symboles ! Je ne puis donc croire que vos divins joueurs d'échecs manipulent les hommes du haut de leur Olympe pour leur inspirer une morale d'humanité. Pour moi, chaque homme assume sa destinée parce qu'il a la capacité de savoir ce qui est juste et de choisir entre le bien et le mal. Et si la guerre des dieux qu'Homère raconte dans l'Iliade, tend à confondre la volonté divine avec l'action humaine, le conteur montre qu'il s'agit d'une réalité terrienne et non d'une manipulation des hommes par Arès et Athéna.*

*- Vous voulez confondre la volonté des Immortels avec les désirs d'hommes, mais vous devez admettre que si les dieux ne décident pas de notre destinée, ils ont néanmoins fait naître, dans l'Olympe, le sentiment de la responsabilité humaine face à des préoccupations morales. C'est ainsi que les dieux sont devenus les « conseillers » de la morale sociale de l'humanité alors aux marges de l'animalité. Pourquoi cette... dimension "divine" n'existerait-elle plus ?*

*- Parce que Dieu n'est qu'une invention des hommes permettant à ceux qui écrivent les lois de justifier le pouvoir qu'ils se donnent. Depuis que le monde existe, tous les séducteurs se sont servis de l'idée que certains se font de Dieu pour s'imposer comme les intermédiaires des hommes et de la divinité faite loi.*

*- Sans doute, mais... qui peut prétendre choisir sa destinée ? Nous sommes sur terre pour assumer les devoirs afférents à notre nature humaine imposée par les dieux. Autrement comment expliquez-vous que vous êtes aujourd'hui enfermé dans ces murs ? L'avez-vous recherché ? Non ! Vous voyez bien que nous sommes manipulés à notre insu par des forces dont nous ignorons l'origine et que nous appelons « Dieu » par commodité.*

*- Ce... « Dieu » nous aurait-il fait don de la Vie pour nous astreindre à obéir à ses lois ? Impensable, c'est pourquoi je reste convaincu que chacun est responsable de son destin. J'ignore qui vous êtes mais vos propos me paraissent relever plus du domaine de la psychiatrie que du jeu. Est-ce que je me trompe ?*

*- Non. Je suis Étienne Vernot, neuro chirurgien de son état avant d'être l'hôte de cette pension carcérale et de sombrer dans une dimension matriculaire. Je ne vous raconterai pas mon odyssée, la banale erreur de comportement d'un mari trompé dégringolant de son Olympe conjugal et réagissant en se livrant à une oeuvre de justice réprouvée par la loi. Je souhaite simplement échanger quelques idées en jouant aux échecs avec un partenaire capable de dialoguer. Vous me paraissez être un compagnon intéressant. Voulez-vous que nous poursuivions notre débat les autres jours ?*

*- Très volontiers. Pour ma part, j'ai besoin de comprendre pourquoi Aphrodite m'a conduite en ce lieu ? ...*

*Sur un franc éclat de rire, nous nous sommes quittés alors que la sonnerie de fin d'activité retentissait. Nous avons rejoins nos cellules respectives à l'aide du passe électronique programmé mis à notre disposition. La monotonie carcérale venait de m'échapper, je commençais à reprendre goût à la vie en lui donnant un sens : celui de la relation humaine. Maintenant les jours s'écoulaient sans me donner cet obsédant sentiment d'inutilité qui naît avec l'oisiveté.*

*Le droit ne me passionnait pas particulièrement, et je me demandais s'il était utile à mon équilibre de continuer à poursuivre cette licence à laquelle j'avais rêvé en m'inscrivant aux cours. Néanmoins, les travaux écrits étaient une émulation d'élitisme en m'imposant l'étude de textes juridiques et l'interprétation des lois du Code civil. Comme je n'avais jamais apprécié de recevoir une mauvaise note, je veillais à comprendre et à apprendre les leçons qui m'étaient données. Mes résultats convenaient à mon professeur, cela m'était une satisfaction. Les après-midi, sauf le dimanche où le rythme carcéral suit les coutumes dominicales, je retrouvais Étienne à la bibliothèque ou à la salle de jeux. Nous y poursuivions nos échanges sur la manière de refaire le monde afin de le rendre plus beau. C'est vrai qu'il en avait besoin le pauvre, avec la pollution, les maladies, les guerres, la famine, le bruit et tous les fléaux qu'il devait supporter de la part de ceux à qui une voix divine avait un jour conseillé de « s'aimer les uns, les autres ! » Mais aujourd'hui on ne sait plus à quelle famille on appartient, ni d'où l'on vient ; aussi il n'est pas aisé de s'aimer. De ce fait, il n'est pas étonnant que les sentiments, en particulier celui d'appartenir à une même nation, se délitent, tout fout le camp ! Même nos représentants élus doutent de la Nation et, touchés par je ne sais quelle grâce, ils ne cessent de s'en repentir en notre nom et d'avoir honte de l'Histoire de leurs parents. À défaut de trouver la bonne parole pour nous proposer un projet qui rassemble nos énergies, ils vont pleurer hors frontières sur le passé de nos Anciens. Cette culture, auto proclamée de gauche puisque la culture de droite n'existe plus, est devenue un laboratoire d'intoxication antinationale. La France est un pays où l'on entend les coqs chanter dans une lucarne d'information tout autant que de désinformation, mais personne ne se lève plus pour saluer le commencement d'un nouveau jour !*

*Quand un peuple commence à détricoter son histoire pour n'en retenir que ses aspects les plus noirs, c'est qu'il n'aime plus son pays, comment pourrait-il le faire aimer par ceux qui viennent s'y réfugier ?... Or la France est un terroir dont l'avenir est fait de son passé, ceux qui veulent le juger ne l'ont pas écrit et ne peuvent prétendre dénouer à leur manière les fils que l'Histoire a tissés. Ses grandeurs comme ses drames nous appartiennent, nous pouvons les offrir en exemples, à suivre ou à ne pas suivre, aux générations futures afin qu'elles trouvent la capacité de vivre ensemble. Chaque génération étant un nouveau peuple, celle du présent n'a pas à écrire les lois du futur.*

*Le problème est que, dans notre capitale qui se croit investie du droit de guider nos pensées, tout n'est que remue-ménage, agitations politiques, tapages médiatiques et vacarmes de manifestants, tous engendrés par des fièvres dérisoires. On pourrait se demander pourquoi chaque politicien comme chaque journaliste, s'évertue à faire plus de bruit que l'autre pour démontrer son droit à l'existence ? Une question de mode peut-être...il y a pourtant bien longtemps que ce ne sont plus les idées (mais qui en a encore ?) ni la morale qui gouvernent notre pays, mais les lois économiques d'une société mercantile dont le moteur est le profit. L'impuissance de nos responsables politiques à reprendre en main les pouvoirs de décision pour corriger les lois du marché, fait que l'affairisme gangrène désormais notre société. C'est fou ce que la condition d'ermite de cage permet de se moquer du « vent » de ceux qui vivent à l'air libre !*

*Avec le sujet « Europe », l'actualité médiatique va devenir intéressante ; le traité établissant une Constitution pour l'Europe (le TECE) devant être soumis par voie de référendum l'année suivante, à l'approbation des Français. Un débat passionnel va opposer les tenants du « Oui » au projet, qui ne se poseront même pas la question de savoir quelle Europe on leur proposait de fabriquer (Union d'États ? Fédération ? Communauté d'intérêts ? Avec qui ? Jusqu'où ? etc.) aux partisans du « Non » à ce modèle de Constitution sans âme et sans référence unitaire. Le projet ne dit pas à qui il prétend s'appliquer, ni ce qu'est l'Europe ? Qu'est son identité ? Ses frontières ? Sa culture ? Ses racines ? Par*

ailleurs, sans être éclusier, tout le monde sait que l'on n'ouvre pas les portes d'une écluse avant que le niveau d'eau soit le même dans les biefs de communication. Il est donc irresponsable d'ouvrir les frontières entre pays européens avant que leurs niveaux économiques et sociaux soient sensiblement les mêmes ! Et pour que l'Europe soit autre chose qu'un assemblage administratif de pays, il paraît nécessaire de réaliser au préalable une harmonisation des situations financières et fiscales des différents États membres.

Le propre d'une Constitution est d'affirmer ce que l'on est, or le traité proposait un élargissement qui ne paraissait pas devoir s'arrêter. Les électeurs ne pouvaient à ce point manquer de logique en l'approuvant. Par ailleurs, après avoir subi l'expérience de deux totalitarismes implacables en moins d'un siècle, l'un noir et l'autre rouge, les Européens ne pouvaient ignorer les dangers latents d'un islamisme frappant aujourd'hui à leur porte. Ils souhaitaient donc voir affirmer haut et fort, les valeurs sur lesquelles devait se construire cette Europe. Par-delà le « Oui » et le « Non », c'est en fait la question de l'identité de l'avenir européen qui se jouait. Le combat du « Oui » et du « Non » va se transformer en un conflit idéologique entre les tenants d'une Europe ouverte au monde entier et ceux souhaitant une Europe identitaire.

Qu'est-ce que l'Europe ? Bien sûr, je me le suis demandé comme vous pour tenter de comprendre les enjeux de ce vote. À mon sens, elle est cette géographie de peuples ayant subi, au cours de l'Histoire de leur continent, trois influences qui les ont dotés d'une identité particulière :

- la première est la culture de la Grèce antique qui a modelé le moule mental dans lequel l'idée chrétienne et la pensée grecque se sont combinées pour forger la référence européenne : une méthode de pensée qui tend à rapporter toute chose à l'homme.
- la seconde est l'empreinte de Rome qui a imposé son modèle d'ordre, d'organisation, de justice et de lois. Son pouvoir, imprégné d'esprit juridique, d'esprit militaire, d'esprit religieux, d'esprit formaliste, a imposé aux peuples de son empire européen, les bienfaits de la tolérance et de la bonne administration.
- la troisième enfin, c'est le christianisme qui s'est répandu dans l'espace de la conquête romaine, créant un dieu commun dans un empire soumis au même droit. Avec lui, c'est l'émergence d'une conscience universelle et les valeurs morales qui s'installent sur le continent Europe.

Les valeurs d'humanisme auxquelles nous nous référons, sont nées de la rencontre de la foi biblique et du questionnement philosophique de la pensée grecque à laquelle s'est ajouté l'ordre romain. Elles ont développé une culture et une histoire qui sont le fondement d'une identité propre à l'Europe, source de la construction d'une civilisation occidentale. Ne pas s'en glorifier dans un texte fondateur, c'est trahir la vérité d'un héritage dont chaque Européen est conscient. Comment de véritables Européens pourraient-ils renier leur identité culturelle, spirituelle et morale ? Le reniement des racines européennes dans un texte constitutionnel suffit à expliquer et justifier le **NON** des Sages à ce brassage d'universalisme, d'intérêts économiques et de cultures qui leur était proposé.

Par ailleurs, il faut aussi reconnaître que, de ces modèles de pensée gréco-romaine et de cette discipline raisonnée, va sortir la Science, c'est-à-dire le fruit de l'esprit, car l'Europe est la créatrice d'un raisonnement fondé sur l'observation et sur la recherche d'un idéal à atteindre. Telles sont les conditions qui paraissent définir l'homme européen ; partout où les noms de Platon, de César, de saint Paul ont une signification et une autorité, là est l'Europe. Tout peuple et tout pays qui ont été romanisés, christianisés et disciplinés à la raison d'Aristote, sont européens. Et s'il existe un continent spécifique qui se distingue des autres au point de vue humain, c'est bien l'Europe qui a forgé l'Homo européen qui n'est pas défini par la race, ni par la langue, ni par les coutumes, mais par l'esprit européen imprégné des trois influences de son Histoire. De cet héritage est née une culture : la civilisation européenne, ou

*occidentale, qui intègre les valeurs des sociétés partageant le même idéal de progrès par les voies de la Connaissance.*

*Ces valeurs européennes auraient bien mérité de figurer sur le traité qui se voulait l'acte fondateur de l'Europe du troisième millénaire. Mais... savent-ils d'où ils viennent ces technocrates (il semble que leur technocratie soit devenue une secte dans laquelle on cultive des rapports d'experts qui, à l'usage, s'avèrent tous plus navrants les uns que les autres) qui ont rédigé un texte ambigu de quatre cent quarante-huit articles ? Un traité constitutionnel ne devrait exprimer que le droit et les règles de la démocratie, le reste n'est que de la gestion administrative. Je m'impose de lire et relire ce texte pour tenter de donner mon accord à la création d'une Europe nécessaire à la paix et à l'équilibre du monde, mais ne peux manquer de remarquer que :*

- Le texte du traité proposé n'est pas suffisamment lisible pour être soumis à un vote populaire. Qui va vraiment le lire ? ...*
- En principe, une Constitution s'adresse à un ensemble de citoyens adhérant à une même culture dans un ensemble géographique donné. Or ce traité est une convention économique offerte au monde entier. Ici encore, l'utopie d'universalisme des francs-maçons veut imposer sa marque !*
- Une Constitution doit être politiquement neutre, or ce texte est partisan.*
- Une Constitution est révisable. Ce texte est verrouillé par l'exigence d'une double unanimité.*
- Une Constitution protège de la tyrannie par la séparation et le contrôle des pouvoirs. Ce texte organise un Parlement sans pouvoir face à un Exécutif tout-puissant et largement irresponsable.*
- Une Constitution n'a pas à être octroyée par les Puissants, elle doit être établie par le peuple lui-même afin de se protéger de l'arbitraire des Puissants ; cela au travers une Assemblée constituante mandatée pour l'élaborer, et révoquée après. Or ce texte entérine des institutions européennes écrites depuis cinquante ans par les hommes au pouvoir, à la fois juges et parties.*

*Avec ses 448 articles, plus les protocoles, annexes et déclarations, dont 311 de politique économique et sociale, ce projet m'apparaît comme un monstre juridique ingérable ; la moindre modification nécessite une double unanimité des 25 États membres. Élaboré par une commission non élue, ce texte crée un Parlement sans pouvoir législatif et légalise une Banque centrale totalement indépendante, sans contrôle, dont la seule mission est le maintien de la stabilité des prix. C'est vraiment se moquer des principes démocratiques, et cette évidence fera que le peuple ne pourra manquer de renvoyer à leurs chères études les rédacteurs d'un texte non conforme à leurs aspirations.*

*Cerise sur le gâteau, cette analyse m'imposait de vivre au rythme de la société du dehors et, ainsi, d'être moins soumis à la pression de l'internement. Toutefois, cette... remise aux normes sociales, ne me faisait pas pour autant perdre de vue l'objectif que je m'étais fixé : faire payer à Guindar sa part de justice avec les intérêts de la mienne.*

*Le hasard fait décidément bien les choses et, à l'occasion des rencontres faites à la bibliothèque où j'avais entrepris de rechercher dans des revues une éventuelle trace de Guindar, j'eus l'occasion d'engager la conversation avec un Méridional. Son accent chantant faisait plaisir à entendre et je ne pouvais m'empêcher d'en sourire en l'approchant. Le croirez-vous ? Ce compagnon de chaîne était de Fréjus, le pays de Bontain, une malencontreuse opération immobilière l'avait rendu locataire de Fresnes. Mon attention s'éveilla vraiment lorsque, regardant par-dessus mon épaule la page où j'admirais une villa avec vue sur la mer, il évoqua un projet immobilier qu'il avait conçu en tant qu'architecte, sur la côte d'Azur. J'engageais la conversation et, innocemment, je posais quelques questions*

sur les modes de financement dans le monde des bâtisseurs. Je m'aperçus alors qu'il avait côtoyé Guindar. Ce dernier possédait une villa au Cap d'Antibes où mon compagnon architecte avait eu l'occasion de réaliser des travaux d'agrandissement. Sous prétexte de curiosité sur les aménagements que pouvait apporter un architecte dans une résidence, j'obtins, sans difficulté ni suspicion, l'adresse de Guindar sur son cap de paradis dans lequel j'entendais apporter une ambiance d'enfer dès que j'aurais retrouvé ma liberté.

Attendre...patienter en préparant ma sortie et ma justice, trouver les moyens de réussir à contrer l'homme qui m'avait déshonoré, trompé et fait condamner, tels furent désormais la motivation de mes activités en ce milieu clos où le mot « pardon » n'existe pas. La rage continuait à m'habiter lorsque l'image de Gaëlle harcelait mes pensées. L'infâme Guindar paierait mon rêve perdu du prix de sa vie. Mais même sa mort me paraissait une pénitence trop douce, elle ne serait pas une satisfaction suffisante pour éteindre la haine que j'éprouvais envers ce personnage. Je rêvais de lui griller la plante des pieds sur un feu de cheminée afin de lui extorquer des aveux écrits que j'aurais alors envoyés aux juges prétentieux qui m'avaient condamné sans rien comprendre à cette affaire d'escroquerie. Enfin, je verrai cela au bon moment.

Malgré la lenteur du routinier carcéral, le temps passe. Entre la mise au point de mon acte de justice et l'étude de mon évasion - car je ne veux pas laisser à Guindar le temps de vieillir paisiblement - je partage les préoccupations de mes concitoyens vivant à l'état libre.

Depuis un mois, les médias et leurs complices politiques, nous harcèlent par une campagne pour les prochaines élections législatives. Hélas ! On ne voit rien apparaître de nouveau dans les thèmes évoqués : tout ressemble au passé, tous se ressemblent ! « **Changement, réforme, rupture...** » clament les candidats quêtant nos suffrages. Mais quelle innovation proposent-ils ? Leur litanie de mots galvaudés recèle bien des ambiguïtés et, surtout, leur permet de ne pas s'engager sur un programme qu'ils seraient incapables d'honorer faute d'objectif. Aucun ne s'avère capable de définir une cause directrice qui soit une force de création donnant un sens à ses idées politiques. Ils parlent du changement comme nos ancêtres de la préhistoire imploraient le ciel pour faire venir la pluie quand la terre manquait d'eau. Le vrai changement serait de congédier ces professionnels de la politique qui, depuis des décennies, promettent de s'occuper du sort des hommes sans jamais trouver le temps de le faire. Et si nous les remplaçons par des ordinateurs ? ... il n'est pas certain que l'on se rende compte de cette mutation d'inhumanité, mais nous aurions au moins droit à la vérité, binaire je vous l'accorde !

Une idée (saugrenue, penserons nos 'premiers de la classe') me vient... puisque nous tirons au sort les membres d'un jury d'Assises, c'est-à-dire ceux qui représentent « le peuple » pour rendre la justice en son nom et exercer le premier des pouvoirs régaliens, pourquoi ne pas pratiquer la même loterie pour désigner ceux qui doivent conduire le destin du pays ? Ou tout au moins pour un « quota » de représentants afin d'assainir et de rééquilibrer une Assemblée nationale aujourd'hui composée de trois quarts de fonctionnaires issus des services publics et de l'Éducation nationale pour la moitié de ces derniers ? Nous mettrions ainsi fin à cette quasi-guerre civile qui divise la France en deux à chaque échéance électorale. Par ailleurs, les résultats de ces mandatés ne pourraient pas être plus mauvais que ceux résultant des urnes de notre pseudo démocratie. Car peut-on encore parler de démocratie dans un pays où les partis qui ont exercé le pouvoir se sont taillé des fiefs électoraux ? Dans l'alternative Gauche-Droite qui nous est aujourd'hui imposée par une démocratie de partis, nous ne parvenons pas à faire la différence entre l'étatisme mesuré du premier et le libéralisme également mesuré de l'autre. Serions-nous en marche vers le parti unique cher aux attardés du Communisme ? Victimes de « la pensée unique » de la

génération 68 qui s'est installée dans tous les rouages des pouvoirs, nous ne pourrions être étonnés de ce retour aux rêves de « démocratie populaire » de Robespierre et du totalitarisme marxiste !

En fait, l'enjeu des prochaines élections législatives dépasse les slogans politiques concurrents : il s'agit d'engager la nation dans l'Europe avec le passage à la monnaie unique et l'adoption d'une Constitution européenne. Mais quel homme politique aura le courage d'avouer à ses électeurs potentiels que "l'euro" sera une institution nouvelle privant les États de leurs décisions monétaires, budgétaires, commerciales et fiscales ? L'euro va donner au gouvernement de l'Europe et à sa banque centrale, le moyen d'exercer leur autorité sur les prérogatives nationales des États. Nous allons donc voter pour transférer nos responsabilités citoyennes à Bruxelles et, évidemment, aucun de nos bavards patentés ne va jeter le masque. Ce n'est donc ni le socialisme, ni le libéralisme et encore moins le fascisme qui menace notre République, c'est la confiscation de la démocratie et de nos choix nationaux par la caste des technocrates européens. Le débat Gauche-Droite, qui se contente aujourd'hui de justifier, l'un l'étatisme et l'autre le libéralisme, masque en fait la délégation de pouvoir que nous devons donner au prochain gouvernement pour « européaniser » la France en lui faisant perdre sa monnaie nationale. Car, bien plus que de formules incantatoires pour lutter contre le chômage, humaniser l'immigration ou rétablir la sécurité, c'est bien de cela dont il s'agit. Présentée comme une formalité de circonstance, cette élection législative met en jeu notre existence de citoyen français, cela doit être dit !

Je ne peux m'empêcher de faire un parallèle entre l'histoire du passé et celle que nous proposent des candidats incapables de définir leurs objectifs. « **Définissez votre mission et n'en démordez plus !** » nous disait, au temps de mes études dites supérieures, un vieux professeur de stratégie qui souhaitait nous convaincre que, pour gagner une guerre (et une élection en est une quoiqu'on dise), il faut savoir ce qu'il convient de faire afin de monopoliser toutes ses forces pour y parvenir. « **Un rien peut modifier le sort du monde, un simple clou peut changer un destin. Songez-y.** »

Pour nous démontrer sa théorie, il nous raconta cette anecdote méconnue de l'histoire de France où, voici deux siècles, se joua le sort de l'Europe. Elle vaut bien une leçon pour ceux qui prétendent à l'honneur de gouverner notre pays : **À Waterloo, le sort de l'Europe n'a tenu qu'à un clou ! La charge de cavalerie du maréchal Ney contre le centre des troupes de Wellington, avait surpris et débordé les batteries d'artillerie anglaises, donnant aux Français l'occasion d'enclouer leurs canons et de les faire taire pour la durée de la guerre. Mais aucun des cavaliers de cette brillante manœuvre n'avait songé à emporter des marteaux et des clous ! Si les Français avaient encloué les canons anglais, si le maréchal Ney s'était rappelé à quoi devait servir sa charge de cavalerie, si un seul cavalier parmi ces cinq mille centaures cuirassés, avait pensé à sa mission de destruction des forces anglaises, l'Europe aurait eu une histoire différente. Avec une artillerie anglaise réduite au silence, la charge de cavalerie française aurait enfoncé le centre de Wellington. Nous aurions eu alors, une fois les armées ennemies dispersées et la paix imposée, une Europe dominée par la France au lieu d'un vide dans lequel se sont précipités les Allemands avides d'unité guerrière. Parce que ce crétin de Ney a oublié sa mission à Waterloo, cela nous a valu trois guerres fratricides en moins d'un siècle.** »

Aujourd'hui, les prétendants à un siège de député ignorent leur mission parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils vont aller faire à l'Assemblée nationale comme européenne. Nous pouvons craindre un nouveau Waterloo ! Faute d'un clou, la construction européenne a deux siècles de retard. Bien sûr, un âne en tactique prétendra que le destin de l'Europe n'a pas dépendu d'un clou manquant puisque le sort de l'armée de Napoléon a basculé le soir du 18 juin 1815, avec l'arrivée des Prussiens de Blücher sur le champ de bataille. Vous pourrez lui répondre que si Ney avait emporté une poignée de clous, Wellington aurait été en pleine



*débandade à la fin de la journée. Et comme Napoléon avait mis Blücher en déroute trois jours plus tôt, il n'y avait pas de raison qu'il ne recommence pas. Pour un clou ! ...*

*Lorsqu'on prétend vouloir exercer un pouvoir législatif pour œuvrer à l'intérêt général de la nation ou d'une future fédération européenne, il faut avoir conscience de l'objectif à conquérir pour parvenir au niveau de sa prétention. Or la dispersion des promesses électorales et les escarmouches des partis en présence sur le terrain de bataille des idées, masquent leur grand silence sur la nature du changement annoncé. Aucun des prétendants à la députation n'a encore pensé à s'équiper d'un clou !*

*Il est vrai que nous vivons une époque profondément nihiliste, mais personne ne veut l'avouer tant la lâcheté généralisée fait que la vérité des mots fait peur. Or l'infantilisation des esprits, le charabia du langage, l'idolâtrie du jeunisme, l'éradication du passé, la repentance et la culpabilisation devant toute critique de l'Histoire, en un mot la vandalisation des fondements culturels de notre civilisation, entraînent la régression des valeurs fondatrices de l'identité européenne. En 1938, on ne voulait pas « mourir pour Dantzig » et s'opposer à Hitler. Aujourd'hui, aucun candidat à la représentation nationale ne veut mourir politiquement et médiatiquement pour dire la vérité et s'opposer à l'invasion de l'Europe par l'Islam, aux Imams intégristes, à la polygamie, au mariage homosexuel, à l'homoparentalité, au métissage culturel. La manipulation idéologique soixante-huitarde dénigrant les valeurs sociales de Travail, d'Autorité, de Famille, de Responsabilité, de Devoirs, etc., la veulerie de nos élites minées par le doute et l'hypocrite langage des médias uniquement préoccupés de leurs indices d'audience, imposent silence sur le danger des communautarismes qui menacent l'unité nationale. L'Histoire, notre Histoire, est la mémoire de la Nation, c'est à dire des peuples ((Alsacien, Auvergnat, Basque, Breton, Corse, etc.) ayant la volonté de vivre ensemble et formant une communauté de langue, de culture, de traditions, d'institutions politiques et, généralement, de religion. C'est cette mémoire qui doit être valorisée et partagée comme étant la racine d'une identité française, européenne, laïque et républicaine. La finalité assignée à l'Histoire n'est pas seulement la connaissance du passé, c'est avant tout l'éducation civique à laquelle il revient de faire aimer et comprendre la France. C'est là le « clou » qui manque à ceux qui prétendent vouloir nous représenter et assumer l'héritage de notre citoyenneté. Le souvenir et le glorieux héritage historique du passé de notre pays rendent les « Penseurs » d'aujourd'hui bien petits dans une France qu'ils laissent en panne de destin !*

*Dieu ? ... c'est une idée qui fait rêver les hommes et qui donne, à certains d'entre eux, l'envie de devenir des dieux.*

## **Réflexions**

*Il se produit un phénomène bizarre en prison, c'est qu'un détenu qui a été ostracisé de sa société passe son temps à se préoccuper du sort du monde ! Alors qu'il est dans l'ombre d'une vie sociale qui se déroule sans lui, son niveau de réflexion tend à s'élever hors des murs qui l'emprisonnent ; l'essence de la pensée humaine le préoccupe et il se pose la question de savoir pourquoi les hommes se sont créés des dieux ? ... N'ayant évidemment rien à penser, le service carcéral de la Justice se chargeant de sa personne, le prisonnier est libre de son temps et en dispose pour occuper son esprit à tout autre chose qu'à son propre sort. Comme une mouche dans une bouteille, sa pensée se heurte à toutes les cloisons qui la séparent de la vie des hommes libres.*

*Entre les cours d'informatique et de droit, la lecture et l'entraînement physique au gymnase, les parties d'échecs, je trouvais le temps d'engager de longues discussions philosophiques avec Vernot, ce chirurgien qui partageait mon sort. Soucieux de vous faire partager notre intimité carcérale, je ne résiste pas au plaisir de vous conter l'amusement d'esprit auquel nous cédions en papillonnant loin de la condition de notre enveloppe humaine emprisonnée.*

*Le sujet du « divin » est sans doute celui qui défrayait le plus nos conversations. Il est vrai que c'est une interrogation face à l'enfer quotidien de l'internement, à moins que ce ne soit tout simplement l'influence d'un aumônier sachant écouter sans juger. Le fait est que la spiritualité tient une grande place dans l'univers barbelé. Mais ne l'aurait-elle pas également dans la société des hommes libres où de nouvelles interrogations surgissent à tout moment et où il ne s'agit plus que de réussir sa carrière, d'affirmer son statut social, de gagner de l'argent. Ceux qui ont atteint l'âge mûr et enterré leurs parents, ont assisté à l'effondrement des valeurs qui, jusqu'alors, géraient l'ordre du monde. Leurs racines de pensée ont disparu et la fragilité de leur destinée de mortel les interpelle. Ils se demandent : **Et après ? Qu'y a-t-il ?** Néanmoins, ils ne se tournent pas pour autant vers les Églises traditionnelles. Ils avaient rejeté la foi de leurs parents parce qu'elle ne correspondait plus aux exigences de leur temps. Mais tout ce que le « New Age » leur a apporté, c'est d'échanger les chapelets et les missels contre de nouvelles amulettes. Ils ne vénèrent plus les saints, mais des entités indéfinies qu'ils habillent au gré de leurs fantasmes. Ils ne prient plus, ils sont traversés par des « ondes » ou vont consulter des boules de cristal. Ils sont nés croyants, aussi cherchent-ils à retrouver le chemin qui les ramènera à leur âme originelle. C'est sans doute ce qui conduit Vernot à penser que le destin des hommes est orchestré par son dieu.*

*Me référant à l'Histoire, et pour le plaisir de débattre, je relançais notre discussion sur le sujet à la première occasion.*

**- Mon cher, en m'appuyant sur les textes anciens, j'ai tenté d'analyser ton argumentation sur le destin prédestiné de la condition humaine.**

- Et... à qui fais-tu référence ?

- À dire vrai, ce n'est pas tant une référence, mais plutôt une déduction. « L'épopée de Gilgamesh », écrite en cunéiforme sumérien au troisième millénaire avant notre ère, raconte le premier « voyage » dans la spiritualité de l'humanité primitive. Je n'y trouve pas trace de destin imposé. Le « Livre des morts », écrit en hiéroglyphes au XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, nous révèle une spiritualité égyptienne qui n'engage pas les dieux dans la gestion de la condition humaine. Enfin, les « Manuscrits de la Mer morte » nous disent la spiritualité biblique. Ils ne responsabilisent pas Yaveh dans l'Homme. J'en déduis que le « Ménès » des Égyptiens, le « Minos » des Crétois, le « Menw » des Celtes comme le « Manu » des Incas, sont des noms, par ailleurs synonymes, symbolisant des systèmes humains puissants, capables de diriger les hommes pour construire les premières cités.

- Et alors ?

- Je m'interroge sur les raisons qui ont conduit les premiers penseurs à s'adresser à des dieux pour trouver leur équilibre mental entre le monde qu'ils affrontaient et leur imaginaire alors sans références scientifiques. Je suis persuadé qu'ils ont inventé des dieux pour influencer la pensée et enseigner l'humanité aux hommes encore trop soumis à leurs seuls instincts.

- Hum ! La version biblique de transmission de la connaissance à l'Homme me paraît meilleure que la tienne ; elle nous accorde au moins l'espérance en un monde meilleur.

- Tiens donc ?

- Avant il n'y avait rien, nous dit-elle. Tout n'était que ténèbres. Puis d'une étincelle jaillit la lumière préparant l'univers à recevoir la matière. Alors le lendemain, le soleil et les astres s'allumèrent comme des lampions cosmiques accrochés au firmament. Le troisième jour de cette création en cours, car il a bien fallu un Créateur à l'origine de tout, apparut une planète bleue avec des montagnes aux sommets enneigés, des clapotis océaniques, des terres et des mers. Le monde se construisait. Enfin le sixième jour, deux bipèdes doués de sens et de raison, émergèrent du chaos. Taillés à l'image du Créateur, ils se crurent chargés de peupler le monde et devinrent nos premiers ancêtres.

Repos dominical compris, la création fut bouclée en une semaine. La suite de l'histoire se déroule dans une complète oisiveté divine, l'univers semblant immuable avec, bien sûr, quelques épisodes particuliers comme des tremblements de terre, des éruptions volcaniques, des chutes de météorites, des glaciations, et même un méga déluge dont on parle encore dans les chaumières. Alors évidemment, nos ancêtres se sont demandés ce qu'ils étaient venus faire dans cette galère inachevée. Toutefois, admiratifs de la prouesse réalisée en six jours, ils ont accordé des circonstances atténuantes au Maître d'œuvre. Avec plus ou moins de succès, ils ont alors tenté de remédier aux imperfections de la nature qu'ils allaient affronter.

- Je ne vois toujours pas se pointer l'espérance annoncée !

- Laisse-moi conclure. Comme nos anciens, nous continuons à nous demander à quel ordre caché peut obéir ce désordre qui a permis que naissent et disparaissent des espèces, que s'ouvrent et se referment des océans, que des étoiles s'embrasent, s'effacent ou filent dans l'espace ? etc. Mais comme eux, nous ne trouvons pas de réponse, c'est pourquoi nous confions à Dieu le soin de nous en fournir une. En attendant qu'il se décide à le faire, nous explorons le ciel, les planètes, et nous projetons de faire des voyages dans notre système solaire. Peut-être y trouverons-nous ce Dieu que nous interpellons ? C'est cela l'espérance.

- Ouais ! Pour moi, l'origine de la vie est bien plus simple à comprendre que ton histoire de création de l'Homme par un dieu. Elle remonte à l'origine des temps, il y a quelque quinze milliards d'années. Le formidable déploiement d'énergie consécutif au « Big bang », ce hasard originel, a produit un potage de particules en vertu du principe de convertibilité de l'énergie en matière :  $E = mc^2$ , comme chacun sait. Cette émergence de la création eut lieu

*en un temps extrêmement bref, la suite fut plus laborieuse. Les particules originelles ont commencé à s'associer, à se combiner entre elles de manière à former des architectures cosmiques, puis des micro-organismes contenant en puissance tous les êtres, faunes et flores qui allaient peupler la terre. Après des milliards d'années d'application des forces de l'univers, ces montages moléculaires de plus en plus compliqués et variés, ont composé la Vie et enfin, l'Homme.*

*C'est là l'histoire de l'autocréation du monde où l'Homme est l'arrière, arrière, arrière rejeton d'un ver de vase, premier maillon de la vie issue d'une longue coalition de particules ingénieuses et persévérantes. Et s'il était conscient de son origine, l'esprit humain pourrait cesser de se raconter des histoires de doctrines biblique, coranique, védique ou autres, qui ne sont que des servitudes mentales n'apportant rien de concret à l'histoire de la création.*

*- Ta théorie fait de l'Homme le simple résultat d'un précipité chimique de la nature, cela n'est guère valorisant et n'explique ni sa raison d'être sur la terre, ni le sens qu'il doit donner à sa vie. Tu dois au moins reconnaître que si les hommes des commencements inventaient des dieux, c'était pour échapper à la fragilité de leur condition dans une nature qui ne les aidait guère !*

*- Sans doute, mais la nature impose l'évolution des espèces. Les formes vivantes ne sont pas fixes, elles varient et se transforment par un mécanisme de sélection qui fait que les espèces les mieux adaptées à leur milieu physique, géographique et climatique, triomphent aux dépens des autres. Ainsi l'histoire de l'hominidé issu d'un lointain mammifère, a commencé il y a seulement cinq millions d'années. L'homo sapiens, l'homme sage de notre évolution, n'a que cent mille ans. Tu n'as pas été sans remarquer qu'il continue de porter les traces de ses lointaines origines ?*

*- Comment cela ?*

*- Durant ses neuf mois de gestation, l'être humain regrimpe à son arbre généalogique et l'embryon refait, dans la matrice maternelle, le trajet évolutif qui exigea des millions d'années pour aboutir à l'hominisation. Au cours de son développement fœtal, il montre à tour de rôle, des traits de poisson, de batracien, de reptile. Il semble que la nature procède à la manière d'un technicien qui commence par fabriquer un modèle élémentaire pour, ensuite, le perfectionner en transformant des formes ancestrales en formes appartenant à l'espèce sélectionnée. Le secret de cette embryogenèse reste entier, mais tout se passe comme si la nature avait voulu, calculé et prémédité la Vie telle qu'elle est et telle qu'elle fut. Tu as aussi remarqué que lorsque la mère, au bout de 273 jours de gestation, expulse le fœtus de son utérus, le nouveau-né humain doit apprendre à vivre par lui-même. Comme un poisson qui sort de l'eau, il étouffe. Son milieu sanguin se charge alors de gaz carbonique, sollicitant l'ordre de respirer, dépliant les alvéoles de ses poumons, y faisant rentrer l'air, les cordes vocales vibrent, l'enfant jette son premier cri... le petit d'homme vient de naître sans intervention divine !*

*- Ton 'naturalisme' me stupéfie.*

*- Je préférerais te convaincre de la réalité de cet ordre naturel qui a réussi, une seule fois à notre connaissance, le 'miracle' de réunir en une de ses créatures, les « qualités » de l'homme. Cette opération ne s'est jamais renouvelée, aussi ce miracle de la vie humaine mérite notre respect. Il serait sage de veiller à ne pas prendre le risque d'une extinction de l'espèce en compromettant l'équilibre entre la « Vie » et le « milieu » dans lequel elle existe. Et maintenant, il me faut te poser la question : pourquoi Dieu aurait attendu tout ce temps pour « faire l'homme à son image » ?*

*- Je crains que ton interprétation des textes bibliques ne soit pas la bonne. Dieu n'a pas créé l'homme à son image, il a créé l'homme afin que ce dernier se fasse à son image. C'est à nous de rejoindre Dieu, et non l'inverse.*

- *Si j'en crois l'Histoire, depuis l'origine des religions les hommes aiment les instructions de leurs livres saints, mais le plus souvent ils ne font rien de ce qui est écrit ; sans doute pensent-ils que Dieu n'habite pas la terre et que, s'il s'est fait homme, c'est pour que les hommes puissent rêver de devenir dieu ?*

- *Oui, cela a déjà été dit. Dans son épître à lord Byron, Lamartine écrivait :*

*« Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,*

*L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux »,*

*Mon pauvre Paul, je crains fort que ton âme rejoigne directement l'enfer quand tu quitteras ce monde...*

- *Rassure-toi, elle a déjà fait le voyage puisqu'elle est ici, en compagnie de la tienne d'ailleurs.*

- *Tu n'es qu'un mécréant !*

- *Tant pis, j'assume.*

*L'après-midi s'acheva sur cette conclusion d'humour, chacun regagna sa cellule avec ses convictions chevillées à sa croyance tout en respectant celles de l'autre ; Il n'y a que ceux qui doutent de leur « vérité », qui éprouvent le besoin de l'imposer aux autres. Pour ma part, si certains ont besoin d'espérer dans l'idée d'un Dieu gouvernant le monde, cela ne me gêne pas pour penser que la science se suffit à elle-même.*

*Nos conversations souvent animées, attirèrent parfois des curieux souhaitant donner leur avis et participer à nos débats. Or à plusieurs, le risque de désaccord devient hasardeux et celui d'affrontements incontrôlables, tant la tension est latente chez certains détenus. D'un commun accord, Vernot et moi évitions de laisser se former un groupe autour de nous. Le moindre heurt conflictuel dégénère vite en pugilat et se trouve toujours sanctionné par des jours de mitard. Mais notre isolement n'était pas non plus à l'abri des critiques, et un maghrébin susceptible nous accusa d'être racistes en raison de notre refus de nous mêler au melting-pot carcéral. Ce fut alors le sujet de notre débat.*

**Racisme...** *vaste programme venu du fond des âges. Les « ismes » nous assaillent depuis que des chamans, inspirés ou drogués, s'en servent en voulant nous imposer leurs convictions ; Rappelons-nous :*

- *nos Anciens, Ibères et Ligures, se vautraient dans le paganisme ; fort heureusement, les Gaulois leur ont apporté le druidisme.*

- *plus malins, les Romains ont domestiqué le christianisme et s'en sont servi pour imposer leur impérialisme.*

- *de sa hache, Clovis a affirmé son franquisme ; puis Louis XIV son autoritarisme qu'un révisionnisme révolutionnaire viendra bousculer pour être lui-même éradiqué par un bonapartisme.*

- *vont suivre alors, avec plus ou moins d'intérêt sociologique : républicanisme, chauvinisme, radicalisme, socialisme, jusqu'à ce que le communisme de Staline, le nazisme de Hitler, le collaborationnisme de Pétain, l'islamisme de Khomeiny, le terrorisme des « Fous » de Dieu, nous démontre l'horreur des « ismes ».*

*Et pourtant nous avons recommencé : le gaullisme a fleuri dans le verbe, mais s'est fané sur les pavés d'un mois de mai. Après Dieu le père, nous avons eu ses disciples : pompidolisme, giscardisme, mitterrandisme, chiraquisme, tous accompagnés de tiers-mondisme, de mondialisme, de libéralisme, de chiantisme ! Alors si vous voulez encore ajouter le racisme à cette panoplie de "connerismes", libre à vous, mais moi je ne joue plus. Votre poil à gratter médiatique, la fleur bleue de nos consciences manipulées par une mode cérébrale, les états d'âme de plumitifs en mal de bons sentiments, je vous dirai comme disait l'autre : **Je n'en ai rien à cirer !***

*Qu'il y ait ou non, une différence de gènes entre les hommes d'origines géographiques différentes, je ne vois pas le rapport. Je vivais en bonne intelligence avec mon chien qui, apparemment, n'était pas perturbé par ses gènes pour partager mon fauteuil. Comme lui, je peux vivre en bonne intelligence avec les hommes, quels que soient leurs gènes. Quand, pour réaliser un tableau, je fais choix de la couleur d'une peinture, mon intuition et mon goût me viennent de l'éclairage du sujet que je veux mettre en valeur. C'est donc un blanc, un jaune, un noir ou un rouge qui domine ma toile, et seule l'inspiration artistique donne un sens à mes teintes. Les couleurs de ma palette me servent à restituer mes sensations : le rouge excite, le jaune apaise, le noir attriste, le blanc fait rêver. Les couleurs deviennent autant de forces vitales qui aident à m'intégrer dans l'univers des impressions. Malgré cela, il se trouve toujours un malin, ou un malade (je n'ai jamais su faire la différence), qui y dénonce un excès de blanc ou un défaut de noir. Vous comprendrez que je m'en tamponne royalement et que je continue à faire comme il me plaît. Alors le racisme... faites comme je fais de mon tableau : encadrez-le et oubliez-le. Cela vous évitera d'être manipulé par ceux qui, par le biais d'un excès d'irénisme, substituent l'autoritarisme (tiens ! encore un « isme » qui m'a échappé...) de leur dogme, au naturel d'un humanisme vécu sans fanfare. Si leur jeu d'« ismes » était bon, il ne serait pas impuissant face à la réalité d'une humanité qui aspire à l'universalisme (sic) tout en souhaitant, en silence, que chacun reste chez soi !*

*En fait, derrière la poussière des mots, il faut bien constater qu'il n'y a plus de pensée solide. Nous ne savons plus qualifier les événements et nous sommes exposés à toutes les tentations : la dernière mode, l'émotion d'une image, la passion d'un « coup de gueule ». Nous ne distinguons plus le vrai du faux, le juste de l'injuste, le bien du mal. La lucarne du "Vingt heures" pense pour nous qui devenons des êtres égarés dans les illusions d'une société sans repères et sans lumière. Si nous souhaitons retrouver notre équilibre d'hommes libres et responsables, il nous revient de pourfendre les jobardises, les démissions d'identité et la crétinerie des attardés de la génération 68 abusant de la liberté pour tricher avec nos libertés (Rappelons-nous les "glorieux" slogans de la grande kermesse de Mai 68 : « Jouir sans entraves », « Il est interdit d'interdire », « Le respect se perd, n'allez pas le chercher », « Prenez vos désirs pour la réalité », etc. Peut-on s'étonner que cet "Esprit" d'un temps d'innocence ait engendré laxisme, démission, paresse, délinquance, hypocrisie, morosité, etc. en dévalorisant les liens sociaux ?) et ne pas laisser notre nation éclater comme une baudruche multiculturelle. Quand il n'y a plus de repères, plus d'autorité, plus de respect, plus de vérité, plus de maîtres à penser, cela parce que désormais l'artifice règne au détriment du réel, quand il n'y a plus d'identité nationale unitaire, alors s'installent, dans une société minée par le doute, des identités de substitution, celles des communautarismes, des tribus, des minorités visibles ou invisibles. Quand le désordre menace, la liberté n'est plus assurée. Il faut aux hommes de notre pays, retrouver le courage de lutter contre des modes de pensées (hier hitlérienne et communiste, aujourd'hui islamiste) antinomiques avec l'identité culturelle de notre communauté nationale, s'ils souhaitent vivre libres.*

*Selon leur personnalité, au bout d'un certain temps d'emprisonnement les prisonniers se mettent à philosopher. Leur propre sort passe au second plan. Sachant qu'ils ne sont pas maîtres de la date de leur élargissement, ils ne s'en préoccupent plus, laissent le temps faire son œuvre et se projettent dans un autre monde pour oublier le leur. Ils se proposent alors un but de perfection vers lequel ils font converger leurs pensées et leurs imaginaires.*

*Même s'ils savent que vingt-cinq siècles de philosophie rationnelle n'ont pas servi à autre chose qu'à tenter de comprendre le monde, les dieux, l'Homme, la nature et le reste, les prisonniers s'imaginent disposer d'un nouvel espace de pensée pour finalement se rendre compte que l'esprit humain revient toujours à l'origine des questions : D'où venons-nous ?*

*Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Et quelles que soient les « Intelligences » qui leur ont déjà proposé des réponses, ils reconnaissent que la philosophie ne rend pas les choses plus limpides, son dossier n'est pas forcément plus clair que celui de la science qui prétend avoir une réponse à tout. Ah ! si, une différence quand même : la science a permis de se rendre compte que la terre était ronde, que le soleil était un astre parmi d'autres et que le ciel n'était pas la résidence des dieux. Il n'en demeure pas moins qu'il n'est pas pour autant certain que le monde ait un sens. De toute manière, nous sommes jetés dedans, il nous revient de nous débrouiller avec lui pour lui en trouver un !*

*Oh ! Il n'y a pas lieu d'en faire une histoire, et il faut bien reconnaître que la philosophie est un musée de curiosités doctrinales, l'une chassant l'autre, la pensée est toujours en quête d'un Graal. De ce fait, le but que se donne la réflexion de celui qui n'a qu'un mur pour horizon, c'est de rechercher une vérité qui lui apporte la consolation et la sérénité par l'explication naturelle des choses de la vie, fut-elle à l'état végétatif de l'existence carcérale. Finalement, la seule question qui revêt une importance pour l'interné est : Comment continuer à survivre entre ces murs pour être capable de revivre à l'état libre quand viendra la fin de peine ? C'est sans doute pourquoi le prisonnier ne s'occupe plus du présent, il préfère projeter son imaginaire dans le monde invisible de la liberté des autres. C'est son défi à la vie. L'homme est dans ce qu'il croit, pense-t-il, la honte n'est pas d'être tombé dans un cul de basse-fosse, elle serait de rester là où je suis tombé !*

*Vernot, qui était d'origine bretonne et qui revendiquait ses racines celtiques, avait une autre conception de la philosophie. Il est affligeant de constater, me disait-il, que depuis Aristote, la philosophie a été mise au service de la seule « Raison ». De ce fait, elle n'a servi que les intérêts des systèmes de pouvoir, comme si l'ordre social était devenu l'unique morale d'esprit ! Or la philosophie telle que la pratiquaient les Celtes, est une libre recherche de la connaissance, une prospection permanente de l'avenir. Elle ne saurait donc s'arrêter à un état fixé à l'avance, ni n'accepter aucun dogme, fut-il extrait d'une vérité qu'elle aurait découverte. Le « dieu » du philosophe, c'est une curiosité avide de connaître la science de la nature pour éclairer les esprits, et non pour gouverner.*

*Il me semblait qu'il oubliait un peu son dieu du ciel et je ne manquais pas de l'en chahuter. Ne confondons pas la religion avec la philosophie, me dit-il, et il se lança dans l'analyse de la philosophie celte : **De la Galicie polonaise à la Galice espagnole, de la Galatie anatolienne à la Gaule de nos aïeux, les Celtes ont peuplé l'Europe. Ils ont généré une culture humaniste et une philosophie individualiste, coulant ainsi le ciment unitaire de l'identité européenne d'un continent fractionné entre les mondes latin et anglo-saxon. Leur philosophie enseignait que la société était faite pour l'homme, et non pas l'homme pour la société. L'individualisme des Celtes était une formidable curiosité de l'avenir, une continue volonté d'en chercher les limites, et le refus d'admettre le néant de la mort.***

*Le drame des Celtes, vois-tu, c'est d'avoir, voici trente siècles, délibérément choisi l'Homme dans un monde qui s'appêtait à choisir l'État. Alors la louve romaine a dévoré le coq gaulois à Alésia et, sous les coups des dieux romains et du matérialisme chrétien, la civilisation celtique a perdu la haute vision philosophique qui l'avait fait naître. La guerre des Gaules fut, en fait, le choc de deux conceptions de la vie, de deux doctrines possibles pour l'Europe, c'est toute l'évolution de l'humanité qui était en jeu. Dès lors, la philosophie celtique s'est diluée dans des croyances et superstitions qui vont l'enfermer dans des systèmes de pouvoirs collectivistes, substituant la puissance sociale de l'État à l'autonomie de l'individu. La richesse économique a pris le pas sur la liberté d'esprit et la servilité intéressée a remplacé le dévouement à autrui. L'homme fut ainsi conduit à se choisir un maître capable de le protéger d'autres maîtres.*

*La civilisation celtique a été mise en hibernation par la domination romaine, puis par l'intolérance du christianisme triomphant. Romains et Chrétiens ont répandu d'absurdes calomnies sur les mœurs gauloises, les premiers pour justifier les massacres de César, les seconds pour expulser et exterminer le paganisme et le druidisme. Toutefois, inscrite dans le subconscient occidental, cette culture celtique a poursuivi son évolution souterraine (malgré quatre siècles de latinité puis de domination franque, la toponymie des noms de nos villages est restée gauloise...) en attendant l'heure de sa résurrection. La philosophie celtique est peut-être sortie de l'Histoire mais elle n'est pas sortie de nos vies !*

*- Mais... les Celtes avaient une multitude de dieux ?*

*- Les dieux celtes n'étaient pas des idoles à vénérer, mais des idées-symboles à respecter. Ils exprimaient la lumière de l'intuition, la liberté d'esprit, les bienfaits de la science, l'unité culturelle, etc. Lug était le symbole des lumières, physiques et morales ; ce phare de la pensée fera trop d'ombre à la chrétienté conquérante, aussi, dans la mythologie chrétienne, Lug deviendra Lucifer, l'ange rebelle qui se dresse contre l'omnipotence de Jéhovah devenu Dieu le père des Chrétiens. Cernunnos était le symbole de la trinité celtique : le corps, l'esprit, l'âme, qui représentent la sagesse de la puissance solaire fécondant la terre pour y entretenir la vie. Esus symbolisait l'énergie créatrice et se présentait comme le porte-parole de toutes les vérités, il était « celui qui ne connaît pas la loi », un symbole de philosophie ! Je pourrais aussi te citer Teutatès, le père de la nation celte, Belenos, Taramis, Ogmios, Belisama ; chaque « mythe » celtique a le nom de son idéal. Le ciel celte était plus vaste que le ciel olympien des Grecs et des Romains ; c'est sans doute ce qui explique l'originalité de la « religion » des Celtes donnant la primauté aux lumières, physiques et morales, valorisant l'effet plutôt que la cause, la clarté de l'esprit plutôt que le mystère des idoles artificielles.*

*La société française est gauloise ; pour essentiels qu'ils soient, les apports romains et barbares ne sont que des appoints. La nature celtique persiste dans la mentalité française mais, depuis plus de vingt siècles, une « civilisation de l'artifice » et une « religion de système » trahissent la nature celtique du peuple de l'ancienne Gaule, imposant le collectivisme social à l'individualisme intuitif, donnant la priorité au technocrate sur le philosophe, bref c'est le Système contre l'Esprit. Peut-on s'étonner de l'agitation permanente de notre société ? Les Celtes respectaient la hiérarchie des valeurs, mais ils étaient allergiques à la hiérarchie des autorités, d'où leurs difficultés pour désigner un chef et s'unir face aux dangers. L'individualisme était la pierre de touche de leur civilisation. Toujours vaincus (par les Romains, les Goths, les Francs, les Saxons, etc.), les Gaulois ont toujours réussi à « digérer » leurs vainqueurs et à conserver, voire même à imposer, leur personnalité celtique. Toutefois, s'ils sont encore aujourd'hui demeurés eux-mêmes, ils ont perdu la connaissance de leur origine. La Gaule existe toujours, mais elle est masquée par des cultures, des lois, et des croyances qui lui sont étrangères et perturbent sa nature profonde ; c'est ce qui donne aujourd'hui à la France sa démarche déroutante et instable.*

*- Il me semble que cette dualité « Individu-Système d'ordre » se retrouve dans celle de notre République où les « Girondins » fédéralistes, parce qu'individualistes, se heurtent aux « Jacobins » centralistes, partisans de l'autorité d'État. Et en étudiant l'empreinte celte sur notre passé, on pourrait sans doute mieux comprendre les difficultés de notre peuple à digérer une structure politique antinomique avec sa mentalité. Il est difficile de ne pas croire aux réalités ethniques quand on veut expliquer les difficultés sociales d'aujourd'hui.*

*- Effectivement, cette dualité, ainsi que tu la qualifies, résulte du combat que patiemment, méthodiquement, intuitivement, les Celtes ont mené pour bousculer la structure étatique de la société française. Le Tiers État qui a initié la révolution de 1789, c'était les Celtes contre les Francs de la noblesse et les Romains du clergé. Ne t'étonne donc pas de les retrouver sous l'appellation de « Girondins ». Mais ce peuple, qui avait le génie de la liberté et le*



*culte de l'individu, n'est toujours pas parvenu à se débarrasser du centralisme étatique et de sa dépendance sociale, tant est lourd l'héritage de l'autocratie et de l'État unitaire. Les Girondins gaulois n'ont encore jamais pu s'imposer face aux Jacobins romains et francs ! Malgré trois révolutions et trois guerres en deux cents ans, la société française, girondine et gauloise en esprit, n'est pas parvenue à renverser le poids des siècles de centralisme étatique. Ne vivant pas en harmonie avec ses aspirations, contrariée par la pesanteur de ses systèmes qui briment sa culture originelle, divisée entre un libéralisme qui correspond à sa philosophie individualiste et un socialisme qui joue de son dévouement à autrui, la société française a aujourd'hui une démarche chaotique qui nuit au développement de ses potentialités de création. Ses structures voudraient discipliner l'homme aux lois de la société, mais sa philosophie est que la société doit être faite pour l'homme. Il y a incompatibilité entre le droit "Romain" et le droit "Celtique" !*

*- Notre civilisation du troisième millénaire cultive le mythe du progrès, aussi je n'y vois pas de place pour la philosophie celte. Les dieux d'aujourd'hui se nomment la Science, la Technique, l'État, le Socialisme, le Libéralisme, le Capitalisme qui, tous, sont des conceptions d'idéaux pour un avenir sans rêve. Alors, où sont les Celtes ?*

*- L'homme informatisé de cette civilisation du progrès est-il encore un être civilisé ? Quelle est sa quête d'idéal ? Je n'en vois point qui construise une civilisation de l'homme tel qu'il est et non tel qu'une société voudrait le faire ! Il y a donc forcément, dans ce désert de pensée, une place à accorder aux Celtes si nous voulons continuer à vivre comme des hommes libres et responsables.*

*- Comme toi je le souhaite, mais encore faudrait-il que nous sortions de là pour s'en préoccuper.*

*Ces discussions passionnées développaient en moi le goût du raisonnement cher à Michel Eyquen, seigneur de Montaigne, dont je faisais mes délices. « Puisque je n'atteindrai jamais une vérité stable et définitive, pourquoi ne pas me contenter d'exercer ma réflexion sur les diverses pensées qui me viennent tout en sachant que je ne pourrai jamais considérer une de ces pensées comme établie ? » a écrit l'illustre moraliste des Essais. Je me passionne pour ce jeu d'idées, sans toutefois oublier qu'il me faut trouver le moyen de sortir de ces murs avant l'échéance imposée par une mafia de justiciers, je la trouve trop longue pour ce que j'ai à accomplir.*

*La liberté ? ... c'est ce qui donne la force d'inventer et d'agir.*

## **Libération**

*Qui n'a pas un jour rêvé de changer sa vie ? De faire peau neuve pour échapper à un présent insupportable ou ennuyeux ? De recommencer sa vie à zéro quand le destin n'offre plus d'espérance ? Ce rêve est le mien auquel s'ajoute la volonté de quitter l'ombre qui m'emprisonne. La charrue du temps qui passe pose ses sillons sur mon visage et commence à y laisser la trace de ses rides ! Je ne peux attendre plus longtemps la récolte qu'en attend la Justice.*

*Je commençais à étudier le moyen de m'évader. Il ne faut pas songer à passer par les murs, ils sont trop hauts et, même si je réussissais à grimper dessus, en redescendre présenterait le risque de se casser un membre, ce qui évidemment mettrait fin au projet de cavale. Non, le seul moyen de sortir de la cage me paraît être une visite à l'hôpital où je pourrais peut-être fausser compagnie à l'escorte qui m'accompagnerait. Avant cela, encore faut-il convaincre le médecin généraliste de la prison que mon état justifie un examen qu'il n'a pas les moyens de pratiquer. Ce ne sont pas là des barrières insurmontables et je confiais mon désir d'évasion à Vernot. N'ayant plus qu'un an à faire pour achever sa pénitence, il ne souhaitait pas lui-même tenter le coup, mais il voulait bien m'épauler pour réussir le mien. Par contre, je ne lui parlais pas de mon intention de tuer Guindar. Jamais d'ailleurs je n'en parlerai à quiconque, ceci afin de ne compromettre personne dans cette 'vendetta' et, surtout, ne pas prendre le risque d'être dénoncé avant d'avoir réglé mes comptes.*

*Nous commençâmes par évoquer tous les prétextes de maladies et de douleurs qui pourraient permettre de déjouer la science du toubib de la prison, le seul qui pouvait délivrer un bon de consultation à l'extérieur.*

*- Le mieux, me conseilla Vernot, serait que tu simules un accident cardiaque. Commence par t'inscrire à quelques visites médicales en te plaignant de douleurs de poitrine qui te perturbent depuis déjà quelque temps. Tu joueras le grand jeu du cardiaque quand l'infirmerie commencera à te prendre au sérieux en te fournissant des médicaments. Il sera alors plus simple de simuler une crise, la cause sera connue et redoutée. Modifie également ton alimentation en te gavant de sucre et de chocolat, cela aura un impact sur tes analyses de sang. Afin que ce changement échappe à l'attention des Matons, c'est moi qui en passera commande à la cantine. Tu compenseras mon déséquilibre budgétaire en prenant du tabac pour moi. Tout cela va prendre quelques mois pour aboutir à un résultat ; en attendant commence à réfléchir à la manière dont tu vas organiser ta cavale, une « Belle » réussie, c'est une fuite bien préparée : Où vas-tu aller ? Comment et avec quel argent ? Quels seront tes moyens d'existence jusqu'à la fin de tes jours ? Qui peut t'aider ? Comment te procurer des papiers ? etc. Je te donnerai quelques adresses où tu pourras momentanément trouver un dépannage, mais sache qu'une fois dehors, il te faudra t'assumer complètement en vivres, vêtements et logement. De plus, tu devras vivre planqué, car tu auras toutes les polices aux fesses, tes anciens gîtes seront particulièrement surveillés*

*aussitôt ton signalement diffusé dans les médias. Auras-tu la capacité d'affronter cette condition d'homme traqué ?*

*- Je suis prêt à tout affronter plutôt que de continuer à subir cette mort lente. Rassure-toi, j'ai les moyens de disparaître dans la société, mais j'accepte volontiers ton coup de main momentané. Cela pourra m'aider dans les étapes de ma transformation. Toutefois, je préférerai ne pas t'en dévoiler le plan afin de ne pas t'impliquer dans cette évasion si, par malchance, j'étais repris.*

*- Okey ! Je préfère aussi, le secret et la discrétion sont ici les meilleurs atouts d'une réussite. Je te donnerai l'adresse où tu pourras me contacter dès que je serai dehors, j'aurai plaisir à connaître ton histoire.*

*- Bien sûr, mais j'ignore encore si je serai toujours dans l'hexagone.*

*Le lendemain je commençais à ne plus me raser afin de laisser pousser ma barbe et je m'inscrivais à la visite médicale. Le plan de ma « Belle » commençait à s'esquisser.*

*Malgré la préparation clandestine de mon évasion, je ne changeais rien à mes activités habituelles. Les conversations passionnées que j'avais avec Vernot, avec parfois la participation d'autres détenus et même quelquefois d'un surveillant intéressé par le sujet, se poursuivaient dans la salle de lecture conjointe à la bibliothèque. L'état du monde, la condition européenne, la situation de la France, les problèmes sociaux, l'impéritie politique face à une dette nationale de plus de mille milliards d'euros, etc. enfin tous les problèmes dont débattaient les médias nous étaient autant de thèmes de réflexion. Il nous apparaissait que la mode médiatique était aux mouchoirs ! J'entends par là qu'à tout moment il fallait sortir son carré de tissus pour pleurer sur le sort de clandestins devenus des « Sans papiers », de paumés transformés en S.D.F., de "jeunes" (bravo l'amalgame !) devenus délinquants par la faute de la société, de taulards considérés comme victimes d'un système inhumain, de l'Islam intégriste devenu intouchable par la trouille qu'il génère, etc. Les parties de larmes collectives devenaient un sport national, nous n'en finissions plus de compatir, de nous excuser, de nous culpabiliser, de nous agenouiller et de nous repentir ! Nous ne cessons pas de verser dans une démagogie absurde qui gangrène notre société.*

*L'état de la France continuellement divisée par les oppositions jacobine et girondine, entrant quasiment en situation de guerre civile à chaque élection présidentielle, nous paraissait préoccupant. Encombrés de leurs idéologies, les Partis politiques ne parvenaient pas à proposer de projet qui puisse unir les différentes sensibilités de la Nation pour les projeter dans un avenir commun. Nous assistions à un véritable cirque politico-médiatique qui paralysait toute innovation et toute réforme, faute de réelle volonté de la part de nos dirigeants et d'une saine information en mesure d'analyser intelligemment les situations sociale et économique du pays. Il est vrai que dans une société où l'intérêt individuel prime sur l'intérêt collectif, où les citoyens veulent toujours plus de l'État sans rien céder de leurs privilèges, il n'est pas aisé de responsabiliser sans toucher à la liberté !*

*Ce jour-là, le sujet de notre débat était « la République ». Comme c'est aussi « ton » sujet ami lecteur, je t'offre nos réflexions au risque de te défriser.*

*- L'Histoire des hommes et de la politique, je t'en ai déjà entretenu avec les Celtes, est celle d'une tension permanente entre l'individualisme des hommes et l'ordre social des pouvoirs. Ces deux forces contradictoires, le pluralisme des individus et l'unicité de l'État, sont en perpétuel conflit, commença Vernot. Cet antagonisme se retrouve dans les fondations de notre Révolution de 1789 qui accoucha à la fois des Droits de l'homme à sa diversité, et d'une République jacobine et centralisatrice, enfermant ainsi les particularismes individuels et provinciaux dans le carcan unitaire d'un système d'État.*

- Tiens ! C'est vrai, je n'avais jamais prêté attention à cette antinomie. Il y a là comme un débat philosophique à engager pour dire qui doit avoir la priorité entre le particularisme territorial de l'individu et le concept d'universalité proclamé par les Républicains.

- Ces deux pôles contraires se manifestent par la mutation en cours de notre société. La mondialisation et la révolution technologique des communications enflèvent aujourd'hui le culte de l'individu et mettent à mal les structures centralisatrices comme la Nation et l'État. Cette implosion républicaine bouscule l'idée d'égalité communautaire et encourage l'individualité. Elle signe la crise de notre système politique et traduit une volonté générale de plus grande autonomie. Il paraît nécessaire et même urgent, de régénérer nos institutions politiques et le système républicain pour organiser la réconciliation de l'individu et du citoyen.

- Pourquoi du système « républicain » ? ... la République serait-elle inscrite dans nos gènes ? A ma connaissance, le peuple français n'a jamais été consulté sur le choix de ce régime imposé par les Francs-maçons qui ont, depuis cinq républiques, confisqué nos votes pour imposer leur concept d'universalité.

- Que veux-tu dire ?

- Ce que tu entends. Peux-tu me dire quand le peuple a eu le choix de son système politique ? ... ne cherche pas, il ne l'a jamais eu ! Cette décision a toujours été prise par une poignée d'agitateurs manipulés par la franc-maçonnerie ou par une mafia parisienne de parlementaires qui n'avaient pas été mandatés pour cela. Paris a toujours décidé de tout, tant il est vrai qu'il n'y a de bons Républicains que dans la capitale, il leur paraît donc inutile de consulter les Provinciaux pour décider d'un régime pour la France ! C'est d'ailleurs ce qui explique le divorce historique latent entre un pouvoir parisien « jacobin » et les régions « girondines ». Entre « l'État c'est moi ! » de Louis XIV et le centralisme de l'État républicain, il n'y a aucune différence et on peut légitimement se demander au nom de quels intérêts s'est fait le 'changement' ? La Révolution de 1789 n'a pas donné naissance à la République, cette dernière fut le fait de la Convention de si triste mémoire. Je te rappelle qu'aucun des révolutionnaires de 89, ni aucun des cahiers de doléances ne réclamaient la République, tous demandaient simplement une modernisation sociale de la monarchie. Bien sûr, nous savons tous que c'est la fuite du roi à Varennes, en juin 1791, qui a provoqué la mort de la royauté et fait basculer l'histoire révolutionnaire. L'idée de République n'est apparue qu'en octobre 1791, lorsque les membres des clubs et des loges maçonniques infiltrés dans l'Assemblée législative, sont arrivés au pouvoir. Le concept maçonnique de cosmopolitisme a fait naître l'universalisme auquel s'est référée la construction de la première république. C'est ce cosmopolitisme de la République universelle qui va marquer le caractère de nos lois et leur donner ce 'flou' qui permet à n'importe quel apprenti juriste de leur faire dire une chose et son contraire, faisant ainsi régner le doute et la contestation. L'anarchie du verbe entraînant forcément le désordre social, on ne peut aujourd'hui s'étonner de la crise que vit la cinquième république qui continue à légiférer en se référant au modèle de son passé républicain. Elle persiste à idolâtrer les terroristes qui sont à l'origine des massacres du 10 août et de septembre 1792, ainsi que du régime de terreur et du génocide vendéen qui ont suivi. Plutôt que de faire des lois sur l'Histoire des autres, il serait plus sage de faire un travail de mémoire sur la nôtre ! Pourquoi ne pas proposer aujourd'hui au choix du peuple, un régime qui convienne à ses aspirations de plus grande autonomie, d'un pouvoir exercé au plus près de chez lui, d'une préférence culturelle provinciale, d'un régionalisme identitaire plutôt qu'un universalisme irénique sans horizon...

- Mais... tu piétines l'héritage de la Révolution de nos Anciens.

- Ah ! ta « Révolution », parlons-en. Aurais-tu la naïveté de la croire faite et issue du peuple ?

- Évidemment ! Et on ne peut pas mépriser le Serment du Jeu de paume, l'abolition des privilèges, les droits de l'homme et du citoyen, la Constitution, etc. qui sont les piliers de la société d'aujourd'hui.

- Et tu oublies bien sûr la « prise » de la Bastille par des bandes de rôdeurs et de criminels que les troubles de la « Grande peur » avaient fait se déverser sur Paris. Ce fait fut si peu un « événement national » qu'aucun des chefs révolutionnaires ni assista, mais que Grégoire, ce curé renégat, fit le lendemain admettre à l'Assemblée comme étant un acte héroïque du peuple ! Cet acte de brigandage créa ainsi le mythe historique et politique qui est devenu notre fête nationale. On baigne dans l'absurde et, chaque année, on célèbre le coup de main d'un ramassis de brigands en quête d'armes qui n'a même pas été capable de prendre la forteresse d'assaut. C'est beau le mensonge de la culture jacobine !

- N'exagère pas, veux-tu.

- Il n'y a rien là d'exagéré hélas ! Je te renvoie aux témoignages d'époque des Marat, Barras, Pasquier qui ramènent ce non-événement à sa juste mesure, mais nos historiens républicains se gardent bien de s'y référer pour ne pas gâter l'image d'une Révolution qui sert d'assise à la République. Or la République n'a pas été créée par le peuple, il faut le dire et cesser de prendre les théories sanglantes de Danton et Robespierre comme des paroles d'Évangile.

- Tu ne peux nier que la Révolution de 89 est née d'une espérance de changement, et que les idées nouvelles bousculaient le conservatisme de la monarchie en réclamant plus de justice sociale ?

- Je te l'accorde. Mais entre les « idées » de changement et le fait républicain, ce fut la lumière accouchant de l'ombre avec les horreurs pratiquées par un terrorisme d'État s'appuyant sur la force des armes pour imposer le culte jacobin et l'idée d'une République universelle. C'est en s'y référant que ces « révolutionnaires » ont pillé l'Europe, dégoûtant à jamais ses peuples de s'unir dans une fédération de républiques rangées sous le drapeau tricolore.

- L'ambition politique de ces Anciens était démesurée.

- Tu veux dire leur « avidité » de richesses était démesurée.

- Ne mélange pas tout. Connais-tu un seul homme politique qui, une fois au pouvoir, ne commence pas par se servir pour s'enrichir et s'assurer ainsi de conserver le pouvoir ?

- Oui, de Gaule. Mais si ce général était un honnête homme, c'était aussi un Machiavel politique.

- Bon, passons. Mais toi... que proposes-tu pour changer tout cela ?

- Un régime qui calme les ambitions personnelles de tous les « Savonarole » de la politique et qui permet, à celui qui est à la tête du pays, d'être « hors » norme pour se consacrer calmement aux seuls intérêts de la nation. Il faut marier la démocratie avec la continuité du pouvoir de l'État, de façon à pratiquer une politique du long terme et non plus une action fugace ne visant qu'à ménager les futures élections. La tête de l'État doit être libérée des échéances électorales et dégagée des affrontements politiques. Celui qui a en charge l'exercice des fonctions régaliennes de l'État, doit être un « Sage » uniquement préoccupé du bien-être de son peuple et non des états d'âme de ceux qui le divisent. Pour cela je ne vois qu'une monarchie constitutionnelle et parlementaire !

- Hum ! C'est une nouvelle révolution que tu veux déclencher, prends garde à ta tête... Le problème est que ton régime est contraire aux principes qui sont les nôtres depuis deux cents ans. La République se veut un idéal à partager en le proposant au monde entier, alors qu'une monarchie, même si elle pratique la démocratie, s'enferme dans le nationalisme.

- J'entends bien, et c'est ce qui me fait penser que le cosmopolitisme républicain est en désaccord avec la Nation, c'est-à-dire avec le peuple de France qui réclame sa juste part d'attentions. Il préfère regarder ses racines plutôt que grimper aux arbres de la liberté

*républicaine pour n'apercevoir qu'un horizon sans limites et sans repères. La République est une philosophie qui veut ignorer le particularisme des gens du pays pour lui préférer l'universel. Hypnotisés par leur ambition mondialiste, les « Républicains » méprisent, ou ignorent ce qui revient au même, les hommes de nos terroirs pour donner la préférence à « l'autre », celui qui veut entrer dans leur système chimérique. De ce fait, la fracture sociale, la scission entre la France d'en haut, celle de Paris, de la politique et de la finance, et celle des pays d'en bas, les communautarismes de tous crins incapables de se rallier à cet universalisme sans âme et sans repère, la dette abyssale que nous laissons aux générations futures, des banlieues en ébullition, prêtes à la guerre civile et autres cassures, sont l'illustration du désastre national de la République universelle. J'aimerais que le Molière des « Femmes savantes » revienne pour déclamer son bon conseil (acte II ; scène 7) :*

*« ...Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,  
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,  
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous. »*

*Cette république messianique, vouée à exporter partout ses valeurs de civilisation avec la prétention de les croire universelles, qui se détache de son pays pour soi-disant aimer le monde entier, est totalement utopique. Son ambition planétaire survole les réalités et lui fait oublier le sort de son peuple. Platon nous avait déjà fait le coup, sa « République » était tellement idéaliste qu'elle n'a jamais été adoptée par un peuple !*

*- Du calme mon vieux, ne remonte pas à l'antiquité pour démolir l'idéal républicain qui est une morale, celle de préférer le meilleur pour tous plutôt que ce qui est bon à un seul.*

*- Son problème vois-tu, c'est d'abord ce « Tous ». La République est persuadée que ses valeurs sont les bonnes, donc les seules qu'il lui faut faire admettre. De ce fait, la liberté de penser et de dire de ceux qui ne sont pas convaincus de sa « vérité » officielle, est interdite par toutes sortes de pressions, de limitations, d'interdictions, de diabolisations, ce qui, en esprit, est un déni de démocratie. Cette volonté républicaine de créer un homme universel s'apparente à l'ambition du collectivisme marxiste qui prétendait créer un homme nouveau par le lavage de cerveau pour le priver de sa mémoire. Elle contamine les pratiques et les mentalités de notre société. La république universelle, il faudra bien l'admettre un jour après plus de deux siècles d'échecs sociaux, est un régime impossible à vivre en paix en raison du besoin qu'éprouve chaque être humain à se sentir l'homme de sa terre, de son clocher, du lieu où sont enterrés ses aïeux. C'est là un sentiment identitaire plus fort et plus grand que l'universalisme des rêveurs d'un monde impossible. Être citoyen du monde invite à renier son passé, ses racines, son identité, pour épouser ceux des autres qui, globalement, n'existent pas. Dissoudre une goutte de pastis dans la mer n'a jamais donné le goût du pastis à l'eau salée ! Il en est de même pour les « vertus » républicaines qui se noient dans leur utopie d'universalité.*

*- Notre République rêve d'être le soleil du monde et d'envoyer ses rayons aux confins de la planète pour éclairer l'esprit des hommes, mais ses idéaux de tolérance, de liberté, d'égalité, de fraternité, de droits de l'homme, etc. ne sont pas des rêves, ils sont les programmes politiques de tout républicain...*

*- Arrête ! veux-tu. Le communisme prétendait déjà la même chose pour faire oublier ses goulags et ses génocides. Cette République embourgeoisée, capable du pire en prônant le meilleur, cette République qui n'existe que par le verbe en se gargarisant des « droits de l'homme » et de « l'exception française », cette République à bout de souffle, épuisée par les excès de ses démagogues, de ses mots sans signification concrète et saturée de ses pauvretés matérielles, intellectuelles, morales et civiques, nous a volé nos rêves de paix familiale et sociale, d'amour de nos terroirs, de valeur du travail, de liberté d'esprit, en créant l'illusion avec ses symboles de liberté, d'égalité et de fraternité pour tous les hommes de la terre. Si cette devise républicaine énonce des principes auxquels nous adhérons tous,*

*il faut bien constater qu'il existe un gouffre entre ces idées incessamment répétées dans les discours politiques (« résoudre la fracture sociale », « créer la mixité sociale », « assurer l'égalité des chances », etc.) et la réalité sociale. Notre société française n'a jamais été aussi fracturée, divisée et inégale qu'aujourd'hui. Les hallucinants déséquilibres de richesse et de pouvoir entre le centre de Paris et le reste de la France, entre les métropoles et le monde rural, font qu'on ne peut s'étonner du discrédit qui pèse sur les discours politiques. On se demande pourquoi ces hommes de foi républicaine utilisent les mots de « Liberté, Égalité, Fraternité » alors que leur régime ne les applique pas?... Et d'ailleurs ces vertus d'humanisme ne sont pas leur propriété, je connais près d'une dizaine de monarchies européennes qui les appliquent dans leur vie politique courante, sans pour autant se livrer à la foire d'empoigne et de quasi-guerre civile qui se déroule périodiquement chez nous à chaque grande échéance électorale, cassant véritablement le pays en deux et stérilisant des énergies qui seraient plus utiles si elles étaient consacrées à sa vie sociale. Cette République des mots ne voit pas et ne ressent pas le péril de la République des maux vécus par ses six millions de pauvres, ses quatre millions de chômeurs, ses deux millions de mal-logés et ses cent mille sans domicile fixe. C'est affligeant, et les gens du peuple sont las des refrains républicains qui ne servent qu'à entretenir les privilèges d'une minorité qui contrôle le système et en bénéficie. L'insignifiance des projets d'avenir de cette République qui a dévasté ses espérances initiales, compromet désormais son existence en tant que régime politique.*

*- Les débats d'idées sont la garantie que les règles de la démocratie s'appliquent dans ce régime, toutefois je reconnais à ta décharge que, dans notre république, le « Res publica » des Anciens, est devenue une sorte de gestion médiatisée qui nuit à l'esprit. Le débat public se fait désormais au travers des « Guignols de l'info ». L'Homme politique est devenu un bouffon qui s'immerge dans une quelconque émission de variétés, la « Politique » est ainsi ramenée au niveau d'un ennuyeux divertissement dont les citoyens sont exclus. Comment s'étonner ensuite que les citoyens refusent de jouer avec des guignols en s'abstenant de voter ?*

*- Ce n'est pas une nouveauté. Depuis près de trente ans, les hommes politiques trop ordinaires qui ont succédé à De Gaulle pour exercer le pouvoir, et les médias qui s'en font l'écho, refusent d'avouer la vérité sociale et pratiquent la langue de bois : on ferme les yeux sur une émigration massive d'origine africaine et musulmane incapable de s'intégrer à notre culture, ce qui compromet la paix sociale, les voyous sont appelés des « jeunes » pour cacher leurs origines ethniques et l'échec de l'intégration, leur délinquance est qualifiée « d'incivilité » pour en atténuer l'impact, les cités sinistrées, véritables ghettos où le droit ne s'applique plus, deviennent des « quartiers » sensibles, etc. Tous les responsables d'impérities politiques et sociales, ont peur des mots et versent, à tout propos, dans une démagogie liberticide qui gangrène notre société. Ils cachent la réalité pour ne pas alimenter ce qu'ils appellent le « racisme » qui n'est que le rejet, par les nationaux, d'un melting-pot ingérable et d'un multiculturalisme que de pseudo élites, jouant avec l'avenir et l'identité du peuple, veulent imposer au nom de leur universalisme. Ces démagogues qui quémandent nos votes ne pensent qu'à ne pas déplaire à l'opinion conditionnée par les médias et les lobbys, et non à l'intérêt national. Est-ce cela ton « meilleur » républicain pour tous ?*

*- Hum ! la République ne constitue pas une communauté particulière, elle est d'abord une idée qui s'offre à tous les hommes de bonne volonté, c'est pourquoi elle se veut accueillante et exemplaire. De ce fait, les étrangers qui viennent chez nous y ont les mêmes droits civils, et non civiques, que les nationaux...*

*- Beau résultat ! Une République pleurnicharde, dont les citoyens de bonne volonté se regroupent en associations caritatives et se comportent en mendiants pour quémander*

*aides, assistances, fonds pour porter secours aux malheureux du monde entier. La mendicité de compassion est, elle aussi, devenue un sport national de haut niveau ! Et dans cet universalisme de mouchoirs, on ne sait même plus ce qu'est être Français, même l'élite de notre jeunesse part à l'étranger parce qu'elle n'a plus envie d'être française ! L'ambition républicaine est si démesurée qu'elle oublie d'éclairer et d'intéresser ses propres citoyens. Elle a ruiné la mémoire de nos deux mille ans d'Histoire pour ne retenir que son idéologie d'universalité, préférant se projeter ailleurs plutôt que de se consacrer au peuple français. Tout son système est aujourd'hui cul par-dessus tête : le parlementarisme s'est transformé en bureaucratie qui asphyxie la société par un trop-plein de lois et de taxes (nous avons deux fois trop de parlementaires et de fonctionnaires) ; la démocratie s'est muée en démagogie compatissante qui fait que la tolérance doctrinale s'est transformée en laxisme généralisé (« La liberté sans contraintes » de mai 68) ; notre police, qui détient le record européen en matière d'effectifs de sa force publique, est désormais incapable d'assurer la tranquillité et de faire observer la loi dans les zones dites "sensibles" (surtout, ne « Touche pas à mon pote ! ») ; notre système social est pillé par des tricheurs (il suffit, pour un clandestin, d'inscrire son enfant à l'école pour bénéficier de l'aide sociale) se partageant en tribu l'emploi d'une unique carte vitale ; l'État est devenu un tyran fiscal qui prélève 45 % de la richesse nationale tout en faisant des dettes (qui affectent les générations futures), etc. Cette République, qui se prétend le phare des droits de l'homme, laisse s'installer l'apartheid dans ses banlieues, son système d'assistance de plus en plus sophistiqué ne réussit pas à faire reculer la pauvreté, son éducation nationale, qui bénéficie de budgets toujours en expansion, s'avère incapable d'apprendre à lire, écrire et compter à plus de 10% de ses élèves, ses intellectuels (mais où sont-ils ?...) sont en retard d'idées et ses hommes politiques devenus aveugles, sont coupés de la France profonde. À force de regarder hors frontières pour y semer ses idées qu'elle prétend universelles, notre République ne voit plus, ni n'entend ce qui pousse dans son pays. Non, je ne parviens pas à me pâmer devant ton "idéal" républicain. Nos plaies sociales devraient pourtant être évidentes pour des hommes de bon sens, s'il en reste dans le monde politique ! Il y a là comme la dictature d'un système inerte, en complet déphasage avec le particularisme des Français et l'amour qu'ils vouent à leur pays. Je crois que l'erreur d'orientation a commencé à Valmy où les patriotes en armes ont chassé les Prussiens de notre sol en criant « Vive la Nation » alors qu'à Paris, les Conventionnels ont entendu « Vive la République » qui, entre nous, n'existait pas encore ! Nous baignons dans une erreur d'idéologie totalitaire. Depuis deux siècles, elle nous fait croire que la République est porteuse du flambeau de la liberté alors qu'elle ne sait faire que des lois contraignantes. C'est un régime podagre que même les auteurs de ses lois ne respectent plus. Depuis vingt-cinq ans, plus de mille lois ont été votées, mais plus de deux cents attendent toujours d'être appliquées. Cela veut dire que 20 % des textes adoptés par le Parlement ne servent à rien ! Quand la règle est à ce point bafouée par ceux qui la conçoivent, la confiance du citoyen dans les pouvoirs législatif et exécutif s'étiole. Devenu un spectacle médiatique, l'art de légiférer n'inspire aucun respect d'autant qu'en contradiction avec la Constitution ( en son article 34 ), le législateur se prétend maintenant historien et sort de sa mission. Curieux régime où les Assemblées s'occupent de réécrire le passé et de fixer dans la loi l'interprétation d'événements anciens ! Il est temps de libérer notre pays du carcan des mensonges de ceux qui se sont emparés du pouvoir de la parole en se jouant de la démocratie.*

*- Tu es déchaîné, mais il est vrai que nos systèmes politiques, éducatifs et sociaux, ont été confisqués par une castre liberticide, soixante-huitarde et gauchisante, qui a installé la confusion des pouvoirs exécutif, législatif, judiciaire, éducatif et médiatique afin de fabriquer de l'étatisme et de l'assistanat, des conditions plus conformes à sa volonté de*



*mise sous séquestre de notre liberté de penser, d'écrire et de dire. Cette escroquerie culturelle a permis à ses représentants d'imposer leur idéologie, d'usurper la République et de gouverner en jouissant sans effort des privilèges du pouvoir. Ainsi s'est installée une morale politique qui estime qu'il vaut mieux prendre une place d'élu ou de gouvernant, plutôt que de la laisser prendre par quelqu'un de moins malin et moins argenté, parce que plus sincère. Ces « penseurs » sont enclins à embrouiller les problèmes élémentaires par l'exercice d'un verbalisme échevelé alors que le raisonnement politique paraît simple au citoyen moyen : ou on admet que les moyens de l'État sont consacrés à assister tous les miséreux de la planète en les hébergeant et en leur donnant du travail au lieu et place de nos nationaux, ou on privilégie la créativité et le travail dans notre pays en investissant dans des projets de société, tout en y encourageant l'enrichissement.*

*- Là je te rejoins. J'ai trop aimé la République, pour pouvoir pardonner aux chantres de sa décrépitude de m'avoir leurré et manipulé à ce point. Aujourd'hui, le choix d'une priorité politique est à faire entre lutter contre le Mal, c'est à dire l'universalisme, l'irresponsabilité, l'incompétence, l'injustice, la paresse, la corruption, etc. ou investir dans le Bien : le travail, l'élitisme, la recherche, la culture, la santé, l'identité, etc. Je ne vois pas d'autre décision à prendre pour engager la politique dans la voie de la réalité sociale. Assistanat d'État et Responsabilité individuelle sont des orientations antinomiques, je ne sais si nos dirigeants sauront choisir en résistant aux pressions de leurs électors, mais ils devront assumer leur détermination sans continuer à se cacher derrière les lois du marché ou d'une générosité idéologique. C'est pourquoi je préférerais une monarchie parlementaire à cette république universelle dont les pouvoirs sont instables et variables. Avec une monarchie, la « Res publica », c'est-à-dire la saine gestion de la chose publique, serait assurée sans rupture. L'absence de tout principe électif dans sa désignation permettrait au "monarque" de gérer le long terme, en particulier la décentralisation des pouvoirs au niveau régional, sans être menacée d'élimination à la première élection. Or, dans un régime républicain et démocratique, la décentralisation girondine ne peut qu'être mortelle à l'exercice du pouvoir par des "élites" parisiennes et jacobines. Un pouvoir monarchique, disposant de temps pour faire de la vraie politique et distant de l'agitation sociale et gestionnaire, me paraît le mieux répondre aujourd'hui aux aspirations de nos concitoyens inquiets de la détérioration progressive de leur identité de français. « La Nation avant le monde » réclament-ils.*

*- As-tu au moins un candidat à proposer pour exercer le pouvoir monarchique ?*

*- L'aîné des Capétiens, cette famille qui a donné quarante rois à la France, s'appelle aujourd'hui Louis de Bourbon, duc d'Anjou. Il est l'arrière-petit-fils d'Alphonse XIII d'Espagne descendant de Philippe V, lui-même petit-fils de Louis XIV. Il est donc le prétendant légitime au trône de France, le Louis XX d'une potentielle monarchie.*

*- Mais est-il seulement préparé à cette fonction ?*

*- Je te dirai, qu'à l'inverse d'un régime républicain qui n'est pas inscrit dans les gènes de la Nation, les gènes du pouvoir monarchique existent dans le sang des Bourbons et ne demandent qu'à s'exprimer !*

*- Mais... n'y a-t-il pas d'autres prétendants au trône de France ? J'ai entendu parler d'un comte de Paris descendant de Louis-Philippe d'Orléans qui fut aussi roi des Français.*

*- Oui, le descendant du roi bourgeois coopté par les Fracs-maçons parisiens en 1830. Cette branche orléaniste, issue du régicide Louis d'Orléans dit Philippe Égalité qui vota la peine de mort pour son cousin Louis XVI en 1793, année où il fut lui-même guillotiné, n'est pas légitime dans le sens de la transmission du pouvoir monarchique. Ce qui ne l'empêche pas pour autant de le revendiquer.*

*- « Salut et Fraternité » Paul, je crains qu'aujourd'hui ton idée de monarchie soit aussi utopique que « La République » de Platon !...*

**- Hélas ! c'est la même que celle d'aujourd'hui et j'en ai assez de voir les boutiquiers républicains distribuer des aumônes au lieu de se consacrer à des projets pour la France. L'alternance du pouvoir républicain ne se prête pas à la préparation du futur alors que le règne d'un monarque offrirait l'avenir à son peuple. C'est pourquoi je crois à la monarchie comme un chrétien croit au paradis, ce royaume enchanté où nous espérons pouvoir nous consoler du présent !**

Sans être satisfaits de notre débat sur le « meilleur » régime politique pour la France, nous avons mis fin à notre affrontement tout en continuant à réfléchir à ce vaste sujet. L'œuvre républicaine de la bourgeoisie, et de la franc-maçonnerie qui fit main basse sur la révolution de 1789, fut considérable. L'oligarchie de son système électoral fondé sur la richesse, avait alors installé, dans le corps des administrations républicaines, une nébuleuse d'hommes de loi, de bourgeois oisifs, de francs-maçons, de membres de professions libérales, de négociants et commerçants, etc. hermétiquement fermée à une participation populaire. Cette mafia d'universalistes a détruit tout ce qui existait avant elle, par principe, sans se préoccuper de savoir si les dispositions précédentes étaient ou non, socialement utiles. Elle a supprimé la sentimentalité et les illusions dans tous les domaines : religieux, moral, social, familial. Rien ne subsiste que « le dur argent comptant ». Elle a tout centralisé, subordonnant la campagne à la ville et la province à Paris, créant l'industrie et le rendement, développant le prolétariat, achetant "la force de travail", inventant la loi de l'offre et de la demande devenue la loi du marché. La société bourgeoise a ainsi précipité une évolution qu'elle ne souhaitait sans doute pas. Elle cherche aujourd'hui à la stopper, mais ne peut plus dominer l'infamale puissance du capital boursier qu'elle a fait naître. Là dessus est venu s'installer un socialisme qui a tenté de faire croire que l'on pouvait remplacer l'effort individuel et la responsabilité par une réglementation administrative paralysante et tyrannique, cela au nom d'une solidarité qui semble fondée sur l'irresponsabilité et le mépris le plus absolu de la personne humaine. Imprégnés de cette idéologie étatique, les intellectuels redondants d'aujourd'hui s'avèrent incapables d'apporter un fil directeur, une lumière, un guide, une espérance à la société du moment. Ils se contentent d'en constater les dérives et la décomposition sociale et mentale en restant sans réaction face aux nuisances qui paralysent un pays castré et des citoyens eunuques, drogués par une culture de consommateurs et informés par une communication de manipulateurs. La frénésie de jouissance, de confort, d'assistance à laquelle se livrent les zombis vivant dans une forteresse hérissée de retraites, d'assurances, de comptes en banque, de droits de grève, de code du travail, de protections sociales et autres chimères pantouflardes qui leur cachent tout horizon, a tari la virilité du peuple et désagrégé ses qualités morales ; il ne sait plus être Français ! Pauvre peuple, le corps de ses citoyens vit encore, mais leur esprit endoctriné par une consternante idéologie libertaire prônant la liberté sans responsabilité, des droits sans les devoirs, un enseignement sans discipline, la tolérance sans interdits, l'intégration sans respect, un art sans culture, etc. a été anesthésié par un demi-siècle d'action psychologique.

Notre société nationale apparaît aujourd'hui comme éclatée, hétérogène, diversifiée, déstructurée. La puissance de l'État décline en raison de son engagement européen et du manque d'autorité de ses gouvernants, les classes sociales sont brouillées, des éléments tribaux s'excluent des lois et se marginalisent, la famille et l'école se désinstitutionnalisent, la politique devient un duel verbal sans projets unitaires, la culture se présente comme un mélange foisonnant et non plus comme un art de vivre. Notre société française n'est plus un ensemble cohérent articulé autour de l'Etat, elle véhicule désormais le risque de démantèlement de son homogénéité. Parallèlement, on assiste à une crise des philosophies et de l'Histoire, alors que les scientifiques et les maîtres à penser sont toujours aussi effrayants de paroxysme dans leurs affirmations et leurs certitudes. Ils semblent persuadés que l'homme,

*dans sa grandeur toute matérielle, maîtrisera la planète, la vie et même le soleil ! Leur irresponsable euphorie atteint à la fascination pour l'informatique, Internet, le virtuel, censés permettre de résoudre tous les problèmes de la terre. Or il arrive encore, et même de plus en plus souvent que, mus par une force imprévisible et incontrôlable, les éléments de la nature se chargent de donner tort aux affirmations imprudentes et prétentieuses de nos experts en manipulations d'opinions !*

*Toutes les civilisations anciennes ont disparu avant d'avoir atteint la perfection qu'elles poursuivaient, cela parce que des hommes prétentieux se prenaient déjà pour des dieux... le paysan sait que la vertu du bon pain est dans l'odeur avant d'être dans la saveur, mais... reste-t-il encore des paysans parmi nous pour traduire les messages de la nature ?*

*S'évader, ou chercher à le faire, est une idée fixe pour tout prisonnier. Malgré lui, son regard est toujours tourné en direction de la porte qui l'enferme, guettant son accidentelle ouverture pour la franchir d'un bond. Cette idée est aussi naturelle que celle de l'oiseau qui, enfermé dans une cage, n'attend que l'occasion pour s'envoler dehors. Cette idée est même bénéfique à l'équilibre mental de l'interné en l'amenant à imaginer la vie qui se déroule de l'autre côté du mur ; toutefois, entre l'idée et sa réalisation, se dresse un monde d'obstacles, d'imprévus et de dangers. Mais peu importe, la liberté vaut que l'on prenne tous les risques. Il arrive parfois qu'un prisonnier se trouve au bon endroit au moment où se produit l'incident lui permettant de prendre la clé des champs. Mais si sa fuite n'a pas été préparée ou s'il ne dispose pas d'une planque anonyme, il retombe inmanquablement dans les filets de la police. Une évasion se prépare, à l'extérieur comme à l'intérieur de la prison.*

*Je me fixais deux à trois mois pour obtenir du toubib de la Maison, un examen cardiaque à l'hôpital, seul endroit où je pourrais bénéficier d'un relâchement de la surveillance carcérale. En interrogeant benoîtement, lors des promenades, des détenus qui avaient été hospitalisés, j'avais recueilli des informations sur les conditions à affronter. Tout paraissait dépendre de l'autorité médicale parvenant ou non, à faire désentraver le menotté pour procéder à son examen. Ce serait donc le jeu du hasard.*

*Lors de ma première consultation à l'infirmerie de la prison, le médecin m'avait demandé de lui décrire les douleurs thoraciques dont je me plaignais. Je feignais de prendre ces "malaises" à la légère afin de ne pas paraître imposer un diagnostic, tout en exagérant quand même sur des pincements ressentis dans la région du cœur. Après avoir pris mon pouls, dont j'avais accru les battements en me livrant dans la salle d'attente barreaudée, à une intense séance de flexions sur les avant-bras, des "pompes" en langage vulgaire, il me prescrivit un anxiolytique, pensant sans doute que ce placebo suffirait à faire cesser le dérangement que je provoquais dans l'habituelle et routinière tranquillité de son service.*

*Il me fallait progressivement distiller dans l'esprit de ceux qui me surveillaient et qui me côtoyaient, l'idée que je ressentais des malaises, ceci afin que, par échos, cette information soit colportée jusqu'aux oreilles du médecin. Vernot participait à cette... "intoxication" de nouvelle, s'entretenant quelquefois avec l'un des surveillants de la bibliothèque ou du gymnase, lui glissant sa préoccupation de voir mon état de santé se dégrader.*

*Après trois visites médicales en un mois pour faire renouveler l'anxiolytique, le médecin décida d'une analyse de mon sang. Un infirmier préleva quelques fioles de ma sève de vie qui fut envoyée à un laboratoire extérieur. À la visite suivante, une semaine plus tard, je fus fixé : mon taux de sucre était supérieur aux normes et mon sang était trop épais. Je fus mis à l'aspirine et au régime sans sel et sans sucre. Le poisson commençait à mordre à l'hameçon de mon plan et, tout en assumant le routinier quotidien de la détention, je continuais à jouer la comédie de l'homme malade qui ménage ses efforts pour ne pas fatiguer son cœur. Je simulais parfois un malaise dans les couloirs surveillés par des caméras, afin*

*que cela soit enregistré et porté à la connaissance de ceux qui, en prison, détiennent le pouvoir de prendre et de faire prendre les décisions.*

*Après dix semaines de ce jeu et une demi-douzaine de visites médicales, le médecin m'annonça qu'il m'envoyait le lendemain consulter à l'hôpital. Le délai de préparation était court mais, d'un naturel méfiant envers les imprévus que réserve à ses pensionnaires l'administration pénitentiaire, j'avais pris à l'avance quelques dispositions. Par le biais d'une lettre adressée clandestinement à mon oncle Léon, glissée subrepticement par un camarade détenu à une épouse, lors d'une visite de parloir, je l'avais informé que je lui rendrais prochainement une visite en coup de vent. Je lui demandais de me préparer, dans la plus grande discrétion, des vêtements, de l'argent et un viatique pour un voyage dont j'ignorais encore la durée et le lieu. Connaissant l'attachement que l'oncle avait pour moi tout en sachant ma condition, je ne doutais pas qu'il ferait le nécessaire et même plus. J'envisageais de lui rendre une visite éclair avant que l'alerte de mon évasion soit diffusée dans tous les commissariats de police et les brigades de gendarmerie. Toutefois, depuis trois mois ma barbe avait poussé, modifiant mon apparence en me vieillissant notablement, rendant ainsi mon identification plus difficile. Ensuite, je pensais disparaître dans la nature en vivant de mon pécule précautionneusement mis à l'abri des prédateurs d'une justice qui a toutes les attributions de la vengeance humaine.*

*Sachant que je serais fouillé avant mon transfert à l'hôpital, je me préparais à quitter la pension carcérale les mains vides et sans esprit de retour. J'avais discrètement remis à Vernot, en lui faisant mes adieux, quelques livres achetés à la cantine. J'emportais simplement quelques timbres cachés dans un pli de ma veste, afin de disposer d'un éventuel et modeste "en-cas" ; car évidemment, je n'avais pas un centime pour tenter mon aventureuse « Belle ».*

*Le lendemain matin, je fus appelé dans le sas de sortie où, après une fouille au corps, je montais, menotté et accompagné de deux policiers, dans le véhicule barreaudé de l'établissement pour être conduit à l'hôpital. Une fois dans la cour du miracle de liberté espérée, emmené par mon escorte j'ai traversé des couloirs sous l'œil interloqué de quidams surpris de voir marcher un homme les mains attachées dans le dos. Cela ne m'interdisait pas d'étudier du regard, la disposition des lieux. Dirigés sur le service de cardiologie, nous nous sommes sagement assis, moi entre les deux cerbères, dans une salle d'attente. Nous étions au premier étage, l'établissement présentait de larges baies vitrées sur toute sa façade. En ce début de mai, un plaisant soleil invitait à les laisser entrouvertes. Sauter d'une fenêtre ou m'enfuir par les couloirs pour accéder à l'extérieur, tout dépendait du moment où, libéré des menottes, je pourrais fausser compagnie à mon escorte. Je n'avais pas d'inquiétude, les policiers ne se serviraient pas de leurs armes dans une enceinte publique. Il me suffisait donc de courir plus vite qu'eux, ce dont je ne doutais pas : l'un d'eux avait un embonpoint qui limitait ses prouesses athlétiques, l'autre, qui fumait paisiblement sa pipe, n'était pas loin d'avoir l'âge de la retraite. L'un comme l'autre étaient d'ailleurs de bonne compagnie, n'hésitant pas à me faire partager leur conversation. Toutefois, cela ne suffisait pas à perturber mon souhait de partir sans les saluer.*

*Après une certaine attente, la cardiologue de service vint dans la salle pour m'inviter à la suivre en salle de consultation. Me voyant entravé, elle demanda que l'on me retire les menottes en raison du test d'effort qu'elle s'apprêtait à me faire subir et qui exigeait une totale liberté des membres. Mes gardiens se firent tirer l'oreille pour céder à cette demande et, en contrepartie, demandèrent à être présents dans la salle de consultation. Prétextant un manque de place, le médecin s'y opposa mais, pour les rassurer, leur montra que le cabinet de consultation ne disposait pas de porte de sortie autre que celle devant laquelle ils montaient la garde. J'entrais donc désentravé et sans escorte dans le cabinet médical. Après*

*un entretien portant à la fois sur mon état de santé et sur les conditions de la détention, la cardiologue m'invitait à me mettre en slip pour effectuer le test prévu.*

*Avant de me dévêtir, je demandais si je pouvais me rendre aux toilettes afin de libérer mes intestins un peu perturbés par l'air du dehors. Son cabinet était contigu à une salle dans laquelle se trouvaient des W.C. réservés au corps médical. Elle m'y conduisit en me disant de prendre mon temps. Aussitôt enfermé dans le lieu d'aisance, je grimpais sur le siège des toilettes pour jeter un coup d'œil par le vasistas qui éclairait le réduit. Je craignais de trouver le mur à pic d'une façade, mais je fus heureusement surpris de voir qu'une petite terrasse courait le long de l'arrière du bâtiment. Mais oui, bien sûr, c'était le lieu et l'occasion de fausser compagnie à mon escorte. Sans réfléchir plus longuement, je retirais le vasistas de ses gonds et le posais sans bruit sur le sol. Puis, avec une hargne de bête enfermée cherchant une issue à son piège, je me hissais à la hauteur du carré de lumière dans lequel j'engageais la tête et le tronc. Plaçant mes mains en crochet sur les bords de l'ouverture, je basculais mon corps et mes jambes par un mouvement de rotation, puis me laissais tomber sur la terrasse. J'étais dehors, mais au premier étage. La terrasse surplombait une aire de gazon parsemée de massifs de fleurs. Toujours dans la foulée de mon élan libérateur, en m'accrochant à la bordure, je laissais pendre mes pieds et chutais sans dommage trois mètres plus bas sur le sol meuble. Mon entraînement sportif au gymnase de la prison trouvait là sa justification, ce maintien en bonne condition physique, joint à ma farouche volonté de me sortir de cet enfer, était mon atout maître pour gagner cette partie de bras de fer avec un système judiciaire et pénal borné dans ses certitudes. Mon plan était réussi : j'étais vraiment dehors, sans menottes et sans gardiens. Cela s'appelait « la liberté retrouvée », mais il ne fallait pas perdre de temps si je souhaitais la faire durer. Alea jacta est ! (Le sort en est jeté !)*

*L'aube ? ... c'est le moment où la nuit sort de son lit et que la vie sort de l'ombre.*

## **La Cavale**

*Quel plaisir de ne plus avoir un mur pour horizon ! Les pieds à peine posés sur le gazon de l'hôpital, je ressentais toute l'énergie de la terre s'incruster en moi. Je renaissais à la vie en respirant à pleins poumons cet air de liberté retrouvée. Toutefois, conscient des dangers qui me menaçaient, je me hâtai vers la sortie que je franchis sans problème. J'étais maintenant dans la rue, bousculé par une foule de gens libres qui vaquaient à leurs occupations sans s'occuper aucunement de moi. J'en étais presque étonné, imaginant avoir la tête patibulaire du taulard classique. Le flot incessant des voitures émettait un vacarme assommant, auquel je n'étais plus habitué. Ces mouvements browniens de foule et de véhicules m'exaspéraient tout en m'enthousiasmant. J'étais libre, cela valait bien quelques désagréments.*

*Il me fallait quitter Paris où je n'avais plus d'attache, pour rejoindre Le Mans au plus vite afin de régler les détails de ma cavale avec la complicité de mon oncle Léon, ceci avant que la police vienne enquêter chez lui. J'empruntai donc le métro, passant le portillon sans payer puisque j'étais parti les poches vides, et je gagnai la gare de Montparnasse. Le problème était que je ne pouvais prendre le risque d'être contrôlé sans billet dans un T.G.V., cela eut compromis mon évasion. Nous étions un vendredi, aussi je décidai d'attendre le milieu d'après midi pour m'inviter dans un T.E.R. plein de potaches qui rentreraient chez eux pour y passer le week-end. Le train était bondé et empli d'une agitation toute juvénile, l'éventuelle circulation du contrôleur y serait forcément ralentie, me donnant ainsi la possibilité d'échapper à son contrôle en changeant de voiture au cours d'un arrêt fréquent sur cette ligne desservant toutes les gares pour y laisser son quota de jeunesse. Le voyage dura plus de deux heures, m'imposant d'être vigilant durant tout ce temps. En fait, je ne vis aucun contrôleur durant le trajet.*

*Je débarquai d'un train presque vide à son arrivée en gare du Mans et, à pied, me dirigeai d'un bon pas vers la vieille cité cénomane où mon oncle habitait. Le Mans, je présume que vous ne connaissez pas ? C'est en effet une ville peu connue, si ce n'est par son fameux circuit automobile. Ville paysanne et ouvrière, elle est presque devenue une ville-dortoir. Carrefour routier et ferroviaire de l'Ouest, elle a manqué le rendez-vous avec le développement économique et industriel. Alors que le T.G.V. et les autoroutes font naturellement converger vers elle les axes reliant l'Atlantique à Paris, la ville est demeurée une cité historique qui se réveille une fois par an, à l'occasion de la course des « 24 heures ». Très étendue en raison d'un style de constructions basses autour de parcs et de jardins occupant le centre de la ville, la cité s'est développée de part et d'autre de la rivière Sarthe et autour de l'enceinte gallo-romaine de l'antique « Vindinum », la ville romaine fondée sous Auguste vers 20 avant notre ère. Elle fut construite sur l'éperon rocheux d'un oppidum*

gaulois qui abritait un lieu sacré où un menhir sert encore d'appui à la cathédrale Saint-Julien.

*Le Mans est marqué par l'Histoire. Carrefour géographique, donc historique, devenu « marche-frontière », la cité fut le lieu d'affrontement de la France de l'Ouest et du Bassin parisien, ses remparts en portent témoignage. À leurs pieds, les grands Plantagenêts et les grands Capétiens s'y sont livrés de farouches batailles dont la maîtrise de la France était l'enjeu. Henri II, roi d'Angleterre et époux d'Aliénor d'Aquitaine, naquit au Mans. Bérengère de Navarre, veuve de Richard Cœur de Lion, est venue s'y retirer pour fonder une abbaye. Le roi Philippe VI y résidait souvent dans son château manseau et son fils, le futur Jean II le Bon, y naquit en 1319. La guerre de Cent ans, les guerres de religions, la Révolution, ne l'épargnèrent pas. En 1793, la grande armée catholique et royale des Vendéens y livra sa dernière bataille contre les armées de la République et y fut décimée. L'armée de Chanzy y fut défaite par les Prussiens en 1871. Enfin, Amédée Bollée y construisit l'« Obéissante », la première voiture à vapeur qui roulait à 30 km/h et, en 1908, l'américain Wilbur Wright vint y faire voler un avion. Ceci pour vous dire que la sérénité qu'offre le calme de cette ville de bonne province, a un parfum d'Histoire dans laquelle j'ai plaisir à retrouver mes racines de gaulois. Bon, mais je n'avais pas pour intention de vous conter l'histoire de ma ville, mon récit est d'une tout autre nature.*

*Étant sans pécunes, je n'étais pas en mesure de téléphoner à mon oncle pour l'avertir de mon arrivée, aussi j'allais directement sonner à sa porte, place Saint Pierre. Quand il ouvrit, il ne parut pas surpris de me voir.*

*- Je t'attendais, me dit-il en m'embrassant avec une tonne d'affection. Je sais que tu ne peux pas rester longtemps, mais peut-être souhaites-tu dormir ici cette nuit ?*

*- Oui, cela ne sera pas de trop pour convenir avec toi de l'organisation de ma cavale ; Demain j'aurais sans doute toutes les polices aux trousses.*

*- En te regardant, j'ai l'impression de me voir dans un miroir, avec peut-être quelques années de moins. La barbe te va bien.*

*- J'ai pensé à modifier mon apparence pour mieux échapper aux recherches policières. Je n'ai pas envie de retourner en prison, aussi me faut-il disparaître.*

*- Écoute-moi, j'ai beaucoup réfléchi à ta condition. Voici ce que je te propose : tu vas t'installer un moment dans la vieille ferme du génois, où je n'ai pas remis les pieds depuis deux ans, pour te faire oublier. Jusqu'ici, c'était Joseph, le voisin, qui en assurait l'entretien, mais le malheureux est décédé le mois dernier. Cet endroit est suffisamment isolé pour que tu y sois tranquille.*

*- Et si les gendarmes viennent y faire un tour ?*

*- Tu te feras passer pour moi. Avec ta barbe, notre ressemblance devrait leur donner le change. D'ailleurs, ils ne me connaissent pas et, là-bas, personne ne m'a revu depuis que je suis cloué sur ce fauteuil roulant. Ceux qui pourraient t'apercevoir, penseront que je suis de retour. Tu connais suffisamment la ferme pour t'y organiser. Pour te permettre de bouger, tu prendras la voiture dont je n'ai plus l'usage, elle dort au garage. Ses papiers sont là, tu prendras aussi ma carte d'identité et ma carte vitale. Tu deviens Léon Simonin, mon double. Ton argent est sur mon compte, il te reste à imiter ma signature sur ce chéquier que je te renouvellerai, chaque fois que tu souhaiteras en retirer. Veux-tu aussi ma carte bleue ? Ma vie végétative n'exige pas grand-chose pour être entretenue et mes revenus dépassent largement mes dépenses. N'hésite pas à prendre ce qui t'est nécessaire.*

*- Non, j'ai simplement besoin d'une somme en liquide pour faire face à mes besoins immédiats : vêtements, nourriture et autres.*

*- J'ai préparé ce qu'il te faut. Tiens, les clés sont là. Le mieux serait que tu charges la voiture maintenant afin d'être prêt à partir demain à l'aube, avant la première alerte*

*policière. Le plein est fait, elle a été révisée par un mécanicien de mes amis, dès que j'ai reçu ton courrier et compris tes intentions.*

*- Léon, tu es plus qu'un père pour moi. Tu te fais mon complice et je te soupçonne d'avoir préparé cette « Belle » comme si c'était toi qui partais en cavale.*

*- Ce n'est pas faux fiston, j'ai toujours adoré faire le brigand lorsque, enfant, je jouais au gendarme et au voleur. Ta défunte mère, qui fut ma grande sœur, me reprochait souvent cette préférence pour l'anarchie. « Tu finiras en enfer ! » plaisantait-elle.*

*- Fais attention quand même car, lorsque les enquêteurs remonteront jusqu'à toi pour essayer de retrouver ma trace, ils te soumettront à la "question"...*

*- Bah ! que veux-tu qu'ils me fassent dans l'état où je suis ? De toute manière, je ne t'ai pas vu, je n'ai aucune nouvelle de toi et je n'en attends pas. Voilà ce que je leur servirai. Tiens, je vais de suite téléphoner à la femme de ménage afin qu'elle ne vienne pas demain, j'aurai ainsi le temps d'effacer les traces de ton passage. Si tu dois me téléphoner, laisse sonner deux fois puis raccroche. Appelle de nouveau dix secondes plus tard, je saurai que c'est toi et m'arrangerai pour te répondre, même s'il y a quelqu'un chez moi. Ne m'appelle pas de la ferme où j'ai fait rétablir la ligne, c'est moi qui t'appellerai en procédant de la même manière. Ne réponds pas si tu n'as pas eu le signal préalable, il est inutile de laisser savoir aux curieux que le Boulay est occupé. Remise la Mégane dans le hangar, moins il y aura de signes de vie autour de la ferme, mieux ce sera pour ta tranquillité. Tout cela te convient-il ou vois-tu d'autres dispositions qu'il serait utile de prendre ?*

*- Tu es un remarquable organisateur de fuite. Je m'en remets à ton "expérience" d'anarchiste pour disparaître dans la clandestinité.*

*- Mais bougre de « mainiaut » obtus, tu ne disparais pas, tu changes simplement d'identité et tu vas me faire revivre là où je ne puis retourner. Tu vas en quelque sorte, me ressusciter, « Renascar ! », comme disait mon prof de latin pour expliquer une volonté de renouveau.*

*- Ça y est, me voilà avec un rôle de rédempteur sur les bras !*

*- Plains-toi, Paul Vallon le brigand devient Léon Simonin le rentier ! Tant pis pour toi, tu vas écopier de dix ans de plus sur ton nouvel état civil. Mais, j'y pense, tu pourras peut-être aussi te réfugier sur le bateau actuellement à l'amarre sur le Lot et le faire revivre sur la rivière. Je le ferai réviser par Philippe qui en assure le gardiennage et le préviendrai d'une visite. Il ne m'a pas vu depuis trois ans, de ce fait il te prendra aussi pour moi.*

*- Cela me paraît une idée du tonnerre : disparaître sur l'eau ! Nous en reparlerons.*

*La soirée fut heureuse et nos retrouvailles arrosées avec l'évocation des souvenirs d'un passé qui, malgré la misère de l'un et l'avanie de l'autre, paraissait encore bien proche.*

*Après une courte nuit, ma première hors de la prison depuis trois ans, et un copieux déjeuner, je pris la route pour rejoindre, au lieu-dit « le Boulay », la ferme que mon oncle, à l'époque de sa grande forme, avait transformée en résidence de vacances. J'y avais passé le meilleur de mes années de jeunesse en sa compagnie.*

*Située dans la campagne du bocage mançais, à une quarantaine de kilomètres du Mans, cette longère vieille de plus de deux siècles, disposait d'une grange dont nous avons fait un garage, d'un appentis où nous rangions les outils, tondeuses et autres engins, d'un poulailler vide et d'un terrain de deux hectares entouré d'une haie et comportant une pièce d'eau. Seul accès, un chemin de terre permettait d'y arriver et d'offrir à ses occupants un appréciable calme campagnard. Le plus proche village était à plusieurs kilomètres.*

*Une fois dans ces lieux que je retrouvais avec plaisir, j'ouvris l'eau, la bouteille de gaz et je rétablis l'électricité. Avec un bon coup de ménage, une aération toutes fenêtres ouvertes, matelas et couvertures déployés au soleil pour en chasser l'humidité, la vie parue se réinstaller dans la maison. Je disposai les vivres apportés dans le réfrigérateur, fis un tour à la cave pour remonter du vin et du cidre, lavais les ustensiles de cuisine délaissés depuis trop*



*longtemps, et vérifiais le fonctionnement des appareils ménagers. La journée s'écoula très vite, je me sentais moralement et physiquement en pleine forme tout en m'entraînant mentalement à occuper ma nouvelle identité : je m'appelle Léon Simonin, je suis né le... à...de...etc. Demain je m'occuperai du terrain et, en fin de semaine, je me rendrais au marché de Bonnétable pour acheter des vivres et quelques vêtements campagnards. Pour conserver le pain et ne pas être dans l'obligation d'aller trop fréquemment à la boulangerie, je connaissais l'astuce : l'envelopper dans un sac plastique et le mettre au congélateur, il conservait ainsi sa fraîcheur et son arôme durant plusieurs semaines.*

*Ma vie d'ermite commençait et je me demandais si, en m'excluant moi-même de la société pour échapper à la traque policière, je n'avais pas fait que changer de prison ? ... Toutefois le sentiment de m'assumer et d'avoir la liberté de circuler quand et où je le voulais, me rendait pleinement heureux. Cette vie dans la campagne me convenait, elle était celle que tous les paysans ont partagée : en se levant avec le soleil, on commence par regarder le ciel et on décide du programme de la journée. Il pleut, on casse du bois sous le hangar ou on entretient la mécanique. Il fait beau, on se consacre aux travaux des champs, des bois ou des vignes ! Mon atavisme de paysan retrouva d'emblée des réflexes oubliés. Bottes aux pieds et faux en main, je m'attaquai aux ronces qui voulaient déborder de la haie qu'il me faudra tailler. Après cela, il faudra élaguer les arbres dont les branches risquent d'envelopper la ligne téléphonique, tondre le pré et, si j'en ai le courage, retourner un coin de terre pour faire renaître le jardinet dans lequel les gourmands de fraisiers se sont surmultipliés. Le verger réclame un coup de jeune, quelques branches mortes ou cassées encombrant certains fruitiers. Les cerisiers sont en fleurs et promettent une belle récolte de juin. Je me demande si j'aurai le temps de faire des confitures que l'oncle apprécie tant. Avec quelques poules à enfermer dans le poulailler afin de les préserver de la visite du renard, quelques cartouches pour le fusil de chasse accroché au-dessus de la cheminée, des légumes dans le potager et les poissons de la pièce d'eau, j'étais ici en état de survivre sans dépendance.*

*Lorsque je m'attaquais aux haies, je constatais que de nombreux animaux en avaient fait leurs gîtes. Les lapins pullulaient, un lièvre et des faisans s'y promenaient, sur la pente herbeuse du plan d'eau, des colverts y avaient leurs couvées. J'essayais de ne pas perturber ce monde sauvage afin de profiter du spectacle de leur compagnie, mais le bruit des tondeuse et tronçonneuse obligea ces clandestins S.D.F. à s'éloigner. J'aurais aimé qu'il en soit de même pour les taupes dont les tumulus gênaient la surface à tondre. Enfin tout ceci pour vous dire, lecteurs, que j'étais bien occupé au point d'en oublier mon état d'évadé recherché !*

*Par téléphone, l'oncle Léon m'apprit que la radio avait annoncé qu'un détenu s'était évadé en profitant d'une visite à l'hôpital. Le lundi, ma photo sans barbe – et pour cause, c'était celle qui avait été prise trois ans plus tôt lors de mon admission fichée dans la pension carcérale – paraissait dans les journaux avec un avis de recherche. Ne me sentant vraiment plus concerné par la condition de prisonnier – n'étais-je pas devenu Léon Simonin en leur abandonnant la dépouille de Paul Vallon ? – je ne m'inquiétais pas de cette publicité de mauvais goût et taillais ma barbe sur le modèle de celle de mon oncle. Police et Justice pouvaient bien continuer à chercher celui qui n'existait plus.*

*Toutefois, je savais que mon calme campagnard ne pourrait durer qu'un temps, mon insatisfaction et ma rage imposeraient à ma mémoire de revenir en surface de la réalité : je m'étais juré de faire rendre justice à Guindar pour ne pas avoir le sentiment permanent d'avoir perdu trois années de ma vie dans le pensionnat de la Justice ! Cela viendrait à son heure et il me fallait l'organiser tranquillement. Ne dit-on pas que « la vengeance (je pensais "la justice") est un plat qui se mange froid ? J'allais la lui servir congelée en me rappelant à son bon souvenir. Mais pour l'instant, continuons à vivre, loin des*

yeux et du code de la justice, dans la quiétude de cette campagne du Maine qui fut un des hauts lieux de la chouannerie.

Mes provisions s'épuisant, en fin de semaine je me rendis au marché de Bonnétable. Les étals abondamment pourvus en produits des fermes avoisinantes, étaient un plaisir à regarder. N'ayant pas encore décidé du temps que je resterai au Boulay, j'achetai une poule pondeuse et divers plants de salade, choux, melons et autres cultures à repiquer. Je me sentais une âme de jardinier et souhaitai vivre pleinement ma liberté campagnarde. J'allais ensuite au supermarché de la bourgade pour compléter mes acquisitions en carburant pour la tondeuse, en outils de jardinage, en conserves, pain et produits congelés afin de ne pas être dans l'obligation de sortir de mon refuge avant un bon bout de temps. En sortant du magasin, je fus soudain interpellé par un paysan, une vieille connaissance de mon oncle qu'heureusement je reconnaissais et qui, me prenant pour lui, me secoua d'amitié :

**- Mais... Léon, c'est toi ? Voilà une éternité que tu n'avais pas remis les pieds au pays. Que deviens-tu ?**

**- Eh ! ... Bonjour Adrien. Que voici une heureuse rencontre ! Je viens d'arriver au Boulay pour quelques jours afin d'y mettre un peu d'ordre. Depuis la mort de ce pauvre Joseph, la ferme était un peu délaissée.**

**- A la bonne heure. Je suis heureux de te revoir, mais tu sais que tu rajeunis. Je ne t'ai jamais vu avoir si bonne mine, il faudra me dire ton secret pour vaincre l'usure du temps !**

**- Espèce de vieux flatteur. La quarantaine me rattrape, ce n'est pas ce qui s'appelle rajeunir. Et chez toi, comment se porte ta tribu ?**

**- Et bien, les bêtes sont en forme, ma mariée aussi et mes quéniaux essaient d'apprendre à lire et à écrire en français à l'école.**

**- Vaste programme ! Si je trouve le temps avant de partir, je passerai dire bonjour. Tu me feras visiter tes agrandissements et goûter à ton cidre.**

**- Volontiers, mais ne tarde pas trop. La saison s'avance et je passe plus souvent mes journées aux champs qu'à la maison.**

**- Je viendrai un jour de pluie pour te commander deux cordes de bois de chauffage, du chêne évidemment.**

Après un échange de banalités sur les caprices de la nature et des gens, nous nous sommes quittés heureux d'avoir renoué une amitié distendue par le temps d'absence. Pour ma part, j'étais content d'avoir laissé s'établir la confusion d'identité avec celle de mon oncle, la crédibilité de notre transfert de personnalité était vérifiée !

Durant une nouvelle semaine, je poursuivais tranquillement mes travaux de remise aux normes de vie courante de la ferme du Boulay. Je rendais une visite de courtoisie à la tribu d'Adrien et réceptionnais le bois commandé. Après cela, je commençais à me poser la question de mon devenir.

Mon oncle m'avait appris la visite des policiers à son domicile mais, selon lui, ils n'avaient aucun soupçon de ma présence dans la région, ils pensaient que je me terrais en région parisienne afin de me fondre plus aisément dans le grand nombre. Je n'étais toutefois pas aussi tranquille que lui sur l'éventuel désintérêt des policiers à mon égard et je pensais qu'il serait sans doute souhaitable de changer de lieu d'asile.

Il était temps de me rendre au Cap d'Antibes où je savais pouvoir retrouver la villa de Guindar grâce à l'indiscrétion de l'architecte détenu à Fresnes. Je n'avais donc pas besoin d'aller "cuisiner" Dupuis, le directeur des hôtels où avaient résidé Guindar et sa fille, et qui était certainement un complice dans les louches tractations financières et immobilières de mon escroc. Une fois mon acte de justice rendu, en faisant passer Guindar du monde de l'escroquerie à celui de l'enfer des menteurs, je m'en irais naviguer sur les canaux et rivières

*d'Europe pour me fondre encore plus fantomatiquement dans l'anonymat du citoyen lambda. Il me restait à mettre au point ce plan de justice criminelle.*

*J'avisais mon oncle de mon prochain changement de programme tout en l'assurant de lui rendre visite avant de disparaître dans la foule des plaisanciers de la voie d'eau. Évidemment, à aucun moment je n'évoquais la promenade que je projetais de faire sur les bords de la méditerranée pour supprimer le voleur auquel je devais ma détention. La seule voix de ma conscience, étouffée en partie par la rage vengeresse qui m'habitait dès que j'évoquais le manipulateur et sa maîtresse de fille me suffisait ; de plus, je ne souhaitais pas associer son éventuelle complicité à l'acte dont j'entendais être le seul juge. L'esprit vengeur du Boulay était en moi, c'est Adrien qui m'en fit prendre conscience en amenant, avec sa remorque et son tracteur, le bois que nous avons rangé sous le hangar. Il me raconta alors cette légende liée à l'histoire de cette vieille ferme que mon oncle avait achetée, il y avait une bonne quinzaine d'années.*

*« Il y a plus d'un siècle, ta ferme s'appelait « Les Ablais », ce qui signifie 'les blés coupés' en vieux français. A l'époque, elle appartenait à un vieux soldat qui avait fait les guerres de l'empire et qui fut blessé à Solferino par une balle autrichienne. Devenu boiteux, il avait quitté l'uniforme et s'en était revenu en campagne prendre en charge le bordage hérité de ses parents. Les jours de temps humide, sa blessure le faisait souffrir ; il se soignait en buvant plus qu'il n'était raisonnable, l'eau-de-vie qu'il tirait de ses pommes. Il jurait alors ses grands dieux que tous ces « Germaniques » n'iraient pas en paradis et que lui, l'ancien de Solferino, se chargerait d'en envoyer un en enfer à la première occasion. Aussi, en 1871, quand il apprit que les Prussiens, ces « cousins germains » des Autrichiens qui l'avaient estropié, arrivaient dans l'Ouest, il jura d'avoir la peau de l'un d'entre eux pour se payer de sa boiterie. C'était, comme l'on dit par ici, une « grande goule » mais comme il avait le coup de poing facile, on se gardait naturellement de lui en sachant qu'il ne plaisantait pas.*

*Lorsque les Prussiens vinrent occuper le pays, c'est le maire en personne qui amena aux Ablais le contingent de soldats prussiens à loger avec leurs montures. Connaissant les coups de sang de l'Ancien, il le mit prudemment en garde : 'Ne fais pas de connerie Alexandre, vu que ces bougres là parlent de fusiller et de tout brûler s'il arrive quoi que ce soit à l'un des leurs. Te voilà prévenu. Tu donneras le gîte et le couvert à ces deux lascars qui ne causent pas plus le français que leurs chevaux. La municipalité te versera une indemnité d'occupation pour le temps qu'ils resteront chez toi'. Puis le maire partit à ses affaires, laissant l'Alexandre face aux deux casques à pointe. Il dut s'en accommoder et leur faire une place dans son logis.*

*Les premiers jours d'occupation se passèrent presque normalement, les deux uhlands rejoignant chaque matin leur escadron. L'Ancien bougonnait sur ces cochons de Teutons qui venaient lui manger son pain et, les jours de pluie, il continuait à jurer qu'il « boufferait » son Prussien avant que les pommes reviennent dans son verger. Profitant de ce qu'aucun de ses pensionnaires casqués ne comprenait la langue de Voltaire, il se faisait un plaisir de leur dire leur fait, tout en conservant une impassibilité qui donnait à sa harangue un grand air de sérieux. Souhaitant ne pas mélanger sa famille avec ces « Huns » venus de Prusse, il leur faisait servir leur repas à part et les « engraisait » avec la même soupe qu'il versait à ses cochons qui eux, disait-il, ne font pas la différence avec une soupe de Prussiens !*

*Il confia sa 'recette' à tout le village qui l'imita alors sans retenue. L'escadron des uhlands fut désormais au menu unique : soupe de pommes de terre, de fèves ou de châtaignes avec parfois, les jours de fête, un morceau de couenne de lard pour montrer qu'ici on savait vivre en chrétien. Évidemment, tous les villageois étaient pliés de rire, mais ils se gardaient bien de montrer leur hilarité à leurs cochons d'occupants afin de ne point*

*encourir de représailles. Toutefois, cette plaisanterie gastronomique n'était pas à la hauteur du ressentiment d'Alexandre. Il voulait la peau d'un Prussien.*

*L'hiver tirait à sa fin, Paris en révolte était assiégé par les Versaillais, et les uhlands étaient toujours là. Cela devenait pesant. Le 1<sup>er</sup> mai, ainsi qu'il est de tradition dans notre bocage pour célébrer l'arrivée du printemps, Alexandre décida de tuer le cochon, un « vrai », engraisé dans la soue, et de donner une petite fête pour montrer à ces cochons de Germains, comment on savait vivre, boire et manger dans notre campagne. Nüitamment, il alla déterrer son eau-de-vie prudemment cachée dans son poulailler pour la soustraire à la réquisition de la force occupante. Puis, la fête de la mangeaille commença. Alexandre y avait convié les deux Prussiens un peu surpris d'être ainsi cordialement invités à partager les agapes familiales et de voisinage. Boudins, saucisses, rillettes, lardons, côtelettes, etc. tout était à profusion accompagné de ce qu'il fallait de pichets de cidre et de verres d'eau de vie. L'un après l'autre, les parents et les voisins vinrent trinquer avec les deux soldats en criant en guise de toast : « mort aux cochons ! ». Alexandre avait entrepris de les soûler à mort le plus naturellement qui soit.*

*Quand, après bien des toasts de jus de pommes qui cotait rondement les 65°, et après bien des chansons à boire reprises par la soldatesque qui commençait à avoir de l'oreille, nos deux uhlands en furent au point de ne plus maîtriser leur équilibre, Alexandre insista pour leur faire visiter son verger qui donnait des fruits dont le jus était si agréable à boire. En ce début de mai, des arbres en fleurs permettaient déjà aux abeilles du rucher de butiner. Innocemment, Alexandre amena les deux Prussiens titubants près des ruches et, bien sûr, l'inévitable se produisit. L'un des deux soldats, peut être un peu aidé par une discrète poussée, trébucha et tomba en heurtant une ruche qui se renversa. Aussitôt, l'essaim bousculé se groupa et se précipita sur le maladroit à terre, incapable de se relever. Son camarade, un peu dégrisé par le spectacle du danger couru, tenta de lui porter secours en agitant sa vareuse à bout de bras pour chasser les abeilles en colère. Mais ses grands gestes malhabiles incommodèrent les essaims voisins qui, à leur tour, se ruèrent sur les deux hommes. Ils ne purent échapper aux assauts de tous ces dards déployés en bataille, les insectes formant comme un nuage autour d'eux.*

*Dès la chute de la ruche, Alexandre s'était vivement replié à une distance respectable pour observer et laisser le destin s'accomplir. Toutefois, prudent quant aux conséquences de l'attaque de deux soldats allemands par des abeilles françaises, il envoya l'un de ses journaliers prévenir de l'incident un officier du détachement afin qu'il vienne constater la maladresse de ses hommes. Il fit également demander le médecin. Tout cela prit du temps. Alexandre retourna au rucher afin d'en retirer les soldats. Les abeilles étaient moins agitées, mais elles voletaient encore en tous sens autour des ruches. Avec précaution, et en utilisant une torche fumigène soufrée, il put s'approcher des corps des soldats allongés dans l'herbe du verger. Il les tira et les ramena dans la grande pièce de la ferme. Quand le médecin arriva, il constata, en présence du capitaine prussien, le décès des deux hommes dont les visages, boursoufflés par des centaines de piqûres, étaient méconnaissables.*

*Après enquêtes et interrogatoires, les autorités militaires allemandes voulurent bien admettre qu'il s'agissait d'un accident dû à l'imprudence de ses soldats, l'Ancien de Solferino avait bien sûr oublié de déclarer qu'il les avait invités à visiter son verger. Ce secret est resté dans le village, je souhaitais te le donner. »*

*Cette glorieuse histoire m'est une leçon de vie. Moi aussi j'aurais mon « cochon » et je le ferai passer de vie à trépas sans bruit inutile. Ce sera mon secret.*

*L'Homme ? ... c'est une machine à fabriquer des dieux pour faire rêver d'une morale de justice mais, quand il se met à croire en ses idéologies divines, il devient inhumain.*

## ***L'exécution***

*Les jours suivants furent consacrés à terminer les réparations et à donner au Boulay l'aspect d'une propriété entretenue, cela tout en mettant mentalement au point mon projet de raid vengeur au pays des cigales. Guindar avait suffisamment chanté et fait chanter, il lui fallait maintenant apprendre à danser, pensais-je en plagiant maître Jean de La Fontaine.*

*Arrêtant les compteurs et fermant les portes et volets, je mis fin à mon séjour de chouan mainiaut dans la troisième décade de mai. Je pris la route du Mans afin de rendre la visite d'adieu promise à mon oncle. Je passais deux jours chez lui, et profitais de la ville pour compléter ma garde-robe. Je lui annonçais que je comptais faire du tourisme durant quelques jours en traversant les régions sur mon itinéraire avant de rejoindre le bateau amarré à Penne d'Agenais, sur le Lot.*

*- « L'Escapade » est prêt, Philippe me l'a confirmé. Il m'attend en « ta » personne. Tu lui offriras un repas d'amitié au restaurant, à ton arrivée, ainsi que j'avais coutume de le faire quand nous prenions nos vacances sur la rivière. Il te parlera d'un problème mécanique qu'il te faudra régler. Sans doute te faudra-t-il emprunter le canal latéral de la Garonne pour te rendre au chantier fluvial de Castelsarrasin et faire changer l'arbre de transmission qui a une vibration anormale. Rien d'inquiétant dans l'immédiat, mais c'est à faire si tu veux naviguer longtemps. Bernard, le chef de chantier, te prendra en priorité dès que tu le voudras. Toutefois, préviens-le de « mon » arrivée deux ou trois jours avant de débarquer.*

*- Pas de problème, j'y serai vers la mi-juin. Mais de Penne d'Agenais à Castelsarrasin, cela représente une trentaine d'écluses et une fraction de Garonne à remonter. Voilà de quoi mettre mes muscles et la mécanique de l'Escapade à l'épreuve.*

*- N'exagère rien, nous avons fait cela ensemble bien des fois au cours de nos vacances d'été et nous n'étions pas épuisés.*

*- Certes, mais nous étions deux.*

*- Crois bien que je suis désolé de te laisser seul après l'épreuve que tu viens de subir, mais mon traitement ne m'autorise pas à t'accompagner, même en fauteuil.*

*- Excuse-moi, je n'entendais pas te reprocher cette liberté que j'ai de faire face, seul, à ma condition d'évadé en cavale. Grâce à toi, je renais à la vie sociale : « Renascar ! » disais-tu pour latiniser ma renaissance ?*

*- Tu as bonne mémoire. Je te souhaite de renaître pleinement en faisant vivre Léon Simonin ailleurs que dans ce fauteuil d'invalidé.*

*- Tu le sais, Paul Vallon n'a pas mérité d'être inscrit au banc des infamies, mais il doit disparaître pour échapper à son sort de condamné. Aussi j'entends donner à ton double*

*une vie normale et bien remplie ; si l'occasion se présente, je te doterai d'une descendance de Simonin.*

*- Bravo ! Tes projets me plaisent, mais tiens-moi au courant quand même.*

*- Sois rassuré sur ce point, je n'abandonnerai pas mon « fantôme ».*

*- Va savoir qui est le fantôme de l'autre !*

*Notre tête-à-tête, le dernier sans doute avant longtemps, se prolongea tard dans la nuit. L'un comme l'autre n'avions nulle envie de rompre ce lien de profonde affection qui nous unissait maintenant sur un seul et même état civil. L'amusement que nous en tirions ne nous faisait pas pour autant oublier les tracasseries administratives qui pourraient en résulter, ni les sanctions encourues, mais bah ! on ne vit qu'une fois et la prison n'est pas le lieu conçu pour le faire. Le plus délicat serait probablement le décès déclaré de l'un ou de l'autre, qui mettrait fin à l'existence de l'état civil du personnage de Léon Simonin. Nous n'avions pas de solution pour y parer et, de ce fait, il fut humoristiquement décidé que nous serions éternels ! Toutefois, après une bonne pinte de rire, la raison reprit le dessus et nous sommes convenus que le premier des deux qui décéderait assumerait le rôle de Paul Vallon devant l'administration des défunts de manière, ceci afin de préserver la tranquillité du survivant. Saint Pierre devrait s'en accommoder, lui qui avait, par trois fois renié le Christ, ne devrait pas s'offusquer d'une substitution d'identité devant les hommes !*

*Le jour suivant, chargée de la totalité du paquetage du nouveau Léon, la Mégane prit la route pour rejoindre la Méditerranée. Le printemps était là, je me sentais en harmonie avec la nature. Comme elle, je renaissais à la vie après un hiver trop long.*

*Après une étape de nuit à Lyon, je poursuivis jusqu'à Antibes où je m'installais dans un hôtel avec vue sur le port. Je jetai un coup d'œil sur sa cité médiévale enserrée dans des remparts et dominée par le château Grimaldi. Ma fibre d'historien en vibra d'émotion, mais je n'avais guère de temps à accorder à des loisirs hors sujets pour mon programme. Je laissais la voiture à distance de l'hôtel afin qu'un éventuel rapprochement entre le 72 de l'immatriculation départementale et mon identification, ne puisse être fait. Je louais un vélo pour être en mesure de déambuler plus commodément dans les rues du Cap d'Antibes distant de trois à quatre kilomètres. J'achetais une carte d'état-major de la presqu'île et l'annuaire téléphonique me donna l'adresse exacte, au 67 de la rue des Tamaris, de monsieur et madame Guindar. Tiens, il était donc marié ! Afin de m'assurer de la présence de l'escroc dans son repaire, je l'appelais d'une cabine publique et reconnus sa voix au téléphone. Prétextant m'être trompé de numéro, je m'excusais de l'avoir inutilement dérangé.*

*M'équipant comme un vacancier, coiffé d'une casquette et les yeux masqués par des lunettes de soleil, je me rendais à vélo rue des Tamaris pour identifier les lieux et étudier le moyen d'approcher Guindar sans attirer l'attention. Sa villa était splendide. Perchée sur le promontoire du Cap Gros, elle surplombait la mer et les rochers d'une bonne quinzaine de mètres. Un parc bordé par des murs latéraux, l'isolait de la route et des villas voisines. L'une d'entre elles avait ses volets fermés et son parc n'était pas tondu depuis un certain temps, cela m'indiquait que ses propriétaires ne l'occupaient pas actuellement.*

*Je m'installais discrètement de l'autre côté de la route, à l'ombre d'un pin parasol comme si je me reposais après une longue course. À l'aide de ma paire de jumelles, je m'efforçais de repérer les accès possibles pour m'introduire dans la résidence de celui qui m'avait tant berné. Deux voitures stationnaient dans le parc où une dame en chapeau fleuri, se promenait avec un caniche. Tiens, il me faudra faire attention à ne pas déranger le chien ! La partie ne serait pas facile à jouer : je voulais affronter Guindar seul et ne pas laisser de traces de mon passage.*

*Afin de ne pas attirer l'attention de riverains en demeurant trop longtemps à cet endroit, je quittais mon observatoire pour aller visiter le Cap d'Antibes. J'y admirais de*

*remarquables résidences et des parcs fleuris de toutes les couleurs du printemps. Il s'agissait le plus souvent de résidences secondaires inoccupées, attendant l'arrivée de leurs locataires vacanciers pour ouvrir leurs volets. Les voitures circulant dans ces quartiers résidentiels étaient peu nombreuses, les cyclistes dont j'étais, bénéficiaient d'une tranquillité routière appréciable. Je rentrais à Antibes, prévoyant de revenir à la nuit tombée pour observer les habitudes nocturnes des Guindar, la majorité des gens seraient alors rentrée chez eux pour écouter la bonne parole de la lucarne télévisuelle.*

*Après avoir dîné dans un restaurant du port et revêtu un survêtement sombre, je remontais sur mon vélocipède silencieux et discret pour aller regarder d'un peu plus près l'intimité nocturne de mon ennemi. La rue des Tamaris était peu éclairée, ce qui me préservait des curieux et favorisait mon projet d'approche. Il était vingt et une heures, l'ombre de la nuit se faisait mon alliée.*

*Arrivé à proximité du numéro 67, je cachais mon vélo à côté d'un arbre aisément reconnaissable dans la pénombre, et je m'approchais du repaire de mon manipulateur. Les lumières de la villa qui, par ses baies non closes, diffusaient leur clarté dans le parc, rendaient l'approche impossible de ce côté. Le portail donnant sur la rue était d'ailleurs fermé à clé. Prudemment ganté, je m'étais risqué en vain à en tourner la poignée. Il ne me restait qu'à escalader l'un des murs d'enceinte dans une zone non éclairée, pour m'introduire dans les lieux. La traversée du parc étant trop risquée, je pensais qu'il valait mieux tenter d'accéder côté mer, sans doute plus accessible, mais comment ? Après un temps d'observation, j'escaladais la grille de la villa voisine non occupée, prévoyant de m'approcher latéralement de la résidence Guindar.*

*Un mur, au pied duquel étaient plantés de jeunes épicéas aux aiguilles piquantes, séparait les deux propriétés. Il se terminait à l'aplomb de la falaise donnant sur la mer. En me penchant à son extrémité maritime, je m'aperçus que je pouvais voir une partie de la terrasse qui s'étendait derrière la maison de Guindar. Le franchissement du mur de séparation n'était pas un problème, mais avant de m'introduire de l'autre côté, il me fallait connaître la disposition des lieux et des personnes. Finalement, je décidais de grimper sur un arbre de la propriété sur laquelle j'avais pénétré afin d'avoir une vue d'ensemble des agissements du voisin. Mon intention était de l'approcher sans bruit et de le tuer sans laisser de traces. Le crime parfait, cela doit bien exister !*

*De mon poste de voyeur, j'aperçus la dame entrevue dans le parc, sans doute madame Guindar, monter à l'étage et, fenêtres éclairées et non closes, procéder à sa toilette de nuit, son caniche à côté d'elle. Une fois en chemise de nuit, elle s'alita et lut une revue. Vers vingt-deux heures trente, elle éteignit sa lumière. Au rez-de-chaussée, la lumière d'un bureau dans lequel se tenait Guindar, éclairait la terrasse, laissant toutefois dans l'ombre sa partie latérale bordant le mur de séparation. Un peu après vingt-trois heures, fumant sa pipe, il se leva et vint s'asseoir sur le muret qui arrêta la terrasse au sommet de la falaise qui surplombait la mer dont on entendait le murmure des vagues se brisant sur les rochers. Il demeura là un bon moment, jouissant du calme de l'endroit et du spectacle de la Baie des Anges qui s'étalait sous ses yeux. Éclairée par un rayon de lune, la mer avait des reflets argentés que l'ombre glissante de quelques nuages griffant le ciel, assombrissait parfois. Je calculais que c'était le bon moment pour m'approcher de l'infect personnage et lui régler son compte, mais je ne pouvais franchir le mur de séparation sans attirer son attention. Je devrais donc agir entre le moment où son épouse serait couchée avec son chien et celui où Guindar sortirait de son bureau pour fumer sa dernière pipe sous l'éclat de la lune. Car bien sûr, je ne doutais pas, connaissant les manies de mon bonhomme, qu'il eût des habitudes immuables et que demain, je retrouverai le même scénario.*

*Lorsque Guindar eut vidé sa pipe en la tapant sur le muret, fermé son bureau et monté à l'étage pour se coucher, je quittais mon perchoir. Curieusement, je n'avais pas pensé un seul instant que Gaëlle aurait pu être présente dans ce décor. Je ne sais ce qu'elle est devenue, mais peu m'importe, je l'ai effacée de ma mémoire. Il est une heure du matin et j'ai besoin de dormir, la prochaine journée sera rude. Je retrouvais mon vélo et regagnais ma chambre, la tête encombrée de passion vengeresse.*

*Le lendemain matin, reposé malgré une nuit agitée par des rêves macabres, je réglai mon hôtel et la location du vélo, diffusant l'idée que je quittai la région pour me rendre à Monaco où se tenait un festival. En fait, j'avais lu dans le journal local, qu'une brocante se tenait à Saint-Laurent-du-Var. Amateur de vieilles choses ayant déjà partagé des tranches de vie, je pensais occuper ma journée à fouiner dans les étals des brocanteurs afin d'attendre la nuit loin du Cap d'Antibes, et revenir rue des Tamaris.*

*La brocante était déployée sur le terrain du centre équestre. Elle avait attiré là tout ce que la région compte d'oisifs et de retraités, ce qui posait un sérieux problème pour garer les voitures. Une fois la mienne posée sur un accotement sableux, je furetais dans les étalages sans intention particulière, toutefois, sachant d'expérience que l'occasion fait le larron, j'attendais de découvrir une curiosité susceptible de m'intéresser. Il y avait là une centaine d'exposants qui avaient déballé leur fonds de commerce : vaisselles anciennes, ménagères argentées, bibelots, meubles, livres, outils, vêtements, etc. Tout se côtoyait dans une ambiance bon enfant à laquelle une odeur de grillades ajoutait un cachet olfactif.*

*Après un temps de fouille, je trouvais deux livres d'histoire, l'Agamemnon de Sénèque et le témoignage d'Augustin Barruel sur la dérive républicaine de la Révolution française. Plus loin, sur un étal de vêtements, je faisais l'achat d'un passe-montagne noir dont je pensais avoir prochainement l'usage malgré la bonhomie des températures printanières. Enfin dans un désordre digne d'un bazar oriental, un étal entassait pêle-mêle, des masques, des parures et des armes primitives provenant de tous les coins du monde. Un casse-tête canaque emmanché sur une belle obsidienne retint mon attention. Le prix étant raisonnable, je me laissais convaincre par le brocanteur de faire une bonne affaire. Je complétais mes achats par une corde avant d'aller déjeuner chez un marchand de frites.*

*Fatigué par la foule qui se bousculait sur le parcours équestre, et pour occuper mon après-midi, j'emprunte la route de la corniche jusqu'à Vence puis redescends sur Cagnes où je soupe de bonne heure pour rejoindre Antibes et son Cap à la nuit tombée. Je laisse la Mégane sur le parking du point de vue sur le plateau de la Garoupe et me dirige à pied vers le 67 de la rue des Tamaris. Dans mon sac à dos, j'ai placé une lampe de poche, mes jumelles, le passe-montagne, une paire de gants de cuirs souple, la corde et... le casse-tête canaque, une arme primitive redoutable. Comparée à lui, une matraque de civilisé devient un jouet d'enfant. J'ai revêtu mon survêtement sombre et des baskets dont la semelle usée ne présente plus aucun relief susceptible de laisser une trace anormale.*

*A vingt et une heures trente, je m'introduis dans le parc de la villa voisine et m'installe dans l'arbre pour observer. Le scénario de la veille se reproduisit à l'identique. Une fois la dame et son chien couchés, la lumière de sa chambre éteinte, je descends de mon arbre et grimpe sur le mur séparant les deux propriétés. Parvenu sur son faîte, je monte mon sac à l'aide de la corde puis, en souplesse, je glisse de l'autre côté, dans la pénombre de la terrasse. Guindar est à son bureau, plongé dans un dossier alors que sa radio diffuse un programme musical. Sans faire de bruit, allongé sur la terrasse, je déballe le contenu de mon sac, enfille le passe-montagne et accoutume ma main gantée au manche du casse-tête mélanésien qui, sans doute, n'en était pas à son premier forfait.*



*Vers vingt-trois heures, alors que le calme de la nuit n'était troublé que par le chant des cigales, Guindar fumant sa pipe vient s'asseoir sur le muret dominant la mer. Sa radio diffuse en sourdine le boléro de Ravel. Le filou a l'oreille musicale. La tête tournée vers les lumières de la côte, l'homme qui doit mourir tire sur sa pipe par petites sucées, le foyer du fourneau éclairant faiblement son profil. Soudain, le bruit d'un avion décollant de l'aéroport de Nice se fait entendre.*

*Lentement, mesurant chaque geste tel un félin cherchant à surprendre sa proie, je me relève en affermissant le manche du casse-tête dans ma main et m'approche du fumeur me tournant le dos. Je suis venu pour tuer Guindar. Tout en moi est maintenant mobilisé dans cette unique perspective. Je ne suis plus qu'un bloc de volonté, corps, âme et esprit soudés, projeté en avant par une force qui ne m'appartient pas ; elle passe par moi pour livrer la justice à bon port. Sans hésiter un instant, je lève l'arme canaque et l'abats sur son crâne. Un bruit mat, couvert par celui des réacteurs de l'avion qui survole maintenant la Baie, annonce la fin des escroqueries du manipulateur. Lâchant sa pipe, l'homme s'effondre en déséquilibre sur le muret. Accentuant le mouvement de bascule vers le précipice, je soulève ses pieds et l'aide à plonger dans le vide marin. Son crâne se fracassant sur les rochers d'en bas, personne ne pourra penser qu'il avait été assommé avant sa chute. Justice était faite !*

*Un peu essoufflé par cette concentration de volonté d'extermination d'une vipère humaine, je m'arrête pour écouter si un bruit ne révèle pas une autre présence. Hormis les cigales, la musique de la radio et le sifflement des réacteurs de l'avion qui s'éloigne, tout est calme. A l'aide de ma lampe électrique, je vérifie qu'aucune tache de sang ne salit le mur et me penche pour tenter d'apercevoir le corps de Guindar. Malgré l'éclat de la lune, l'ombre de la nuit est trop épaisse pour permettre de voir quoi que ce soit.*

*Je regroupe mes affaires et, après avoir enveloppé l'obsidienne de justice dans un chiffon pour éviter qu'elle répande une goutte de sang ou un cheveu du mort, sac au dos, je m'apprêtais à repartir quand la curiosité l'emporte sur la sagesse qui me recommandait un départ rapide. Je contrôle qu'aucune lumière ne s'est allumée à l'étage puis, toujours ganté et masqué, je pénètre dans le bureau éclairé de Guindar. Des papiers et des plans sont étalés sur les meubles, m'indiquant que l'homme d'affaires véreux n'a rien abandonné de ses activités. Son coffre resté ouvert, dévoile des dossiers, un pistolet et des liasses de billets de banques. Je ne résiste pas et en prélève une bonne moitié que je range dans mon sac à dos. Je m'apprête enfin à quitter les lieux quand l'idée me vient de refermer son coffre afin de ne pas laisser penser qu'un rôdeur serait passé par là. Je ferme, brouille la combinaison et remets en place le tableau posé au sol et destiné à masquer l'emplacement du coffre sur le mur. Je pose les clés sur le bureau puis effectue le trajet inverse de mon arrivée.*

*À une heure du matin, après avoir uriné sur le casse-tête pour en faire disparaître tout indice de contact avec le crâne de Guindar et rangé mon sac dans le coffre, je monte dans ma voiture. Après quelques kilomètres pour sortir de la presqu'île, j'emprunte l'autoroute « La Provençale » pour m'éloigner au plus vite de la région. J'étais pompé, mais trop excité d'avoir réussi mon travail de bourreau pour éprouver l'envie de dormir. Je ne voyais pas d'horreur dans ma conduite ; un escroc était mort pour payer ses fautes et ses nuisances. Demain serait un autre jour et, la conscience désormais en paix avec moi-même, je roulerai sur l'autoroute des « Deux Mers ».*

*La Vie ? ... c'est aussi ce qui est en train de se passer pendant que l'on est occupé à autre chose.*

## ***Renascar !***

*Je ne sais si vous avez déjà éprouvé cette impression d'être enfin libéré d'un grand poids ? de vous sentir mentalement et physiquement allégé d'une peine qui, jusqu'alors, paralysait vos pensées en concentrant, en permanence, votre esprit et votre volonté sur la manière de s'en défaire ? Pour moi, c'est fait ! L'élimination de l'infâme Guindar me rend ma liberté d'action, sa fin de vie me permet enfin de ne penser qu'à moi-même, et non plus à la part de justice à faire rendre. Je renais ! « Renascar ! » dirait mon double. Je peux désormais passer à une nouvelle étape de vie en oubliant celle qui vient de s'achever, soldée de tout compte. La vie commence maintenant.*

*Fuyant le Cap d'Antibes par l'autoroute, je filais jusqu'aux environs d'Arles où je m'arrêtais sur une aire de stationnement. Je m'endormais dans la voiture au moment où la nuit commençait à céder un morceau du ciel à l'aube. Après deux bonnes heures de sommeil malgré l'inconfort de ma position, je m'éveillais au bruit de l'eau tombant sur le toit de la Mégane. C'est vrai, je l'avais entendu à la radio de la voiture, la météo avait annoncé qu'un anticyclone ferait des siennes en perturbant le ciel méditerranéen. Tant mieux ! Si, par mégarde, j'avais laissé une trace de mon passage dans le parc et sur la terrasse des Guindar, la ménagère nuageuse allait les balayer. Pendant que j'y pense, il serait plus prudent que je me débarrasse de ma vieille paire de baskets. Ce sera fait dans la première poubelle rencontrée.*

*Je poursuivis ma route à l'ouest, et décidais de faire une étape dans la vieille cité de Carcassonne afin de m'imprégner de ses vestiges historiques restaurés par Viollet-le-Duc. Je devais toutefois constater que la cité médiévale est d'abord un centre commercial voué aux souvenirs à touristes mais, pour qui sait regarder, prendre son temps et flâner sur ses enceintes fortifiées, ses cinquante tours de défense et son château comtal, c'est un plaisir de plonger dans ce passé où l'on se faisait la guerre en se regardant dans les yeux. Romains, Wisigoths, Francs, Sarrasins, Croisés exterminateurs de Montfort, tous ont laissé leur empreinte et la légende de dame Carcas, cette princesse sarrasine qui défendait sa cité contre les Francs de Charlemagne, continue d'être contée par les troubadours d'aujourd'hui. Je m'en suis régalé :*

*Le siège durait depuis cinq ans et les vivres commençaient à manquer dans la place. Dame Carcas décida de faire fouiller les maisons de la ville pour récupérer la nourriture qui aurait pu rester chez les habitants. Ses soldats ne ramenèrent au château qu'un sac de blé et... un cochon qu'une vieille femme avait dissimulé dans sa cave. Réaliste, la princesse considéra qu'il était inutile de distribuer ce si peu à la garnison et aux habitants de la cité, il n'y aurait pas eu une bouchée pour chacun ; de plus, ses soldats étant musulmans ne mangeaient pas de porc. Dame Carcas fit gaver l'animal avec le sac de blé et le jeta par-dessus les créneaux. Il vint s'écraser aux pieds de Charlemagne, libérant de ses entrailles*

*tout le blé dont il avait été gavé (tiens ! cela me rappelle que, dans mon sac à dos, j'ai aussi du « blé » provenant d'un autre porc). Évidemment, stupeur de Charlemagne qui se dit : « Si les Sarrasins se permettent de jeter les vivres par-dessus les murs de leur cité, c'est que la ville est encore abondamment approvisionnée. Inutile de poursuivre ce siège qui n'a que trop duré. » En conséquence, il donna l'ordre de lever le siège et de retourner en terre franque.*

*Mais dame Carcas fut prise d'une grande tristesse en voyant s'éloigner le beau Charlemagne. Craignant de ne plus le revoir, elle le rappela et lui livra sa ville, les cloches sonnantes à toute volée. C'est depuis ce temps là qu'il se dit que "CARCAS SONNE" Charlemagne...*

*J'ai pensé que cette légende méritait de vous être contée pour, qu'ensemble, nous rendions hommage à la malignité et à l'humeur changeante des femmes...*

*Charmé par l'histoire du lieu, je restais deux jours, bivouaquant dans un hôtel de la place du château. Les touristes étaient déjà nombreux, animant la ville forteresse, mais freinant la circulation piétonne dans les ruelles où les étalages arrêtaient les curieux. Comme à mon habitude, je fouinais dans les librairies pour consulter les ouvrages d'Histoire. Dans ce Languedoc portant le sceau du catharisme et encore blessé dans sa mémoire par l'abominable croisade conduite par Simon de Montfort, chaque pierre paraît teintée d'une tâche de sang. Exterminée par les bûchers de l'inquisition et balayée par les brutalités et pillages des barons du Nord, l'ancienne civilisation occitane a laissé trace de ses références de tolérance et de démocratie avant la lettre. Ce vieux pays, accueillant et bon vivant, mérite plus qu'une visite de curieux ; je me promets de revenir sur cette terre cathare lorsque je naviguerai sur son canal pour visiter ses citadelles perchées dans les nuages.*

*Passionné d'Histoire, je suis particulièrement intéressé par la ténébreuse affaire de Rennes le Château où, voici plus d'un siècle, un certain abbé Saunière aurait découvert un trésor ! En fait, sa trouvaille serait des parchemins anciens qui remettraient en cause l'Histoire et les croyances cultivées depuis deux millénaires. Ils établiraient, entre autres, la survivance de la dynastie mérovingienne qui se prétend d'origine biblique ! Or, selon l'Histoire officielle, d'abord écrit dans les monastères puis contrôlé par les pouvoirs en place, les derniers rois mérovingiens auraient été exterminés par les Maires du palais qui ambitionnaient de se faire couronner à leur place.*

*Rennes le Château est l'ancienne Rhédae, une cité wisigothique érigée en capitale du Razès par Amalric, roi de Septimanie en 510, donc après la défaite de Vouillé contre Clovis. Le différend entre Francs et Wisigoths se régla par une politique de mariages : Gislis de Rhédae, comtesse wisigothe par son royal père Béra, épousa Dagobert, roi d'Autriche. De leur union naquit Sigebert IV.*

*Rescapé de l'attentat commandité par Pépin d'Herstal, qui coûta la vie à son père Dagobert II en 679, l'enfant Sigebert fut amené en cachette chez sa mère, la comtesse de Rhédae. Plus tard, il succéda à son grand-père comte du Razès. Marié à une princesse, il aurait eu une descendance. Ce serait ses ossements mêlés à ceux de son épouse, que le curé Saunière aurait découverts avec « le trésor », sous une dalle gravée à l'effigie d'un cavalier portant un enfant, dans l'église de Rennes le Château. Carolingiens puis Capétiens feront le nécessaire pour que soient effacées les traces de la dynastie originelle. Toutefois les comtes du Razès ont préservé le rameau mérovingien, même en 1210, lorsque « la Buse », ainsi que les Languedociens surnommaient Simon de Montfort, s'empara de Rennes le Château. Devenu ensuite un nid d'aigle de Templiers un siècle après l'épopée cathare, les troupes de Philippe V mirent fin à cette présence, mais la lignée mérovingienne a perduré.*

*L'histoire des Templiers et des Cathares comporte bien des analogies : ces chrétiens furent accusés par la papauté romaine d'avoir nié la divinité de Jésus-Christ. Un même halo*

*d'hystérie religieuse les entoure et on peut penser qu'ils étaient dépositaires d'un secret qu'il fallait éliminer, le secret des Mérovingiens : Jésus, fils de Joseph descendant du roi David, ne serait pas mort sur la croix ! Abandonné par les soldats soucieux de se mettre à l'abri d'une violente tornade et descendu de son calvaire par ses amis et parents, il aurait été soigné et guéri de ses blessures. Le fameux suaire de Turin porte d'ailleurs trace des onguents qui auraient été utilisés. Jésus aurait alors continué à vivre après la crucifixion, ce qui expliquerait la « résurrection », épousé Marie de Magdala et engendré une descendance dont les Mérovingiens seraient la lignée. Leur peuple de Sicambres ne serait autre que la tribu judaïque de Benjamin émigrée en Arcadie, puis en Germanie avant de se répandre en Gaule. Et si Clovis s'est fait oindre, c'est plus pour mettre les évêques au service de son pouvoir que pour se faire sacraliser, il l'était déjà par héritage biblique.*

*Cette histoire m'interpelle et j'aimerais en démêler les secrets. On m'a dit que, dans certaines veillées de villages languedociens, on conte encore la légende du « Roi perdu ». Elle dit qu'un prince viendra de la tige poussée en Languedoc pour reconquérir la France et lui rendre cette civilisation de l'amour courtois que les armes franques ont exterminée.*

*Les secrets du passé ne demandent qu'à être révélés pour faire apparaître la vérité de l'Histoire. La marquise Marie d'Hautpoul de Blanchefort, dernière dépositaire des secrets de famille des comtes du Razès aurait, en 1781, légué son « trésor » à l'abbé Bigon, son confesseur, curé de Rennes le Château. La Révolution antichrétienne passant par là à partir de 1790, avec l'arrivée au pouvoir de l'Assemblée législative dans laquelle s'étaient infiltrés les Francs-maçons, le curé aura enfoui ce legs dans son église et c'est ce qu'aurait exhumé l'abbé Saunière. Il reste à forger cette histoire à laquelle je vous promets de me consacrer pour vous écrire un autre livre ! Je vous parais sans doute aventureux et exalté dans mon hypothèse, mais j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'apprendre qu'une idée, apparemment dérangeante pour les esprits académiques, pouvait être porteuse de beaux fruits. Il me reste à cultiver celle-ci pour récolter le secret des trésors du Razès.*

*Après cette plongée dans les légendes de l'Histoire, il me fallait maintenant redescendre dans le présent, abandonner le passé de Paul Vallon et devenir pleinement Léon Simonin, le double de mon oncle.*

*J'avais entendu dans ma voiture, la radio annoncer la mort de Guindar : « Monsieur Guindar, l'homme d'affaires bien connu dans l'immobilier varois, a fait hier une chute mortelle au Cap d'Antibes. Sans doute victime d'un malaise, il est tombé au bas de la falaise sur laquelle était construite sa propriété. Son corps a été retrouvé déchiqueté sur les rochers en bordure de mer. » J'achetais les journaux pour avoir un peu plus d'information, tous confirmaient la chute accidentelle sans jamais faire allusion au passé crapuleux de cet escroc qui m'avait si habilement manipulé. Il avait bien caché son jeu, il m'apparaissait normal que je cache aussi le mien ! Justice était faite et il était temps de tourner cette page d'ombre pour me consacrer à ce qui mérite de vivre : la vie, l'amour, la création, la contemplation. J'avais plein de projets et débordais d'énergie pour prendre ma revanche.*

*Je téléphonais à Philippe, le "seigneur" du lot et de la capitainerie de Penne d'Agenais, pour l'aviser de mon arrivée dans les quarante-huit heures. Je lui disais mon souhait d'embarquer sur « l'Escapade », après en avoir assuré l'armement, pour un périple nautique de durée indéterminée. Je quittais Carcassonne pour rejoindre Toulouse où je m'attardais pour visiter quelques monuments et demeures historiques. Je m'informais sur l'histoire du Pastel, cette plante fabuleuse qui donne un bleu aussi exceptionnel que celui du ciel occitan. Il n'est pas étonnant que la douceur bleue de ce pays de cocagne ait vu naître cet art de vivre appelé « l'amour courtois » que ses troubadours chantaient dans toute l'Europe, alors que les autres provinces du royaume franc en étaient encore aux sièges des châteaux forts de leurs voisins ! L'harmonie musicale au Sud, le bruit des armes au Nord...*

*Le lendemain, je poursuivais jusqu'à Agen par l'autoroute avant d'emprunter une départementale pleine de curiosités et, par là, gagner Penne d'Agenais. Cette cité médiévale est un véritable nid d'aigle contrôlant la vallée du Lot. Ses maisons du XVI<sup>ème</sup> siècle, sa place centrale, son église et son enceinte montrent qu'ici, on sait respecter et honorer son passé en préservant le patrimoine des outrages du temps et des vandales.*

*La base nautique où était amarrée l'Escapade, n'était évidemment pas perchée sur la hauteur du village fortifié. Le port de Penne, installé face à la halte fluviale de Saint Sylvestre, dispose d'un quai, d'entrepôts et de bureaux où je retrouvais Philippe, la tête dans un dossier. Cette rencontre fut un moment d'émotion malgré la confusion d'identité :*

***- Mon cher Léon, enfin tu te décides à venir faire naviguer ton bateau. Après quatre années d'immobilisation, il n'est plus de première fraîcheur malgré le suivi d'entretien, et il a pris un coup de vieux. Il n'y a que toi pour rajeunir malgré le temps qui passe !***

***- Ah ! mon vieux Philippe, je te retrouve bien là avec ton humeur râleuse de breton. Je suis heureux de te revoir après un temps de misère où ma santé m'a joué des tours. Garde-moi ta soirée afin que nous parlions en dînant à l'auberge, comme d'habitude bien sûr...***

***- Tu en as de bonnes, une tradition bissextile ne peut être considérée comme une habitude. D'accord pour ce soir, mais tu as intérêt à trouver un tas de bonnes raisons pour expliquer ta désertion de ma rivière. Tu me donneras aussi des nouvelles du gamin. Que devient Paul ? En attendant, va jeter un coup d'œil à l'Escapade. Prends ton temps, je te parlerai de sa santé plus tard. Rendez-vous à vingt heures à l'auberge.***

*Amarrée au quai, l'Escapade est propre, mais sa peinture défraîchie laisse voir un bateau "oublié" depuis trop longtemps par son propriétaire. Malgré l'aération, l'intérieur sent le moisi laissé par l'humidité hivernale. C'est une pénichette de onze mètres disposant de deux cabines confortables, d'un cabinet de toilette avec douche et W.C., d'une cuisine aménagée avec banquette pouvant aisément recevoir cinq personnes, et d'un poste de pilotage offrant une excellente visibilité qu'un toit ouvrant permettait encore d'améliorer. Son vaste pont avant reçoit les vélos, la passerelle, les gaffes, la bouée de secours et peut même servir de solarium. Le pont arrière surélevé transformé en balcon, offre une vue imprenable sur l'environnement nautique. C'est un bateau très agréable, plus vaste et confortable qu'une caravane routière, qui se gouverne facilement. Propulsée par un moteur diesel de 50 CV, d'un panneau solaire pour recharger les batteries au premier rayon de soleil, de réservoirs d'eau et de gazoil assurant une bonne autonomie, la pénichette est vraiment le moyen de locomotion et d'habitat discret et souple d'emploi, qui va permettre de me réintégrer dans la société sans être obligé de me terroriser. Avec elle, Paul va se fondre en Léon.*

*Je fis l'inventaire de la vaisselle afin de compléter la cuisine en poêles et casseroles, les anciennes étant un peu rouillées. Je dressais la liste des courses qu'il me faudrait faire le lendemain à l'inter marché de Saint-Sylvestre. Je vidangeais les réservoirs d'eau après y avoir versé un peu d'eau de javel pour désinfecter les canalisations et robinetteries et refaisais les pleins : 440 litres. Je remplaçais une bouteille de gaz un peu trop légère, puis mis le moteur en route, il démarra au quart de tour. Philippe en avait fait l'entretien et son bruit régulier faisait plaisir à entendre. Je déplaçais le bateau pour l'approcher de la pompe à carburant et faire le rechargement : 190 litres. Il était temps, le réservoir contient 220 litres. J'étais ainsi équipé pour naviguer durant une bonne centaine d'heures de fonctionnement moteur avant de devoir chercher une autre pompe sur mon trajet nautique.*

*Je vérifiais ensuite les amarres, l'ancre, le fonctionnement de la pompe de cale, le niveau de l'huile moteur, la propreté du filtre de l'eau de refroidissement, l'usage des W.C. et de la douche, l'air pulsé du chauffage, le jeu du gouvernail, etc. Tout était en état de fonctionner. Je sortis la couette de sa housse et la déployais au soleil, sur le bastingage, également les draps, serviettes de toilette, torchons, enfin tout ce qui était nécessaire pour rendre vie et sortir le bateau de son hivernage. Je préparais la cabine avant pour y passer la*

*prochaine nuit, souhaitant me plonger de suite dans l'ambiance nautique. J'utilisais la seconde cabine comme penderie et débarras de manière à dégager ma chambre et la coursière. Après avoir fait mon lit, je fis toilette et m'habillais pour un repas de retrouvailles avec le vieil ami de mon oncle qui me prenait pour lui.*

*Je me sentais parfaitement à l'aise dans cet univers retrouvé des marinières de la plaisance, il me tardait maintenant de naviguer.*

*L'auberge du port était à deux pas du quai. J'y arrivais en avance pour commander le repas selon les goûts de Philippe que je connaissais pour avoir été présent, quatre ans plus tôt, à notre dernière rencontre à trois. Régulier comme un chef de gare (du Nord car, dans ce midi, la même fonction n'a pas le même respect de l'exactitude, j'ai toujours observé que les trains y avaient quelques minutes de retard...), Philippe me rejoignit à vingt heures sonnantes au clocher de l'église. Je reconnaissais bien là son côté calotin ! Évidemment, s'il me lit un jour, il va pester contre mon goût de la taquinerie, mais j'adore son humeur de breton aussi paisible qu'un ciel d'orage à Quiberon.*

*La salle de l'auberge n'était occupée que par une douzaine de clients, ce qui nous valait une ambiance presque familiale. Le repas était de qualité, mais nous avions tant de choses à dire que nous y avons à peine prêté attention. Je racontais « ma » quasi-paralysie durant une paire d'années et inventais un remède qui m'avait remis sur pieds. Cette escapade vacancière était la première que je m'offrais depuis bien longtemps. Quant à Paul, mon neveu, trop pris par ses activités professionnelles, il vivait sa vie ailleurs et je n'avais pas voulu lui demander de m'accompagner. Ensuite seulement, Philippe a parlé du bateau :*

***- L'Escapade a besoin, comme toi, d'un bon remède pour affronter un long trajet. Son arbre de transmission a du jeu et une pale d'hélice est esquincée. Je crains que, lors des crues de l'hiver dernier qui ont charrié des troncs d'arbres sur le Lot, le choc de l'un d'entre eux ait détérioré l'ensemble transmission-safran. J'ai eu plusieurs bateaux abîmés. Il faut sortir la pénichette de l'eau avec un engin de levage pour la poser sur des tréteaux, réparer les dégâts et remplacer les pièces. Tu peux bien sûr naviguer un moment comme cela, mais les vibrations vont fatiguer le bateau et, un beau jour, te provoquer un pépin. Si tu le veux, Bernard du chantier fluvial de Castelsarrasin, peut faire ces travaux en début de saison. Il te faut huit jours, si tu ne t'attardes pas en route, pour lui amener ton bateau, nous pouvons le prévenir demain.***

*Je donnais mon accord, je n'avais d'ailleurs pas le choix si je souhaitais disposer du bateau pour m'intégrer au monde de la navigation, le temps qu'il faudrait pour faire oublier Paul Vallon à la justice policière. Par ailleurs, avec le magot – plus de cinquante mille euros – prélevé dans le coffre de Guindar, je n'avais aucun souci financier quant au coût de cette intervention. Le lendemain donc, je prenais contact avec Bernard et m'engageais à lui amener l'Escapade à la vitesse de navigation autorisée, soit six kilomètres à l'heure. Je passais à la Poste m'ouvrir un compte en y déposant la majeure partie de ma fortune et ainsi disposer d'une carte bleue pour renvoyer celle de Léon. Je donnais l'adresse de la capitainerie, à charge pour Philippe de faire suivre mon courrier lorsque je pourrais lui donner les coordonnées de mes points de chute. Je fis le ravitaillement en vivres, boissons et divers ingrédients. Une fois tout en ordre et les factures réglées, je saluais Philippe en laissant la voiture en gardiennage dans un garage voisin du port. L'Escapade quitta son port d'attache avec un capitaine fier d'entendre son étrave fendre l'eau du Lot pour affronter la liberté*

*La rivière, c'est un nouvel univers, un Nouveau Monde qui s'ouvre aux rêves et vous rend spectateur des choses essentielles de la vie : la beauté de la nature, l'amour de la vie, la vérité du temps. La nature vous propose à tout moment de devenir*

*l'acteur de son théâtre de vie. Le rythme lent de la navigation fait que le temps s'écoule plus lentement, agrandissant le présent. Les journées ne défilent plus en se précipitant vers on ne sait quel aboutissement. Loin des désastres annoncés dans la lucarne télévisuelle, à l'écart de l'automobile et de ses embouteillages, du téléphone qui vous rappelle vos servitudes, du courrier auquel il faudrait répondre, des impôts toujours plus lourds... loin des machines et de leurs obligations qui accélèrent le temps, le navigateur oublie l'autre vie, celle imposée par la terre qui nous nourrit, mais qui nous asservit pour le faire.*

*Je ne peux bien sûr, être contre le progrès alors que je me promène sur une machine flottante, mais je ne l'apprécie que lorsque je peux rester à distance de son torrent de modes, de tics, de manies, de publicités et autres conditionnements de personnalité. Comme l'a écrit un philosophe, je sais que « **Quand l'homme invente quelque chose, il invente aussi la catastrophe qui va avec...** ». La plupart des gens de terre ne vivent qu'une vie, et encore s'ils ont de la chance. L'aventurier de la rivière peut en vivre des dizaines, toutes plus passionnantes les unes que les autres, dans un lieu magique où il peut rêver d'être ce qu'il veut. C'est aussi pourquoi je préfère gérer mon temps en traînant les pieds, ou plutôt en glissant paisiblement au fil de l'eau en oubliant les problèmes de terre.*

*Sur l'eau, vous avez le sentiment d'être en paix avec le monde entier, vous éprouvez un bien-être d'esprit auquel se mêle parfois quelques interrogations face aux forces de la nature qui n'est pas aussi disciplinée que le voudrait le règlement du progrès. Cet affrontement qui vous est imposé par les humeurs du ciel, rend plus sage celui qui savoure le plaisir d'être heureux sans bitume, sans béton, sans autre bruit que celui du vent qui s'amuse avec l'onde. Le glissement de l'eau sur la coque du bateau vous fait penser à une caresse ; le murmure des vaguelettes que produit l'étrave vous évoque des mots doux ; le défilement des berges ombragées vous présente mille tableaux changeants. Salué par le chant des oiseaux, vous pénétrez dans un royaume où la nature est reine. La vie de la rivière devient la vôtre, votre temps se calque sur le sien, c'est l'harmonie champêtre au milieu des effluves et des parfums qui se dégagent de l'eau et de la terre. Le temps vous est rendu, il devient maniable et vous ne subissez plus sa cadence de fuite. Vous retrouvez alors l'essentiel de l'existence en partageant les vraies richesses qui sont le bruit de l'eau, la caresse du vent, la fraîcheur d'une goutte de pluie, l'arôme d'une fleur, la douceur d'un rayon de soleil... la vie de la terre est devant vous, s'offrant pour donner un sens à votre existence. La rivière est un chemin qui croise toutes les sources de vie et vous conduit dans un jardin d'Éden. Vous comprendrez maintenant pourquoi je me fais « la Belle » en bateau !*

*Le vent ? ... je fais comme le voilier qui s'accommode du vent : le vent vient de derrière, je file ; le vent vient de devant, je négocie !*

## *À l'assaut des écluses*

*Ces débuts de juin sont enchanteurs ; la nature est verte, les berges du fleuve sont fleuries, le ciel est d'un bleu d'aquarelle, les oiseaux aquatiques sont partout et les rayons du soleil sont caressants. Malgré son hélice cabossée, la pénichette se comporte bien, seul l'arbre de transmission "cogne" en transmettant fort désagréablement ses vibrations aux structures du bateau.*

*Après le passage de l'impressionnante écluse de treize mètres de Villeneuve-sur-Lot dominée par la tour rouge de son église byzantine, et deux heures de navigation, je m'arrête à Casseneuil pour déjeuner. Le ponton d'accostage de cette halte nautique étant occupé par deux pêcheurs qui me regardent arriver sans esquisser la moindre intention de me céder la place, je vais m'amarrer sous un saule pleureur un peu plus loin. Ce pittoresque village bâti dans une boucle de la Lède et bordé par le Lot, est une véritable petite Venise. Ses maisons à colombage sont littéralement suspendues au-dessus de la rivière et son musée rappelle que c'est ici, au XIIIe siècle, que l'inquisition dressa ses premiers bûchers pour éradiquer le catharisme, une religion trop pure pour un catholicisme qui ne l'était plus.*

*Me souvenant que je n'étais pas là pour faire du tourisme, mais pour convoier diligemment l'Escapade au chantier de Castelsarrasin, je poursuis mon voyage. L'écluse suivante de Castelmoron est également très impressionnante avec ses dix mètres de dénivelé, toutefois, l'avantage de ces deux monuments est qu'ils sont faciles à écluser grâce à leur manœuvre automatisée et aux bollards flottants qui rendent l'amarrage aisé. Fatigué après ces cinq premières heures de navigation, je fis étape dans cette cité en me mettant à quai sous l'Hôtel de ville dont le style mauresque surprend par sa ressemblance avec l'Alhambra de Grenade.*

*Après un contrôle général du bateau et de sa mécanique, une douche et la confection d'un repas facilitée par un plat préparé, je passais ma première soirée en totale autonomie. Installé sur le balcon arrière, je regarde les lumières de la cité se refléter dans l'eau où les poissons semblent s'amuser à sauter de tous bords. La nuit fut aussi paisible que la soirée, mais ma coutume de lève-tôt fit que je démarrais dès huit heures. Je n'avais pas d'écluses à passer dans l'immédiat, la voirie fluviale n'ouvrant les vannes qu'à partir de neuf heures, il m'aurait fallu attendre que l'eau soit libérée par les agents de V.N.F. pour poursuivre mon voyage.*

*Une fois passées six écluses, j'arrivais à Aiguillon où je signalais à l'éclusière mon intention de passer sur la Garonne dès neuf heures le lendemain matin. Puis j'allais passer la nuit au ponton de l'écluse "Nicole" où était le rendez-vous avec les agents de V.N.F. chargés d'assurer la remonte de la Garonne en navigation accompagnée. Effectivement, pour quitter le Lot et naviguer sur le canal latéral qui permet de rejoindre Castelsarrasin, il faut franchir un bout de Garonne dont le cours irrégulier est parfois impétueux. Cette traversée permet de s'engager dans ce que les marins appellent le « X » de la Baïse, elle se fait avec les*



services d'un pilote patenté et en réglant un droit de passage, d'où mon attente à l'écluse "Nicole" qui ouvre l'accès à la Garonne. Ce fameux « X », qu'il faut beaucoup d'imagination pour lire sur une carte, est composé par le Lot aval dans le prolongement de la Baïse et le canal de Garonne. La base nautique de Buzet-sur-Baïse est située en son centre, ce qui en fait un carrefour fluvial d'importance.

À neuf heures tapantes, le pilote grimpe à bord de l'Escapade et, une fois l'écluse franchie, nous naviguons sur la Garonne en commençant par contourner un tourbillon. Évidemment, il faut connaître le passage, d'où l'intérêt d'avoir un guide au macaron pour évoluer dans le chenal. Pour remonter le courant, l'Escapade est assistée d'un pousseur, le « Tom Pouce », une petite barque puissamment motorisée qui pousse le bateau par l'arrière jusqu'à l'écluse "Saint Léger". J'ignore si les 50 C.V. de mon moteur seraient parvenus à remonter la Garonne sans aide, mais j'apprécie le coup de main de V.N.F. A l'écluse, les agents du transit m'abandonnent. Je m'engage alors sur la Baïse pour rejoindre, quelques kilomètres plus loin, la double écluse de Buzet qui me fera basculer sur le canal latéral de la Garonne.

Une brève étape au port voisin pour déjeuner sur le pouce et je poursuis mon chemin d'eau en direction d'Agen où je souhaite passer la prochaine nuit. Je franchis de justesse avant dix-neuf heures qui sonnent l'arrêt de leur fonctionnement, les quatre écluses automatiques d'entrée dans la ville. Elles séparent le calme de la campagne de l'animation du centre-ville et ferment l'accès au pont-canal d'Agen, un remarquable ouvrage de plus de cinq cents mètres de long, œuvre-mémoire de la dernière monarchie française. Je vais amarrer le bateau dans le port, au fond du bassin où la base Locaboat est nichée à deux pas de la gare. Malgré l'heure tardive, l'accueil est sympathique. Je fais le plein d'eau, branche l'alimentation électrique pour recharger les batteries et prends une douche. Ensuite je fais un tour en ville pour acheter pain, viande fraîche et divers. Au bout d'une heure, cette plongée dans l'animation des gens de terre me bouscule et m'exaspère : trop de bruits, de mouvements, de bousculades, d'odeurs désagréables... je me sauve pour rejoindre la paix de l'Escapade, manger et dormir car, curieusement, malgré la part limitée d'efforts physiques que réclame la navigation fluviale, après une journée de navigation on se sent épuisé. L'eau peut-être ? Ma nuit d'anachorète fut d'une seule étape de sommeil.

Malgré l'intérêt touristique de la ville avec son musée des beaux-arts, ses nobles hôtels, sa préfecture et ses quais, je ne m'attardais pas. Toutefois, avant de quitter la base nautique, je passais à l'agence V.N.F. pour m'acquitter du péage fluvial et afficher, dans le poste de pilotage, la carte qui me permettrait de ne pas être importuné par un contrôleur de V.N.F. Je larguais ensuite les amarres et, cinq heures plus tard, je faisais étape à la halte de Valence d'Agen afin de laisser l'Escapade souffler un peu. La visite de la ville me permit de découvrir deux lavoirs couverts et, surtout, une église "républicanisée" par la symbolique devise « Liberté-Egalité-Fraternité » gravée dans les pierres de sa façade, sans doute l'allégeance d'un curé conventionné de la République !

Ensuite ce fut Moissac, où l'entrée du canal dans la ville entre deux murs de briques n'est pas très agréable. Je fais sonner ma trompe de brume pour alerter le pontier de mon arrivée à l'approche du pont tournant. Deux cents mètres plus loin, c'est le port, bien encombré avec les bateaux restés à l'attache pour passer l'hiver.

La ville, avec son cloître et l'abbatiale Saint-Pierre, dont la légende prétend qu'elle fut fondée par Clovis, notre premier roi mérovingien, mérite une visite. Son ancien port sur le Tarn voisin fut très actif avant la construction du canal latéral, pour acheminer vers Bordeaux les vins et farines de cette riche région agricole.

*De Moissac, j'appelle Bernard d'une cabine téléphonique. Par souci de discrétion et par goût de tranquillité, je n'ai pas de portable ! Je l'avise donc de mon arrivée le lendemain sur son chantier :*

- *Tu as mis la post combustion ? demande-t-il en me plaisantant sur la rapidité de ce trajet.*
- *À dire vrai, non, mais les écluses sont désertes, il n'y a quasiment pas de circulation fluviale.*
- *C'est encore un peu tôt pour le tourisme. O.K., je t'attends Léon. Mon chantier est plus calme et je vais pouvoir me consacrer à ton Escapade, Philippe m'a parlé de ses problèmes.*
- *Pourrais-tu également le repeindre ? Coque et superstructures comprises.*
- *Hum ! C'est au moins huit jours de boulot que tu me proposes là.*
- *Sans doute, mais je suis prêt à te donner un coup de main pour les préparations.*
- *Je t'attends demain. Présente-toi dans la zone de grutage. Je sortirai ton bateau dès que j'aurai vérifié sa mécanique en la testant dans le port.*

*C'était lancé pour rénover l'Escapade et lui donner, à lui aussi, une nouvelle vie : Renascar ! J'achetais à Moissac divers vêtements de travail dont j'aurai l'usage sur le chantier de Bernard.*

*J'arrivais à Castelsarrasin vers les treize heures, alors que l'activité du chantier était suspendue pour cause de déjeuner. La douceur du temps faisait que plusieurs bateliers, travaillant eux-mêmes sur leur bateau en louant l'outillage du chantier, s'étaient installés en plein air pour partager leur panier-repas. Je "m'avitaillais" à mon tour d'une boîte de cassoulet vite réchauffée et partais à la recherche de Bernard. C'est Véronique, sa compagne de vie et de chantier que je découvris en train de réparer un moteur hors bord. Nous – je dis « nous » en parlant de Léon et du couple – nous connaissions de nom, mais ne nous étions jamais rencontrés. Le contact fut d'emblée amical :*

- *Bernard est parti chercher une pièce à Toulouse, il sera de retour d'ici peu. Il attend ton bateau pour le mettre au sec, m'annonça-t-elle.*

*Effectivement, une heure plus tard Bernard était à pied d'œuvre et s'emparait des commandes de l'Escapade pour établir son diagnostic de mécanicien. Cela ne traîna pas et, après un quart d'heure de ronds dans l'eau à différents niveaux de puissance moteur, il annonça que les paliers de l'arbre de transmission, la barre hydraulique, le talon du gouvernail et l'hélice étaient à changer.*

- *Je vais faire cela dans le hangar et, dans le même temps, tu pourras nettoyer la coque au karcher et poncer la vieille peinture des superstructures, cela m'avancera. Auparavant, il faudra calfeutrer les orifices, sauf le carré bien sûr où j'ai à opérer. Cela te va ?*
- *Sans problème, mais pourrais-je encore utiliser la cabine pour dormir ?*
- *Oui, tant que nous n'en serons pas à l'opération peinture. Toutefois, tu devras faire usage des douches et sanitaires du chantier. Ta salle d'eau et ta cuisine sont interdites d'eau tant que l'Escapade est à terre.*
- *Je m'en ferais une raison !*
- *Bon, je vais maintenant te gruter et poser le bateau sur la remorque du camion pour le conduire au hangar. Ensuite on se mettra au boulot.*
- *À vos ordres patron !*
- *Je vais commander tes pièces, puis je m'attaquerai au démontage des organes malades.*

*Le programme étant arrêté, il n'y avait plus qu'à retrousser ses manches. Et il fut fait comme il avait été dit. Je ne vous décrirai pas notre semaine de travail : démontage de la vieille mécanique du safran et son remplacement, vidange moteur, graissage, ponçage dans un nuage de poussière, peinture antifongique de la coque, peinture marine pour les superstructures et ponts, réinscription du nom et de l'immatriculation sur les flancs, étanchéité d'un hublot à refaire, remplacement des joints de pompe, installation d'une*

*penderie dans la coursive, d'une gaine de chauffage dans la cabine centrale et d'un râtelier à vélo sur le pont, réparations diverses, etc. Épuisant !*

*Pour me permettre de continuer à vivre au plus près de l'Escapade, Bernard avait mis une caravane à ma disposition au moment de l'opération "peinture". De ce fait, dès sept heures j'étais sur le chantier, me réjouissant de voir le bateau se transformer tous les jours pour retrouver son allure de jeunesse.*

*Les travaux achevés, il fallut encore laisser la peinture sécher quarante-huit heures avant de poser un pied sur le pont. Je profitais de cette... mise à pied, pour m'intéresser à l'histoire de ce « Castel » de Sarrasins, patrie d'un aventurier du XVIII<sup>e</sup> siècle, Lamothe Cadillac, gouverneur de la Louisiane qui fonda la ville de Détroit aux U.S.A. En reconnaissance, la ville américaine donna son nom à la célèbre marque d'automobiles.*

*Pour me déplacer rapidement et plus commodément sur le plancher des vaches une fois l'Escapade à quai, j'avais prévu d'acheter un vélo avec sacoches, ce qui me permettrait d'effectuer les ravitaillements sans avoir à porter les sacs. Le premier marchand de cycles me fournit un modèle confortable, en mesure de servir à la fois de bête de somme et de véhicule de promenade. Les villages touristiques de ce beau Languedoc, qui ne fut pas toujours la province tranquille d'aujourd'hui, sont habituellement perchés sur des pitons escarpés, aussi les visiter impose un effort de montée que les développements de ma monture mécanique autorisaient.*

*Je commençais son rodage en allant visiter Montauban, à une vingtaine de kilomètres de Castelsarrasin. Je commence d'abord par son « port », ou tout au moins par ce qui est annoncé comme tel, pour voir. En fait, c'est à peine une halte. Déserte, elle ne présente aucune commodité nautique, ni aménagement pour s'amarrer. Par contre, le centre de la ville est remarquable, sa place Nationale bordée d'arcades mérite de s'attarder à la terrasse de l'un des nombreux restaurants pour y déguster une spécialité régionale. On ne peut manquer ensuite de rendre visite au musée Ingres, véritable site symbole de la cité, puis au vieux pont sur le Tarn, à partir duquel on jouit d'un agréable point de vue sur la vieille ville.*

*Retour par Montech pour jeter un coup d'œil sur la fameuse « pente d'eau », une écluse d'un genre unique, qualifié d'ouvrage expérimental, mais dont la mise en œuvre, certes spectaculaire, est un gouffre financier. Elle est réservée aux "gros" gabarits du canal, péniches et bateaux de passagers, les plaisanciers sont invités à emprunter les cinq écluses parallèles à la pente d'eau, pour remonter ou descendre les deux kilomètres qui rattrapent sur le canal, une dénivelée d'une dizaine de mètres. Je regagnais ensuite mon gîte caravanier par la belle piste cyclable aménagée sur le chemin de halage du canal latéral de la Garonne. Quand nos élus veulent bien se préoccuper d'écologie, marier l'utilitaire et le beau pour offrir un peu de bonheur de vivre à leurs administrés, il leur arrive de faire des miracles de bon sens et de bon goût ! Sur ce chemin de Compostelle, cyclistes, marcheurs, joggeurs, cavaliers, pèlerins, pêcheurs, éclusiers, navigateurs, etc. se croisent en échangeant les nouvelles, donnant leurs impressions, posant des questions. Je me promets de profiter de cette convivialité bon enfant en partageant le temps du jour avec ces adeptes de la nature sur les voies vertes et les sites de loisirs liés à la voie d'eau.*

*Toujours condamné à attendre que le séchage fasse son œuvre sur la peinture de l'Escapade, le jour suivant je renouvelai ma promenade en campagne. Après les efforts musculaires de la veille, j'avais les mollets un peu raides, aussi je démarrai doucement en suivant le cours amont de la rivière jusqu'à Verdun-sur-Garonne. L'abbaye de Grand Selve m'invita à une visite. Je poursuivis ensuite sur Beaumont-de-Lomagne en m'arrêtant souvent pour me renseigner sur une curiosité locale, ou simplement pour le plaisir d'échanger quelques paroles avec un paysan dans son champ. Dans ce pays, le patois rebaptisé « occitan » par des agrégés de Toulouse, n'a plus cours, mais l'accent rocailleux et chantant*

*du terroir est toujours là, et je m'en sentais proche. Même s'il y a une route tous les kilomètres, j'avais la piquante impression d'être perdu en m'immergeant dans une vie nouvelle, loin des murs et des pesanteurs sociales.*

*Après avoir tardivement déjeuné dans une auberge de Sérignac, je regagnai le chantier par de petites routes et chemins de campagne peu fréquentés des boîtes à moteur. Le vélo m'apparaissait vraiment comme étant le moyen idéal pour voyager au plus près de la nature et des hommes.*

*Le lendemain, l'Escapade fut hissée sur la remorque, transportée dans la zone de grutage, soulevé et mis à l'eau par Bernard et Véronique. Nous avons ensuite procédé aux essais de la nouvelle mécanique de direction et vérifié la stabilité de l'arbre de transmission en effectuant d'abord des ronds dans l'eau, puis une navigation à puissance maximum – douze kilomètres à l'heure ! – sur une branche du canal. Le bateau se comportait bien et il fut reconnu « bon pour le service ».*

*J'invitais Véronique et Bernard à fêter l'événement dans un restaurant et les remerciais chaleureusement d'avoir transformé mon vieux bateau en une unité fluviale esthétique et mécaniquement fiable. Flambant neuf, il n'avait plus à rougir de son état d'abandon en côtoyant les nombreuses et rutilantes unités nautiques anglaises et parfois hollandaises, qui fréquentaient notre réseau navigable, particulièrement le canal des Deux Mers qui leur permet de rejoindre la Méditerranée à partir de Bordeaux.*

*Après avoir refait les pleins de l'Escapade et réglé mes comptes, je me posai la question de savoir dans quelle direction j'allais mettre le cap ? À l'Est, vers la Méditerranée, les canaux et fleuves du Nord de l'Europe ? À l'Ouest, vers l'Atlantique ? Demain il fera jour, je confierai le sort de mon avenir au hasard, au moment de mettre le moteur en route.*

*Voyage ? ... le meilleur que l'on peut ramener d'un voyage, c'est soi-même, sain et sauf.*

## *Carpe diem*

*Levé avec le soleil, je ne me lassais pas d'admirer l'Escapade sous sa peinture neuve, le vélo arrimé sur le pont, les pare battages à ses flancs et son fanion flottant au vent, prêt à appareiller. La veille au soir, ainsi que je le faisais chaque semaine, j'avais appelé Léon, mon double, pour lui faire le point de ma condition du moment. Il fut ravi d'apprendre que le bateau avait retrouvé son allure d'antan, mais se préoccupait de mon indécision d'avenir. « **Reste en France, me demanda-t-il, c'est ici que tu peux le mieux tenir mon rôle et que je peux avoir une chance de te revoir** ». Le sort était jeté, cap à l'Ouest pour rester sur nos terres et ne pas avoir la tentation de m'enfuir par le Sud ou l'Est !*

*Par le temps incertain qui coure aujourd'hui, je trouve réconfortant d'avoir à tenir le rôle de Léon dans la vie sociale que j'amorce. C'est un homme droit, franc, de parole et extrêmement pointilleux pour tout ce qui touche à l'honneur. Dans sa jeunesse étudiante, il s'était battu en duel pour laver l'affront d'une insulte, récoltant une estafilade à l'épaule. Intellectuellement très engagé dans la défense des valeurs de civilisation, d'identité française, d'élitisme éducatif et créatif, de pureté du langage écrit et parlé, de respect des traditions familiales, etc. il fut mis à l'index par les nouveaux maîtres à penser de la génération soixante-huitarde dictant leur mode liberticide aux pouvoirs politiques et médiatiques. Il ne se privait pas de les brocarder, se divertissant des vanités "intello" et des appétits de notoriété de ces parvenus qui, disait-il, se sont "débattus" à coups de pavés pour ne pas devenir ce qu'ils sont aujourd'hui : des poncifs gras et barbus, imbus de leur idéologie laxiste. De ce fait, ses livres ne furent pas diffusés dans les librairies asservies à la mode littéraire. Dommage, car ils sont beaux et donnent la nostalgie d'un passé dans lequel sont plantées nos vraies racines. Il m'a inculqué le goût du sublime en se référant souvent à De Gaulle. Son gaullisme n'était pas une position politique, c'était le parti pris de la grandeur contre l'ordinaire. Mais j'ai l'air de vouloir le disséquer comme le ferait un psychanalyste, un de ces types qui cherchent à voler l'âme des autres. Non, je pose simplement son personnage afin que vous ayez une idée de l'homme auquel il me faut maintenant ressembler : une lumière sur l'ombre de mon passé !*

*Le printemps est complètement affiché sur la nature... des senteurs capiteuses flottent dans l'air, des couleurs vives se déploient en désordre sur le vert tendre des berges, les feuilles ornent les arbres, les fenêtres des maisons éclusières sont grandes ouvertes. Sous un ciel uniformément bleu, les prés sont tapissés de fleurs jaunes, les haies sont piquetées de blanc, les merisiers et les prunus sont en fleurs. Les oiseaux sont pris de mélodie, leurs drilles éclatent à tout instant, même le coucou en rajoute. Les papillons et les abeilles voltigent d'une fleur à l'autre, un vent léger agite les herbes sur les rives qui m'entourent. Affamé d'émotions et d'aventures, je suis parti cap à l'Ouest, dans l'aval du canal qui "prend" sa source au*

seuil de Naurouze, point de partage des eaux de la Montagne Noire entre la voie d'eau qui dessert l'Atlantique et celle qui se dirige vers la Méditerranée.

La conduite de l'Escapade est un plaisir, le coup d'œil admiratif des riverains sur ce bateau blanc en est un autre. Pour y ajouter un charme sonore, j'ai calé ma poignée des gaz sur dix-huit cents tours, le ronronnement à peine perceptible des 50 CV du Nanni Diesel est comparable à celui d'un chat que l'on caresse. Le vase portant un bouquet de fleurs des champs, posé sur la table du carré, n'a pas une vibration. Le safran répond bien aux sollicitations du macaron et, en jouant du vent qui a toujours une fâcheuse tendance à promener l'avant de la pénichette à contre sens de la manœuvre souhaitée, je peux aisément faire un demi-tour dans l'étroit canal en m'aidant de la marche arrière.

Je suis soulagé d'avoir quitté l'escale technique de Castelsarrasin et la sympathique équipe du chantier fluvial. Une pareille concentration de bateaux immobiles, longuement amarrés et transformant les quais en cités batelières, m'indispose en me faisant penser à un cimetière marin. « **Un bateau à quai, c'est une horloge arrêtée** » me disait Léon, à l'époque où je jouais les mousses en sa compagnie. J'ai terriblement besoin d'air, d'espace, de mouvement, et surtout de remettre en marche ma pendule interne.

Une fois la première écluse franchie, j'embouquais le canal. Il y avait encore une demi-douzaine d'éclusages à affronter avant d'arriver à Moissac où je comptais passer dans le Tarn pour aller naviguer sur le lac de Saint Nicolas de la Grave. Ce ne fut toutefois pas aussi simple que je l'avais pensé. Il me fallut d'abord convenir d'un rendez-vous avec les agents de V.N.F. pour passer, le lendemain matin, l'écluse double de descente dans le Tarn et prévoir mon retour à une heure de service.

J'amarrais l'Escapade sur les quais du port de Moissac, devant un bateau en cours de rénovation. Le propriétaire et sa compagne y travaillaient avec scie et chalumeau pour fabriquer un auvent sur la plage arrière. La conversation s'engagea et, le soir, Martine, Claude et leur chien, vinrent prendre l'apéritif sur l'Escapade : comparaison de bateaux, incidents nautiques, rencontres insolites, style de vie sur l'eau, politique, etc. les sujets de discussion coulaient tout seul. Le couple avait l'intention de quitter la vie sédentaire des terriens et de partir à l'aventure au fil de l'eau. Après avoir grignoté en tartinant du pâté et en éclusant deux bouteilles de vin de Gascogne, nous nous sommes quittés assez tardivement.

Le réveil du lendemain fut un peu brumeux, mais à neuf heures tapantes je me présentais devant l'écluse du Tarn. Personne pour écluser ! Je trompe et retrompe dans ma corne de brume, sans aucun succès, rien ne bouge à l'horizon V.N.F. Bon, je fais marche arrière et vais de nouveau m'amarrer au quai puis, à pied, je vais sonner à la porte de l'agence des eaux. Ce n'est pas le bon service, le passage en écluse est l'affaire de l'éclusier qui va arriver ! C'est un fonctionnaire pour qui les horaires de service n'engagent que ceux qui en dépendent. Enfin, il arrive.

Je vais chercher l'Escapade et je passe l'écluse de descente en Tarn avec un bateau de location qui vient lui aussi d'arriver. Ensuite la navigation est facile jusqu'au lac où le Tarn vient rejoindre la Garonne. Je tente d'en faire le tour, mais le chenal mal balisé est imprécis. Le courant de la Garonne qui vient s'y jeter est si fort, que j'ai l'impression de faire du surplace. Par ailleurs, il y a beaucoup d'herbes flottantes, elles risquent de se prendre dans l'hélice et de m'immobiliser au milieu du lac. Je vais donc sagement amarrer le bateau à un ponton du port de Saint Nicolas.

L'endroit est plaisant et je débarque le vélo pour faire le tour du village à deux kilomètres de là. Je continue sur Auvillar, une cité moyenâgeuse perchée sur un piton. À l'époque des arbalètes et des premières bombardes, la falaise qui surplombe la Garonne constituait un site défensif et un observatoire exceptionnel. La halle aux grains circulaire, la tour de l'Horloge, l'église et les musées de la faïence et de la batellerie de cette cité, méritent

le détour, mais exigent des efforts de mollets. Si leur "perchoir" fait des semi-montagnards des gens d'Auvillar, ils se prétendent toutefois les descendants des mariniers qui, sur leurs gabares, osaient autrefois s'affronter, une simple perche à la main, aux eaux capricieuses du Tarn et de la Garonne. Leur devise était : « **Si Vilain sur terre, Seigneur sur l'eau suis !** »

La descente vers la vallée me consola de ma grimpette en danseuse mais, voulant rejoindre Saint Nicolas par le chemin de halage de la Garonne devenu une piste cyclable, perdu dans mes pensées et distrait par le spectacle de la nature, je pédalais en oubliant d'obliquer et me retrouvais à Moissac. Il ne me restait qu'à faire demi-tour pour retrouver l'Escapade flottant sur le lac. Après une nuit fort calme, loin des bruits, je remontais le Tarn pour franchir l'écluse et retrouver le canal. Je poursuivais vers Valence d'Agen où un spectacle était programmé pour le soir.

Après le franchissement du pont tournant de Moissac, de cinq écluses et de deux heures et demie de navigation entre des berges rectilignes qui donnent au canal une apparence d'autoroute, sur laquelle bien sûr les véhicules flottants circulent à la vitesse d'un homme au pas, l'Escapade s'amarre à un ponton de la halte de Valence d'Agen. Plusieurs bateaux y sont déjà, sans doute pour assister au spectacle son et lumière « au fil de l'eau » qui sera donné sur la rive d'en face. Sur le balcon arrière du bateau, je serai aux premières loges pour voir et entendre l'histoire des gens de Garonne que se propose de faire connaître ce gestuel costumé. Je ne serai pas déçu, les quatre cents acteurs de ces scènes de nature nous – je dis « nous » car les spectateurs étaient nombreux – ont déroulé l'histoire simple de la vie rurale d'un village vivant de son travail organisé autour de son fleuve. Heureusement que ma garde-robe était garnie de pulls, la soirée étant fraîche, le feu d'artifices tardif et le balcon très aéré, j'étais frigorifié.

Le lendemain, je poursuivais mon chemin d'eau vers Agen. Un "malotru" qui navigue trois cents mètres devant moi, ferme l'écluse après y être rentré, sans m'attendre, alors que j'ai dépassé la commande suspendue au-dessus du canal. De ce fait, je suis astreint de faire demi-tour pour réactiver le manchon de commande de l'écluse automatique afin qu'elle s'ouvre de nouveau pour me laisser entrer une fois que l'individu de devant aura éclusé. Comme partout dans notre société, il y a sur l'eau des gens qui manquent de courtoisie !

Agen, ville étape et base nautique des pénichettes de Locaboat. Je retrouve l'ambiance agitée de la ville, avec une circulation incessante de véhicules automobiles. Pour mieux m'en saturer, je décide d'y passer la nuit et de compléter mes réserves de vivres et de boissons. Le vélo s'avère de plus en plus pratique pour effectuer les ravitaillements. À l'aube du nouveau jour, je m'enfuirai au plus vite, franchirai le pont-canal et les quatre écluses qui se suivent à la sortie ouest d'Agen. J'ai l'intention d'aller me promener sur la rivière Baïse que l'on dit être l'une des plus belles de France. Que les jalouses se fassent connaître !

L'hélice brasse vigoureusement l'eau, les cordages sont enroulés à la manière des vieux loups de mer, le fanion flotte fièrement à la proue et l'étrave de l'Escapade fend la surface lisse du canal. Les rives défilent paisiblement sur bâbord et tribord, offrant des tableaux changeants au plaisir de votre regard. Un martin-pêcheur décide de me faire un brin de conduite : à chaque fois que j'arrive à hauteur de la branche où il est posé, il s'envole et me devance d'une centaine de mètres !

Je marque un temps d'arrêt à la halte de Sérignac pour manger un morceau et me dégourdir les jambes sur le chemin de halage très ombragé. Une péniche hollandaise, un superbe « cul-de-poule » rénové des années trente, coupé et raccourci pour être au gabarit de 30 mètres de quelques écluses du canal du Midi, passe devant moi. Ces unités d'antan sont assez rares, les regarder est un hommage rendu aux anciens mariniers. Toutefois, celui-là me paraît aller un peu trop vite, donnant sans doute la pleine puissance à son moteur sans se préoccuper de la vitesse limitée. Son passage à hauteur de la halte, où il ne ralentit pas ainsi

que le voudrait le bon usage dans la batellerie, provoque un remous qui secoue sérieusement l'Escapade heureusement bien amarrée. Je me demande si ce Batave se comporte de la même manière chez lui ? J'en doute, car il pourrait alors encourir des mesures de rétorsion de la part des autres usagers de la voie d'eau à défaut d'une amende des services V.N.F. de son pays. D'autres bateaux de plaisance passent, plus paisibles ; le canal s'anime.

Je reprends le macaron en main pour pousser l'Escapade en avant. Les écluses étant automatiques, il n'y a pas d'éclusiers à poste. Cette...autonomie de l'utilisateur impose, une fois entré dans le sas, de se débarquer en hissant les cordages le long d'une échelle métallique glissante. Une fois sur le quai et les cordages amarrés aux bollards, d'actionner la manette de début de manœuvre placée sur le poste d'éclusage, puis de se rembarquer au plus vite pour surveiller les errements du bateau. Si la manœuvre est relativement simple lorsque l'on est « descendant » et que l'on se trouve au niveau du quai en arrivant, elle l'est beaucoup moins dans le sens « montant ». En effet, l'arrivant est alors au fond du sas, privé de visibilité, avec l'obligation de monter et de redescendre dans la foulée une échelle trop souvent moussue, donc "casse-gueule". Je me demande comment les plaisanciers du troisième âge se tirent de ces acrobaties ? ...la sécurité sociale devrait avoir son mot à dire aux V.N.F. !

Vers dix-huit heures, j'arrive à hauteur de Buzet, hésitant à franchir la double écluse de descente en Baïse. Plusieurs bateaux étaient en attente d'éclusage aussi, plutôt que d'attendre mon tour en faisant des ronds dans le bassin faute de ponton pour m'amarrer, je remets mon passage au lendemain et vais m'installer au quai sur la base de Buzet. D'autres plaisanciers y sont déjà. D'un coup de vélo, je rejoins le village pour trouver du pain frais, une tablette de beurre et quelques bouteilles de vin régional afin de faire découvrir ce produit aux Anglais du bateau voisin du mien. Heureusement, ils ont quelques notions de la langue de Voltaire, car je suis incapable d'aligner deux mots dans celle de Shakespeare, sans doute une vieille rancune venant de l'Histoire...

Le lendemain, je me présente devant la descente en Baïse, mais un bateau avalant occupe l'écluse. Je m'efforce de faire du surplace, ce qui n'est pas si évident, le vent et les mouvements d'eau que subit le canal avec les manœuvres d'écluses, promènent votre coquille malgré vos efforts de timonerie. À mon tour, je franchis la descente et l'éclusière me délivre la carte magnétique d'auto commande des écluses sur la Baïse. Un peu distrait, une fois sorti du dernier sas, je commence par me tromper de direction en poursuivant tout droit, je n'ai pas vu la flèche indiquant qu'il faut obliquer sur la droite ! Demi-tour après m'être rendu compte de l'erreur en consultant la carte nautique, j'embouque alors l'amont de la Baïse.

La rivière est bordée d'une végétation sauvage et ses berges sont encombrées d'arbres morts et de souches qui rendent tout accostage délicat. Très étroite par moment, ce qui pose problème lorsque deux grosses unités fluviales se croisent, d'autant qu'elle est sinueuse, provoquant parfois des surprises de rencontre au débouché des méandres. Hérons, colverts, martins-pêcheurs et autres espèces, y sont nombreux, créant l'animation dans les airs et sur l'eau. Quelques troncs flottants imposent d'être vigilant pour ne pas les heurter trop violemment.

Après deux heures de navigation dans cet Éden végétal, je m'arrête à Vianne, une bastide entourée de ses remparts du Moyen-âge et un relais nautique à proximité des commerces. Le jour suivant, je continue sur Nérac, franchissant cinq écluses en « montant ». Leur dénivelé de plusieurs mètres impose les mêmes acrobaties d'échelle pour activer, à l'aide de la carte magnétique, la commande automatique installée sur le quai.

L'arrivée à Nérac en débouchant de l'écluse et en passant sous le vieux pont de pierres, est magique. Vous entrez dans un décor du passé en côtoyant les maisons à colombage et des quais fleuris bordés de restaurants. Cette petite ville fut la résidence du « Prince Henri », le futur roi Henri IV qui y dégusta sa première "poule au pot" et y posa la



*légende de « Fleurette », une jeune Vilaine qui succomba à son charme et se noya par désespoir d'amour. Le parc de la Garenne en témoigne par une sculpture.*

*La visite d'une exposition de peinture dans un beau bâtiment ancien rénové attenant au quai, me donne l'occasion d'engager la conversation avec les artistes du lieu tout en goûtant aux spécialités offertes à l'occasion du vernissage. Plus tard, une fois le soleil couché et les projecteurs allumés, une chorale installée sur l'esplanade de la capitainerie, nous offre un récital de vieilles chansons du terroir. Cette escale me plaît bien, je vais la prolonger un peu.*

*Après Nérac, ce fut Moncrabeau, que ses habitants revendiquent comme étant « la capitale des menteurs ». Cette prétention me paraît fondée, le guide fluvial annonce une station carburant à quai alors qu'elle n'existe pas, de plus la seule borne électrique de la halte nautique ne fonctionne pas. Ah ! les menteurs. Perché à bonne hauteur, le village offre un point de vue remarquable sur la vallée, en fait une faille creusée par des secousses telluriques qui, aux III et V èmes siècles, ont transformé le paysage, créant un autre passage pour la Baïse. Ensuite, et toujours au rythme lent de la voie d'eau propice à la rêverie, c'est Condom dont la cathédrale eut Bossuet comme évêque, puis enfin Valence sur Baïse, le terminus de la navigation amont où je suis aimablement accueilli par Ernest, le gardien du relais nautique.*

*La cité est une bastide qui porte encore la trace de ses remparts. À côté, l'abbaye cistercienne de Flaran, rescapée des guerres de religion et des incendiaires de la Révolution, est un centre culturel où s'exposent de belles collections de peinture. Perchés sur des éperons rocheux, les villages médiévaux voisins comme Maignant sont des pages d'histoire. J'apprécie la chaleur réconfortante du passé inscrit dans les pierres d'un site sur lequel plane une légende. Nos racines d'humanité sont là, dans l'architecture d'une façade, dans les vitraux d'une église, dans les ruelles d'une cité, sur le fronton d'un portail. Dans ce cheminement d'esprit et de cœur, j'entends les voix d'antan et cela donne un sens à ma vie. Plus loin, le château de Cassaigne vous invite à goûter son « eau ardente » qui deviendra de l'Armagnac après un séjour dans des fûts de chêne. Si vous en êtes jugé digne, vous aurez le droit de deviner les plantes aromatiques ajoutées (angélique, vanille, gentiane, etc., mais chut ! c'est un secret 'maison'...) à 'l'aqua ardens' pour devenir « l'Esprit d'Armagnac ».*

*Quel plaisir d'arrêter la fuite du temps en le regardant passer, de contempler l'eau claire de la rivière, de goûter aux caresses du soleil, de pédaler au milieu de paysages colorés, d'écouter ceux qui parlent avec leur drôle d'accent, de voir des gens d'Europe venir se ressourcer dans le parfum de nos terroirs, d'échanger des idées, des recettes, des amitiés avec ceux que l'on ne connaissait pas hier... Par téléphone, je racontais tout cela à Léon qui, dans son fauteuil du Mans, pouvait ainsi continuer à vivre en s'imaginant être ailleurs.*

*Ce soir la Baïse est momentanément interdite à la navigation, un avis de tempête est annoncé. Qu'importe, je ne suis pas pressé de partir, le coin est reposant. La nuit le sera moins avec les trombes d'eau de l'orage. Le niveau de la rivière ne peut que monter, ce qui est favorable à la navigation !*

*Le cœur ? ... « Les hommes ont beau faire, le cœur va toujours où vont les rivières. »*

*Proverbe de Dordogne*

## ***La guerre de course***

*À l'occasion d'une conversation avec un plaisancier qui arrive de Bordeaux et qui me vante le plaisir de la navigation sur la Gironde soumise au jeu des flux et reflux d'un estuaire encaissant les marées de l'Atlantique, l'idée me vient d'aller me promener par-là après avoir quitté la Baïse.*

*Je me sens plein de sève et de curiosité, bousculé par des impatiences d'aventures et de rencontres. Et comme la léthargie de ma "castration" carcérale commence à s'estomper, des impatiences charnelles me harcèlent et je sens en moi une grande réserve de sensualité : j'ai envie de caresser un corps de femme. Pour calmer cet appétit d'amour qui m'encombre, je pédale avec ardeur sur les chemins en choisissant les pentes les plus raides pour évacuer le gisement de puissance et de désir qui m'exaspère.*

*J'avais trente ans – en fait administrativement quarante en ayant endossé l'identité de Léon -, un passé rayé de ma nouvelle condition et un horizon vierge. J'en ai à la fois le vertige et une envie folle de danser, une envie d'étreindre la nature et la vie en leur faisant l'amour. Les couleurs du printemps s'épanouissent, m'invitant aux vagabondages, les jours sont plus longs, les premières coccinelles apparaissent, les gens sont dehors. Quelques peintres posent leur chevalet sur les berges et dans les prés afin de coller les ombres de la nature sur leur toile. Ceux là ne se prennent pas pour des artistes bobos, leurs dessins ne sont pas les symboles tachetés de couleurs vives des fonctionnaires du pinceau qui estiment avoir pignon sur la "Vérité" de l'ÂÂRRRT, un art le plus souvent abstrait érigé en valeur académique, cela en pissant de la peinture qu'ils appellent « moderne » parce qu'elle ne peut pas porter d'autre nom ! Depuis que tout est devenu culturel, l'art n'est plus la racine de la créativité et la culture s'est affranchie de lui pour affirmer sa liberté d'être elle-même. La peinture dolosive des barbouilleurs de mode ne sert à rien, elle ne témoigne de rien, alors que celle des peintres de la nature qui captent par leurs pinceaux, un moment unique, un espace choisi, un sentiment ou une impression, émane de la vie. Symbolisant les fantasmes de ceux qui ne savent plus voir ce qu'ils peignent, la signification de l'art moderne est des plus louches alors qu'un paysage peint demeure à jamais ce qu'il est : un témoignage !*

*Je ne peux m'empêcher de débouquer, comme dirait Léon devant ces toiles aussi larges qu'un drap de lit et tartinées de couleurs comme au hasard, dans tous les sens. J'ai le rejet des grands mots et des airs du tout savoir des « Maîtres à penser » l'art moderne qui se moquent du monde et du bon sens en voulant démontrer ce qui n'existe pas. Ils se gargarisent de "prise de conscience d'une dimension nouvelle", d'une "divine abstraction géométrique", de "profondeur virtuelle prodigieusement construite", de "valeurs subconscientes", de "reliefs métaphysiques", de "musique de l'informel", de "mystères colorés"... bref d'un délire verbal qui drogue les « évolués » adulateurs de leurs salons. Non, je ne suis pas un artiste, je ne suis pas un intellectuel de gauche ou de droite (cherchez la*

différence...) formaté par l'un de ces maîtres de l'imposture qui voudrait nous faire croire avec des mots pompeux, qu'un violon sans corde émet des sons sublimes. Je ne suis qu'un sous-développé, un paysan, un terrien qui rêve devant une pâquerette au milieu d'un pré. Tant pis pour les charlatans, mais mon équilibre mental et mon sens de l'esthétique s'en portent bien.

J'en suis peut être à chercher ma voie dans le renouveau qui s'offre à moi après le "remue-ménage" subi, toutefois je sais ce que je n'aime pas : la Justice de principe, la Prison castratrice, la République hypocrite, la Démocratie totalitaire, la "Kulture" imposée ; vous pourrez ajouter l'art dit moderne à ma panoplie de rejets.

Valence se prépare à fêter le traditionnel solstice d'été. Des jeunes gens confectionnent des bûchers pour préparer les feux de la Saint-Jean sur le terrain de camping voisin de la halte nautique. Quelques tentes se montent pour servir de buvette, de stands divers et de poste de secours. Ce soir les bords de la rivière seront animés.

À la nuit tombante, les gens commencent à se rassembler autour des feux allumés. Un orchestre installé sur une estrade crée l'animation sonore, invitant les couples à s'enlacer pour danser sur l'herbe. Je me mêle à la foule sur l'espace un peu restreint de ces festivités et je partage le plaisir qu'expriment les visages animés, éclairés par les flammes des feux de joie. Lorsque les flammes ont consumé le plus gros des bûchers, les jeunes gens commencent à s'encourager pour les franchir, perpétuant la tradition qui veut que celui qui saute au-dessus des brasiers trouve une épouse dans l'année. Je doute que ceux qui se soumettent à l'épreuve en expriment réellement le souhait ! Un peu pour rire et pour m'éprouver, je m'y risque comme les autres.

Lorsque je reviens m'accouder au bar de la buvette, une jeune femme engage la conversation, m'expliquant qu'une roue enflammée va dévaler du haut du village pour finir dans la rivière après avoir traversé le terrain de camping. Guidée par une perche passée en son centre, que deux hommes dirigent et freinent comme ils le feraient d'un moyeu, la boule incandescente apparaît, crachant ses flammèches et ses étincelles, éclairant les spectateurs qui crient et applaudissent sur son passage. La course du brûlot ralentit parfois dans la pente pour retrouver, sous l'impulsion de ses guides, une trajectoire plus rectiligne.

**- Si la roue atteint la Baïse sans s'éteindre, selon la tradition en cours dans ce village, la municipalité offrira un tonneau de vin aux spectateurs, me dit ma voisine de bar.**

Les deux guides mènent bien leur affaire et, malgré la vitesse acquise par la roue enflammée dans la descente, ils en gardent la maîtrise. Le feu de la boule roulante perd de l'ampleur en approchant du terrain mais, attisés par le mouvement et le souffle d'air, ses rayons brillent de lueurs rouges. À l'approche de la rivière, le reflet de la boule de feu surgit de l'eau argentée que caresse la clarté de la lune. Abandonnée de ses accompagnateurs, l'épave rougeoyante rebondit sur le tremplin dressé au bord de l'eau et plonge dans la Baïse, fusant tel un fer rouge mis à tremper. Un nuage de fumée enveloppe la berge et un tonnerre d'applaudissements éclate dans la nuit.

Les jeunes gens mettent en perce le tonneau municipal et ma voisine m'invite à en goûter le contenu :

**- Je sais qu'il est bon, m'affirma-t-elle, je ravitaille la coopérative qui le produit avec le raisin de mes vignes.**

Avec ses longs cheveux châtain retenus en chute souple par un bandeau blanc, un visage aux traits agréables et une robe sombre qui tombe sur ses sandalettes, cette femme ne paraît pas avoir dépassé la trentaine malgré la nostalgie qu'exprime son regard.

**- Tu es de passage ?** demanda-t-elle.

**- Oui, sur la rivière. Je me promène en bateau.**

**- Pour ton plaisir ?**

- *Pour être bref, je te répondrai que je cherche mon avenir. J'en déciderai sans doute bientôt.*

- *Tu décideras de quoi ?*

- *De me faire sédentaire ou nomade ! Pour l'instant, j'écris une histoire d'enfer que je voudrais conclure en paradis.*

- *Alors, tu es écrivain ? Ou journaliste ?...*

- *Ni l'un, ni l'autre. J'écris en naviguant, sans vraiment savoir ce que je ferai de cette prose qui naît au fil de l'eau. En fait, je ne sais pas ce que je fais en ce moment, j'ai l'impression de vivre dans un autre monde. J'ai rompu les amarres qui m'attachaient à mon quotidien pour ne plus avoir à me poser la question de savoir de quoi demain sera fait.*

- *Hum ! Je n'en sais pas assez pour comprendre ton arrêt de vie. Si je cherchais un compagnon de route, tu me conviendrais. Pour ma part, je vis en solitaire, pas seulement dans le souvenir de mon époux mort il y a deux ans dans un accident de la route. Mes vignes me nourrissent et me permettent de vivre à l'aise. Je lis, je peins, je cultive mon potager et mon jardin d'orchidées. Ces fleurs se plaisent dans le calcaire de ma terre où je mélange deux espèces : l'orchidée à casque et l'orchidée pourpre. Tout cela me suffit pour ne pas avoir à me poser de question sur l'avenir.*

*Avec la complicité de la nuit, et sans même nous en rendre compte, nous nous étions instinctivement tutoyés. Le charivari des jeunes gens rendus gais par le vin, la liesse festive rythmée par l'accordéon de l'orchestre et le mouvement permanent, rendaient difficile notre échange de confidences.*

- *Je m'appelle Clotilde, ajouta-t-elle, je t'invite à prendre un verre à l'auberge.*

- *Je m'appelle Léon. Ne préfères-tu pas venir en prendre un sur mon bateau ? Il est à deux pas.*

- *Volontiers, mais y voit-on clair au moins ?*

- *Bien sûr, l'électricité n'est pas que pour les gens de terre...*

*Nous nous installons dans le carré en raison de la fraîcheur nocturne qui commence à se faire sentir et nous bavardons en oubliant le temps. Toutefois, je connais trop bien le prix du secret pour me risquer à faire des confidences intimes à l'attrayante Clotilde, si calme et si sûre d'elle-même en affichant la désinvolture de son plaisir de vivre. Je m'en tiens donc à mon thème de rupture de la vie quotidienne, ramenant l'essentiel de mon présent à la navigation et à l'écriture.*

*La belle Clotilde connaît sa région et les légendes attachées à la rivière. Elle les raconte bien. Toute rivière a son fantôme de légende et mille croyances populaires s'y attachent. Vous trouverez toujours un vieux conteur qui vous jurera avoir vu l'âme de la rivière s'envoler vers le ciel un matin de printemps. Il est vrai que le premier rayon de soleil matinal qui vient caresser l'eau, fait monter la brume et naître l'illusion de voir s'envoler une forme évanescence et blanchâtre, c'est « l'âme » qu'imaginent les poètes de rivière !*

*Dans la nuit enfin apaisée, les derniers fêtards ayant quitté les lieux, j'écoute la conteuse évoquer Mélusine, la belle vouivre qui ensorcela un baron, l'épousa, lui fit douze enfants tout en gardant sa fraîcheur de jeune fille et devint la bonne dame de Valence. Puis l'histoire de la fée, fantôme du château de Trizac, qui rendit l'usage de ses jambes et de la parole à un jeune garçon accidenté, suivie des contes de l'Églantine, du Coquelicot, de la Pâquerette...je ne me lasse pas d'écouter ce troubadour de charme me conter la poésie de son terroir. La cloche de l'église scande d'un tintement discret, les heures pleines d'un temps qui s'écoule au fil du récit des légendes locales. A cinq heures, des chuintements de chouettes et des ululements de hiboux annoncent la fin de la nuit alors que les premiers roucoulements de tourterelles signalent l'approche de l'aube. Nous mettons fin à notre nuit et je raccompagne Clotilde jusqu'à sa ruelle.*

- *Si tu repasses par ici, sonne au numéro sept, j'aurais plaisir à te revoir.*

- **Peut-être aux vendanges, si tu veux de moi comme ouvrier.**
- **Alors en septembre, je t'attendrais. Salut Léon, et bon vent sur ta voie d'eau !**

Clotilde mouille son doigt et le pose sur mes lèvres en disant : **il paraît que la rosée de la saint Jean porte bonheur.** Chacun s'en va dans son chez-soi, surpris du plaisir éprouvé dans cette rencontre inattendue. Toutefois, avant de quitter le numéro 7, je suis revenu sur mes pas une fois que sa locataire eut refermé la porte, pour noter son nom ainsi que celui de sa rue : Clotilde Damboise, 7 rue des remparts à Valence. Le "bout" de ma mémoire étant ainsi amarré à cette rencontre, le temps me dira s'il convient de lui donner un avenir.

Des sauts de poissons claquent autour de l'Escapade, laissant des bulles qui s'épanouissent en rides circulaires. Pour me rafraîchir et me réveiller l'esprit encore englué dans l'univers des légendes de Clotilde, je plonge dans la rivière. Nageant sur le dos, j'observe la ligne d'horizon qui se dessine en préparant le lever du soleil.

Je décide de partir aussitôt prêt. La saison estivale ne fait que commencer et mon bateau est encore un peu seul sur la rivière, je ne souhaite pas attirer l'attention sur lui comme sur moi, même si nous sommes en règle avec les règlements de la société. Par ailleurs, je dois réfléchir à l'invitation de Clotilde et décider si je peux lui donner une réponse, il faudra bien un jour songer à atterrir ! J'en parlerai avec Léon pour alléger le poids qui encombre mes pensées depuis que l'image de cette charmante dame s'y est installée.

L'Escapade démarre sans bruit et quitte l'agréable quai de Valence pour embouquer l'aval de la Baïse. Il n'est que sept heures et je sais qu'il me faudra attendre pour passer l'écluse double de Graziac, l'heure V.N.F. c'est neuf heures. Incontournable ! Après six heures de navigation, étape à Moncrabeau où la pluie nocturne lave l'Escapade. Au matin, la brume flotte au-dessus de la rivière. Je passe Nérac pour me poser, après onze écluses, à Lavardac. Le lendemain avant-midi, je me présente devant l'écluse de Buzet occupée par deux bateaux "descendants", avec l'intention de regagner le canal de Garonne. Lorsque l'écluse se libère, je manœuvre pour m'engager à mon tour et m'aperçois que l'ancien trente-huit mètres hollandais, arrive de l'aval de la Baïse où il était sans doute parti visiter le Lot ; il arrive à pleine puissance pour tenter de se glisser dans l'écluse avant moi. Il se prend pour qui cet oiseau-là ? J'accélère l'Escapade, coiffant ainsi le malotru au poteau de quelques longueurs d'avance mais, alors que je m'aligne pour prendre l'axe de l'écluse, le gros Batave qui me colle au plus près, sachant qu'il n'y avait pas de place pour nous deux dans le sas et vexé de ne pas s'être vu accorder la priorité eu égard à son volume, donne un grand coup d'arrière avec toute la puissance de son moteur, faisant intentionnellement refluer l'eau du bassin d'approche. Sur le coup, je n'en vois rien, mais au moment où je me présente devant les portes ouvertes de l'écluse, je sens le bateau monter sur la vague du reflux renvoyé par la rive d'en face, l'écluse de transfert en canal étant perpendiculaire au lit de la Baïse. Emporté par l'élan montant, la pénichette donne brutalement du nez contre la porte métallique qui lui arrache un pare battage et, une fois entrée dans le sas, ricoche entre les bajoyers.

Je jure bien sûr comme un vrai nautonier et me bagarre à coups de marches avant et arrière pour calmer le bateau qui roule d'un bord à l'autre, menaçant à tout moment de se coincer.

- **Vous avez vu ce que m'a fait le malade qui suit ? ai-je demandé à l'éclusier.**
- **Ça arrive à tout le monde de ralentir brutalement, mais bien sûr avec un 400 C.V., ça produit des remous, me répondit ce dernier.**
- **A-t-il besoin de me serrer d'aussi près ?**
- **C'est sans doute qu'il pensait vous trémater en croyant bénéficier d'une priorité de passage.**

**- À quel titre ? Ce n'est qu'un plaisancier comme moi et je vais l'attendre à votre écluse pour lui dire ma façon de penser.**

**- S'il vous comprend, vous aurez de la chance. Toutefois, arrangez-vous pour que cela ne dégénère pas en pugilat.**

**- Bah ! une friction de pognes n'a jamais fait que des bleus là où ils ont besoin d'être. Je manque un peu d'exercice depuis quelques jours.**

*Le sasement se déroule sans encombre et, après la sortie, j'amarre la pénichette avant de revenir à pied sur le quai où se préparait l'éclusage de l'ancien « cul de poule » déjà aligné dans l'axe. Deux couples semblent être à son bord. Lorsque le Hollandais est amarré, je m'adresse à son pilote pour lui dire que sa brutale marche arrière m'avait projeté contre la porte en provoquant la perte d'un pare battage. L'obèse sourit et, en haussant les épaules, me fait comprendre qu'il ne comprend rien à mon langage. Il se moque de moi, on ne navigue pas sur les rivières de chez nous sans entendre le français ! Aussi je le prévient : **si tu me fais encore une fois un coup tordu, je te réserve une surprise qui ne pourra être que désagréable. Te voilà prévenu !***

*Je tourne les talons et regagne mon bateau pour poursuivre mon chemin d'eau en direction de la Garonne. Ici le canal ressemble à une autoroute rectiligne et bordée d'arbres, dont les ombres se projettent dans les reflets du ciel posés sur l'eau. Je suis bloqué un moment devant l'écluse Berry dans laquelle deux bateaux de location se sont engagés sans avoir, au préalable, actionnés la commande par la perche suspendue au-dessus du canal, placée cent mètres avant. Évidemment, le sas refuse d'écluser et l'un des plaisanciers se décide à venir jusqu'à ma hauteur par le chemin de halage et m'expliquer son problème. Il me demande d'actionner la manette pour lui. L'opération attendue se déroule comme prévu et je peux à mon tour franchir l'écluse. Il est déjà dix-huit heures trente et je n'ai plus le temps de passer les autres. Je m'arrête le long d'une berge accessible, sors les piquets d'amarrage, les plante sur la rive et me prépare à bivouaquer tranquillement en pleine nature, au bord du chemin de halage.*

*L'endroit est paisible. Figé comme une image sur une branche de coudrier, un martin-pêcheur guette l'ombre d'un poisson en surface. Son dos, émeraude et presque bleu, luit au soleil. Ses pattes orange, serrées sur la tige de bois, se détendent soudain. L'oiseau s'élance puis plonge vers le ras de l'eau, la piquant d'un coup de tête avant de repartir vers les taillis de la berge d'en face. Des libellules filent au ras de l'onde, repérables dans le soleil par l'éclat diaphane de leurs ailes. Un groupe de colverts se pose à côté du bateau. Savourant cette paix, je me demande si le bonheur ce n'est pas tout simplement le plaisir de regarder la nature sans avoir la tentation de vouloir la modifier ? Pourquoi faudrait-il chercher un horizon plus limpide que celui-ci ? ...*

*Le ronronnement grognon d'un moteur rompt le cours de mes réflexions. C'est encore le Hollandais pressé ! Il me trémate sans ralentir, provoquant une nouvelle série de secousses au bateau, si violentes qu'elles sortent les cordages des piquets d'amarrage et libèrent la pénichette de son gîte. Le bateau part à la dérive dans le sillage du gros cul. Je récupère vivement mes amarres qui flottent à l'aventure, mets le moteur en route et recommence une manœuvre d'accostage de la rive où sont restés les piquets. J'amarre de nouveau en pestant comme un vrai marinier mal luné tout en me promettant que, cette fois-ci, le Batave recevrait la monnaie de son mépris des lois de la batellerie. S'il veut la guerre de course, il va trouver de quoi s'occuper !*

*Comme les écluses sont maintenant fermées, il va probablement s'arrêter devant la prochaine, le retrouver ne pose donc pas de problème. Je dîne, vérifie l'amarrage et me couche en programmant le réveil pour deux heures du matin. À l'heure dite, revêtu d'un survêtement sombre j'enfourche mon vélo et, avec pour seule lumière l'éclat de la lune, je pars à la recherche du trente-huit mètres circoncis. Je le retrouve quatre kilomètres plus loin,*

arrêté au ponton d'attente de l'écluse de la Gaule où sa masse tranche sur la surface argentée du canal éclairé par un rayon de lune. Sans faire de bruit, je détache calmement les cordages qui maintiennent le Hollandais et les laisse glisser dans l'eau sans clapotis. Puis je m'éloigne pour attendre le résultat de mon opération. Ce ne fut pas long, entraînée par le faible courant du canal, la grosse péniche part doucement à la dérive, se met en travers et va cogner le mur d'entrée de l'écluse en réveillant son équipage. J'aperçois ses lumières et entends ses cris de surprise et de mécontentement. Je m'éclipse discrètement pour regagner ma couchette après avoir sagement replacé le vélo sur le pont, comme si rien ne s'était passé chez moi. Mais si l'autre pirate s'avise de recommencer ses tours de con, je sortirai le pavillon noir pour lui montrer ma nature de gaulois en colère !

Le réveil du lendemain est tardif du fait de la brièveté de ma nuit. Je ne remets l'Escapade en route qu'après une inspection du moteur en raison d'une anormale odeur de gasoil dans l'habitacle, en milieu de matinée. Une petite fuite de gasoil à hauteur du filtre à carburant me préoccupe et je me promets de faire contrôler cela par le prochain chantier fluvial que je rencontrerai.

Dès le départ, alors que le soleil est déjà au-dessus des arbres, la nature se manifeste et une image frappe les yeux, celle d'un paysage de couleurs où les verts se confondent : du vert jaune de la mousse au vert clair de l'herbe tendre avec, au-dessus, le vert foncé des peupliers qui forment la haie de chaque côté du canal. Pour rendre l'image encore plus belle, les flèches de lumière du soleil font briller les branches sur lesquelles chaque goutte de rosée se transforme en perle d'argent. Paysage de rêve ? Non ! il existe et le concert matinal des oiseaux lui donne vie.

D'un vol lent et puissant, un héron dérangé par mon approche, quitte la berge et part se percher dans un arbre. Des parfums se glissent dans l'air, le friselis des feuilles annonce le lever du vent. La vraie vie est là, sur l'eau, près de la terre. La vraie vie, c'est de partager les richesses qu'offre la nature : l'arôme d'une fleur, une goutte de pluie, la caresse d'un rayon de soleil, le chant d'un rossignol...toutefois, ma contemplation bucolique n'empêche pas l'Escapade de poursuivre son chemin de pénichette et il faut franchir les écluses, ce qui rompt le rythme de la rêverie en rivière.

Vers midi, j'arrive au Mas d'Agenais où je retrouve le hollandais ventru en train de franchir l'écluse. Préoccupé par la fuite de gasoil au niveau du filtre, je décide de poursuivre pour trouver un mécanicien. Toutefois, comme les écluses ne peuvent recevoir deux bateaux si un gros passe, je suis condamné à attendre et à suivre. Curieusement, le « Gros » avance lentement, de ce fait je pense le trémater lorsqu'un bief suffisamment long le permettra. Le cas se présente mais, lorsque gêné par sa lenteur j'entreprends de passer devant, le Hollandais accélère, m'imposant de rester dans son sillage en maintenant un écart d'une centaine de mètres entre nos bateaux. Ce jeu paraît un peu enfantin jusqu'au moment où je vais engager l'Escapade entre les arches du pont de Maurignac. La grosse péniche qui avait ralenti pour quasiment s'arrêter devant moi après avoir franchi le pont, me refait le coup du "tout arrière" ! Le reflux de l'eau soulève l'avant de la pénichette et, malgré toute mon attention, je ne peux empêcher le bateau de ricocher entre les piliers en maçonnerie du pont et de cogner en éraflant la peinture neuve.

Plus de peur que de mal, mais une rage froide m'envahit. Heureusement, je n'ai pas de fusil de chasse avec moi, le mauvais bougre aurait eu droit à une volée de plombs. Mais puisqu'il veut la guerre ce requin d'eau douce, je ne vais pas l'en priver. Lui montrant mon poing fermé prometteur de représailles, je le laisse s'éloigner et poursuis mon chemin d'eau jusqu'à Pont des Sables. Arrivé là, je m'installe à quai, à proximité du chantier et je prends contact avec le mécanicien de "Émeraude Navigation", la société de location de bateaux installée sur la halte. Un contrôle rapide m'apprend que la cuve du filtre est fêlée, il faut

*changer l'ensemble et commander la pièce de rechange. L'opération demande quarante-huit d'heures. Pour éviter au gasoil qui goutte, de continuer à se répandre dans la cale, je ferme le circuit d'alimentation en carburant. L'odeur est maintenant désagréable et je me demande comment je parviendrai à en débarrasser le bateau. En attendant, j'ai un compte d'honneur à régler !*

*Ce soir mon pirate hollandais, condamné comme tout nautonier aux horaires des écluses, sera encore à portée de vélo. Je vais donc lui préparer une petite fête pour demain, à sa rencontre avec le premier pont. J'étudie la carte et je prévois de lui monter une embuscade au pont de Cantis suffisamment éloigné d'une agglomération pour me permettre de préparer tranquillement ma réception. Pendant qu'il fait jour, je prépare un grand sac de papier fort, de la corde, un pot de peinture noire que j'ai en réserve pour, éventuellement, faire quelques retouches sur la coque de l'Escapade, et deux litres d'huile de vidange.*

*Une fois mes ingrédients réunis, je pars à la nuit tombante pour reconnaître la position du Hollandais. Il est amarré au ponton amont de l'écluse de Bernès, ce qui me fait supposer qu'il éclusera demain vers neuf heures pour passer dix minutes plus tard sous le pont de Cantis où il sera attendu. Le "timing" étant planifié, je rentre pour dormir en savourant d'avance la sauce de vengeance !*

*De Pont des Sables au pont de Cantis, il y a sept kilomètres à parcourir sur une belle route. Dès huit heures le lendemain, je charge mes "ingrédients" sur le vélo et pars en aval de Bernès pour surveiller les préparatifs et le sassement de mon ennemi, car il est bien mon objectif dans la guerre qu'il m'a déclarée. « **Ne te laisse jamais bafouer une seule fois, m'avait recommandé Léon à l'époque de mes premiers affrontements d'écoliers, tu inviterais alors les méchants à recommencer !** »*

*L'équipage batave est ponctuel, sa péniche pénètre dans le sas à l'heure de l'ouverture. Je file aussitôt pour rejoindre le pont de Cantis. Je suspends le sac en papier en l'attachant à la rambarde aval sans le descendre dans l'axe de navigation, au-dessus de l'eau. Je le remplis soigneusement avec la peinture noire et l'huile de vidange de récupération. La rambarde amont me masque des vues de celui qui arrive tout en me permettant de le voir approcher.*

*Comme prévu, le Hollandais arrive à bonne vitesse, confiant en sa maîtrise et en sa puissance. Lorsque le nez de la péniche s'engage entre les arches du pont, je laisse glisser et pendre le sac au-dessus du bateau. Le front de la timonerie du pirate l'aborde en l'éventrant. La peinture mélangée à l'huile dégouline sur les vitres du poste de pilotage et se répand sur les veules et le pont arrière. Voulant passer le pont sans ralentir, le pilote n'a pu éviter mon sac à malices. Il lui faudra des heures de nettoyage pour remettre son bateau en état, c'est là mon ultime avertissement. L'autre emmerdeur peut, en interprétant ce signal de dissuasion, facilement imaginer la suite : une simple allumette jetée allumée sur le pont de sa péniche au moment de l'impact avec le sac d'un mélange incendiaire, suffirait à la transformer en un beau brasier ! Je pense que cette réflexion doit mettre fin à la guerre de course qu'il a engagée.*

*Évidemment, peu soucieux d'être identifié et de faire l'objet d'une plainte, je ne me montre pas. Remontant sur mon vélo, je disparaiss sans attendre la réaction des Bataves.*



**La méditation ? ...** « Ce qui est passé a fui ; ce que tu espères est absent ; mais le présent est à toi. »

*Sagesse arabe.*

## **Face à la mer**

*Je profite de mon séjour à Pont des Sables où l'Escapade attend sa pièce de rechange, pour visiter Marmande et sa région. Juillet s'installe et sa chaleur commence à ralentir mes dépenses d'énergie.*

*J'aime l'aube fraîche, quand le jour se lève sur un horizon à peine éclairé d'une lueur ouatée. Je la respire à pleins poumons en arpentant, à grands pas ou en petites foulées, le chemin de halage pour réveiller ma mécanique humaine. C'est le moment où le monde de la nature se remet en marche, émettant mille bruits que l'ombre de la nuit avait arrêtés. Il y a dans ce rythme de la vie au bord de l'eau comme un commencement d'éternité. On y vit sans impatience, on s'accorde avec le temps et avec les jours, simplement occupés par le quotidien de la vie, sans projet trop lointain, chaque jour se suffisant à lui-même. À vivre plus lentement, le temps semble nous être rendu.*

*Je suis à la croisée des chemins du destin, il me faut choisir un avenir pour conduire ma nouvelle vie. Je ne peux concevoir de me laisser porter indéfiniment par les eaux et il va être temps de prendre le pari de reconstruire mon futur. Mais est-il temps de bâtir alors que l'ombre d'une identification me menace chaque jour ? Je dois laisser un lourd passé derrière moi et il lui faut le temps de s'estomper dans le puits sans fond de l'état civil. Cette précaution me met en garde contre la tentation de me "socialiser" trop vite en exploitant l'identité de Léon. Il ne restera rien de ma vie passée, mais pourrais-je vivre sainement avec la blessure subie sans pouvoir la partager, tant elle me paraît impossible à faire accepter ? Il est vrai qu'une faute que l'on garde secrète n'existe plus et, heureusement, il me reste mon insatiable appétit de vivre. « La croix que tu portes est plus légère que celle qui t'attend » prétendent les pessimistes. Je ne peux croire que le pire puisse encore être devant moi !*

*Ce jour de marché, la place centrale de Marmande est animée. Les fruits et légumes des étals donnent l'envie de goûter à tout. Je ne résiste pas à l'offre d'un vigneron venu là pour faire apprécier son vin des côtes du Marmandais. Je le déguste et cède à la tentation en achetant deux bouteilles.*

*Je me suis rendu à la ville, distante d'à peine six kilomètres, avec le vélo. Sur cette route relativement étroite, la piste cyclable s'interrompt à mi-chemin, bien avant de franchir le pont sur la Garonne, et la circulation y est intense. Lors de mon trajet retour, je roule à droite, sur le trottoir du pont mais, à la sortie, ce trottoir est creusé de rigoles d'écoulement des eaux, qui sont un véritable piège à cyclistes. Ne les ayant pas vues et arrivant dessus à vitesse normale, ma roue avant s'enfonce dans la première rigole, me bloquant et m'expédiant dans une magistrale chute sur le ciment du dévers en pente, où je glisse en me râpant la peau. Le vélo suit, me retombant dessus et, une fois en bas de la rampe traîtresse, j'éprouve quelques difficultés à me relever, une vive douleur au genou limite ma position*

*debout. Mes lunettes de soleil sont cassées, j'ai des égratignures sur les avant-bras, la roue avant du vélo est désaxée par rapport au guidon. Bon ! Après l'inventaire de la casse, je me relève sur une jambe et redresse ma roue. Curieusement, les bouteilles de vin placées dans la sacoche, ne sont pas cassées. Un vague sentier au fond du ravin d'écoulement des eaux de pluies, me permet de rejoindre la route sans avoir l'obligation de remonter la pente abrupte sur laquelle j'ai glissé. Ensuite ? eh bien je remonte tout bonnement sur mon vélo pour rejoindre l'Escapade et soigner mes plaies.*

*Le lendemain, je peine à marcher, mon genou refuse de se plier. Un médecin, appelé par le bureau d'accueil de la halte nautique, m'annonce un épanchement de synovie, me donne une pommade et me recommande le repos durant trois semaines ! Cela ne fait pas mon affaire, j'ai besoin de mes deux jambes pour manœuvrer et amarrer l'Escapade dans les écluses.*

*Robert, le mécanicien, vient installer le nouveau filtre à gasoil et vider ma cale du carburant avec une pompe aspirante. La fuite n'est plus et le moteur paraît satisfait de son nouvel organe d'alimentation. Dans la conversation que nous avons, j'en viens à parler de mon problème de genou. Robert me dit connaître un rebouteux de Fourques qui remet les os en place et qui a bonne réputation dans la région, lui-même ayant bénéficié de ses services. J'en discute en émettant des doutes sur l'art de guérir d'un homme n'ayant aucune connaissance de la médecine ! À la réflexion, je me dis que ce recours à l'irrationnel est des plus classiques, c'est ce que nous faisons tous à chaque élection. En effet, découragés par l'incapacité des régimes, de Droite comme de Gauche qui se succèdent en alternance au pouvoir dans notre pays, à soigner le chômage, la sécurité, l'éducation nationale, les services sociaux, l'intégration, la dette et toutes les plaies qui minent la Nation et la démocratie, nous ne cessons de rechercher un (ou une) « guérisseur » capable de miracles. Alors, à l'exemple de chacun de nos scrutins qui espèrent tirer de leur manche un marchand de bonheur plutôt que d'illusion, je vais me laisser tenter par le « Marabout » de Fourques.*

*- Ce n'est pas parce que vous ne comprenez pas le pouvoir d'un don que vous pouvez douter du savoir-faire d'un rebouteux, me dit Robert. Je suis moi-même le médecin de votre moteur sans pour autant être passé par polytechnique !*

*- Vous me paraissez accorder bien du crédit à la « Sorcellerie », lui ai-je répliqué en plaisantant. Il est heureux pour vous deux que nous ne soyons plus au temps des bûchers...*

*- Je vois bien que vous n'aimez pas que l'on bouscule l'édifice de vos certitudes de rationalité au sein de laquelle vous vous sentez à l'abri.*

*- J'admets qu'il m'est difficile d'admettre qu'un phénomène inexplicable provient d'un « don » magique, les contes de fées ne sont plus tellement à la mode...*

*- La pratique de ce rebouteux ne relève pas des règles du caducée des médecins, mais ses résultats satisfont les patients qu'il est parvenu à soulager.*

*- Quelle différence y a-t-il entre sa pratique et celle d'un kinésithérapeute ?*

*- Les hommes médecine qui sortent des écoles de santé, se contentent le plus souvent de soigner les effets d'un mal alors que notre rebouteux en recherche la cause pour la supprimer. Si vous le voulez, je l'appelle pour le prévenir et je vous conduis chez lui ? Vous n'avez rien à perdre et l'usage de votre genou peut y gagner.*

*- Effectivement. J'ai besoin de mes deux jambes et je veux bien m'en remettre à votre sorcier.*

*Robert m'amène dans une ferme où un vieux bonhomme à casquette nous attend. Il me fait asseoir, tâte le genou enflé et m'annonce que j'ai une entorse. Surpris, je lui dis le diagnostic du médecin. « Tous des ânes ! s'exclame-t-il. S'il avait simplement identifié la position de l'articulation, votre toubib se serait rendu compte de l'anomalie qui bloque votre genou. Je vais vous le remettre d'aplomb et vous pourrez aller danser ce soir ! »*

*Après m'avoir massé avec un baume sentant le camphre et trituré mon articulation en provoquant quelques douleurs, le vieux sorcier de Fourques m'invite à marcher normalement. Même si la douleur est encore perceptible, je peux faire usage de mon genou. Je remercie chaleureusement en laissant, ainsi qu'il est d'usage, un gros billet dans la boîte en fer blanc ouverte sur la console d'entrée. J'invite Robert à dîner avec moi dans un restaurant de Marmande pour fêter le "miracle". L'accident est clos, l'Escapade et moi sommes maintenant en ordre de marche !*

*Alors, en route pour poursuivre ma recherche d'un autre demain. Je dois avouer que ma pensée reste accrochée au souvenir de la dame brune de Valence. Aussi, pour le lui dire, mais aussi peut-être pour préserver l'idée d'un lendemain possible, je lui adresse une carte postale pour marquer mon passage dans son calendrier et, comptant sur l'effet de surprise de ma connaissance de son adresse, marquer mon souvenir dans sa mémoire. Il m'est agréable d'avoir à penser à une femme. J'aimerais confier ce plaisir à Léon afin de le distraire, mais il me semble que c'est trop tôt. Clotilde est la rencontre d'un soir de fête villageoise, rien ne préjuge que cela aille plus loin, même si son image habille parfois mes rêves.*

*L'étrave de l'Escapade retrouve son élément, le bateau ronronne de plaisir. Lors du passage sous le pont de Cantis où un morceau de corde, témoignage de l'embuscade tendue à l'infatué Batave, pend encore, je ne peux m'empêcher de sourire en l'imaginant aveuglé par le mélange huileux que je lui ai offert.*

*Je marque un arrêt à Meilhan pour imposer un peu d'exercice à mon genou en grimant sur la colline assez raide appelée « le tertre des Anglais », qui domine le village. L'exceptionnel point de vue offert sur la vallée de la Garonne mérite le déplacement. C'est à la halte nautique de Fontet que je jette l'ancre pour passer la nuit et visiter son curieux musée des Monuments en allumettes. Il semble qu'il y ait ici comme la nostalgie d'un passé monarchique et de ses grandes œuvres : le château de Versailles, l'abbaye de La Réole, la cathédrale de Reims y sont reconstitués en miniatures à l'aide de centaines de milliers d'allumettes. Vive les rois qui nous ont laissés trace de réalisations humaines capables d'affronter les siècles pour donner aux générations futures le sens du beau ! Je doute que le Concorde, le musée Pompidou, les autoroutes, la Grande Bibliothèque, le musée des arts premiers, etc. toutes ces grandioses réalisations républicaines, soient encore appréciées dans un siècle !...*

*Le lendemain, j'arrive à Castets-en-Dorthe, le terminus du canal latéral. Trois écluses successives permettent d'entrer, sous réserve de niveau et d'horaires de marée, dans la Garonne devenant navigable, pour poursuivre la navigation vers l'estuaire de la Gironde. Il faut toutefois montrer "patte blanche" : un contrôleur de V.N.F. s'assure que vous détenez le permis bateau pour vous autoriser à piloter sur un fleuve au caractère difficile et soumis aux fluctuations de la marée. En fait, il n'y a aucune difficulté pour descendre dans le sens du courant, il suffit de suivre le balisage du chenal par les bouées vertes à bâbord et rouges à tribord. Une fois accomplies les formalités de franchissement du passage en Garonne, la navigation sans écluse durant plus de cinquante kilomètres devient un plaisir. Neptune, le dieu de l'eau, est avec vous et, sur les rives, son compère Bacchus vous invite à goûter au nectar des dieux. Le paradis olympien est ici !*

*Langon, un ancien port gabarié devenu une simple halte nautique, m'accueille. Ses nombreuses caves à vin posent problème, car on ne peut les visiter toutes. Elles le mériteraient pourtant, les nuances liquoreuses de leurs sauternes demandent réflexion pour être comparées et appréciées. Autre problème, la "cave" de l'Escapade réduite à un petit fond de cale, limite mes capacités de stockage. Faute de place, je ne peux céder à ma passion de collectionneur de bons vins !*

*Après une (mini) cure des nectars de Bacchus (le contrôle d'alcolest n'existe pas sur l'eau...), je poursuis le lendemain ma navigation en zigzaguant pour suivre les méandres de la rivière. Au passage, je regarde Barsac, Cadillac, Podensac, Lestiac... à croire que ces communes sont apparentées. Quittant mon gîte d'attache nocturne après l'étale de haute mer, je dois copier ma durée de trajet sur celle de l'onde de marée descendante et, de ce fait, ne peux faire de tourisme. À partir de Beautiran, la largeur de la Garonne devient impressionnante et vous ne pouvez vous retenir de jeter de temps à autre, un coup d'œil sur les rives pour être rassuré. Avec l'influence de la marée et du mascaret, la vague qui remonte le fleuve jusqu'à La Réole en inversant le sens du courant porteur, vous éprouvez le besoin de vérifier que vous n'êtes pas entré dans l'estuaire. Je fais quand même étape au port de l'Esquillet et visite l'île de La Lande enserrée par les deux bras du fleuve.*

*Le lendemain, profitant de la marée descendante, j'entre dans le port de Bordeaux où le fleuve s'élargit encore. Je m'installe au port fluvial afin de profiter de ses services, de refaire les pleins et, surtout, de m'amarrer à un ponton mobile qui encaisse les variations de hauteur d'eau sans avoir à m'en préoccuper. Je voudrais me faire citoyen, le temps suffisant pour me reciviliser avant d'aller voir l'estuaire et vérifier si, comme l'a écrit Montesquieu : « Il se trame en ces lieux un puissant art de vivre » !*

*Je connaissais Bordeaux pour la qualité de ses vins, mais n'y étais jamais venu. Ma première visite est pour l'office de tourisme qui me conseille pour la découverte de la ville. Je commence mon périple par la place des Quinconces où une colonne rappelle à la mémoire des passants que les Girondins aquitains de la Convention furent aimablement guillotins par leurs collègues Jacobins afin de ne plus encombrer les bancs de leur assemblée terroriste. Un regard de vérité jeté sur le passé permet de déboulonner les idoles républicaines imposées dans nos livres d'Histoire. Au lieu de perdre son temps à faire des lois sur des interprétations viscérales de l'Histoire, l'Assemblée d'aujourd'hui serait sûrement plus avisée de regarder son passé dans les yeux. Sa République se contente de gérer un pays et un patrimoine hérités de la Monarchie, une attitude sans doute digne d'un fonctionnaire, mais indigne d'un pouvoir souverain. L'Histoire, notre histoire, est ce qu'elle fut, sa vérité n'a pas à être manipulée par les législateurs, sauf à vouloir lui mentir ! Mais peut-être que, conscients de la grande fatigue d'une France sans projets d'avenir et d'une République sans espérance en son destin, nos législateurs tentent de les faire sortir de l'Histoire ?...*

*Je consacre plusieurs jours à visiter la vieille ville et les magnifiques édifices architecturaux bâtis par les Grands Intendants du royaume à l'époque où les bâtisseurs savaient faire du beau en offrant un rêve d'éternité à leurs contemporains : le palais Rohan, la place de Tourny, le Grand-Théâtre avec son péristyle de colonnes corinthiennes surmontées de statues des Muses olympiennes, les portes Dijaux, Royale, Saint-Eloi, Cailhau, les hôtels de la Bourse et de la Douane, la cathédrale Saint-André, la basilique Saint-Seurin, les églises dont certaines construites au XIe siècle, etc. Les jours passants dans une oisiveté touristique chargée, je me retrouve mêlé aux festivités du 14 juillet. Sur les quais Louis XVIII, le feu d'artifices est l'occasion de lier connaissance avec un groupe de trois jeunes gens, bateliers comme moi, qui ambitionnent de descendre la Gironde pour rejoindre l'île d'Oléron puis de naviguer ensuite sur les canaux poitevins. Je me lie à eux et propose de naviguer de conserve dans l'estuaire puisque j'envisage de gagner Royan. Leur embarcation, une vedette mer-rivière, est plus puissamment motorisée que l'Escapade mais, en m'aidant des courants de la marée, je pense ne pas éprouver de difficulté de navigation sur le fleuve maritime qu'il faut affronter à partir du Bec d'Ambès. Je suis également curieux d'aller jeter un coup d'œil sur la Dordogne, en me gardant toutefois de m'engager trop loin sur son cours en raison de l'instabilité de ses hauts fonds.*

*Le lendemain, nous tenons une réunion pour étudier la carte et les étapes de notre voyage. Ensuite la conversation s'engage sur la vie des mariniers. Pour eux, le bateau est un mode d'existence, un choix de vie nomade, l'expérience d'une réalité sans racine et sans attache terrienne. Informaticiens, ils ont fondé une société qu'ils dirigent depuis leur vedette équipée de moyens V.H.F. assurant les liaisons avec leur centrale de Londres. Pour ma part, je leur dis être attaché à la terre, ne sachant me passer de racines je navigue pour mon agrément tout en écrivant un roman. Le courant de sympathie réciproque qui s'est établi décide de la suite de notre voyage : nous descendrions la Gironde ensemble.*

*Long d'une centaine de kilomètres et large d'une dizaine à l'embouchure sur la mer, ce fleuve maritime est d'une navigation délicate en raison des bancs de sable ou de vase, et des épaves flottantes qui l'encombrent. Par ailleurs, ses rives sont le plus souvent marécageuses et difficilement accostables. Il est particulièrement recommandé de suivre son chenal balisé et de se munir des cartes marines pour s'y aventurer, sachant que ses hauteurs d'eau sont soumises à l'influence de la lune et que ses courants suivent la marée. Ainsi, celui qui veut rejoindre la mer, part de Bordeaux à l'étale de pleine mer pour profiter du courant du jusant. Additionné à celui de la Garonne, ce courant fait gagner une heure sur le trajet jusqu'à Pauillac, le premier port de plaisance d'avalant.*

*Deux jours plus tard, l'aventure maritime commence en quittant la Garonne au Bec d'Ambès. À bâbord le Médoc, à tribord les côtes de Blaye, Bacchus nous accompagne ! L'étrave de la vedette ouvre la voie, l'Escapade suit son sillage pour pénétrer dans l'immense estuaire en longeant l'île Verte. Nos embarcations sont d'emblée entraînées sur le tapis roulant de l'eau, aspirées par le courant de marée. Au milieu du fleuve, les balises vertes et rouges du chenal clignotent à un rythme régulier alors qu'au loin, un signal de danger lance des éclats blancs pour signaler une digue de gros rochers affleurants au ras de l'eau. La marée haute la recouvre et la balise indique sa présence.*

*Après cinq heures de navigation attentive en croisant d'énormes cargos porte-conteneurs et des pétroliers soulevant une forte houle, plutôt que de poursuivre jusqu'au port de Pauillac, la vedette de mes compagnons de route oblique vers l'île Bouchaud. Un quai aménagé nous offre ses pontons pour la nuit. C'est l'occasion d'une soirée barbecue où je fais découvrir à Benjamin, Éric et François, les nuances gustatives entre vins de Buzet et du Médoc. Plus accoutumés à consommer des jus de fruits que du jus de raisin, mes compagnons sont bientôt aussi gais que les rossignols au printemps, ils se déchaînent en plaisanteries et histoires de corps de garde.*

*À notre réveil de Robinson, la tête encore un peu brumeuse des agapes de la veille, l'azur limpide du ciel nous annonce la naissance d'une magnifique journée. Nous décidons alors de visiter l'île étroite, étirée sur plusieurs kilomètres dans l'axe de l'estuaire. Un paysage verdoyant s'offre à nos yeux et domine l'étendue du fleuve coloré des tons de terre des alluvions en suspension. Les berges sont de vastes étendues de vase parsemées d'oiseaux blancs marchant avec précaution sur la boue grise et de quelques cabanes de pêche au carrelet.*

*L'île Bouchaud est en partie une propriété vinicole. Un chemin central permet de s'y promener en longeant des parcelles de vigne le plus souvent masquées par des haies de peupliers. Quelques ouvriers y travaillent, préparant la prochaine récolte que le temps chaud de l'année promet de qualité. Sur la berge, un manadier entretient la digue faite de pieux qui préservent la rive des assauts permanents du fleuve ; un combat quotidien dont dépend la survie de l'île. Un travail incessant car, à tout moment, la brutalité du courant de la marée peut emporter un pan de la berge et livrer l'intérieur des terres à la folie des vagues. Plus loin, des taches jaunes indiquent des champs qui viennent d'être moissonnés. Des haies bordées par des canaux d'assèchement, délimitent les terres cultivées.*

*Après l'île ce fut Pauillac, la capitale du Médoc, où nous voulons goûter aux esquirres, ces petites crevettes de la Gironde, en les accompagnant d'un vin de cailloux à faire danser les chèvres tant il est aigrelet, mais parfumé à souhait. Par très courtes étapes, sans doute pour faire durer le plus possible l'agrément de notre compagnie, les jours suivants nous honorons de notre visite les grandes caves des châteaux prestigieux de la rive gauche. Après cela, mes compagnons sont totalement convertis au culte du nectar des dieux ! Juillet touche à sa fin lorsque nous touchons terre au port du Verdon où nous nous disons adieu pour poursuivre nos chemins d'eau par des voies différentes.*

*Je traverse l'estuaire sur l'axe de la route maritime empruntée par les bateaux assurant les liaisons d'un bord à l'autre, et m'installe dans le port de Royan, face à l'Atlantique. La mer est notre vieille compagne, la regarder inspire des réflexions sur l'éternité et il m'est impossible d'admirer un coucher de soleil sur son horizon sans éprouver un sentiment de respectueuse communion avec son immensité mouvante. Elle a le pouvoir de réveiller le philosophe, le poète, l'artiste, qui sommeillent en l'homme. Plus que la terre, elle inspire la méditation. Face à l'océan, l'imagination s'envole dans l'aventure de la navigation et l'esprit s'amuse en regardant "l'Homme moderne" continuer à s'y livrer à la même économie de cueillette que les pêcheurs des premiers âges de l'humanité, il prélève sans produire ! Face à cet espace à trois dimensions, le temps n'existe plus, le rêve le remplace pour imaginer des réponses aux grands mystères du monde marin dont les profondeurs me paraissent aussi secrètes que les lendemains que je vais devoir affronter.*

*Face à mon choix de destin, je souhaite maintenant réfléchir et décider d'un avenir, ne pouvant me contenter de suivre, en oisif, le fil de l'eau. Il me faut en parler avec Léon qui ne manque jamais, dans nos entretiens téléphoniques, de me demander quand je poserai mon sac ?*

*Alternance ? ... La vie est faite de marées basses et de marées hautes, c'est une loi de la gravitation universelle !*

## **Arrière toute !**

*Je passe quelques jours à Royan, puis je prends contact avec la Capitainerie afin de laisser mon bateau sous sa surveillance dans le port, le temps d'une absence. Après un entretien téléphonique avec Léon pour savoir si rien ne s'oppose à ma venue au Mans, je vérifie les amarres de l'Escapade qui fait un peu pauvre à côté des rutilantes vedettes à quai, puis je saute dans un train.*

*En ce début d'août, le Mans a un air de vacances : peu de voitures dans les rues, mais des promeneurs au centre ville où de nombreux magasins sont fermés. Je retrouve Léon avec une émotion partagée. Ma ressemblance avec lui me protège, seul le "poivre et sel" de son système pileux aurait permis à un œil attentif de nous différencier. Toutefois, son invalidité connue du voisinage, m'impose d'être discret et de rester cloîtré le jour. Léon allège les heures d'assistance des personnels qui assurent ses soins et ses charges de vie courante, de façon à ne pas me maintenir trop longtemps enfermé dans une pièce condamnée et hors des services de maison.*

*Je lui raconte mon périple nautique et mes rencontres, dont celle de Clotilde en lui avouant que mes pensées sont souvent occupées par elle :*

*- Elle m'a invité à venir faire les vendanges à Valence en septembre. Cette vallée de la Baïse est une merveille de la nature et elle est encore à l'écart des invasions touristiques et autres. J'aimerais m'y installer si mes rapports avec Clotilde Damboise s'engagent dans le sens où je le souhaiterais.*

*- Tu es amoureux et tu hésites à l'avouer. Quel gamin tu fais ! Bien sûr qu'il te faut suivre la voie de ton sentiment. Trouve-toi un travail là-bas, marie-toi, fonde une famille, bâtis une maison, plante des arbres ou des vignes, écris un livre. Après cela tu pourras penser que tu es un homme. Pour ma part, je serais heureux que le nom des Simonin, qui était le nom de ta mère, se perpétue dans ta descendance. Garde secrète ta mésaventure judiciaire et pénale, elle ne regarde que toi. L'administration ne te connaît qu'au travers moi, et cela m'enchant de savoir que mon fantôme vit ailleurs que dans un fauteuil roulant.*

*- Certes, mais il m'arrive parfois d'avoir peur qu'un imprévu vienne bouleverser mon nouvel état civil, qui est aussi le tien. Je ne pourrais plus jamais accepter de redevenir Paul Vallon en laissant casser la nouvelle vie que j'aurais bâtie. Mon aversion viscérale pour les institutions judiciaires et pénitentiaires fait de moi un rebelle prêt à tout pour ne plus les côtoyer, ma révolte est une lutte contre l'injustice de la justice et elle est totale.*

*- Rassure-toi. Paul Vallon ce sera moi en cas de coup dur. Je protégerai ta nouvelle condition en t'empruntant l'ancienne si besoin est. Que veux-tu que le système me fasse ? Je suis déjà en prison dans ce fauteuil...*

*- Merci Léon de me rassurer. Je vais donc répondre à l'invitation de Clotilde.*

**- Ne manque pas cette rencontre mon neveu, si elle est la dame à laquelle parle ton cœur. Mais promets-moi de me faire connaître tes enfants quand ils seront là ?**

**- Comme tu y vas... promis ! je t'amènerai ma tribu lorsqu'elle sera composée. Cela me fait penser qu'une fois à Valence, il me faudra récupérer la Mégane restée dans un garage à Penne d'Agenais.**

*C'est ainsi que Léon et moi, l'autre Léon, avons tiré des plans sur la comète pour me dessiner un futur autre que celui d'évadé clandestin. Reste toutefois à convaincre une certaine dame brune que je suis l'homme de sa vie, mais pour cela il nous fallait faire plus ample connaissance. Après trois bons jours de clandestinité dans ma bonne ville du Mans, je reprends le train pour Royan. A nous l'Escapade, je sais désormais quel cap afficher sur ma boussole !*

*Je passe quinze jours sur les plages de Royan à me bronzer au milieu des aoûtiers, attendant que le temps passe. Je m'accorde parfois des excursions à vélo autour de la Pointe de la Coubre, et même jusqu'à Marennes pour y déguster les fameuses huîtres. La région est plate, ce qui ne demande pas beaucoup d'efforts de roulement, mais les routes sont malheureusement très fréquentées par les voitures, gâchant la pureté de l'air marin et la tranquillité des forêts.*

*Au cours de mon trajet, je choisis un coin désert de la côte pour m'installer face à la mer et méditer sur l'incessant mouvement de ses vagues. J'ai le sentiment de comprendre, à travers le spectacle du flux et du reflux, le mouvement perpétuel de la vie. Je me dis que la mienne est à l'image de ce recommencement permanent : naître, grandir, disparaître, puis renaître avec l'espoir d'être libéré de mon passé... Mais la mer a-t-elle une mémoire ? À l'image du jusant qui efface les traces de pas sur la plage, je souhaite faire disparaître les traces d'un passé que je n'ai pas voulu. Lentement, une vérité m'apparaît : Clotilde a pesé sur ma décision de ne pas poursuivre plus loin ma fuite sur l'eau.*

*Fin août, je sors l'Escapade de sa somnolence vacancière. Estimant qu'il me faut une quinzaine de jours de navigation pour remonter jusqu'à Valence sur Baïse, j'amorce mon voyage retour. J'adresse une carte à Clotilde pour lui annoncer mon intention de répondre à son invitation de faire les vendanges dans ses vignes. Bien sûr, je pouvais trouver son numéro de téléphone dans l'annuaire du Gers et faire comme tout le monde : téléphoner. Toutefois, en l'état primitif de nos relations encore balbutiantes, je trouve que le procédé serait trop "cavalier" ; l'empreinte de mon éducation "vieille France" sans doute !*

*Sachant qu'en Baïse la récolte du raisin débute au cours de la dernière semaine de septembre, j'ai le temps de naviguer paisiblement malgré mon impatience, mais aussi mon inquiétude, de revoir Clotilde. M'a-t-elle attendu ? A-t-elle toujours cette curiosité de moi ? Ne vais-je pas lui donner l'impression de m'imposer après une rencontre sans conséquence ?... Je me pose mille questions tout en me promettant de lui faire une cour discrète si elle ne paraît plus manifester d'intérêt à mon égard. Je chercherai un emploi et un logement dans cette région qui me plaît. Agen, Auch, Mont-de-Marsan, Tarbes ou Pau sont des cités de proximité, je peux y trouver un emploi administratif ou de comptabilité. Ainsi, un peu malgré moi et sans même raisonner, un programme de vie future s'ébauche dans mon subconscient.*

*Jouant des marées montantes, je remonte la Gironde par petites étapes sur sa rive droite. Je visite Talmont bâtie sur une falaise à pic à la pointe d'une étroite presqu'île, Mortagne abritée au bout d'un chenal balisé, Blaye et sa formidable citadelle, puis Bourg pour évaluer la Dordogne. L'impétuosité de son courant me dissuade de tenter d'en remonter le cours plus avant.*



*Je contourne le Bec d'Ambès pour retrouver la Garonne au courant moins violent, et je m'amarre à Bordeaux. Je profite de cette étape pour rendre une visite aux ruines de la forteresse du Prince Noir à Blanquefort, un vestige de cette guerre de cent ans que nous devons à l'humeur amoureuse de la belle Aliénor d'Aquitaine. Ensuite, je fais une excursion à vélo jusqu'à Libourne. Durant mon séjour à Royan, un plaisancier m'avait vanté le caviar français produit dans un élevage d'esturgeons cultivé dans des bassins alimentés par l'eau de la Dordogne. Je trouve là-bas deux fanatiques, Laurent et Valérie qui ont le caviar pour religion et qui se sont juré de sauver les esturgeons de la Mer Caspienne, condamnés à mort par la surexploitation des eaux de la Volga par les normes progressistes de l'économie soviétique.*

*Leur production de caviar n'est pas encore suffisante pour satisfaire les besoins du marché français, mais un bel avenir lui est promis. Que voilà un bel ouvrage, intelligent, écologique, avec en prime le mérite de sauver une espèce menacée. On aimerait que nos Politiciens qui savent dire de si belles paroles sur l'écologie tout en les oubliant le lendemain, s'en inspirent en prônant, par exemple, le développement du réseau fluvial de notre pays ! Le réseau navigable français est le plus long d'Europe, il relie entre elles nos façades maritimes et il est connecté aux réseaux navigables du Nord-Ouest européen et de l'Europe centrale. Il comporte des voies ouvertes au transport nautique et des voies déclassées retrouvant vie grâce au tourisme fluvial. Ce patrimoine construit au fil des siècles, le plus souvent par l'État monarchique dans un souci à la fois stratégique et économique, s'étire sur 8500 kilomètres, mais le potentiel accessible à des activités aquatiques et nautiques, est de l'ordre de 12 000 Km. Il y a moins de deux siècles, le réseau exploité comptait 16 500 Km. de voies navigables !*

*Il ne tient qu'à une ambition collective de faire vivre de nouveau ce réseau navigable pour alléger les tonnages qui saturent et polluent nos axes routiers. L'élargissement du canal du Rhône au Rhin, pour le porter au gabarit européen, assainirait la vallée du Rhône. Un canal de la Loire (creusé dans le lit du fleuve), devrait permettre aux chalands d'assurer tout temps les échanges entre l'Atlantique et la Région parisienne et de relier les canaux bretons à ceux de l'Est et du Centre. Deux écluses sur les barrages E.D.F. (Guerlédan) du canal de Nantes à Brest, autoriseraient un parcours fluviomaritime pour traverser et découvrir la Bretagne intérieure... Ces projets sont réalisables, la valorisation des voies d'eau, le développement et l'animation de leur capital socio-économique, touristique, historique et environnemental sont des atouts pour toute agglomération traversée par une rivière. Une politique d'aménagement de l'eau, conduite dans une vision géographique, commerciale, touristique, à la fois européenne et régionale des composantes fluviale et terrestre, serait un sérieux investissement pour l'avenir de notre pays. Car, vous l'accepterez, j'ai bien le droit de rêver au sort de l'eau...*

*Le retour par la Garonne et le canal latéral n'est qu'une formalité jusqu'à Buzet où je franchis la double écluse de descente en Baïse. Nous sommes mi-septembre et, d'un seul coup, si près du but, ma décision de rejoindre Valence fléchit. J'ai peur de ne pas retrouver ce que j'ai imaginé et rêvé durant presque trois mois de navigation. Car bien sûr, même si je ne vous l'ai pas dit, je n'ai cessé de penser à Clotilde, à me remémorer ses légendes contées en tentant de leur trouver un sens, de me confirmer son invitation, d'imaginer une suite à notre amicale soirée de la Saint-Jean qui avait allumé une flamme d'espérance dans ma vie semblable à l'errance d'une feuille d'automne. Bref, je suis foncièrement amoureux d'une idée d'amour et j'ai une peur bleue de ne pas la rencontrer là où je l'espère. Je remonte doucement le cours de la Baïse en m'arrêtant à toutes les étapes du trajet : Vianne, Lavardac, Nérac, Moncrabeau, Condom, pour retarder le moment de ma confrontation avec la réalité.*

*La beauté des sites et de la rivière convient à mon amour de la nature, mais le moment d'arriver à Valence m'angoisse, me faisant trouver un tas d'inutiles raisons de me traîner sur l'eau. Enfin, la dernière étape se présente et j'amarre l'Escapade au quai de Valence où le*

*fidèle Ernest est heureux de m'accueillir. Je le préviens que mon étape sera longue, sans doute même pour hiverner sur place. Il me conseille d'occuper une place à l'abri des impacts de bois flottants qui, au moment des crues, descendent de l'amont. Les dés sont jetés, il me faut maintenant rendre visite à Clotilde. Toujours aussi hésitant, je me résous à lui passer un coup de fil pour annoncer mon arrivée et demander si je peux rendre visite au numéro 7. Sur sa réponse enjouée et dans la minute qui suit, je sonne à sa porte.*

**- Entrez Léon, je suis heureuse de vous revoir même si vous êtes bronzé comme un Sarrasin. J'attends votre visite depuis déjà plusieurs jours.**

**- Bonjour Clotilde, effectivement je me suis attardé sur votre belle Bâise.**

*Intimidés par ces retrouvailles, nous sommes prudemment revenus au vouvoiement initial. Gauches et presque gênés de nous même, nous nous tenons l'un en face de l'autre, sans oser de premier geste. L'émotion de nous retrouver après une si longue attente, paralyse nos postures, nous n'osons ni parler, ni nous regarder. Le rêve exaltant dont je me suis nourri durant plusieurs semaines, débouche sur des banalités.*

**- La maison n'est pas très grande, mais elle est confortable. Vous... veux-tu dîner avec moi ?**

**- Avec grand' plaisir.**

**- Alors, installe-toi au salon, je m'occupe du repas.**

*Je regarde Clotilde, que j'appelais déjà « Clo » dans mes rêves, s'affairer avec aisance dans la cuisine ouverte sur la pièce de vie. Son naturel me surprend. N'ayant pas eu le temps d'imaginer comment les choses se passeraient lorsque nous nous retrouverions, par timidité mais aussi par crainte de manifester un peu trop d'empressement, je lui laisse l'initiative du caractère à donner à notre relation.*

*Tout en dressant la table, elle me parle des évènements survenus dans la région depuis mon passage de juin : un camion-citerne s'est renversé en polluant la rivière ; deux bateaux de location se sont heurtés en se croisant, provoquant une voie d'eau sur l'un d'entre eux ; la navigation interrompue durant plusieurs jours ; un orage de grêlons a saccagé une partie des vignes, la récolte qui débute dans trois jours en sera affectée, etc. J'ai plaisir à écouter sa voix chaude me parlant sur un ton de confiance.*

**- Merci Clotilde de m'accueillir si gentiment. Je ne sais comment te dire le plaisir que j'éprouve à me retrouver en ta compagnie.**

**- Passons à table veux-tu ? Merci de tes cartes Léon, elles m'ont permis de voyager en suivant ton Escapade. Moi aussi j'ai plaisir à te revoir, même si je ne sais pas encore comment faire connaissance avec le personnage que mes pensées ont imaginé durant ces trois mois !**

**- Tu me libères d'un grand poids. Je peux maintenant te l'avouer, mon imaginaire s'est dessiné une image de toi et, ce soir, j'ai presque peur d'en découvrir le modèle...**

*Nous rions de notre embarras commun et, sur la nappe fleurie, la main de Clo vient chercher la mienne. Nos doigts s'enlacent, se serrent avec la brutalité d'une prise de possession réciproque. Nous nous levons sans désunir nos mains, elles ne se séparent que lorsque nos lèvres se rencontrent, affamées de cette espérance si longtemps imaginée et rêvée. Ce premier baiser est long, à en perdre haleine, tant les atomes de nos corps se crochètent les uns aux autres pour ne plus se perdre. Ce n'est plus un songe. Nos bouches se prennent, se fouillent, se reprennent avec l'avidité que donnent les interminables jours de jeûne et de désir. Étourdis, titubants, les yeux dans les yeux et la fièvre dans nos mains, nous reprenons haleine, émerveillés de nous découvrir dans les bras l'un de l'autre.*

**- Léon, il y a si longtemps que je t'attends, cela a commencé avant que je te rencontre.**

**- Clotilde, je sors d'un long voyage de solitude et je ne sais plus ce qu'est une femme. Veux-tu m'apprendre à te découvrir ?**

*Nos voix sont devenues rauques, nos souffles se font haletants pendant que nos lèvres se joignent à nouveau et que mes mains s'aventurent en une découverte qui ne leur est pas refusée.*

*- Viens ! me dit Clotilde. Je la suis dans sa chambre. À dire vrai, je ne sais plus si je la porte sur le lit ou si ce sont nos pas qui nous y conduisent. Clo est là, étendue, amoureuse, palpitante de désir. Le temps arrête son horloge pour laisser naître en moi une tornade de sensations, une dimension de sentiment submergeant ma réserve et chassant la timidité qui me faisait craindre de prendre une initiative de caresse. Je sens les vagues d'un ouragan de désir m'emporter, je m'accroche à Clotilde pour plonger dans un monde où plus rien n'existe, ni pensée, ni parole, ni regard. En un instant, tous les repères du présent s'envolent, remplacés par la joie extatique de mes sens exacerbés, ne laissant place qu'à un délice de sensations extraordinaires. Je suis emporté par un torrent qui nous entraîne vers une destination où l'esprit rejoint le corps pour répondre à un appel qui remonte du fond des âges. Seul compte l'abandon partagé, ce besoin affolant d'être en l'autre, ce moment d'extase où n'existe que l'amour. Cette fusion totale qui nous transporte au-delà du monde des mortels pour nous conduire sur un chemin d'étoiles, est le point culminant du rêve d'amour. Très vite le lit a gémi de notre bonheur, l'union de nos corps est l'aboutissement de l'amour que nous avons rêvé et que nous découvrons encore plus exigeant que dans nos espérances. Il ne s'agit plus seulement d'une union de chairs, mais d'un partage plus parfait de nos cœurs et de nos âmes. Nous accomplissons l'acte d'amour avec amour.*

*Tendre, sauvage, ardente, passionnée, telle fut notre première nuit. Le lendemain matin, c'est un baiser qui me réveille. Clotilde doit partir à Buzet où, directrice d'une coopérative vinicole, des rendez-vous programmés l'attendent.*

*- Je reviens ce soir. **Fait comme chez toi dans la maison, tu trouveras de quoi te nourrir dans le réfrigérateur.** Puis elle me fait mille recommandations entrecoupées de baisers et d'ébauches de caresses qu'elle repousse à regret. Je reste ébloui de notre nuit. Clo est à moi, j'ai une femme à moi, la plus belle des femmes. D'être redevenu un homme normal me gonfle d'orgueil, tout me paraît merveilleux. J'ai depuis trop longtemps oublié ce qu'est un foyer, je veux maintenant en partager un avec Clo. Mais pour cela me faut-il encore la mériter en trouvant un travail et la décider de faire sa vie avec moi.*

*Je sors pour acheter des fleurs, préparer une petite fête et un dîner pour son retour. Je prends aussi les journaux pour consulter les petites annonces. Je coche celles susceptibles de m'intéresser pour en parler avec Clotilde. Je vais d'abord faire les vendanges, ainsi que je m'y suis engagé, puis je rebâtirai ma vie en me faisant adopter par ce terroir où je me sens heureux. Ainsi, je renaîtrai à la vie sociale. Renascar !*

*La menace de l'enfer carcéral s'est dissipée en se fondant dans l'anonymat d'un changement d'identité, la « Belle » s'est achevée au bout d'une rivière, ma cavale prend fin à Valence. Tel un papillon qui, captivé par l'arôme se pose sur une fleur, j'ai laissé mon rêve de liberté s'arrêter sur le parfum des orchidées de Clotilde.*

*L'amour ? ... Quand la vie me parle d'amour, chaque jour est un baiser.*

## *Épilogue*

*Comme le printemps revient après un rude hiver,  
Le flux suit le reflux, la vie remplace la mort.  
« **Renascar !** » a hurlé Paul devenu Léon  
Pour s'enfuir en rivière et renaître en homme libre.*

*Comme la vague se retire d'une plage de galets,  
Après s'être roulée en frémissant d'écume,  
Une page s'est tournée : Léon avec Clotilde  
Ont fondé une famille et bâti leur foyer.*

*Comme la colère des flots se calme après tempête,  
Une révolte d'évadé s'est dissoute dans l'amour.  
Un passé de proscrit est devenu roman  
Pour inspirer Justice à ceux qui doivent la rendre.*

*Prends mon corps, Justice,  
Détruis ma vie que tu ne peux enchaîner,  
Déchire mon cœur que tu ne peux dompter.  
Mais mon esprit t'échappe,  
Un nouveau corps le réclame.*

## *Annexes*

*Pour le plaisir de l'information.*

## ***Les termes nautiques, maritimes et de terroirs.***

***« Filez l'aussière dans le chaumard que je puisse capeler au taquet et embraquez jusqu'à étarquer, sinon le bordé va tosser »... !!! ????***

*Vous voyez bien qu'un dictionnaire de marin d'eau salée comme d'eau douce, est nécessaire pour traduire ! En langage courant, ce charabia de matelot signifie : « Passez-moi une corde et tirez dessus jusqu'à la tendre, sinon le bateau va cogner ». Alors, pour vous y retrouver, voici un petit glossaire de termes concernant le bateau, la navigation et même les terroirs traversés par les rivières.*

***Accoster :*** (toujours face au courant) venir à la rive ou au quai pour s'amarrer.

***Agotiau :*** écope, récipient servant à écoper.

***Alose :*** poisson de mer voisin de la sardine qui vient pondre dans les cours d'eau au printemps.

***Amarre et Aussière :*** robuste corde servant à amarrer le bateau.

***Anguillet (ou dalot) :*** trou ou tuyau qui relie le cockpit à l'extérieur pour le rendre auto videur. Attention, la position de certains anguillets rend le cockpit auto emplisseur en marche arrière. Sur les petits bateaux, ces trous se nomment **nable** ou **vide-vite**.

***Armer un bateau :*** munir un bateau de ce qui est nécessaire à sa navigation (équipage, approvisionnements, moyens de propulsion...).

***Arrivote :*** renfort de coque en bois ou en caoutchouc permettant d'amortir les chocs frontaux ou latéraux.

***Artimon :*** voile portée par le mât arrière d'un bateau.

***Aubarède :*** plantation d'aubiers.

***Avalant :*** bateau qui descend le courant. (le **Montant** remonte le courant)

***Baille (ou peak ou pic à mouillage) :*** espace sur la proue du bateau, désigne aussi le coffre avant qui sert à ranger l'ancre et la chaîne.

***Bajoyer :*** (ou **Voile**) mur d'écluse.

***Banchou :*** planche inclinée sur laquelle les lavandières s'agenouillent pour froter le linge.

***Barge :*** bateau à fond plat, gréé d'une voile carrée.

***Barrotage :*** les barrots sont les traverses qui soutiennent le toit du rouf. Même si les bateaux modernes n'ont plus de barrotage, on parle encore de "hauteur sous barrots" pour désigner la hauteur intérieure d'un bateau !

***Bassinée ou Sassement :*** Manœuvre de remplissage ou de vidange du bassin de l'écluse.

***Bastingage :*** garde-corps.

***Batardeau :*** digue, barrage provisoire pour assécher.

***Bateau :*** bâtiment de navigation circulant sur les fleuves, les rivières et les canaux.

***Bateau d'allège :*** bateau servant à décharger une partie de la cargaison des barges et des chalands dans les passes dangereuses.

**Batillage** : déferlement des vagues du sillage d'un bateau provoquant un remous contre les berges.

**Battre arrière** : inverser le sens de rotation de l'hélice pour s'arrêter ou faire marche arrière.

**Bief** : espace entre deux écluses (portion de canal) ou deux barrages.

**Bollard** ou **Boulard** : bitte d'amarrage sur un quai ou sur le bateau pour s'attacher.

**Bordé** (**Bordaille** pour les péniches) : partie latérale (flanc) de la coque dans et hors de l'eau.

**Boire** : ancien bras de la Loire.

(**La**) **Braie** : (broie) machine mécanique à lames qui transforme la paille de chanvre en filasse.

**Brairie** : petite grange où l'on travaille le chanvre.

**Brayer** : travailler le chanvre.

**Bricole** : harnais et corde dont on se sert pour hâler un bateau.

**Bouffer la lune** : désigne le marinier qui ne respecte pas les horaires de navigation et qui voyage de nuit.

**Caillebotis** : partie du plancher réalisée en lattes de sapin.

**Cale** : partie interne d'un bateau, destinée à la cargaison.

**Calfater** : étancher la coque en bois d'un bateau en mettant de l'étoupe entre les planches avec un "calfata".

**Cambuse** : c'est le coffre ou la partie du bateau où se trouve rangée la réserve de nourriture.

**Canal** : tout cours d'eau artificiel destiné à faciliter la navigation, le drainage ou l'irrigation.

**Capeler une amarre** : passer la boucle d'une amarre autour d'une bitte d'amarrage ou d'un taquet.

**Carène** : partie immergée de la coque (quille et œuvres vives) d'un bateau.

**Carénage** : action de caréner, de nettoyer les œuvres vives d'un bateau mis à sec.

**Caréner** : nettoyer, réparer la carène d'un bateau.

**Catway** : dispositif de sécurité permettant de « privatiser » l'accès d'un bateau amarré.

**Chaumard** : ouverture latérale ou pièce de quincaillerie sur le pont, pour passer et guider une amarre pour qu'elle agisse sur ce point précis.

**Chaland** : bateau de commerce sans moteur, destiné à être poussé ou remorqué.

**Chénervottes** ou **Guertes** : écorces issues du broyage du chanvre de la veille que l'on brûle dans le four.

**Chevalis** ou **Pertuis** : chenal (ouverture) creusé dans les seuils sableux ou caillouteux du lit d'un cours d'eau pour pouvoir naviguer.

**Cingle** : méandre.

**Coefficient de marée** : de 20 à 120, caractéristique et niveau de chaque marée.

**Chômage** : arrêt de la navigation fluviale durant la période des travaux sur un cours d'eau.

**Coche d'eau** : bateau pour le service fluvial des voyageurs.

**Cockpit** : partie ouverte, arrière ou centrale du bateau. En fluvial, le cockpit prend le nom de **Baignoire** quand il est à l'avant.

**Corde** ou **ficelle** : tout ce qu'un marin désigne d'un terme précis (bout, écoute, aussière, drisse, bosse, etc.) En fluvial, on peut simplifier sans honte.

**Corniche** : portion de versant vertical ou en pente abrupte.

**Coupée** : ouverture dans le balcon qui permet de descendre à terre.

**Coursive** : le couloir entre les cabines.

**Culer** : faire marche arrière.

**Darse** : (ou **Darce**) bassin d'un port.

**D'atterre** ou **Dater** : ceux qui ne sont pas bateliers, qui sont d' « à terre ».

**Dawncraft** : premier bateau.

**DDE** : Direction départementale de l'Équipement (et non pas "dégâts des eaux" !).

**Déborder** : s'éloigner du bord, le contraire d'aborder.

- Débouquer** : quitter une passe, un détroit, un canal étroits et arriver à la mer libre.
- Déferler** : déplier pour faire flotter un pavillon qui a été hissé ferlé (roulé et amarré).
- Défluent** : bras d'eau qui s'écarte de la rivière.
- Duc d'Albe** : poteau d'amarrage ou bollard servant à capeler l'amarre lors du déhalage d'un bateau et sur lequel l'attache coulisse pour suivre les variations du niveau d'eau.
- Duit** : digue de pieux de chêne plantés diagonalement au cours du fleuve.
- Eaux grises** : eaux provenant d'un usage domestique.
- Eaux noires** : eaux et déchets provenant des W.C.
- Eaux usées** : eaux ayant fait l'objet d'une utilisation domestique ou industrielle.
- Échelle de marée** : planche verticale graduée indiquant les hauteurs d'eau.
- Écluse** : bassin artificiel en maçonnerie muni de portes ou de vannes, permettant à un bateau de passer en changeant de niveau d'eau.
- Éclusée** : quantité d'eau qui entre dans une écluse à chaque manœuvre des portes amont.
- Ecoirre** : pièce de bois ou de fer, servant à éloigner la coque d'un bateau de la berge.
- Écoper** : vider un bateau qui fait de l'eau.
- Écourues** : basses eaux d'une rivière.
- Écoute** : cordage servant à orienter une voile.
- Écoutille** : ouverture rectangulaire pratiquée dans le pont d'un bateau pour accéder à l'entrepont ou à la cale.
- Effluent** : qui s'écoule d'une source et s'en éloigne.
- Embâcle** : amoncellement de glace dans un cours d'eau.
- Embraquer** : amener à soi le bout libre d'une amarre pour la raidir.
- Embouquer** : entrer dans un bief ou dans un chenal (à l'inverse, on débouque).
- Episser** : (faire une épissure) assembler deux cordages en entrelaçant les torons qui les composent.
- Erre** : allure, vitesse acquise.
- Erse** : anneau de cordage.
- Espadon** : couteau-grattoir pour lisser la fibre du chanvre.
- Estacade** : jetée à claire-voie établie dans un port ou sur un cours d'eau pour fermer un passage.
- Étais** : câble ou cordage destiné à maintenir un mât.
- Étalage** : c'est une amarre qui coulisse en douceur autour du bollard tant que le bateau n'est pas stoppé dans l'écluse.
- Étale** : moment où le niveau de la mer est stable entre le flux et le jusant.
- Étaler** : compenser la vitesse d'un courant contraire en se maintenant sur place ou freiner le bateau avec le câble passé autour du bollard.
- Étalinguer** : amarrer une chaîne à l'organeau d'une ancre.
- Étambot** : pièce de bois ou de métal formant la limite arrière de la carène d'un bateau.
- Étarquer** : raidir un cordage, une amarre.
- Étiage** : niveau le plus bas d'un cours d'eau.
- Étier** : canal qui amène l'eau de mer dans les marais salants.
- Étoc** : tête de rocher émergeant à marée basse.
- Étoupe** : composante fibreuse de lin ou de chanvre.
- Étrave** : pièce massive formant la limite avant de la carène d'un bateau.
- Étricot** : partie supérieure de la bordaille qui ne s'enfonce jamais dans l'eau.
- Fardage** : toutes les parties du bateau au-dessus de l'eau et soumises à l'action du vent.
- Flying bridge** : terme anglais désignant un poste de pilotage placé sur le toit.
- Futreau** : barque fluviale de 7 à 10 mètres pouvant être gréée.
- Gabare** : anciennement, tout bateau de transport fluvial ou d'estuaire sur les fleuves de l'Ouest.



**Galoche** : dispositif sur le plat-bord d'un bateau pour fixer les amarres.

**Gambré ou Gambrai** : planche spéciale pour débarquer ou embarquer.

**Gîte** : le bateau penche d'un côté.

**GPS** : système de navigation ou de positionnement par satellites.

**Gonette** : boucle d'un câble.

**Gouvernail** : l'ensemble de l'appareil à gouverner qui comprend le gouvernail, le safran, la barre à roue, la câblerie, etc.

**Gréer** : garnir un navire de vergues, voiles, cordages, manœuvres, poulies, etc. nécessaires pour qu'il soit en état de naviguer.

**Guida** : treuil pour hisser la voile avec la vergue sur une gabarre.

**Halage** : action de tirer sur un câble pour remorquer un bateau.

**Halte nautique** : permet le mouillage de plusieurs bateaux à proximité de centres urbains, de sites touristiques et, parfois, d'une aire de pique-nique. Elle est équipée de moyens d'accostage et de débarquement, son stationnement n'est autorisé que pendant un temps relativement court.

**Hiloire** : sorte de planche en forme de « V », posée verticalement à l'avant du bateau, pour guider les embruns vers l'extérieur.

**House-Boat** : maison- bateau.

**Houpion (Faubert)** : balai de pont en franges textiles, pour la finition du nettoyage.

**Hover craft** : aéroglisseur.

**Hublot** : petite fenêtre étanche.

**Jaumière** : partie de la mèche de gouvernail qui traverse la coque dans un tube.

**Jusant** : (ou reflux) courant de marée descendante.

**Ketch** : voilier à deux mâts, à gréement aurique.

**Lège** : bateau vide.

**Levée** : partie du bateau relevée à l'avant et à l'arrière.

**Loch** : appareil servant à mesurer la vitesse apparente d'un bateau.

**Lof** : côté d'un bateau qui se trouve frappé par le vent.

**Lofer** : gouverner au plus près du vent.

**Lover** : enrouler une amarre à plat en évitant de faire des "coques" (quand l'amarre se tourne sur elle-même).

**Lunette** : safran amovible du gouvernail.

**Macaron** : roue, volant ou barre permettant de transmettre les ordres de direction au gouvernail.

**Maille** : câble de halage.

**Malpas** : passage dangereux.

**Marégraphe** : appareil servant à enregistrer les variations du niveau de la mer.

**Marquise** : poste de pilotage ou timonerie, également auvent en saillie sur un bateau.

**Masses (d'écluse)** : massif de maçonnerie en saillie de chaque côté des portes.

**Meilhe** : eau morte sur de grands fonds.

**Membrure** : pièce de structure composée de deux courbes et d'une semelle en chêne, boulonnée entre elles.

**Mérandier** : Fabriquant de merrains (bois de chêne destiné aux tonneliers) et de carassones (piquets de châtaignier pour les ceps de vigne).

**Meuille** : grand remous tournoyant.

**Misaine** : basse voile du mât de l'avant d'un bateau.

**Montant** : bateau qui marche contre le courant.

**Montille** : motte ou tertre artificiel sur lesquels se construisait le four à chanvre.

**Mouillage** : emplacement favorable à l'ancrage d'un bateau.

**Mouille** : une fosse dans le lit du fleuve.

**Mouiller** : mettre à l'eau, immerger.

**Moustache** : renfort de protection passant sur le nez du bateau.

**Musoir** : ouvrage de maçonnerie qui s'avance dans le courant, souvent devant les grandes écluses.

**Narrowboat** : bateau étroit.

**Naute** : ancien nom des bateliers.

**Nautonier** : pilote d'un bateau.

**Navalisation** : opération permettant l'installation et l'emploi d'une arme terrestre ou aérienne sur un bateau.

**Navier** ou **Naviant** : actionner le gouvernail en calant ses pieds sur les patins de naviage.

**Navire** : bâtiment de navigation affecté à la navigation maritime.

**Nolisation** : action d'affréter (louer) un bateau.

**Œuvres mortes** : les parties du bateau qui sont au-dessus de l'eau.

**Œuvres vives** : les parties sous la ligne de flottaison qui sont soumises à l'écoulement de l'eau.

**Pare battage** : boudin de protection latérale des flancs d'un bateau.

**Passavant** ou **Plat-bord** : partie latérale le long du rouf qui permet de passer de l'arrière à la plage avant.

**Patte-d'oie** : estacade de guidage et d'amarrage à l'entrée des écluses.

**Péniche** : bateau de commerce anciennement en bois, motorisé (automoteur).

**(La) Piautre** : gouvernail spécifique aux bateaux de la Loire. Sorte de grand aviron à queue triangulaire posé sur le tableau arrière permettant de "gourner" (gouverner) le chaland.

**Peyrat** : halte portuaire sommairement aménagée.

**Pied** : surélevaient des écoutilles pour créer un espace supplémentaire.

**Ponton** : appontement servant de débarcadère.

**Port de plaisance** ou **base nautique** : permet l'amarrage et la vie de bateaux durant plusieurs jours grâce à des équipements (réparations, stockage à sec, avitaillements, etc.), des infrastructures (accueil, capitainerie, sanitaires, lavoir, etc.), des commodités (raccordements en eau et en électricité), et des possibilités de ravitaillement en gaz et en carburant.

**Poupe** : arrière d'un bateau.

**Pralin** : bâche qui protège le chargement sur le pont.

**Proue** : partie avant du bateau.

**Râble** : pièce de chêne clouée au fond du bateau et s'intercalant entre les membrures pour soutenir le plancher.

**Radier** : (marqué par un trait rouge sur les bajoyers) fond de l'écluse, dalle en maçonnerie qui constitue le plancher d'une écluse, forme une marche au ras des portes amont.

**Relais nautique** : assure le stationnement de bateaux durant plusieurs jours, l'amarrage à l'année y est possible. Il dispose de commodités de vie courante, d'une rampe de mise à l'eau ainsi que des possibilités de raccordement en eau et électricité.

**Retraite** : c'est l'amarre fixée au bollard de l'écluse qui empêche le bateau de reculer sous la force du courant.

**Rigue** : train d'équipages sur un fleuve ou un canal.

**Ronfle** : remous d'étraves provoqué par la marche du bateau.

**Rouf** : s'applique à la timonerie et à la partie de la cabine arrière qui dépasse le pont.

**Safran** : la partie du gouvernail qui agit dans l'eau.

**Sassement** : passage dans l'écluse, action d'écluser un bateau.

**Sasser** : passer une écluse.

**S'engraver** : s'échouer sur un banc de gravier.

**Seuil** : partie en saillie du lit d'un cours d'eau entre deux mouilles (fosses creusées).

**Superstructures** : les parties hautes au-dessus du pont tel que timonerie, rouf, aménagements, etc.

**Taquet** : pièce métallique ou en bois qui permet de ‘tourner’ une amarre pour l’immobiliser

**Terquer** : goudronner le bois d’un bateau.

**Tillac** : le pont, ou le plancher de la cale quand il est métallique.

**Timonerie** ou **Marquise** : poste de pilotage.

**Tinette** : petit seau avec une corde pour tirer de l’eau.

**Touage** : remorquage d’un bateau à l’aide d’un toueur.

**Touer** : remorquer.

**Toueur** : remorqueur se déplaçant par traction sur une chaîne ou un câble qui repose sur le fond d’une voie navigable.

**Tramail** ou **Trémil** (trois mailles) : filet de pêche formé de trois nappes superposées.

**Trématage** : droit, pour un bateau, de dépasser ou de passer le premier aux écluses.

**Trémater** : se dit d’un bateau qui en dépasse un autre sur une voie navigable.

**Tonture** : courbe du pont qui remonte vers l’étrave.

**Tosser** : se dit d’un bateau qui cogne plus ou moins durement contre un quai ou un autre bateau sous l’effet des remous ou du vent.

**Totem de crues** : repère vertical gradué indiquant le niveau des crues à une date donnée.

**Toue** : barque fluviale de 8 à 15 mètres à deux levées et fond large.

**Transborder** : transférer des marchandises ou des voyageurs d’un bateau dans un autre.

**Vaignage** : garniture intérieure de la coque.

**Vannes** ou **Ventelle** : trappe commandée par une crémaillère dans une porte d’écluse pour laisser l’eau entrer ou sortir.

**Veules** : parties plates à l’avant et à l’arrière du bateau.

**Vimière** : plantation d’osiers.

**Virure** : arête saillante en longueur pour favoriser la stabilité à une certaine vitesse.

**Yaque** : tout bateau de plaisance dans le langage marinier.

**Yeck** ou **Gaffe** : crochet et pointe métallique emmanchés sur une longue perche de bois.

## *Lettre ouverte (apocryphe)*

à

***Monsieur ( Madame ) le Garde des Sceaux,***

***Ministre de la justice.***

*L'année qui vient de s'écouler a été marquée par l'effervescence judiciaire et pénitentiaire : livres, commissions parlementaires, enquêtes, auditions publiques, etc. ont exposé dans les médias des conditions juridiques et carcérales qualifiées d'indignes du pays des Droits de l'homme et du citoyen en raison de pratiques le plus souvent en infraction avec l'esprit des lois.*

*Usager de l'administration pénitentiaire, je me permets d'appeler votre attention sur les faits suivants :*

### ***I- Le non-respect de la loi.***

***11- Sur la présomption d'innocence : « Tout homme est présumé innocent jusqu'à ce qu'il soit déclaré coupable. »***

*Dans la réalité les faits sont tout autre et tout accusé est considéré comme coupable jusqu'à ce qu'un tribunal l'ait reconnu innocent ! J'en veux pour preuve le nombre de personnes incarcérées en détention provisoire et reconnues innocentes par la suite.*

***12- Sur la détention provisoire : « Elle doit être exceptionnelle. »***

*Or elle est utilisée par facilité ou comme moyen de pression par les juges d'instruction, ou encore réclamée par les procureurs sous des prétextes les plus fallacieux tels que « troubles à l'ordre public » alors qu'il ne s'agit le plus souvent que de troubles à l'ordre privé ; ou « idées suicidaires » alors que rien n'est plus facile que de se suicider en prison d'autant qu'une incarcération injustifiée l'y inciterait ; ou « tentera d'échapper ou de se soustraire à la justice » alors que le procureur n'a pas entendu l'accusé et que rien ne justifie son doute.*

***13- Sur l'encellulement : « Prévenus ou condamnés sont soumis à l'emprisonnement INDIVIDUEL. »***

*Or en Maison d'arrêt, il n'est tenu aucun compte de cette loi. Les "mis en détention" sont entassés à 3, 4 ou plus, dans des cellules prévues pour une personne. On y superpose les lits et on ajoute des matelas par terre au mépris de la décence et de l'hygiène la plus élémentaire alors que le simple respect des lois sur la présomption d'innocence et la détention provisoire éviterait cette surpopulation carcérale. Pourquoi ne pas appliquer un « numerus clausus » : pas un détenu de plus qu'il n'y a de places disponibles ?*

***14- Sur le menottage : « Nul ne peut être soumis au port des menottes ou des entraves que s'il est considéré soit comme dangereux pour autrui ou pour lui-même, soit comme susceptible de prendre la fuite. »***

*Or menottes et entraves sont systématiquement appliquées aux détenus sortant de l'enceinte de la prison, même à ceux qui, ayant déjà bénéficié de permissions de sortie, ont prouvé qu'ils ne cherchaient pas à s'enfuir.*

*15- Sur la libération conditionnelle : « Elle peut être accordée à mi-peine lorsque le condamné présente des gages sérieux de réadaptation sociale. »*

*Or, dans la plupart des cas, à mi-peine, le juge d'application des peines ou le procureur déclarent que l'intéressé est encore trop loin de la fin de peine. Par contre, ces mêmes procureurs déclarent aux jurés : « Pensez, lorsque vous infligerez la sanction, que l'accusé est susceptible de sortir à mi-peine ! » alors que le plus souvent, une libération conditionnelle n'est accordée qu'au cours des derniers mois précédents la sortie de fin de peine.*

*Ces quelques exemples montrent que la loi est interprétée de façon restrictive et même tendancieuse quand elle n'est pas carrément bafouée par ceux qui en sont les tenants. Il semble donc souhaitable, soit de modifier la loi pour la rendre conforme aux usages judiciaires, soit de prendre des dispositions afin qu'elle soit appliquée par ceux chargés de la faire respecter.*

## **II- Sur l'emploi des magistrats.**

*Les tribunaux correctionnels, les cours d'appel et les chambres d'accusation comportent trois magistrats. Un seul, le Président, a connaissance du dossier de l'accusé et il en fait un résumé succinct, uniquement à charge, à ses collègues. Les deux autres magistrats assesseurs ne sont là que pour la forme. En les supprimant, on ferait ainsi l'économie de deux postes inutiles, ce qui permettrait d'affecter deux magistrats là où ils pourraient être utiles.*

## **III- Sur la responsabilité des magistrats.**

*En 2001, la ministre de la Justice avait déclaré : « Les magistrats ont obtenu plus d'indépendance, en échange ils doivent être responsables devant les citoyens. »*

*Comment un citoyen peut-il demander des comptes à un magistrat sachant que toute critique à l'encontre de ce corps d'État est considérée comme une atteinte au respect dû à la Justice et à son autorité ?*

*On n'a encore jamais vu un magistrat être condamné pour avoir pris une décision aberrante ou envoyé un innocent en prison. Or les juges ne sont pas infailibles, "l'erreur est humaine" plaignent-ils parfois pour s'excuser. Mais s'ils l'admettent pour eux, ces mêmes magistrats condamnent sans état d'âme les maires, médecins, marins, moniteurs, guides, enseignants, etc. qui ont pu faire une erreur d'appréciation dans l'exercice de leur profession. Et comment un accusé pourrait-il contredire le président d'un tribunal lorsque ce dernier profite des pouvoirs qui lui sont conférés pour ajouter quelques années supplémentaires à la peine si l'accusé lui tient tête ? Comment réagir lorsque des magistrats criminalisent un acte passible de la correctionnelle ? Ou au contraire, correctionnalisent un acte criminel pour aller plus vite ou régler le cas entre juges afin de ne pas être "dérangés" par des jurés ? Quelle sanction a été prise contre ce président de cour d'appel proclamant haut et fort que « lorsqu'un condamné fait appel, j'augmente systématiquement sa peine » ? Quelle est la déontologie de ce magistrat ? Et que penser de ce substitut général qui déclarait au président d'une chambre d'accusation à propos des Psys : « Vous savez aussi bien que moi, monsieur le président, le peu de confiance que l'on peut accorder aux conclusions de ces gens-là. », alors que les magistrats tiennent le plus grand compte de leurs expertises... lorsqu'elles sont défavorables à l'accusé ?*

#### **IV- Au sujet de la pédophilie.**

*Autrefois, les homosexuels étaient emprisonnés, aujourd'hui on les unit légalement et l'homophobie est assimilée à du racisme. Actuellement on traque les pédophiles alors que, dans le même temps on distribue préservatifs et pilules du lendemain dans les lycées et collèges ! Une enquête menée ces dernières années montre :*

- *que 48 % des adolescents de 13 à 16 ans déclarent avoir déjà eu des rapports sexuels ;*
- *que 75 % des 13-18 ans estiment que leur sexualité ne regarde pas leurs parents ;*
- *que 16 % des adolescents estiment que 13-14 ans est l'âge idéal pour les premières relations sexuelles, pour 43 % c'est entre 15 et 16 ans.*

*Alors que les activités sexuelles sont admises et tolérées à ces âges, pourquoi leur interdire le choix de leur partenaire, c'est-à-dire d'avoir des relations sexuelles avec un adulte de leur choix ? Il n'est écrit nulle part que la pédophilie est un crime ou un délit, c'est le viol et l'agression sexuelle qui le sont. Or, pour qu'il y ait viol et agression, il faut qu'il y ait eu violence, menace, contrainte ou surprise. Il s'avère le plus souvent que l'adulte mis en cause dans ces affaires, soit accusé de sa tendance pédophile quand il a agi avec le consentement ou à la demande de sa ou son partenaire mineur. Si l'on persiste à condamner les gens sur cette interprétation de la loi, il faut la changer par un texte du genre : « Constitue une agression sexuelle toute relation ou activité à caractère sexuel avec un mineur, même consentant... ».*

*Alors que la majorité des pédophiles sont des gens appréciés, estimés et disponibles, ils sont toujours plus sévèrement sanctionnés que les asociaux, les violents, les meurtriers. En outre, si les meurtriers bénéficient des grâces présidentielles, les pédophiles, quel que soit leur comportement carcéral, en sont exclus. Lors des procès, des avocats conseillent même à leurs clients accusés d'inceste, de viol ou d'agression sexuelle qui clament leur innocence : « Avouez quelque chose, vous prendrez huit ans, mais si vous persistez à nier, vous prendrez quinze ans ! » C'est effectivement ce qui se passe.*

#### **V- Sur les homicides.**

*Suivant "l'intime conviction" des magistrats, un meurtrier pourra être accusé aussi bien de « violence ou blessure volontaire (ou involontaire) ayant provoqué la mort sans intention de la donner » que de « meurtre avec préméditation en bande organisée (ou non) ». Tout tient dans la présentation du dossier de l'avocat, de la manière de présenter les faits et de la tête du client. De trop nombreux cas démontrent la "fantaisie" des chefs d'accusation.*

#### **VI- De l'intime conviction.**

*Ne pouvant juger sur des faits irréfutables faute de preuves concluantes, les magistrats jugent le plus souvent en fonction de leur intime conviction. On en arrive parfois à des résultats étonnants qui accréditent l'impression que la justice n'est qu'une loterie. Monsieur Truche a cité l'exemple de cet homme condamné à la perpétuité pour le meurtre de deux pharmaciens et dont l'affaire fut cassée pour vice de forme. Rejugé, il fut acquitté !!! Même chose, mais en sens inverse pour monsieur Neveu. Le bénéfice du doute n'étant pas appliqué au bénéfice de l'accusé, l'intime conviction est devenue une infâme détention !*

#### **VII- Sur la sanction.**

*Pour que la sanction judiciaire ait un sens et qu'elle soit utile, elle doit être comprise et acceptée, le préjudice qu'elle entraîne pour le condamné ne doit pas, en principe, excéder celui causé à la victime. Or le plus souvent, le détenu perd sa famille, son emploi, ses amis, ses biens. À sa sortie de prison il n'est plus qu'un S.D.F. Est-ce voulu ? Par ailleurs,*

*pourquoi les attendus de l'arrêt d'un jugement ne sont-ils pas signifiés lors du verdict au condamné qui n'en prendra connaissance qu'un mois plus tard ?*

### **VIII- Sur la prison.**

*La présidente de l'association professionnelle des magistrats a déclaré : « **La prison reste la seule sanction compréhensible et efficace ( ?) pour une majorité de ceux qui enfreignent la loi. Elle a un sens symbolique, un caractère exemplaire ( ?). On ne condamne pas les gens pour les réinsérer (!!)**. » Comme quoi on peut être présidente et très éloignée de la réalité et de l'utilité sociale de la prison. Cet état d'esprit explique sans doute en partie le nombre de récidives et l'inefficacité de...''l'exemplarité'' ! Pourquoi dépenser dix euros par jour pour entretenir un détenu à ne rien faire ? Mais la présidente ajoute : « **Les mesures alternatives à la prison discréditent le système pénal** ». C'est là faire fie d'un constat unique et général dans le monde carcéral : la prison engendre le cynisme, la haine, la violence, elle arme les récidivistes pour être efficacement plus nuisibles. École de l'humiliation plus que de la rédemption, conservatoire des vilains sentiments, université des caïds, forum des petits chefs, on ne peut prétendre que le regroupement des malfrats en prison soit une mesure susceptible d'humaniser les hommes qui ont perdu les repères de la société.*

*Il semble que la psychologie fasse gravement défaut aux magistrats qui ignorent, ou font semblant d'ignorer la réalité carcérale.*

*Le spectacle auquel je suis dans l'obligation d'assister et l'étude des cas sociaux auxquels je prête mon assistance, m'incitent à vous exposer cette situation d'un corps d'État qui se prend pour l'esprit des lois afin de les appliquer à sa convenance. Cette... forfaiture judiciaire me paraît contraire à l'esprit de justice, dangereuse pour l'équilibre des lois de la République et socialement préoccupante en raison de la remise en liberté de personnes que la prison a rendues asociales.*

*Restant à votre disposition pour toute information complémentaire, je vous prie de croire...*

*Oublie ton passé ! L'herbe repousse toujours et efface les vieilles traces ; personne ne peut lutter contre l'herbe qui repousse.*

*Si ton présent est douloureux, si tu penses que tu n'as plus d'avenir, songe que la vie est trop rare pour que l'on accepte la fatalité de la perdre ; mais si vraiment ta vie t'encombre, alors donne-la à d'autres plutôt que de la jeter.*



4<sup>ème</sup> page de couverture

*Émergeant de la vie végétative d'employé modèle qu'il menait jusque-là, Paul Vallon tombe dans l'amour fou que lui inspire une jeune fille. Son parcours devient dantesque : de l'amour il passe à l'escroquerie, puis du vol à la prison, de la méditation à l'évasion, de la vengeance à la liberté pour partager un autre amour et renaître à la vie.*

*Plus qu'un roman, ce livre est un récit dans lequel l'auteur nous promène dans les vies qu'il parcourt, toutes aussi intenses les unes que les autres. Nous partageons ses révoltes, ses sentiments, ses réflexions, ses actions. Avec lui nous devenons amoureux de Gaëlle, complice de Guindar, critique de la Justice, révolté de la prison, évadé en cavale, justicier de la loi, navigateur de rivière, vigneron de cœur... Nous traversons l'enfer, nous rencontrons des gueules d'ange et d'autres de bagnard, nous lisons Homère et nous méditons sur l'histoire et l'actualité, nous nous interrogeons sur notre société... bref, nous partageons la vie tourmentée d'un homme auquel le destin fait jouer le retour d'Ulysse en son foyer.*

*Un récit haletant, une plongée dans l'univers carcéral, une obsession de vengeance, une promenade bucolique sur un chemin d'eau, un regard sur le monde que nous vivons. À lire et méditer pour penser hors des sentiers imposés, les certitudes formatées des « bien-pensants » n'en sortiront sans doute pas indemnes !*

*Mettant côte à côte les rugosités de la Justice et les douceurs de la nature, l'auteur nous invite à découvrir les charmes de la liberté. Un livre de sagesse et de sérénité qui vous fera abandonner la morosité du présent pour rejoindre un rêve de paradis.*